

Du Feu de
DIEU

MARIE BONA

ROMANCE À SUSPENSE

Du Feu de **D+EU**

Marie BONA

Romance à Suspense

OceanofPDF.com

Design couverture: Cover Your Dreams
Photographie couverture: Svetlana Belyaeva
Illustrations : Marie Bona

© 2022 — Marie Bona
Tous droits d'auteurs réservés

Code ISBN : 979 837 259 4463

« le code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des aînés 2 et 3 de l'article L.222-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L.222-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code Pénal. »

OceanofPDF.com

Table des matières

[PROLOGUE](#)

[CHAPITRE 1](#)

[CHAPITRE 2](#)

[CHAPITRE 3](#)

[CHAPITRE 4](#)

[CHAPITRE 5](#)

[CHAPITRE 6](#)

[CHAPITRE 7](#)

[CHAPITRE 8](#)

[CHAPITRE 9](#)

[CHAPITRE 10](#)

[CHAPITRE 11](#)

[CHAPITRE 12](#)

[CHAPITRE 13](#)

[CHAPITRE 14](#)

[CHAPITRE 15](#)

[CHAPITRE 16](#)

[CHAPITRE 17](#)

[CHAPITRE 18](#)

[CHAPITRE 19](#)

[CHAPITRE 20](#)

[CHAPITRE 21](#)

[INTERLOGUE](#)

[CHAPITRE 22](#)

[CHAPITRE 23](#)

[CHAPITRE 24](#)

[CHAPITRE 25](#)

[CHAPITRE 26](#)

[CHAPITRE 27](#)

[CHAPITRE 28](#)

[CHAPITRE 29](#)

[CHAPITRE 30](#)

[CHAPITRE 31](#)

[CHAPITRE 32](#)

[CHAPITRE 33](#)

[ÉPILOGUE](#)

OceanofPDF.com

Disponible du même auteur

E.M.I.

Emi, agent secret britannique.

Une femme entraînée.

Une femme décidée.

Une femme infiltrée.

En mission chez un homme suspecté d'être un espion rival soviétique. Tous les moyens sont bons pour le charmer, le démasquer, le faire tomber, le faire plier.

Rien ne peut l'arrêter, rien ne peut la freiner.

Rien si ce n'est moi... Car je ne suis pas Emi, je suis Julia.

Son sosie, sa copie, son Duality.

Du fait de ma ressemblance avec elle, j'ai été kidnappée, entraînée et parachutée malgré moi chez ce bel ennemi venu du froid pour achever la mission qu'elle n'a pas pu terminer. Mais quand tu te retrouves à incarner quelqu'un d'autre, au centre d'un jeu dont tu ne connais ni les règles ni la finalité.

Quand les sentiments envers celui que je suis censé arrêter viennent s'en mêler...

Qui peut sortir vainqueur ?

Je poursuis l'opération E.M.I.

Espion. Mission. Infiltration.

Lien Amazon : [https://www.amazon.fr/M-I-Marie-Bona-ebook/dp/B09KMH4SBV/ref=sr_1_6?](https://www.amazon.fr/M-I-Marie-Bona-ebook/dp/B09KMH4SBV/ref=sr_1_6?mk_fr_FR=%C3%85M%C3%85%C5%BD%C3%95%C3%91&crid=NHOM8X1WYMQA&key)

[mk_fr_FR=%C3%85M%C3%85%C5%BD%C3%95%C3%91&crid=NHOM8X1WYMQA&key](https://www.amazon.fr/M-I-Marie-Bona-ebook/dp/B09KMH4SBV/ref=sr_1_6?mk_fr_FR=%C3%85M%C3%85%C5%BD%C3%95%C3%91&crid=NHOM8X1WYMQA&key)

[words=marie+bona&qid=1672670214&srefix=marie+bona%2Caps%2C116&sr=8-6](https://www.amazon.fr/M-I-Marie-Bona-ebook/dp/B09KMH4SBV/ref=sr_1_6?mk_fr_FR=%C3%85M%C3%85%C5%BD%C3%95%C3%91&crid=NHOM8X1WYMQA&key)

[OceanofPDF.com](https://www.oceanofpdf.com)

Résumé

**« Aussi loin que remonte l'histoire de l'humanité,
la rousseur est une anomalie, ce n'est pas l'œuvre
de Dieu, mais celle du Diable. »**

Telle est la devise de ce tueur cruel et machiavélique qui sévit dans la ville de Boston.

Qui pourra l'arrêter ? Qui pourra déjouer ce chemin tout tracé ?

L'un est lieutenant de police expérimenté, arrogant et odieux.

L'autre est une enseignante timide à la chevelure de feu.

Il est tout ce qu'elle n'est pas.

Elle est tout ce qu'il fuit et même au-delà.

Pourtant, les opposés s'attirent et se complètent.

À eux deux, ils vont mener l'enquête.

S'entraider de bien des manières.

Éprouver un désir plus brûlant que les flammes de l'enfer.

Alors que le danger les guette petit à petit.

L'étau se resserre, la traque s'intensifie.

Mais trouver la clé qui conduit au salut a un prix.

Sera-t-il celui du paradis ?



rologue

*Ferrum, quia carentia usus. Stagnantis aqua perdidit
suum puritatem et glaciam per el frigore. Similiter etiam
otiosi animi.*

PROLOGUE

Le fer se rouille, faute de s'en servir. L'eau stagnante perd de sa pureté et se glace par le froid. De même, l'inaction sape la vigueur de l'esprit¹.

Il est temps d'agir.
Par le fer et par l'eau, de sévir.
D'œuvrer pour occire.

Son *corps-support*, étendu sous mes yeux captivés, tremble inlassablement. Elle est nue, faible, sans défense. Cette image m'envoute et me dégoûte à la fois. Les poignets fermement attachés au-dessus de sa tête par une corde qui déjà tire, étire, déchire sa peau diaphane, la diablesse tente encore de se débattre. Tenace. Coriace. Irrémédiable disgrâce. Telle une odalisque alanguie qui charme autant qu'elle désarme, les jambes raides retenues par cette solide lanière de cuir, elle attend son châtiment. Ses longs cheveux semblables aux flammes brulantes des Enfers me font de l'œil. Peine perdue, traîtresse... Jamais tu ne pourras atteindre le Maître.

Le grand jour a sonné. Cette œuvre sera la première d'une longue lignée, la plus célèbre de tous les temps, gravée à jamais dans les esprits, même les plus étriqués de notre pauvre société. Une société de décadence, de déchéance. Une société où les femmes, symbole de beauté, de vertu, sont devenues une fois encore, ces démons à l'immonde chevelure, aux vices impurs, aux ambitions obscures. Elles sont partout, peuplant les villes, nos rues et nos ruelles. Aussi dangereuses que belles, leur coiffe flamboyante vous appelle, vous interpelle, vous ensorcelle. Le désir cruel laisse place au plaisir charnel.

Divertissant, mais dégradant.
Séduisant, mais écœurant.

Attirant, mais puant.
Je suis celui qui ouvrira une brèche dans ce néant.
Celui qui donnera un futur neuf au présent

J'ai été choisi et je les ai choisies.

Elles...

Les filles du démon.
Douze damoiselles.
Douze âmes en perdition.
Douze chefs-d'œuvre éternels.
Qui changeront définitivement notre perception.

La première à ouvrir le bal se nomme Claire Sheldon. Une adepte d'un autre fléau auquel on ose donner le nom de discipline ; le running. Une étrange pratique libre qui s'inscrit dans le culte de la performance. Ridicule ! Je l'ai observée, détaillée, j'ai analysé la moindre parcelle de son être durant ses trajets quotidiens ; sa peau translucide, ses mèches fauves tressées négligemment, ses prunelles bleues aussi perçantes qu'une roche de lapis-lazulis, sa petite poitrine insolente bougeant au rythme de ses foulées. Insoutenable appel au vice et au péché.

Chaque jour, elle courait.
Chaque jour, elle s'exhibait.
Chaque jour, elle m'attirait.
Chaque jour, elle me répugnait.

Quinze minutes, elle buvait.
En arrière, l'eau était ingurgitée.
Quinze minutes, nuque rejetée.
En arrière, le liquide coulait.
Quinze minutes, avec régularité.
En arrière, la boisson était avalée.

Le spectacle de cette silhouette longiligne qui s'immobilisait, se courbait pour s'hydrater... L'eau, dont les dernières gouttes se déversaient sur cet impertinent débardeur en voile, dévoilant ses courbes délicates. Sa natte

rougeâtre virevoltant au soleil couchant. Vil et avilissant. Il était de mon devoir de le transformer en véritable tableau Renaissant.

La démonsse veut boire, nous allons étancher sa soif...

Attachée sur son lit à barreaux, prisonnière, *corps-matière*, elle est à ma merci. Magnifique perspective. La bouche entravée d'un épais morceau d'étoffe, la rousse ne peut parler, hurler ou encore supplier. Seuls ses yeux azuréens larmoyants me fixent, me dévorent. Ils implorent... Tandis que je tourne autour d'elle, la surplombant, la détaillant comme l'Artiste que je suis, visualisant chaque courbe, chaque creux, chaque plein, chaque vide, je m'empare de mes outils. Sous ses gémissements étouffés, je m'approche pour poser la première base de ma composition ; une pince d'acier sur ses narines, obstruant ainsi tout passage d'oxygène. Sans perdre de temps, j'ôte le tissu et le remplace par la broche de fer que l'on nomme aussi *Bostezo*, celle-là même qui permettra de garder sa bouche béante. Au moment où j'enfonce l'entonnoir dans sa gorge délicate, seul un cri risible passe la barrière de ses lèvres. Je la bloque, je me moque, je provoque, elle suffoque. Ce n'est rien comparé à ce qui t'attend, beauté satanique, ta punition sera ta rédemption.

Tuyau enfoncé au plus profond du gosier, pression enclenchée, l'eau s'écoule dans sa trachée. À grandes goulées, le flot est absorbé. Les soubresauts l'envahissent. La peur modèle ses traits. Les couleurs changent, se mélangent. Son regard bleu exorbité se peint peu à peu en de subtiles nuances rouge sang. Les minutes défilent et le travail dure, perdure. Les temps de pose me servent à vérifier la taille, la profondeur, les volumes. Besoin de toucher, d'expérimenter le bas, le haut, de ne faire qu'un avec le *corps-matériaux*. La mégère en profite pour reprendre son souffle, rejeter le surplus, elle se bat, combat. Encore... L'eau émane de tous ses pores. À tel point que je ne saurais dire si ce sont les larmes qui perlent de ses prunelles devenues bicolores.

Nul besoin de lutter. Bois mon ange ! Je suis là pour te libérer...

Et les litres sont de nouveau vidés. Ils structurent, fissurent, texturent son *corps-sculpture*. Divine torture. La harpie s'étouffe, l'air lui manque, son buste se tend et se transforme. Inconscience. Asphyxie. Mort lente. Agonie. Mon œuvre est aboutie.

Souignée, façonnée, à bout de force son *corps-écorce* est délivré. Le fer et l'eau ont joué leur rôle avec dextérité. Je l'ai éradiquée, effacée, graciée. J'y suis arrivé. Au diable ces sorcières rouges dépravées. Pour la suite, je suis prêt. Tous mes outils sont méticuleusement rangés, la lumière tamisée, l'ouvrage est exposé. Il ne me reste plus qu'à signer. Muni d'un large bout de charbon brûlé, je trace sur le mur opposé :

*Ferrum, quia carentia usus. Stagnantis aqua
perdidit suum puritatem et glaciem per el frigore.
Similiter etiam, otiosi animi.*²

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Cinq mois plus tard...

OceanofPDF.com

COPS

— PUTAIN, C'EST VERT, TÊTE D'AMPOULE !!!

Coups de klaxon frénétiques.

Circulation merdique.

Dur métier que d'être flic !

En passant rageusement la tête par la vitre de ma Chrysler, je hurle sur ce caramel qui roule devant moi depuis la 21^{ème} rue.

— AVANCE, RANTANPLAN !!!

— Cops, tu ne veux pas que je prenne le volant ? me demande pour la troisième fois la gravure de mode assise à ma droite qui me sert de coéquipier. C'est l'heure de pointe, normal qu'il y ait du monde.

— Quelle heure de pointe ? On est dans une université !

Pied sur l'accélérateur, première vitesse enclenchée, je gagne du terrain, toujours collé au cul de cette vieille Ford. Vu la cadence, il ne faut pas être pressé... C'est pire qu'un petit train touristique ! Si mon collègue s'avise de commencer la visite guidée avec des commentaires foireux, je pile et opère un demi-tour. Il en serait capable, ce con ! Je souffle bruyamment après avoir fait craquer ma nuque. On n'est pas près d'arriver dans le département qui nous intéresse, ladite *Divinity School* ! Plutôt étonnant comme appellation. Prenant mon mal en patience, j'en profite pour observer les lieux avec attention. Je me suis souvent rendu dans les environs, mais me retrouver directement au centre de Harvard, c'est comme être au cœur d'un véritable labyrinthe. Immense. Dense. Un lieu où règne l'opulence, la puissance, la connaissance. Une ville à part entière. Voitures, vélos, trotinettes, piétons... tous ces étudiants dans ma ligne de mire me donnent le tournis. Au bout d'un bon quart d'heure à rouler au pas, le Seigneur semble avoir pitié de moi ; pour preuve, la limace qui me précède au volant de sa cacahuète se décide enfin à tourner à gauche.

Merci mon Dieu, je te revaudrai ça !

Soulagé, j'accélère, non sans crier par la fenêtre :

— ACHÈTE-TOI UN PERMIS, GUIGNOL ! Ma grand-mère va plus vite que toi !

— Cops, s'il te plait, gare-toi, je vais conduire, me rétorque Reynolds en secouant la tête d'un air exaspéré. Tu es bien trop sur les nerfs.

— La faute à qui, Monsieur le p'tit génie ?

En guise de réponse, je n'ai droit qu'à un froncement de sourcils réprobateur. Venir ici était l'idée du patron, néanmoins Reynolds semble toujours d'accord avec lui. *Lèche-cul* ! À mon sens, ce n'est ni plus ni moins qu'une belle connerie ! Au BPD³, nous sommes entourés des meilleurs experts. Concrets et formels, ils ont découvert l'essentiel, alors pourquoi nous envoyer consulter un vieil intello donneur de leçons ? Les ordres sont les ordres, mais selon moi, on perd notre temps alors que LUI, l'individu qui depuis plusieurs mois fait de notre vie un cauchemar, LUI... il en gagne, le salopard !

Le temps est devenu notre adversaire.

Subit. Amer.

Concis. Pervers.

Le temps s'apparente à l'enfer.

Depuis qu'on a fait la connaissance du digne fils de Lucifer.

En d'autres termes : d'un sale enfoiré de sa mère !

Il a déclaré la guerre et je jure qu'il croupira derrière des barreaux de fer.

En proie à une haine soudaine, j'appuie plus fort sur le champignon. Mon passager s'empare de la poignée intérieure, celle qui se trouve juste au-dessus de la porte. Du coin de l'œil, je le surprends en train de grimacer. Son front perle de sueur. Il flippe à mort. Un rictus sadique déforme ma bouche et je n'hésite pas à accélérer davantage.

— Hé, Reynolds, t'as prévu les *Pampers* au moins ? le questionné-je moqueur en me tournant légèrement dans sa direction.

Son regard bleu azur me fusille. La réaction de ce jeune con m'amuse tellement !

— Cops, Cops, FAIS GAFFE, MERDE !!! gueule le blondinet, l'index pointé devant nous.

Reportant mon attention sur la route, je vois une nana débouler de nulle part sur sa bicyclette rose bonbon.

— Mais qu'est-ce qu'elle fout là, cette grosse !? m'écrié-je en pressant le klaxon de toutes mes forces.

Les freins crissent. Je stoppe brutalement tandis qu'elle traverse d'une traite, pédalant le plus naturellement du monde, perdue dans ses pensées.

C'est quoi cette zone, putain ? Je tourne la tête afin de m'assurer que mon coéquipier n'est pas mort d'une crise cardiaque. Non, celui-ci est bien vivant. Haletant, mais vivant. Je n'ose même pas imaginer l'état de son froc ! Inspirant à fond, il passe la main dans sa coupe de cheveux impeccable avant de réajuster sa cravate. *Oh, il a eu peur le pauvre chou !* Misère... Ce n'est pas un cadeau, ce type ! J'avoue, je ne lui en fais pas non plus. Voilà près de trois mois que Reynolds bosse avec moi. Ce jeune sergent hautement diplômé a l'intention de devenir lui aussi inspecteur. Il est actuellement stagiaire et le commissaire a eu la merveilleuse idée de me le foutre dans les pattes. OK, je suis le meilleur, toutefois j'avais autre chose à foutre que de jouer au prof ! En parlant de prof, il est temps de dénicher celui qui nous intéresse, le grand Ponte en question afin qu'on puisse quitter au plus vite cette faculté ! Sans un mot, je me remets en route. Après une dizaine de minutes, je plisse les yeux. Un peu plus loin, un bâtiment imposant nous fait face au bout d'une allée bordée d'arbres centenaires. La façade de pierre avec ses fenêtres en ogive, ressemble étrangement à celle d'une abbaye. S'il faut se confesser à l'accueil, je suis bon pour y passer trois jours !

— Regarde, Cops ! Je pense que c'est ici, la *Divinity*...

— J'ai vu, je ne suis pas aveugle, mec ! lui coupé-je la parole en manœuvrant sur le parking visiteurs.

— Euh... tu as failli écraser une jeune fille, je te signale.

— Le terme « cachalot rose » serait plus approprié. Et rectification, je l'avais remarquée ! Comment j'aurais pu rater un engin pareil, dis-moi ? demandé-je tout en tirant le frein à main après m'être garé.

— Tu es ignoble !

Sur ces mots, le blondinet s'extirpe sans plus attendre de l'habitable. Je l'observe lisser son costume beige du plat de la main pendant que je m'allume une clope. Ce blanc-bec m'exaspère, il aurait dû carrément prendre sa soutane...

Restons zen !

À mon tour, je sors du véhicule, vérifie par automatisme si mon arme est bien en place, puis j'enfile mon blouson de cuir avant de le rejoindre. C'est parti ! Direction l'école des enfants de cœur. En vérité, la *Divinity School* de Harvard est un département de Théologie où l'on enseigne la Science des religions, la Philosophie, l'Histoire, les Arts, et tout un tas d'autres conneries qui me fatiguent, rien que d'y penser. Apparemment, Richard

Watkins est l'homme qu'il nous faut. Professeur d'Histoire depuis plus de trente ans, théoricien, auteur de nombreuses thèses sur l'Europe médiévale dont j'ai oublié les titres... En gros, une pointure. Un type connu et reconnu qui pourrait répondre à nos questions, avoir une idée sur l'enquête en cours. Enfin, ça... ce n'est que de la théorie, car en réalité...

Ma réalité ne peut se résumer aux pages d'un livre.

C'est une réalité plus brute, plus cruelle, où la violence enivre.

Une réalité où seules la traque et la justice nous délivrent.

Mais soit, au point où nous en sommes...

Côte à côte, mon coéquipier et moi-même montons les marches qui mènent tout droit vers l'accueil, un hall lumineux recouvert de parquet en chêne brun, aussi éclatant qu'un putain de miroir ! Plusieurs élèves vont et viennent en silence, déambulant parmi les grandes statues de marbre blanc qui font office de décoration. De larges peintures religieuses ornent tous les murs. Si Jésus débarquait, je ne serais même pas surpris.

— C'est magnifique ! s'exclame Reynolds comme si ses yeux allaient sortir de leurs orbites.

Je le regarde, désabusé.

— En voilà une idée qu'elle est bonne ! On leur dit de te préparer une chambre et tu postules pour être curé au lieu d'inspecteur. J'appuierai ta demande, c'est promis.

Posant la main sur mon cœur, je joins le geste à la parole, en une posture plus que théâtrale.

— Tu sais quoi, Cops ? Je ne vais même pas relever.

Tandis que je ricane, ce dernier se dirige directement vers la réception où s'affairent deux nanas qui n'ont pas l'air d'être de première jeunesse. À ce que je vois, ça ne conserve pas, la messe de minuit ! Je m'approche également, m'affalant nonchalamment sur mes coudes, dos au comptoir. Je baille à m'en décrocher la mâchoire. Les nuits sont rudes ces derniers mois...

Laissant à mon collègue la lourde tâche de nous annoncer, j'en profite pour reluquer ouvertement quelques petits culs offerts à ma vue qui traversent le hall.

Que de pièces à conviction !

Finalement, ce n'était pas une si mauvaise idée de venir ici, il y a des compensations. Quand je vois ça, je me dis que le bon Dieu existe. Victime de cet alléchant spectacle visuel, j'entends vaguement Reynolds

m'interpeller. À contrecœur, je détourne les yeux, puis le rejoins. Le portrait craché de Mère Térésa nous conduit chez le directeur avec qui nous avons rendez-vous. Vivement qu'on en finisse !

Pas le temps d'arriver qu'un homme bedonnant en costume gris nous attend déjà à l'entrée de son bureau. Il ne porte pas la toge et les sandales, c'est déjà ça.

— Bonjour Monsieur, lance mon partenaire en le saluant d'une poignée de main. Je me présente ; Sergent Reynolds, et voici l'inspecteur Cops.

Les mains dans les poches, je ne lui offre qu'un bref signe du menton. Notre hôte n'insiste pas, il nous invite à pénétrer dans la pièce, chic et solennelle, à l'égal des lieux. Je n'hésite pas à détailler discrètement tout ce qui m'entoure. On ne se refait pas...

— Je vous en prie, prenez place, nous propose le directeur alors qu'il désigne les deux fauteuils face à sa table de travail. Ma secrétaire m'avait informé de votre venue, néanmoins j'en ignore encore la raison et je me demande bien ce que je peux faire pour vous.

Reynolds s'installe. En ce qui me concerne, je préfère rester debout. Je le laisse se démerder avec les explications, il est en stage après tout.

— Nous aurions besoin d'interroger l'un de vos professeurs.

L'homme fronce les sourcils, l'inquiétude se lit sur ces traits. Encore un qui fait dans son calbut au moindre imprévu... Lui et le blond vont bien s'entendre... Je croise les bras, attendant la suite de l'épisode. Cela risque d'être très divertissant, j'aurais dû apporter le pop-corn.

— Ne vous méprenez pas, reprend Reynolds. Nous cherchions un historien pour nous aider dans notre enquête et d'après nos recherches, Monsieur Richard Watkins semble être l'homme qu'il nous faut.

Le vieux sur sa chaise ne bouge plus. Il ouvre et referme la bouche comme si l'air lui manquait. De sa poche, il sort un mouchoir blanc avec lequel il s'essuie le front. Nerveux. Soucieux. Malheureux. Je l'examine déglutir avec peine avant qu'il ne reprenne la parole :

— Richard a eu un grave accident il y a environ trois mois.

— QUOI ???!!! lâché-je, ma voix montant dans les aigus.

Les deux visages se tournent vers moi en même temps.

C'est quoi ce bordel, encore ?

— Oui, un terrible accident de voiture. Il est resté dans le coma une quinzaine de jours. Les conséquences sont désastreuses, il est actuellement victime d'amnésie partielle. Les médecins font tout ce qu'ils peuvent, mais

je ne pense pas qu'il vous serait d'un grand secours vu les circonstances. Toute l'école en a été très chagrinée. Je suis moi-même encore sous le choc, c'est un ami...

— Oh, mon Dieu..., souffle mon collègue.

Aucun de nous ne parle durant plusieurs secondes. OK, le pro est devenu un légume. On pensait découvrir le pot aux roses, on n'aura droit qu'au pot au feu. Et voilà...

— BON !!! m'exclamé-je en frappant fort dans mes mains, brisant ainsi le silence. Vu qu'on n'a plus rien à foutre ici, Blondin, il est temps de mettre les voiles !

Mon coéquipier me lance un coup d'œil rapide, mais ne se lève pas pour autant. Il se recentre sur son interlocuteur, puis insiste :

— Monsieur le directeur, n'y aurait-il pas un autre professeur, du même acabit que Richard Watkins qui pourrait nous aider ?

— Reynolds.

Ma voix sonne comme un avertissement.

— Vous avez sûrement des enseignants compétents dans le Département qui...

— Reynolds ! répété-je plus fort.

— Quoi ? me demande innocemment cet imbécile de stagiaire.

— On. Se. Casse !

— Il y a le professeur qui remplace Richard. Mêmes diplômes. Mêmes spécialités. Si vous souhaitez lui poser quelques questions... libre à vous, suggère notre hôte.

Mon partenaire me regarde avec insistance. Si je refuse, il est capable d'aller moucharder auprès du commissaire et lui faire part de ma mauvaise foi. J'inspire, balaie ensuite l'air d'une main, lui signifiant qu'il peut faire ce qu'il veut. Après tout, je m'en tape ! Je sais d'ores et déjà que cette tentative ne nous mènera à rien. Je croise les bras, pivote face à la fenêtre qui donne sur le parc pendant que le directeur de la *Divinity School* appuie sur son téléphone :

— Margaret, voudriez-vous aller chercher Gary Olden, s'il vous plaît.

Je clos les paupières, déjà fatigué de ce qui m'attend.

RAPPORT DE POLICE :

Un meurtrier sadique.

Un professionnel amnésique.

Un stagiaire idéologique.
Et en prime, probablement un remplaçant archaïque.
Le Seigneur a vraiment décidé de me mettre à l'épreuve, aujourd'hui !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

OceanofPDF.com

GARY

Trois coups brefs frappés contre la porte de l'amphi interrompent ma présentation. Debout devant l'écran, je me tourne avec surprise, sans distinguer qui se trouve derrière le battant à peine entrouvert. L'obscurité règne dans cette salle immense. Seule la faible lumière du vidéo projecteur éclaire discrètement l'estrade. Tandis que je m'avance d'un pas rapide, je découvre Margaret, la secrétaire en chef du Département, visiblement gênée de me déranger.

— Je suis désolée d'intervenir ainsi, mais le directeur voudrait vous voir immédiatement, chuchote la petite femme aux cheveux gris en frottant ses mains frêles.

— Maintenant ? Que se passe-t-il ?

— Tout ce que je sais, c'est que deux inspecteurs du BPD veulent s'entretenir avec vous. Ils attendent dans le bureau de Monsieur Mars.

— Des inspecteurs ?! répété-je, stupéfaite.

— Chut..., susurre la secrétaire, un doigt timide posé sur ses lèvres.

Embarrassée, je jette un coup d'œil derrière moi. Les étudiants commencent à s'impatisser, murmurer... Certes, il ne restait qu'une demi-heure de cours, mais tout de même ! Sans plus attendre, j'appuie sur l'interrupteur à ma droite. La lumière criarde envahit soudain l'espace alors que je retourne près du bureau où est posé le micro dont je presse le bouton :

— Le cours est terminé. Nous reprendrons la semaine prochaine.

Les remarques vont bon train. Huées, râles, sifflements pour les mécontents. A contrario, la majorité se hâte de sortir, un sourire ravi sur le visage.

Saperlipopette ! Mon cours était-il si nul que ça ?

Trois mois que je suis entrée au sein de l'équipe enseignante de la *Divinity School*, trois mois à essayer de me faire une place, trois mois à travailler comme une acharnée afin de leur prouver que je suis à la hauteur.

Après mon diplôme, j'ai déposé ma candidature pour être assistante-stagiaire. Mon profil a été sélectionné parmi de nombreux postulants. J'ai donc intégré le prestigieux Département de Théologie, sous le tutorat de Monsieur Watkins. Malheureusement, le destin a voulu que sa voiture fasse

une embardée sur une route inondée, l'envoyant tout droit dans un fossé. Et comme si cela ne suffisait pas, le verdict est tombé : traumatisme crânien, amnésie partielle. Tout le campus a été sous le choc. Richard Watkins était une figure emblématique de Harvard, un homme admiré, envié, respecté.

L'année scolaire déjà bien entamée, le directeur n'a eu d'autre choix que de me donner son poste, dans l'attente d'un professeur affecté plus compétent. Me voilà donc parachutée du jour au lendemain pour le remplacer. Si les premières semaines m'ont paru particulièrement difficiles, les suivantes l'ont été davantage. Je dois à la fois gérer un cours de Théologie des seconde et première année, ainsi qu'une option en Histoire de l'art médiéval.

Je fais de mon mieux, mais je n'ai pas des années de métier derrière moi. À vingt-sept ans, on peut même dire que je suis novice en la matière. Certes, mes résultats ont toujours été au-dessus du niveau requis, et ce depuis la petite école. Je passe la plupart de mon temps libre, le nez dans les ouvrages de la bibliothèque du campus ou sur internet à effectuer des recherches... Pourtant, cela me paraît insuffisant.

On m'a souvent traitée « d'intello ».

Je ne peux les blâmer, c'est sûrement la vérité.

On m'a souvent traitée de « coincée ».

Tout dépend de quel côté on se place... question de relativité.

Selon mon entourage proche, c'est une certitude alors que pour certains élèves guindés de l'université, ces « fils à papa » à la fois arrogants et condescendants, je reste un abîme, une énigme, quelque chose de rarissime. Je le vois à leur manière de me toiser, de me détailler. Comme en cet instant, pendant qu'ils vident les lieux peu à peu, le regard rivé sur mes baskets montantes en cuir rouge, ou bien sur mon épaisse chevelure rousse dont les boucles retombent négligemment dans le bas de mon dos.

Je comprends leur incompréhension.

Dans ce décor grandiose, la rouquine se détache, entache, gâche et fait tache.

Dès lors que l'amphi est désert, je respire à nouveau...

Rapidement, j'éteins tous les appareils, récupère mon sac à dos militaire que je place sur une épaule avant de fermer la salle et de suivre Margaret à travers les couloirs.

Nous sortons de l'aile Ouest, empruntons à l'extérieur le petit chemin pavé du grand parc dont les feuilles mortes de l'automne, aussi roussâtres que mes cheveux, tapissent le sol humide. D'habitude, ce paysage me ravit, mais en cet instant, la brume qui lui donne ce côté désenchanté, mêlée au rythme régulier des talons de la secrétaire claquant sur les pierres tel une vieille montre, ne fait qu'augmenter mon stress. Des agents du BPD ici à Harvard... C'est quoi cette histoire ? Font-ils une enquête sur l'accident du professeur Watkins ? Ou bien m'accusent-ils de quelque chose en particulier ?

— Vous ne savez vraiment pas pourquoi ces inspecteurs veulent me voir ? demandé-je, inquiète.

— Non, je vous assure. Ils ont juste téléphoné hier pour dire qu'ils souhaitaient un entretien avec Monsieur Mars, ce matin. Rien de plus.

Je fronce les sourcils. Tout se bouscule dans ma tête. Pour quelles raisons la police voudrait-elle m'interroger ? Je n'ai rien à me reprocher. Consciencieuse, sérieuse, studieuse. Pas de factures impayées, aucune infraction au code de la route. En même temps, en roulant à vélo... on a peu de chance de faire un excès de vitesse ou griller un feu rouge ! Ma vie est ce qu'on appelle un long fleuve tranquille. Trop tranquille selon Dany. D'après lui, je subis ma vie... Ce n'est pas totalement faux, il fût un temps où je disais « oui » à tout, mais aujourd'hui, c'est bien fini ! Du moins, je le pense... Il m'arrive d'avoir mes petits moments de gloire, comme hier après-midi où... où... *Oh, Seigneur !* Se pourrait-il que ce soit ce chameau de Willy Sanders qui ait cafté ? À la manière dont les parents sont à ses ordres dès qu'il ouvre la bouche, je ne serais pas étonnée. Qu'a-t-il bien pu raconter ? À coup sûr, ce petit cancrelat a dû m'accuser de vol ! Est-ce que je risque gros pour ça ? La panique me gagne. Ma respiration se veut chaotique. La sueur coule le long de ma colonne vertébrale, aussi je soulève mes cheveux afin de pouvoir sentir l'air frais caresser ma nuque. La chemise à carreaux noirs et blancs que je porte me semble soudain bien lourde... J'inspire profondément, clos les paupières une fraction de seconde lorsqu'une voix familière m'interpelle au loin :

— Professeur Olden ! Attendez, s'il vous plaît !

Je pivote. D'un coup, mes yeux s'ouvrent en grand. Je grimace en toute discrétion.

Et flûte !

Encore lui ! Anton Burney. Un étudiant de première année qui a toujours besoin d'être rassuré sur son travail, qui n'hésite pas à vous courir après pour parler de ses écrits. Dans les couloirs, dans la cafétéria, à la bibliothèque ou encore à la sortie de l'université. Jour après jour... Encore et encore... Parfois, ça dure longtemps, cependant je ne peux me résoudre à passer mon chemin, il est de mon devoir d'aider mes élèves. Même si Anton peut devenir très vite envahissant, il reste malgré tout un gentil garçon. Je me retourne doucement vers lui, le regarde cavalier jusqu'à nous, plaquant sa cravate contre son torse pour qu'elle ne s'envole pas.

— Professeur Olden, c'est une chance de vous trouver là ! J'aurais aimé avoir votre avis sur mes recherches concernant la prochaine rédaction d'architecture, dit-il en replaçant correctement sa besace en cuir sur son épaule. Vous savez, celle sur la Cathédrale de la Sainte-Croix.

— Bonjour Anton. Hum... nous en parlerons une prochaine fois si tu le veux bien, car là, je...

— Ce serait avec grand plaisir ! me coupe-t-il. Je compte développer la seconde partie de ma composition sur les effets dramatiques de la lumière qui donnent à la Nef du bâtiment une ambiance fascinante, propre au recueillement...

Ça y est ! Le voilà reparti dans sa frénésie médiévale ! Des élèves passionnés, il en faut, mais passion ne doit pas rimer avec obsession. Il est des gens qui par leur seule présence vous hypnotisent, d'un mot, d'une phrase... C'était le cas de Richard Watkins. Et d'autres comme Anton, à qui on aurait envie de jeter un sort, lequel scellerait leurs lèvres à tout jamais. Margaret toussote, elle s'impatiente tandis que le petit brun nous sort son parfait monologue de l'étudiant-modèle. Ou devrais-je plutôt dire le pack « spécial-migraine ». J'ouvre la bouche plusieurs fois, cependant je n'arrive pas à en placer une.

Rhooo... quelle pipelette !

J'inspire profondément avant de lâcher dans un grand sourire :

— Tu me parleras de tout ça demain. Je suis désolée de t'interrompre, mais nous devons partir.

Sans lui laisser le temps de revenir à la charge, je tourne les talons, avec la secrétaire à mes côtés qui se passe de tous commentaires. Je crois n'avoir jamais réussi à me défaire du spécimen aussi vite ! Une autre petite victoire. En parlant de victoire, je me remémore celle gagnée sur Willy Sanders, hier

après-midi. L'angoisse me tord à nouveau l'estomac. Ce n'était qu'un ballon de basket après tout...

Mes semelles en cuir crissent sur le parquet vitrifié dès lors que nous pénétrons dans le hall principal. Tête baissée, je suis Margaret comme un prisonnier mené au bûcher suivrait son geôlier. Plus que quelques pas et nous voici devant la porte du directeur. Mon inquiétude grimpe en flèche. La vieille dame m'annonce en ouvrant le lourd battant acajou, puis se décale légèrement pour me laisser passer. Rassemblant tout mon courage, je rejette mes boucles vers l'arrière d'un revers de la main et entre dans la pièce où je vais enfin connaître les raisons pour lesquelles mon cours magistral a été interrompu.

Quelle qu'en soit la cause, cela ne peut être qu'une erreur, sans conteste.

Un mauvais tour céleste.

Une méprise funeste.

Un malentendu manifeste.

*Alea Jacta Est.*⁴

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3

OceanofPDF.com

COPS

Une minute de plus et je me barre ! Ça doit faire un bon quart d'heure qu'on poirote là-dedans. Qu'est-ce qu'elle fout la vieille ? Elle est passée par Compostelle pour aller chercher ce prof ?! Je n'en peux plus ! Les bras toujours croisés à patienter devant cette fenêtre, je m'ennuie ferme. Ce parc voilé de brouillard matinal me rappelle mon Irlande natale, c'est d'un pathétique ! Mon collègue, comme à son habitude, lèche les bottes... Comment peut-il encore avoir une langue celui-là ? L'écouter converser avec le directeur sur « l'atmosphère spirituelle de son école » me fout la migraine, et je ne parle même pas de la statue du pauvre gars crucifié, accroché sur le mur d'en face qui me lorgne depuis notre arrivée !

Doucement, la porte s'ouvre. Nos trois têtes pivotent à l'unisson pour découvrir un truc pas possible ! Un truc étrange, orange, qui dérange. Oh putain, *Mufasa*⁵ a ressuscité ! Et on ne m'a même pas prévenu ! Je suis face à une épaisse crinière rousse comme je n'en ai encore jamais vue de ma vie. Les mèches partent dans tous les sens, je me demande de quelle manière tient tout ce bordel... On pourrait y planquer un tas de choses là-dedans. Aussi frisés que des poils de cul, les cheveux tombent en pluie torrentielle sur une chemise à carreaux immense qu'aurait pu porter *Hagrid*, le gardien de Poudlard.

Sa tête se relève vers nous...

OK, il s'agit bien d'une gonzesse.

Du regard, elle balaye rapidement la pièce avant que ses prunelles noires ne croisent les miennes.

Un.

Deux.

Trois.

Quatre.

Cinq.

Ce con de Reynolds vient briser ce lien visuel, aussi curieux soit-il, d'un raclement de gorge. Je refais surface en clignant des yeux, puis m'exclame après avoir tourné la tête en direction du vieux assis derrière son bureau :

— Bon, il est où votre professeur ?

— Juste devant vous.

— Bonjour, dit la rousse dans un filet de voix incertain.

C'est une blague ? Il y a une caméra cachée quelque part ? Je jette un coup d'œil interrogateur à mon coéquipier qui me répond par un haussement d'épaules. Abasourdi, je la fixe, bouche ouverte. Elle semble pétrifiée, serrant fermement l'anse de son sac à motif camouflages contre elle. Elle aimerait bien se cacher, se terrer, aucun doute là-dessus.

— Messieurs, je vous présente Garance Olden qui remplace Richard Watkins depuis environ deux mois, précise notre hôte en désignant de l'index cette nana haute comme trois pommes. Je suis navré d'avoir interrompu votre cours, Mademoiselle Olden, mais ces inspecteurs souhaitent vous poser quelques questions.

Garance...

D'où sort ce prénom ? Du Moyen-Âge ? Je m'attendais à voir débarquer un type chauve à lunettes, pas un petit bouchon déguisé en épouvantail d'halloween ! Le dénommé Gary est donc une gonzesse... Enfin, je crois. Entre cette tignasse démentielle qui lui mange le visage et ces fringues visiblement trop grandes pour elle, il est difficile de savoir à quoi elle ressemble exactement. D'un geste, le directeur lui propose de s'asseoir dans le second fauteuil, tout près de Reynolds, ce qu'elle fait sans plus tarder. Docile. Facile. Inutile. Néanmoins, je ne peux détacher mon regard de ses cheveux.

— Monsieur Mars, je vais devoir vous demander de sortir, annonce mon coéquipier. Cette affaire est strictement confidentielle. Si vous le permettez, nous aimerions interroger Mademoiselle Olden en toute discrétion.

L'homme en costume semble peser le pour et le contre –comme s'il avait le choix...- avant de se décider à quitter la pièce, sous le regard inquiet de la rouquine. Dès l'instant où la porte se referme, je me déplace lentement, puis m'installe carrément sur le bureau afin d'être face à la scène qui va se jouer devant moi. Assis, le dos voûté, mes jambes se balancent. Pareil à un gosse qui attendrait le lever de rideau. Place au spectacle ! Pas question d'en rater une miette ! Craquement de phalanges. Hâte que ça commence. Ce n'est qu'après quelques lourdes secondes de silence que nous assistons au plus cocasse des aveux.

— Je suis vraiment désolée d'avoir fait ça ! Ce n'était pas du tout prémédité... il m'y a poussée, s'écrie la jeune femme dans un élan de panique. Des heures qu'il tapait avec son ballon sur ma façade, alors oui !

J'avoue, je le lui ai confisqué, mais j'allais le rendre, c'est juré ! Ce matin, je n'ai pas eu le temps...

Mais qu'est-ce qu'elle raconte cette folle ?

J'arque les sourcils, l'écoute déblatérer à toute vitesse cette histoire à dormir debout, hypnotisé malgré moi par cette petite bouche couleur abricot qui ne cesse de jacter.

— ... je vous assure que je rendrai son ballon à Willy dès mon retour à la maison et...

— Qui est Willy ? interroge mon collègue, de manière à abrégier son monologue ô combien gonflant sur la baballe en question.

Elle cesse aussitôt de parler tout en dévisageant mon équipier. Attentif, je l'observe lever la tête pour me lancer une œillade fautive, furtive, fugitive, avant qu'elle ne poursuive :

— C'est... euh... mon voisin, mais... vous n'êtes pas là pour ça ?

— Non, Mademoiselle. Je suis l'agent Reynolds et voici l'inspecteur Cops. Nous sommes de la brigade criminelle du BPD. Nous venions consulter le professeur Watkins. On ne savait pas pour son accident. Comme vous le remplacez...

— Abrège, Reynolds, merde... On ne va pas y passer la nuit, lancé-je en étirant mon corps, les mains croisées derrière ma nuque.

Le sosie de Brad Pitt soupire, pince les lèvres. Ce qu'il peut m'énervier quand il se la joue pro ! Redescends de ton nuage, tu n'es qu'un stagiaire, mon joli coco !

— Bien... hum... Vous avez sûrement suivi dans la presse ces meurtres épouvantables qui ont eu lieu dans notre ville au cours des cinq derniers mois, reprend-il.

La jeune femme fronce les sourcils, elle se demande probablement en quoi cette affaire la concerne. Son pied qui remue avec nervosité attire mon attention sur ses Converse en cuir. Elle porte un jeans baggy délavé beaucoup trop large, il serait parfait pour quelqu'un qui souhaiterait rejoindre les clowns du cirque Barnum, mais ici... Peu orthodoxe comme tenue quand on enseigne aux « bourges » de Harvard ! Mon regard investigateur ne cesse de faire des va-et-vient entre ces baskets usées et cette bouche qui se veut bien plus jolie lorsqu'elle reste fermée. J'analyse ses réactions pendant que le blond lui explique les raisons de notre venue : ce qu'on attendait d'un historien professionnel comme Richard Watkins, une réponse, une piste, quelque chose qui puisse nous faire avancer. Avec

tact, mon partenaire n'hésite pas à ménager cette nana, lui passant les détails sinistres voire morbides sur lesquels nous planchons depuis juillet dernier. Son expression change au fur et à mesure, passant de la surprise à la crainte, de la méfiance à l'incompréhension...

— Pardon, mais... je ne saisis toujours pas pourquoi... euh... En quoi Monsieur Watkins aurait pu vous aider ?

Je vois qu'on a affaire à une rapide ! Je baisse la tête, me voûte davantage, poussant un râle digne d'un animal préhistorique. Je m'ennuie, Bonté divine !!! Faites que cette conversation stérile prenne fin le plus vite possible avant que je ne pique du nez sur cet affreux tapis en jute qui doit dater de la guerre de cent ans !

— En fait, d'après nos experts, il semblerait que le tueur se soit inspiré des méthodes de torture qu'on utilisait sur les femmes, précisément en Europe à l'époque médiévale pour...

— Dieu du ciel, quelle horreur ! s'alarme-t-elle.

L'effroi se lit dans ses yeux. À quoi s'attendait-elle ? Elle pensait peut-être qu'on était venus jusqu'ici pour lui dresser un P.V. sur le port illégal de chemise monstrueuse ?

— Le directeur nous a dit que vous étiez diplômée en Histoire médiévale européenne, continue Reynolds. Tout comme le professeur Watkins, vous avez également une double spécialisation en Art et Théologie. Peut-être pourriez-vous nous aider à y voir plus clair dans notre enquête...

— Moi ? Bon sang, mais je ne suis pas assez compétente pour ça ! Cela fait seulement trois mois que j'enseigne ici, je n'ai aucune expérience...

— Ameeeen ! clamé-je en bondissant sur mes deux pieds, sous leurs expressions étonnées. On met les voiles, Columbo !

— Cops, je pense que...

— Tu penses mal ! On a assez perdu de temps. On devait voir un historien, pas une, une...

Je bloque en pointant du doigt celle qui me dévisage amèrement. Ses sourcils ne forment plus qu'une unique ligne droite lui barrant le front.

— Enfin... ça, conclus-je sans ménagements sur un ton las.

Reynolds me supplie de ses iris bleus angéliques. Pfff... il ne lui manque plus que l'auréole ! Il semble résigné. Je l'observe se lever, sortir son portefeuille afin de tendre une de ses cartes à la jeune femme.

— Je m'excuse pour l'attitude de mon collègue, Mademoiselle Olden. Si jamais vous changez d'avis, ce que j'espère sincèrement, n'hésitez pas à me

téléphoner ou passer à mon bureau.

Le petit sourire qu'elle lui renvoie ne me plaît guère. Tout comme la façon dont elle serre sa main pour lui dire au revoir. Je ne sais même pas pourquoi ! Ces conneries m'agacent, aussi je préfère sortir en ajoutant :

— Je te laisse finir ton numéro de charme, je vais voir s'ils ont un stand gratuit d'hosties et de vin de messe dans ce bouge !

RAPPORT DE POLICE :

Un tueur qui toujours circule.

Des meurtres qui s'accumulent.

Une conversation qui frise le ridicule.

Un regard noir qui me brûle, qui me bouscule.

Je secoue la tête, quitte la pièce sans scrupules.

Cependant, je n'ai pas dit mon dernier mot, hors de question que je capitule !



Image

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

OceanofPDF.com

GARY

Le vent froid me fouette le visage dès lors que je franchis les portes de la *Divinity*. L'hiver approche à grands pas, j'ai intérêt de ressortir manteau et bonnet si je ne veux pas me transformer en sculpture de glace d'ici les prochains jours.

Sur le parking, je déverrouille d'un tour de clé, l'antivol de mon vélo pour le glisser dans mon sac à dos. Pied sur la pédale, je me lance, roulant à travers les avenues du Campus. J'ai toujours préféré me déplacer ainsi ; cheveux au vent, le plaisir de voir les choses autrement, ne plus subir, ne plus penser, quiétude, liberté... et tant d'autres sentiments... Mais pour l'heure, j'ai beaucoup de mal à faire le vide dans mon esprit après la scène que je viens de vivre. En boucle, je me repasse, ressasse, reclasse toutes les informations, pourtant j'en arrive toujours à une seule et unique conclusion :

QUEL GOUJAT, CE TYPE !

« Ça... »

Je n'ai pas rêvé ? C'est bien ainsi qu'il m'a nommée !?

Ça... comme si j'étais sans identité, sans personnalité !

Ça... il m'a prise pour le clown terrifiant de Stephen King ou quoi ? Mis à part les cheveux roux, je n'ai absolument rien en commun avec l'horrible Penny Wise⁶ !

« Ça... »

Moi aussi je peux le faire !

Rustre.

Impoli.

Mufle.

Grossier personnage.

Malotru.

Impertinent.

J'ai rarement été témoin d'un tel comportement ! Comment cet énergumène a-t-il bien pu devenir inspecteur ? Il n'a pratiquement pas ouvert la bouche si ce n'est pour râler ou se moquer de son collègue.

Heureusement, celui-ci avait du savoir-vivre. Un très bel homme, il faut le reconnaître, à l'attitude on ne peut plus professionnelle. Un mélange de Brad Pitt et Ryan Phillips... La grande classe ! Rien à voir avec *Môssieurlegrosmalélevé*. Entre son crâne pratiquement rasé, ses ridicules chaussures d'alpinisme ou encore son blouson en cuir de voyou, il peut en prendre de la graine !

Grrrr... Il m'a mise hors de moi !

Étonnement, je reconnais qu'en entrant dans le bureau du directeur, se sont ses iris que j'ai vus en premier. Des iris à la couleur insolite qui m'ont détaillée de la tête aux pieds pendant que je balançais sans réfléchir mon problème de voisinage avec Willy.

Mon Dieu, ils ont dû me prendre pour une attardée mentale !

Ces mêmes iris dont la teinte ambrée me désorientait, me déroutait, me déconcertait, puis... il a parlé.

Je secoue la tête, avant de bifurquer sur *Beacon Street* tout en accélérant dans la descente. Ce genre de situation a le don de m'agacer. Déjà que l'on me juge à longueur de journée dans ma famille, dans mon quartier, dans tout le Département de Harvard... j'en ai bien assez ! Heureusement, mes cours pour ce lundi sont terminés...

À l'entrée de *Somerville Avenue*, je me redresse, position debout pour prendre encore plus de vitesse, pédalant à un rythme effréné afin d'évacuer ma colère du mieux que je peux. Un grognement enragé passe mes lèvres.

« Ça... » a-t-il dit !

Pitoyable agent des forces de l'ordre !

Perdue dans mes pensées, à l'instant où je débarque devant le Snack de Dany, je ne vois que trop tard la flaque d'eau qui s'étend sur le trottoir. Prise de panique, je freine en grimaçant, tourne le guidon au dernier moment afin de l'éviter. *Raté !* Ma roue arrière dérape, je perds l'équilibre, éclaboussant la quasi-totalité de mon jeans ainsi qu'une partie de la vitrine.

Saperlipopette !

Bien fait pour moi... Généralement, je suis prudente, concentrée sur mon « deux roues ». À l'inverse, j'ai laissé ce flic de malheur s'insinuer dans mon esprit et me faire perdre les pédales, c'est le cas de le dire ! Non loin de là, un groupe de jeunes qui se baladent dans la zone commerciale a l'air d'avoir apprécié mon arrivée fracassante. Nul doute, ils se moquent. J'entends vaguement les mots : « tête de citrouille », « sac à patates » ou encore « danger public ».

Ne pas prêter attention.

Ne pas prendre en considération.

Après tout, ce ne sera ni la première fois, ni la dernière.

J'ai l'habitude...

Même si leurs paroles acerbes me nouent de l'intérieur, j'assume pleinement ce que je suis...

Sans leur accorder le moindre regard -ils n'en valent pas la peine- je dépose ma vieille bicyclette face au *Little Hunger*, puis pousse la porte battante dont la clochette résonne à travers toute la salle rétro du restaurant. Il n'est pas encore midi, mais plusieurs tables sont déjà remplies tandis qu'une dizaine de clients se presse au comptoir, préférant la formule « à emporter ». Dany a bien mené sa barque. Son établissement au style vintage allié au concept *Sandwichs du Monde* attire à la fois des étudiants, des gens du quartier ainsi que de nombreux touristes impatients de goûter un véritable hot-dog américain, un jambon-beurre français ou encore un bahn-mi vietnamien...

J'examine la salle à la recherche du seul homme de ma vie -sans succès- avant de finalement prendre place sur l'un des tabourets. Épuisée, je lâche mon sac sur le sol damier et m'avachis sur le bar tel un poids mort. Je dois avoir l'air irrésistible ! Ma tête qui semble peser une tonne repose au creux de ma main. Je soupire, clos les paupières lorsqu'une voix plus que familière me sort de ma torpeur :

— Hey, ma puce !

Je me redresse, ouvre les yeux pour tomber nez à nez avec ce grand brun que j'aime tant. Il sort à peine de la cuisine située à l'arrière, un plateau bien garni dans une main, un torchon qu'il fait suivre partout dans l'autre. Un léger sourire, presque imperceptible se dessine au coin de mes lèvres. Néanmoins, Dany n'est pas dupe, il me connaît par cœur.

— Houlà, dure matinée ? me demande-t-il, amusé.

Je hoche la tête pour toute réponse.

— Je reviens, ajoute-t-il tandis qu'il file rapidement à travers les tables, déposer les commandes aux clients qui patientent.

Visage discrètement tourné dans sa direction, je le lorgne du coin de l'œil. Chaleureux, sociable, sûr de lui, Dany plaît, ce n'est pas un scoop ! Ses cheveux mi-longs aussi bouclés que les miens, ses yeux noirs profonds, sans parler de cette expression joviale qui ne le quitte jamais... tout cela

attire bien évidemment l'attention de la gent féminine, même s'il n'est l'homme que d'une seule femme ! Le voilà qui revient tout droit vers moi, de sa démarche affirmée.

— Ça ne va pas, ma puce ? m'interroge-t-il après avoir placé son plateau sur le comptoir pour mieux m'enlacer.

Je ne me fais pas prier et lui rends son accolade. Le menton posé sur le haut de mon crâne, il me caresse doucement le dos du plat de la main.

— Pas vraiment, marmonné-je, à demi-cachée contre son épaule.

— Tu veux en parler ?

— Non. Rien d'important.

Dany se détache de quelques centimètres. Machinalement, il baisse la tête.

— WOW !!! Gary, t'es au courant que ton pantalon est trempé ? Qu'est ce qui t'est arrivé ? C'est pour ça que t'as mauvaise mine ?

— Arrête avec tes questions ! T'es de la police ? rétorqué-je un peu trop sur la défensive.

La police...

Automatiquement, je repense au gros mal élevé.

Le brun éclate de rire, replaçant par la même occasion sa casquette rouge au logo du *Little Hunger* sur son front, duquel dépassent quelques boucles brunes. Je soupire pour finalement rendre les armes.

— Il y avait une grosse flaque d'eau sur le trottoir juste devant, expliqué-je en désignant l'extérieur. Je l'ai vue trop tard et...

— Tu es blessée ?

— Naaan, maman ! Je vais bien, ajouté-je sur un ton moqueur. Pourtant, il n'a pas plu ces derniers jours, je ne comprends pas...

— Moi oui. J'ai lavé le pick-up en arrivant ici ce matin. Dans notre quartier, c'est interdit alors...

— Te fatigue pas, j'ai pigé. Bon... faut que j'y aille, j'ai beaucoup de boulot.

Dany secoue la tête, rejette le torchon sur son épaule, avant de regagner l'arrière du bar en râlant.

— Gary... tu passes ta vie à bosser, ton joli nez dans les livres et les cahiers. On pourrait quand même sortir un de ces soirs, faire un truc nouveau, tu sais... genre aller au cinéma, ou en discothèque, ou...

C'est reparti pour un tour !

Nous avons déjà eu ce type de conversation des centaines de fois. Il m'agace. Le regard noir que je lui lance suffit à mettre un terme à ses propositions. Il me fixe, levant les mains en signe de reddition.

— OK. C'est bon, oublie. Fais comme si je n'avais rien dit, se défend-il d'un clin d'œil. Tu prends la même chose, aujourd'hui ?

— Oui, merci.

Je ne peux pas lui en vouloir, il aimerait qu'on sorte, qu'on s'amuse, qu'on rencontre du monde, comme le font tous les jeunes adultes de notre âge. La vérité, c'est que je n'ai jamais aimé ça. Lui, craint que je me réveille un beau matin, croulant sous le poids des regrets. Peut-on un jour regretter des choses que l'on n'apprécie pas ? J'en doute fort...

Au moment où Dany passe la porte qui mène à la cuisine, je lui crie :

— Sans beurre, le *Grilled-Cheese* !

Hors de mon champ de vision, je l'entends grommeler un : « je sais ». Oui, il sait. Forcément. Je viens ici plusieurs fois par semaine et prends toujours la même chose, mais ça ne l'empêche pas d'oublier la plupart du temps...

Encore quelques mètres à pédaler et me voici devant chez moi. La petite maison de briques ocre, la seule du quartier qui n'a subi aucun changement depuis toutes ces années, la seule à avoir gardé son charme d'autrefois malgré les remarques régulières de nos voisins. Je traverse l'allée bordée d'hortensias blancs qu'elle aimait tant, celle qui mène directement à la porte d'entrée. Mon vélo enfin déposé sous l'auvent, j'essuie mes chaussures sur le paillason avant de glisser mes doigts dans l'une des fissures de la façade, juste derrière l'applique murale extérieure. Je saisis la clé qui s'y cache, ouvre le battant et la repose ensuite à sa place initiale.

Dès l'instant où je pénètre dans le hall, l'odeur familière de cire d'abeille m'enveloppe agréablement. Alors que je suspends mon sac à la patère, mon pied heurte quelque chose ; le ballon de Willy. Zut ! J'ai promis d'aller le lui rendre. Ce garnement prend ma maison pour cible en permanence. Hier après-midi, pendant que je préparais un de mes cours, ce fut la goutte d'eau : au bout de deux heures à écouter le bruit de la balle cognant sur les pierres de la façade, j'ai dit stop. Dans un élan de courage, je suis sortie et lui ai confisqué son bien le plus précieux. Le petit chameau ne m'en croyait pas capable. Moi non plus d'ailleurs ! Ça ne l'a guère empêché de proférer

des menaces. *Crapule !* Je me baisse, attrape le ballon, mais au moment où je me tourne, je sursaute et le relâche aussi sec. Le paternel de Willy se tient devant ma porte, les bras croisés, une expression hargneuse plaquée sur sa face de molosse. Il en baverait presque ! Quant à son modèle réduit, le cancrelat se tient derrière, un sourire narquois sur son visage factice d'angelot.

— Monsieur Sanders, justement j'allais...

— Écoutez-moi bien, Garcy, la prochaine fois que vous vous avisez de punir mon fils..., tonne-t-il tout en me pointant de son index menaçant... Vous aurez affaire à moi !

Mes pieds sont comme englués dans le sol, néanmoins j'inspire à fond pour lui tenir tête.

— C'est Gary, pas Garcy. Willy n'a... en aucun cas, le droit de jouer contre mon mur, il abîme les briques et...

Le voisin fronce ses sourcils aussi broussailleux qu'un champ de ronces. Quant à son rejeton caché dans son dos, celui-ci en profite pour m'adresser en douce les pires grimaces : langue dehors, yeux exorbités, nez retroussé, toute la jolie panoplie y passe. L'envie de faire de même me démange.

Non, Gary, tu n'as plus l'âge !

— Abîme les briques ? répète Sanders en ricanant. Votre vieille bicoque est déjà une ruine !

Je me penche pour récupérer à nouveau le ballon de basket que je tends à *Molosse*. Aucune envie de m'étendre avec lui sur ce sujet, ça ne le regarde en rien. La maison est loin d'être une ruine, elle a simplement conservé son style d'origine. Je n'ai pas l'intention d'en faire une pâle copie de toutes les habitations modernes du coin. C'était son souhait le plus cher à *elle* aussi.

— Si vous avez terminé, Monsieur Sanders, j'ai du travail.

Il m'arrache brutalement la balle des doigts. Son regard noir me toise de haut en bas. Cet homme aimerait me réduire à néant, c'est évident, et même si je me force à garder la tête haute, je n'en mène pas large. Je l'observe faire un pas en avant dans le but de réduire un peu plus la distance entre nous.

— Méfiez-vous, Garcy ! souffle-t-il, son haleine de poney polluant l'air.

C'est Gary, pauvre inculte !

D'un pas déterminé, le voisin quitte enfin mon devant de porte, main dans la main avec son fils qui me renvoie au passage un rictus vainqueur. *Sale chenapan !* Je ferme aussitôt le battant contre lequel je colle mon front.

Paupières closes, je respire un grand coup. Ce verrou que je tourne, retourne, qui me détourne de l'extérieur sonne comme une libération.

Ma geôle bien-aimée.
Ma forteresse de liberté.

J'ouvre les yeux, ôte mes baskets, les range dans le petit meuble bas. En chaussettes, j'avance de quelques pas, puis descends les deux marches à droite qui mènent au salon pour ouvrir les rideaux. La lumière s'infiltre au cœur de la pièce, éclairant de prime abord le gros fauteuil à oreilles en velours safran sur lequel elle brodait.

Souvenir amer.
Image éphémère.
Ma gorge se serre.
Impossible de faire machine arrière.
Il faut accepter, avancer...

Réalisant que mon jeans est toujours mouillé, je me dis qu'une bonne douche ne serait pas du luxe. Mes pas aussi lourds que mon cœur, me traînent avec peine à l'étage. J'entre dans la salle de bains, après être passée par ma chambre prendre des vêtements propres : une chemise à carreaux rouge, une culotte et de grosses chaussettes en laine. L'eau brûlante me fait beaucoup de bien, mon corps semble apaisé, revigoré. Prête pour attaquer la révision du cours de demain.

La grande pendule affiche près de 13h30 lorsque je descends l'escalier en bois avec la ferme intention de me mettre au boulot. Il y a des jours où je suis impatiente de m'installer à cet endroit que j'apprécie tant : ce bureau qui trône contre le mur du salon, juste derrière le canapé. Là où règne le « *bazar organisé de Garance* ». Tels étaient ses mots...

Rapidement, je récupère dans mon sac, le sandwich que Dany m'a préparé ainsi que mon portable et dépose le tout sur l'espace de travail. À l'aide de la télécommande, je n'oublie pas d'allumer la télévision. Même si je la regarde rarement, le fond sonore me rassure, il en a toujours été ainsi chez nous. Je prends enfin place sur ma chaise, une jambe pliée, le pied reposant sur l'un des barreaux.

— Donc..., dis-je pour moi-même en nouant mes cheveux à l'aide d'un crayon de papier. Le cours de demain après-midi avec les élèves de

première année sera sur le thème de *L'Annonciation*.

Je classe les différentes références à projeter, leur histoire, leur description, leur analyse... la tâche me prend facilement deux heures. En pleine réflexion sur la reproduction d'un retable, mon estomac se manifeste. « *Garance, quand vas-tu te nourrir convenablement, qui plus est aux heures de repas !* » J'ai l'impression d'entendre encore sa voix émanant de la cuisine. Dans un soupir, je lâche mes feuilles, ouvre alors le petit sac en plastique du *Little Hunger*. À moi le délicieux *Grilled-Cheese* ! Je mords à pleines dents le pain croustillant dont le beurre fondu envahit toutes mes papilles.

Eurk ! Bon sang, Dany !

Avaler cette bouchée si écœurante m'est intolérable. À quoi cela sert-il de lui répéter cent fois les choses ?! J'ai l'impression de parler à un mur. Agacée, je repose le sandwich, m'empare de mon téléphone pour lui passer un coup de fil. Il va m'entendre ! Je compose le numéro lorsque je relève vivement les yeux en direction du téléviseur, les mots de la présentatrice ayant capté mon attention.

« ... depuis Juillet, nous comptons cinq jeunes femmes assassinées dans des circonstances troublantes... ».

« ... la police reste très discrète quant aux pistes éventuelles... ».

Je quitte mon siège, m'empresse de monter le son. Pour la première fois, j'écoute avec intérêt la chaîne qui diffuse l'actualité en boucle. La journaliste donne le nom des différentes victimes. Leurs portraits apparaissent, me clouant sur place. Toutes rousses apparemment. Cependant, à aucun moment, je n'entends parler de torture, de religion, de Moyen-Âge... Rien de ce dont les inspecteurs m'ont fait part ce matin. Il est évident que cette enquête reste un mystère aux yeux de la presse. En écoutant les témoignages de certains membres des familles, je réalise combien l'affaire paraît complexe et sordide. Face à leur peine, leur incompréhension, leur colère... je m'écroule sur le canapé. Avec inquiétude certes, mais avec une certitude. Je me dois de faire quelque chose. Je n'ai sans doute pas les capacités requises, néanmoins je suis tenue d'essayer. Si une autre femme venait à mourir... en sachant que j'aurais pu aider à éviter ça...

Le poids de la culpabilité serait trop lourd à porter.

Demain, je me rendrai au BPD, c'est décidé.
Grand-mère disait que seule la vérité comptait.
Vérité de l'âme.
Vérité du cœur.
Rien ne doit tenir plus grande place.
Cessons de nous voiler la face.
De se cacher sous une carapace.
La vie ne règne pas dans les livres et les atlas.

*Amicus Plato sed major amicus veritas.*⁷

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

OceanofPDF.com

COPS

8h23. Ciel nuageux, nébuleux. Pourvu qu'il ne neige pas... L'horreur !

Debout, les mains à plat sur mon bureau, cela doit bien faire vingt minutes que je fixe la carte de la ville accrochée sur le mur en face de moi. J'ai pointé en rouge les différents endroits où les victimes ont été retrouvées.

Cinq taches. Cinq marques écarlates.

Parfois, leur domicile. Parfois un site public.

Pourquoi tel lieu ? Pourquoi telle femme ?

Tant de questions restées sans réponses. Près de six mois qu'on planche sur cette affaire et nous en sommes toujours au même stade.

Des méthodes de torture à vous faire tressaillir.

Des mises en scène barbares à vous faire frémir.

Des corps mutilés putrides à vous faire vomir.

Un malade en liberté qui ne cesse de sévir.

Ma mission : le cueillir, le mettre hors d'état de nuire.

Mon obsession : l'anéantir, le démolir, le détruire.

J'ai étudié les tueurs en série.

J'ai même été confronté à un ou deux dégénérés depuis que je fais ce métier.

Jamais encore je n'avais été témoin d'un tel sadisme. Malice. Vice. Sévices. J'ai beau tourner et retourner le problème dans tous les sens, rien de nouveau n'apparaît.

Le flou. Le gouffre.

Putain de merde !

Je baisse la tête, las de stagner pitoyablement, puis frappe un grand coup de poing rageur sur le bois brut lorsque quelqu'un entre après avoir toqué deux fois contre ma porte. Qui vient me faire chier de bon matin ?! Le battant s'ouvre à demi pour me laisser entrevoir cette peste de Stella qui tient l'accueil. Blonde. Maigre. Disgracieuse. Elle pousse des cris semblables à ceux d'une otarie quand elle prend son pied. Misère...

— Cops, je cherche Reynolds, tu sais où on peut le trouver ?

— Il est à l'école de police, voilà pourquoi le mardi est officiellement mon jour préféré ! rétorqué-je sans prêter plus d'attention à cette morue dont la voix de crécelle m'agace au plus haut point.

— Il y a une jeune femme qui souhaite le voir.

— Le club de rencontres, c'est dans le bistrot d'en face !

Ils commencent à me saouler avec leurs conneries...

— Apparemment, c'est Reynolds lui-même qui lui a proposé de passer, elle dit que vous l'avez rencontrée à Harvard, hier.

J'arque les sourcils. Harvard ?

Mufasa ?

— Une rousse ?

Stella croise les bras sur sa poitrine invisible et pince ses lèvres peintes d'un violine criard avant de hocher le menton.

— Je lui demande de revenir demain ? me questionne-t-elle agacée.

Je n'ai aucune envie de perdre mon temps avec *Poil de carotte*, cependant ma nature curieuse doublée de quelque chose que je ne m'explique pas me pousse à vouloir la voir une seconde fois.

— Non. Je vais la recevoir.

La blonde lève les yeux au ciel, s'écarte ensuite pour laisser entrer la prof de la *Divinity*. Nom de Dieu ! Le come-back du buisson sur pattes. Ses cheveux pareils au soleil, qui crient à l'anarchie, illuminent instantanément mon bureau ordonné et gris. Comme la veille, nos regards s'accrochent durant un court instant, jusqu'à ce que Stella ne vienne claquer la porte avec colère, provoquant un sursaut chez la rouquine. Celle-ci serre toujours l'anse de son sac de ses deux mains. Rigide, timide, candide, n'osant amorcer le moindre mouvement.

— Vous êtes la dernière personne que je m'attendais à voir ce matin ! balancé-je tandis que je la détaille ouvertement.

C'est quoi ce bout de gazon qui lui sert de pull ? Vert, en laine, vieillot, trois fois trop grand pour elle. Il lui arrive juste au-dessus du genou, recouvrant un baggy noir retourné au niveau des chevilles, laissant une vue imprenable sur ses baskets rouges montantes. Un vrai cauchemar pour les yeux !

— Bonjour, euh... Votre collègue... l'autre inspecteur m'avait dit de passer ...

— JE, suis l'inspecteur chargé de l'affaire ! Mon collègue est seulement stagiaire, tranché-je d'un ton sec, histoire de mettre les choses au clair.

Heurtée par mon attitude peu accueillante, elle déglutit, mal à l'aise, observant ses pieds comme une gosse fragile qui aurait fait une bêtise. À ce moment-là, sans trop savoir pourquoi, c'est à mon tour de me sentir embarrassé. Après tout, elle est venue jusqu'ici... Je ne pense pas qu'elle puisse nous être d'un grand secours, mais soit....

Dans un bruyant soupir, je me laisse tomber sur ma chaise.

— Bon... puisque vous êtes là...

D'un geste de la main, je lui intime de prendre place en face de moi, ce qu'elle fait sans plus tarder. Son sac à dos chute lourdement au sol. Qu'est-ce qu'elle transporte là-dedans ? L'encyclopédie des Lumières ? Un parfum chaud, légèrement épicé me parvient quand elle rejette ses boucles en arrière. Saisissant. Persistant. Agaçant.

— Café ? proposé-je.

Surprise, elle ouvre sa bouche couleur abricot, puis la referme tout en secouant la tête par la négative.

— Non, merci. Je n'en bois jamais.

Pourquoi ne suis-je pas étonné ?

— Je vois... Vous êtes du genre tisane de mémé avec sa larmichette de miel, ajouté-je pendant que j'ouvre les tiroirs afin d'en sortir les dossiers.

— Plutôt lait chaud et cannelle.

La cannelle... c'était ça, son parfum.

Ses yeux noirs brillent d'une lueur de défi. Je la dévisage également, l'affronte, la confronte, la dompte. OK, elle veut jouer, on va jouer !

Je lâche la lourde pile de documents qui atterrit brusquement sur le bureau. Au moment où je relève les manches longues de mon t-shirt sur mes avant-bras, je la vois examiner ma main gauche, là où les lignes d'encre sinueuses qui courent sur ma peau prennent fin entre le pouce et l'index. Coup d'œil vif, significatif. Gênée, elle cesse très vite sa contemplation. Prise en flagrant délit.

— OK... Vous avez entendu quoi sur cette affaire ? la questionné-je calmement.

Elle s'éclaircit la voix avant de parler, croisant ses doigts avec nervosité.

Calme-toi, Bouchon. Tu ne passes pas un examen d'entrée !

— Rien de plus que ce qui se dit aux actualités. On raconte que depuis juillet, cinq femmes ont été assassinées dans des circonstances... pour le

moins troublantes. En revanche, je n'ai entendu aucun détail concernant la torture moyenâgeuse comme l'a évoqué votre partenaire et...

— Vous en avez parlé à quelqu'un ? la coupé-je, soudain inquiet qu'elle ait pu divulguer ce type d'information.

— Non. À personne.

J'examine son visage, ses traits.

L'expérience est bien souvent ma meilleure alliée.

Elle ne touche ni sa bouche, ni son nez.

Pas de palpitation oculaire détectée.

Rien à signaler. Elle dit la vérité.

— Écoutez, Monsieur l'inspecteur, on...

— Cops !

Ses lèvres cessent de bouger, formant un « o » hypnotique.

— Euh...Cops..., reprend-elle en insistant longuement sur le s. Si je suis venue, c'était juste pour apporter mon aide. À mon niveau bien sûr...

— À votre niveau..., répété-je en plissant les yeux. Vous pensez peut-être que la police n'est pas assez... cultivée, intellectuelle, instruite ?

— Mon Dieu, non ! Je...

— Ne vous fatiguez pas ! Je sais très bien ce que les gens comme vous pensent des types comme moi ! répliqué-je sur un ton qui se veut offensif. Parfait, ce sont des précisions que vous voulez, alors accrochez-vous, c'est parti !

Je tourne vivement la couverture du premier dossier après avoir fait craquer ma nuque.

— Victime numéro une : Claire Sheldon, vingt-trois ans, étudiante en commerce international, sportive, appréciée de ses amis. Elle a été assassinée à son domicile dans le quartier de *Somerville*. Attachée, bâillonnée, on lui a administré seize litres d'eau en moins d'une heure, ce qui a entraîné l'éclatement de l'estomac.

L'expression de la rousse se modifie au fur à mesure de mes explications. Sans scrupules, je lui balance la photo du corps comme s'il s'agissait d'une carte à jouer. Je l'observe inspirer profondément pendant qu'elle découvre l'immonde scène imprimée sur papier glacé. Sa voix n'est plus qu'un souffle lorsqu'elle murmure :

— *La Cure d'eau...*

C'est bien ainsi que nos experts ont désigné cette torture datant du XVème siècle.

— Affirmatif. On continue dans la bonne humeur ? Victime numéro deux : Alysson Matthew, vingt-et-un ans, étudiante en arts visuels, énoncé-je en m'emparant rapidement du second dossier. Elle a été retrouvée dans son atelier, le buste dévoré par un rongeur, précisément au niveau du cœur. J'imagine que vous avez entendu parler de cette charmante technique, Mademoiselle... euh... ?

— Olden, répond-elle en se passant les doigts sur le front, visiblement en proie au malaise. Oui, on appelait ça *Le Supplice du rat*, je vois ce que c'est.

— Parce que... au besoin, nous avons toute une série d'illustrations très instructives, ajouté-je en lui montrant une ou deux photographies de l'abdomen grignoté de la dépouille.

La jeune femme pose vivement la main sur sa bouche, laquelle se tord en une moue de dégoût. Elle s'exécute, percute, lutte, mais ne détourne le regard à aucun moment. Étonnante, battante et pourtant presque chancelante. Son sang-froid me surprend, néanmoins nous n'en sommes qu'au début... J'ouvre alors la chemise suivante contenant les renseignements sur la troisième victime.

— Abigail Donovan, quarante-sept ans, alias *Madame Raventura*, elle était cartomancienne sur la fête foraine installée près du parc de *Bunker Hill*. La mort par noyade. Son corps préalablement abîmé a été repêché dans la *Rivière Charles*, tout près de la Marina. Les experts ont conclu à l'Orda...

— *L'Ordalie de l'eau froide*, me coupe mon interlocutrice.

— Bravo, je vous donne un A+, Mademoiselle Olden.

Je dépose le cliché le plus probant sous ses yeux. L'enseignante fronce les sourcils en visualisant l'image, mais ne flanche pas, à mon grand étonnement d'ailleurs. Son comportement me surprend. Les avant-bras posés sur le bureau, je me rapproche tout doucement d'elle. Persuadé qu'elle dira non, je lui chuchote :

— Vous en voulez encore, Professeur ?

Elle se redresse, droite comme un « i » sur sa chaise. L'obstination découle de tout son être. Un seul mot passe alors la barrière de ses lèvres dont la forme et la couleur me narguent depuis son arrivée.

— Oui.

Si jusqu'à présent la situation m'amusait, ce n'est plus le cas. Moi qui voulais la pousser dans ses retranchements, je ne suis plus sûr d'en avoir envie car je sais ce que les autres dossiers renferment. Ce petit bouchon en face de moi est une femme, jeune, innocente, qui m'a l'air aussi fragile que du verre. Alors que je pèse le pour et le contre, elle s'impatiente :

— Allez-y, Inspecteur Cops. Pas la peine de me ménager.

Confus, je lève les yeux vers ma visiteuse.

Peut-être pas si fragile que ça finalement...

Ses prunelles noires sont aussi déterminées que les miennes. Elle n'est pas prête à lâcher prise. Sans cesser de l'observer, j'acquiesce, tourne alors la page de la quatrième chemise afin d'énoncer clairement :

— Rosie Tyler est la victime numéro quatre. Trente-six ans. Mère au foyer. On a découvert son corps dans le sous-sol d'une clinique. Elle a succombé à ses blessures.

— Quelles blessures ?

Du bout des doigts, je frotte mon menton, pensif. En cet instant, ma barbe de trois jours me démange autant que l'envie de bousculer cette nana, cette petite créature aux mèches couleur de feu dont le regard insolent me brûle, me provoque.

Au diable la faiblesse !

Aux chiottes la délicatesse !

J'attrape, puis lui donne en mains propre l'immonde photographie, laquelle retombe très vite sur le bois dès qu'elle en découvre le contenu.

— Oh mon Dieu... Comment est-ce possible ? Ce n'est pas humain, s'offusque-t-elle, secouant la tête en un non frénétique. Qui peut faire ça ?

— Hum... En général, un monsieur peu sympathique à qui on donne le nom de *psychopathe*.

Les paupières serrées, la mâchoire contractée, elle respire fort. Bien trop fort. Il ne manquerait plus qu'elle fasse un malaise dans mon bureau ?! Au bout de plusieurs secondes, elle semble récupérer un souffle normal, puis elle m'annonce de but en blanc :

— Cette torture s'appelle *L'Araignée espagnole*.

En voilà une fille surprenante ! Elle connaît son sujet. À croire qu'elle tenait le rôle de bourreau dans une autre vie ! Effectivement, Rosie Tyler a eu les seins perforés à l'aide de cet objet barbare que l'on nomme *L'Araignée espagnole* ou encore *Vierge de fer*. Un souvenir qui pèse. Une

scène infecte, abjecte. Une fois n'est pas coutume, au moment où je suis sur le point de parler, elle me déroute encore :

— Montrez-moi la dernière.

Je me laisse aller sur le dossier de ma chaise, les bras croisés, l'air dubitatif. J'essaye de lire en elle, de décrypter ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent, mais seul un masque impénétrable me fait face. On dirait que cette rouquine n'est plus la même dès lors qu'il est question d'Histoire. J'ouvre enfin le dernier fichier, celui qui clôture cette horrible liste. Les gros plans sont tout bonnement insoutenables, j'ai rarement vu pareille souffrance, pareille démente. Lentement, je fais glisser les deux clichés devant elle. La couleur déserte son visage pour ne laisser qu'un pâle voile d'épouvante.

— *La Fourchette hérétique*, dit-elle tout bas.

— Exact. Margaret Wilcox, trente-deux ans. Employée de banque. On l'a retrouvée debout, attachée et immobilisée contre le mur de sa chambre, l'abdomen et la gorge transpercés par cet... objet étrange.

Sans un mot, elle entoure son corps de ses bras, comme pour se réchauffer d'un froid qui n'existe que dans les cauchemars. Un froid qui vous accapare, qui vous envahit de toutes parts. Elle avale sa salive avec peine avant de reprendre la parole :

— OK... Donc... Vos experts en ont déduit que ces crimes avaient été commis d'après des méthodes de torture du Moyen-Âge. Et... sinon, vous avez quoi d'autre ?

Quoi d'autre ?

Il se fout de ma gueule, le *Cousin machin*⁸ ? Avec tout ce qu'elle vient de voir, d'encaisser, elle ose insinuer que nous n'avons rien !

— Quoi d'autre ? répété-je, agacé. Ces jolies compositions artistiques ne vous suffisent pas ? Vous pensez qu'on se roule les pouces ici ? Vous pensez être meilleure que nous ?

— Non, je... Écoutez, je ne pense pas être meilleure, loin de là, mais si vous pouviez prendre cinq minutes pour m'expliquer ce ...

— Non, Mademoiselle Olden ! Depuis juillet, ce malade a exécuté une femme par mois et au moment où nous discutons, il est probablement en train de préparer son prochain coup. Les fêtes de fin d'année approchent, il y aura une famille qui ne passera pas Noël avec leur fille, leur sœur ou leur mère parce que celle-ci sera probablement la cible de ce malade. Alors NON, je n'ai pas cinq PUTAIN de minutes de plus à vous accorder !

— Il a une obsession pour les rousses, n'est-ce pas ? me demande-t-elle comme si elle n'avait rien écouté de mon monologue.

— Oui. Que voulez-vous, personne n'est parfait ! répliqué-je dans un haussement d'épaules, tout en louchant sur sa chevelure.

Son front se plisse d'amertume. Elle me toise pendant que je tends le bras pour m'emparer de mon paquet de cigarettes.

— Ça oui, je confirme ! ajoute-t-elle sans détours en me dévisageant. Désolée d'avoir abusé de votre temps si précieux.

Elle récupère son sac, se lève et file en direction de la porte. J'allume ma clope. Avachi sur mon siège dans une position on ne peut plus décontractée, je profite qu'elle soit dos à moi pour la détailler de tout mon soûl.

— Joli votre pull, vous avez demandé s'ils en faisaient pour femme, lancé-je avant qu'elle ne sorte de la pièce.

Elle stoppe son envol, les yeux rivés au sol.

Elle hésite à sortir, semble réfléchir,

Elle cherche à se retenir, tente de ne pas fléchir.

Retourne-toi, Bouchon, viens braver l'interdit...

Main sur la poignée, sa tête pivote finalement vers moi. En plein dans ma ligne de mire. Satisfait, je tire sur ma Camel, puis décoche avec impudence une longue et épaisse volute de fumée avant d'esquisser un sourire en coin. La voici qui mord sa lèvre inférieure. Son regard dénote une nouvelle lueur. Ce n'est plus celle du professeur, mais plutôt celle d'un défenseur.

— Pour info, il était à mon grand-père ce pull et je suis fière de le porter, même s'il vous déplaît, affirme-t-elle avant de disparaître en claquant vivement la porte.

Décontenancé

Désorienté.

J'écrase mon mégot dans le cendrier, envahi par une désagréable sensation d'étrangeté.

RAPPORT DE POLICE :

Introduction :

Une fille trop jeune, trop intelligente, trop rousse, avec un trop plein de motivation.

Conclusion :

Un petit bouchon qui pour la première fois m'a donné l'impression d'être un gros con.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6

OceanofPDF.com

GARY

Primum

J'ai froid...

L'écume sanglante s'infiltré lentement dans ma bouche.

J'étouffe...

L'eau me retient prisonnière de ses flots déchaînés.

Deinde

Je sombre...

De longues mèches sinueuses semblables à des lianes rouges me portent, m'emportent, me déportent dans un profond tourbillon qui m'asphyxie petit à petit.

L'air me manque. L'air n'est plus.

Postremo

Je suffoque...

Mon cœur. Détaché, arraché, rongé.

Ma poitrine. Oppressée, pressée, percée.

Ma gorge. Enrouée, nouée, trouée.

Je plonge dans l'oubli.

Je me redresse en poussant un cri.

En sueur, assise sur mon lit.

Mon cœur... Celui-ci est toujours là, à sa place, même s'il cogne tambour battant contre ma cage thoracique, me provoquant une douleur pulsatile sourde et lancinante. Hors d'haleine, je pose la main sur ma poitrine, comme pour vérifier que rien n'a bougé. Mes doigts remontent doucement le long de mon cou jusqu'à ma gorge asséchée. Le front en nage, je tente de reprendre une respiration normale, même si la tâche me paraît laborieuse.

Il m'a suffi de visionner ces clichés terrifiants quelques secondes au poste de police pour que des cauchemars surgissent dans mon esprit fatigué.

J'ai voulu faire la maligne, la fille dotée de grandes compétences, celle que rien n'ébranle devant ce flic prétentieux, orgueilleux, odieux.

Je voulais l'impressionner autant qu'il m'impressionne.
Je voulais lui en mettre plein la vue, alors que j'en ai pris plein la figure.

Ces photographies ne cessent de me hanter depuis hier.
Pourquoi insister ? Pourquoi m'acharner ?
Pourquoi vouloir donner un coup de main à ce mufle ?
Pourquoi j'y pense en permanence ?

Parce que fascinants sont ses yeux ?
Parce qu'il dégage quelque chose de mystérieux ?
Parce que malgré son air dédaigneux, il a besoin de mon aide.
Et pour toutes ces femmes, ces crimes, ces victimes, je dois essayer.

Avec peine, je quitte mon lit, me traînant jusqu'à la salle de bains. Ma chemise me colle à la peau, une douche s'avère indispensable. Nul besoin de jeter un œil dans le miroir au-dessus du lavabo pour savoir que mes boucles ne sont plus qu'un amas de nœuds... Heureusement, mon sauveur est toujours présent : un D qui veut dire démêlant. Sous le jet d'eau chaude, mon cerveau ne peut s'empêcher de me renvoyer toutes ces images insoutenables.

Reprends-toi, Gary !

Une demi-heure plus tard -épaisse chevelure oblige- me voilà enfin sèche. J'enfile des sous-vêtements propres sous un long débardeur noir à l'effigie des *Guns and Roses*, puis termine avec le peignoir beige de Grand-mère -la ceinture demeure introuvable- avant de descendre au rez-de-chaussée, pieds nus.

La vieille comtoise sonne ses onze coups. Déjà si tard ! Forcément, vu ma nuit agitée... Aussi, je m'empresse de me préparer un lait chaud à la cannelle.

Le mug au creux de ma main, je sors à l'arrière de la maison sur notre terrasse en bois abritée d'une tonnelle recouverte de vigne vierge. Les feuilles se colorent de rouge au fil des jours. Quant à la température, elle n'augmente guère, mais j'aime l'automne, je m'y sens à ma place. Je tire une chaise et m'installe à table pour profiter d'un moment de quiétude. Le rythme régulier de la petite cuillère que je tourne inlassablement dans ma tasse fait écho à la balançoire du jardin, laquelle tanguait au gré du vent. Dany a plusieurs fois suggéré de la décrocher du Saule pleureur, mais je ne m'y résous pas.

Trop de souvenirs. Trop de rires.

Une expression nostalgique modèle mes traits lorsqu'un bruit sec vient perturber mes pensées. Je tourne la tête et tombe sur le voisin qui taille sa haie à grands coups de sécateur. Sanders me jette un regard mauvais. Je baisse les yeux, fais mine de rien, tout en avalant ma boisson fumante. Le voir ainsi avec cet outil à la main me met mal à l'aise. Ces lames tranchantes, perçantes, coupantes me rappellent certaines visions peu agréables de cette nuit. C'est du grand n'importe quoi, je deviens folle ! Je décide de rentrer. Je préfère encore me priver de la terrasse plutôt que de voir sa face de molosse prête à en découdre à la moindre occasion.

Assise en tailleur sur le canapé du salon, je déguste mon lait chaud -qui ne l'est plus vraiment- en réfléchissant. Il faut que je mette à plat toutes les informations apprises hier afin d'y voir plus clair. Cogiter sur cette enquête. Me vider la tête. Je pose la tasse au-dessus du petit guéridon à ma gauche, allume mon ordinateur portable laissé sur la table basse face à moi. J'attrape enfin un bloc-notes et un stylo, lesquels ne sont jamais bien loin. Les paupières closes, je me remémore les cinq tortures, dans l'ordre énuméré par... par *Monsieur Jesaistout* :

1. Cure d'eau.
2. Supplice du rat.
3. Ordalie de l'eau froide.
4. Araignée espagnole.
5. Fourchette hérétique.

Je liste ces cinq tortures dans une première colonne, côté gauche de ma feuille. J'ouvre internet avec la ferme intention de retrouver le nom des victimes. Même si l'inspecteur les a cités, je ne m'en souviens plus. Par conséquent, je compte sur les dates pour me mettre sur la voie... Après plusieurs recherches dans la rubrique des faits divers de Boston au cours des cinq derniers mois, je trouve enfin les réponses à mes questions. En juillet, la première victime répondait au nom de Claire Sheldon, c'est donc elle qui est décédée des suites de *La Cure d'eau*. Je continue avec le mois d'août, durant lequel on a découvert le corps d'Alison Matthews. Elle arrive en second. Son cœur a été rongé. Une souffrance telle que je ne peux l'imaginer ! En septembre, Abigail Donovan, la cartomancienne de cette fête foraine a fait la une de la presse. Oui, il s'agit bien de celle qui a subi *L'Ordalie de l'eau froide*. En face de chaque torture, je note au fur et à

mesure le nom correspondant. Les deux dernières suivent les trois premières.

Cinq noms.

Cinq prénoms.

Abomination.

Perversion.

Religion.

Tout doit être en lien, très certainement. En revanche, il n'y a absolument aucune information là-dessus, la police s'étant bien gardée de mentionner aux journalistes, les conditions dans lesquelles ces femmes ont été tuées. Quelques reporters évoquent l'éventualité d'un « serial killer » sans pour autant en avoir confirmation.

Maintenant que j'ai l'identité de ces filles, je peux faire une étude plus approfondie sur chacune d'entre elles. Dans la barre de recherche, je tape le premier nom : Claire Sheldon. De nombreux éléments apparaissent. J'imprime tout ce qui est susceptible d'être utile : version publique officielle de son décès, témoignages, hommages, images... Je fais de même pour les autres cas. N'ayant plus beaucoup de place sur la table basse, je n'hésite pas à pousser celle-ci contre le mur d'en face afin de m'installer sur le tapis. L'horloge m'apprend qu'il est déjà 15h00, néanmoins je continue mes aller-retours entre l'imprimante et le milieu du salon. À genoux, je trie, classe, dispose toutes les pages dans un ordre méthodique. J'écris sur des post-it, ajoute mes connaissances sur cette époque sordide de l'Histoire médiévale. Bientôt, le sol est recouvert de documents, de prises de notes, de synthèse, d'antithèses...

Je me lève, observe l'ensemble sous mon nouvel angle de vue. Pensive, je mordille l'extrémité de mon stylo. Il me faut mes livres ! Besoin de vérifier, clarifier, identifier. On continue...

Dans l'imposante bibliothèque, je récupère les manuels. Les bras chargés, je me retourne quand soudain, mon cœur manque de lâcher. Je sursaute en un cri d'effroi, laissant tomber tous les bouquins dans un boum assourdissant.

— Tu veux que je meure d'une crise cardiaque ou quoi ?! beuglé-je en posant la main sur mon cœur.

— Désolé. Je pensais que tu m'avais entendu entrer, répond Dany qui se tient en face de moi, l'air confus.

Je déglutis, souffle profondément.

— Je ne t'ai pas vue hier, ce midi non plus. Je me suis inquiété. Du coup, je t'ai apporté un sandwich, dit-il en me montrant un sac plastique qu'il dépose sur le canapé.

Je rejette mes cheveux en arrière en essayant de reprendre une respiration normale.

— T'es encore en peignoir à cette heure-ci ? demande-t-il, un sourcil relevé.

Je hausse les épaules. Sans attendre, je me baisse afin de ramasser ce qui a chuté au sol. À la dérobée, j'observe Dany s'approcher du tapis. Les mains sur les hanches, ses yeux deviennent aussi ronds que des soucoupes.

— Bon sang, Gary, c'est quoi tout ce bazar ?

Le plus naturellement du monde, j'empile les bouquins sur l'accoudoir de la banquette, n'osant affronter le brun dont l'intonation de voix traduit une réelle inquiétude.

— C'est... pour un travail... un cours, tenté-je de me justifier lamentablement pendant qu'il s'accroupit et s'empare de la première feuille à sa portée.

— Rosie Tyler ?! lance-t-il surpris. Gary, cette nana est morte, elle a fait la une des journaux le mois dernier ! Tu m'expliques pourquoi tu t'intéresses à des trucs pareils !

Embarrassée, je baisse la tête, rassemble les pans de mon peignoir telle une enfant qui se protégerait d'une éventuelle punition.

Punition ? Punition ! Oh mon Dieu !!!

Pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt ? J'ouvre la bouche, plisse les yeux, mon cerveau tourne à plein régime. Idée. Réflexion. Solution.

— GARY, je te parle !

Je relève brusquement le visage vers Dany comme si je sortais d'un épais brouillard. Il attend une explication, cependant je n'ai pas la moindre envie de parler de tout ça avec lui.

— C'est pour un cours, je te dis ! Je dois faire une comparaison, ce serait trop long à t'expliquer...

— Ça tombe bien, j'ai tout mon temps ! ajoute-t-il en s'installant confortablement sur le canapé, les mains croisées derrière la tête.

Oh non ! Pourquoi choisit-il de rester là, maintenant ?

— Dany, je... je présente ce cours demain matin et je n'ai pas intérêt à me louper. Je ne peux pas perdre des heures à discuter, je...

— Tu me vires, si je comprends bien ?

Je fronce les sourcils, ne sachant que répondre.

— Euh... non, je... c'est juste que...

— Relax, ma puce, dit-il en bondissant sur ses pieds. Je te taquine. Ce que tu enseignes est bizarre, mais avec toi, plus rien ne me surprend.

M'en voilà soulagée...

— Je vois bien que tu es débordée, reprend-il, mais... ce serait bien qu'on dîne ensemble un soir. Depuis que tu bosses à Harvard, on se voit de moins en moins.

— Je viens quasiment tous les midis au *Little Hunger*, je te signale.

— Tu viens pour un sandwich, Gary ! Et depuis peu, tu ne manges même plus sur place, tu prends à emporter. En gros, je te vois cinq minutes. Je veux juste m'assurer que tu vas bien.

— Je vais bien, je te le jure.

Résigné, il soupire.

— Content de l'entendre. Bon, je te laisse travailler.

Je hoche la tête avant de le serrer contre moi. Il m'enlace également en déposant un baiser tendre sur le haut de mon crâne.

— Je ferme avec la clé, me prévient-il. Mais vérifie quand même avant de te coucher.

— Oui, chef !

Je l'entends pouffer lorsqu'il tourne les talons. Dès que je perçois le bruit de la porte d'entrée qui claque, je me jette sur mon bloc-notes. *J'ai cru qu'il ne partirait jamais !* De nouveau à genoux sur le tapis, je feuillette mes livres. Je tourne les pages frénétiquement en mordant l'intérieur de ma joue. Mon idée est peut-être une pure folie, néanmoins nous avons affaire à un fou, donc ça pourrait coller.

La Création du monde. « *Dieu dit : faisons les humains à notre image, selon notre ressemblance. (...) Dieu créa les humains à son image. Homme et Femme, il les créa (Genèse 1.26-28)* ». Je passe la fin de l'après-midi à fouiller dans mes manuels d'Histoire, me référer à certains passages de l'ancien et du nouveau testament. Je ne vois pas les heures défilier. Même le sandwich de Dany est resté intact, surtout lorsque l'odeur du beurre fondu s'est frayé un chemin jusqu'à mes narines. Il m'agace à toujours oublier !

Du coup, j'ai avalé quelques cookies au caramel sans pour autant cesser mes recherches.

La pénombre me guète, alors j'allume les deux grosses lampes de la pièce. J'avance doucement sur une piste qui peut s'apparenter à du délire. Pourtant, tout me paraît clair. La Création de l'homme n'est pas seulement image. « *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. (Jean 4.24)* ».

Nous avons été créés dans la beauté, dans la pureté.

Création originelle, naturelle.

Non pas comme elles...

C'est bien ce qui le démange, le dérange.

D'où ce besoin de punition, cette conviction d'accomplir une mission.

Vers 20h00, je m'étire, dénouant mes muscles engourdis. J'inspire un grand coup. Même s'il reste des zones d'ombres, je suis persuadée que je tiens une piste. Pas la peine d'attendre plus longtemps. Je cherche le numéro du BPD, attrape mon téléphone sur la table pour lancer la communication. Une voix féminine me répond selon les formalités d'usage, puis me demande la raison de mon appel.

— Bonsoir, je suis passée hier matin, j'ai été reçue par l'inspecteur Cops. Lui et l'agent Reynolds sont venus m'interroger sur mon lieu de travail lundi... hum... je... j'aurais des informations supplémentaires. Je sais qu'il est tard, mais...

— Pas de soucis, Madame. Vous voulez être mise en relation avec l'agent Reynolds ou l'inspecteur Cops ?

À cet instant, mon cœur bat vite. Très vite. J'ai le choix entre discuter avec le charmant jeune homme blond ou le gros mal élevé qui a critiqué mon pull. Je ferme les yeux. Raisonnable, douce, sensée, se sont mes qualités. La réponse me paraît évidente : le blondinet.

— Madame ? Avec qui souhaitez-vous être mise en communication ? répète la standardiste.

— COPS ! m'exclamé-je un peu trop fort.

— Votre nom ?

— Garance Olden, mais je...

— Ne quittez pas.

Tout en secouant la tête, je me pince l'arête du nez. Qu'est ce qui m'a pris ? Le choisir, lui ? Vu l'heure et le personnage, il va m'envoyer paître

dans la seconde. Toujours assise au milieu du salon, mon pied remue nerveusement quand soudain, la musique de mise en attente cesse et mon interlocuteur décroche :

— Cops.

J'avale ma salive avec difficulté. L'air me manque, rien qu'à l'entendre prononcer son nom.

— Bo... Bonsoir, bafouillé-je misérablement.

— Vous ne pouvez décidément plus vous passer de moi, Mademoiselle Olden !

Je sens le feu se répandre sur mes joues. Dieu merci, il ne peut pas le voir. Je me racle la gorge avant de reprendre :

— Pardon de vous déranger à cette heure-ci, mais j'ai beaucoup réfléchi sur ce que vous m'avez montré hier et... je pense avoir trouver quelque chose d'important.

— Vraiment ? C'est quoi votre adresse ?

— Mon adresse ? Euh... 4, *Mount Vernon Street*, dans le quartier de *Somerville*, pourquoi ?

— J'arrive.

Il a raccroché.

Il a mis fin à la conversation.

Je reste là, comme une idiote, bouche ouverte.

Il arrive ?

Oh, Seigneur, il ARRIVE !

Mais ???

En moins de deux, me voilà debout sur mes jambes, courant à toute vitesse en direction de l'escalier pour aller me changer.

Moi qui m'étais imaginé un tout autre scénario.

Voilà le flic au regard ambré qui rapplique illico.

Je dois assurer. À la perfection, jouer l'intello,

Si je ne veux pas passer pour une ramollie du cerveau.

*Mens sana in corpore sano.*⁹

CHAPITRE 7

OceanofPDF.com

COPS

Elle a rappelé...

Ce petit bouchon est bien plus tenace que je ne l'imaginais. Pourquoi en suis-je soulagé ? Aucune idée. Je devrais m'en foutre complètement, pourtant ce n'est pas le cas. Elle dit avoir trouvé quelque chose... J'en doute fort, cependant j'ai bien envie d'aller écouter ce qui sortira de son insolente petite bouche... C'est toujours mieux que de rentrer chez moi me vautrer sur le canapé devant la dernière saison de TWD¹⁰. Quand je pense que j'ai investi sept ans de ma vie dans cette série, quel gâchis ! Le grand Negan est devenu un gentil monsieur, reconverti en nounou. Achevez-moi ! Ou trouvez-moi les scénaristes, que je les foute au trou ! Quand on assiste à ça, il ne faut pas s'étonner si le nombre de suicides augmente chaque année...

Sans perdre une seconde, je me lève et enfile mon blouson. D'une pression sur l'interrupteur, j'éteins la lampe de bureau après avoir récupéré le post-it sur lequel j'ai noté son adresse, puis sors de la pièce désormais obscure en claquant la porte. Déterminé, je me dirige vers l'escalier principal lorsqu'une voix m'interpelle et me coupe dans mon élan.

Reynolds...

Le stagiaire de mon cul.

Le bon élève assidu.

Le casse-couille absolu.

— Cops ! Tu pars déjà ?

Merde...

Je lève les yeux au ciel en grognant un : « ouais ».

— Oh, c'est dommage, j'aurais aimé qu'on discute un peu de...

Lentement, mon visage pivote dans sa direction. S'il ose poursuivre sous le regard assassin que je lui lance, ce blanc-bec souffre définitivement de pulsions autodestructrices.

— ... Euh... d'accord, ça peut attendre demain, termine-t-il.

Bravo ! Le gamin fait preuve de sagesse ce soir. Il y a du progrès. Je hoche le menton, m'apprêtant à décamper.

— Tu rentres chez toi ?

Je souffle d'exaspération. C'était décidément trop beau pour être vrai !

— Non ! rétorqué-je d'un ton sec, manière de clôturer cet échange assommant au plus vite.

— Hum... Blonde ? Brune ?

J'ouvre la bouche, puis la referme. Automatiquement, les traits de la rouquine viennent prendre place dans mon esprit. Je serre les dents. Brad Pitt m'agace avec ses questions à la con.

— Les deux ! réponds-je avant de tourner les talons. Je t'expliquerai tout ça quand tu seras plus grand. En attendant, va jouer aux billes, Blondin !

Mains dans les poches, je ne m'attarde pas davantage, préférant descendre les marches quatre à quatre. En cet instant, je n'ai qu'un seul but ; monter dans ma Chrysler et rouler en direction de *Somerville*.

Sur le parking de la brigade, j'allume une clope, pensif. Effectivement, j'aurais pu dire à Reynolds que je me rendais chez la prof de la *Divinity*, j'aurais aussi dû lui dire que je l'avais vue hier, ici au poste, mais je ne l'ai pas fait. Pourquoi ?

Parce qu'elle ne nous sera d'aucune utilité.

Parce qu'elle ne peut rien nous apporter.

C'est ce que je me répète à longueur de journée.

Néanmoins, elle a réussi à me déstabiliser.

Et même si je suis encore méfiant sur ses capacités,

J'ai grand besoin d'aller constater, vérifier, confirmer.

Quant au reste, ce quelque chose qui ne cesse de me remuer.

Qui me pousse à vouloir être seul à ses côtés.

Non, je ne saurais l'expliquer. Voilà, la vérité.

Rapidement, je rentre l'adresse sur mon GPS, puis je m'engage dans la circulation, qui par chance, semble peu dense en ce mercredi soir. Pied au plancher, il me faut moins d'un quart d'heure pour arriver devant sa baraque. En me garant sur la place réservée, je me rends compte que je déboule ici sans avoir pris le temps de réfléchir. OK, elle a pour titre *Mademoiselle Olden*, mais qui me certifie qu'elle n'est pas en couple, ou mère de plusieurs marmots ? L'idée me déplaît, cette fille paraît trop jeune, trop indépendante, trop différente.

J'observe la maison. Il fait nuit, néanmoins je peux distinguer la façade en briques rouges qui détonne par rapport aux autres habitations modernes du quartier. Se pourrait-il qu'elle vive encore chez ses parents ? Ses grands-parents ? Elle a évoqué son grand-père, donc ce n'est pas impossible. Bon

sang, manque plus que ses vieux m'invitent à boire une liqueur de verveine devant Dallas¹¹ ! J'hésite quelques secondes, tapotant nerveusement sur mon volant du bout des doigts avant de couper le contact.

Allez, Cops, tu en as vu d'autres... OK pour la liqueur !

Pas à pas, je traverse une allée bordée de fleurs blanches qui commencent à perdre de leur éclat à cause du froid, laissant une pluie de pétales éparse sur les pavés. Les semelles de mes Timberland qui crissent sur le sol humide sont accueillies par un paillason en forme... d'hérisson. Sérieusement, un hérisson ?! Tête baissée, j'examine l'objet douteux. Les contours sont en fonte, les grattoirs bruns représentent les piquants. Misère... peut-on faire plus laid ? Je réalise soudain qu'il existe sûrement quelque part dans le monde, une entreprise qui fabrique ce type de produits à la chaîne. Quelle désolation !

Je lève les yeux sur la boîte aux lettres, celle-ci ne comporte qu'un seul nom :

GARANCE OLDEN.

Par conséquent, elle est seule à habiter ici. Un étrange soulagement m'envahit. On dirait que je vais m'éviter la liqueur et les mots fléchés.

Fini d'inspecter. Je sonne, prêt à voir apparaître Crinière de feu.

Doucement, le battant s'ouvre, mais... pas de crinière.

Bah... merde !

Je tombe nez à nez avec le petit bouchon dont les cheveux sont noués sur le haut de son crâne. Mes yeux bloquent sur ce visage dont je découvre clairement les traits pour la première fois. Plutôt joli. Avec mon indiscretion légendaire, mes iris la scannent de haut en bas. Elle porte un short de sport noir qui lui arrive en dessous du genou, sur lequel retombent les pans d'un gilet gris en laine sans boutons qu'elle a attachés à l'aide d'une broche plus grosse que mon poing. Ça doit peser une tonne cette horreur ! Dois-je la mettre en garde sur les risques de finir bossue ? Sa paire de chaussettes fourrées kaki a bien failli me rendre aveugle, aussi je préfère vivement me replonger dans ses prunelles noires.

— Bonsoir, murmure-t-elle de son air candide qui me donne, une fois de plus, envie de la taquiner.

— Bonsoir, Mademoiselle Olden. Oh, vous vous apprêtiez à sortir peut-être ? demandé-je en lorgnant sur sa tenue.

Embarrassée, elle resserre ses bras autour d'elle, avant de me dire timidement :

— Oui, hum... j'hésitais entre le bowling ou le mini-golf.

J'arque un sourcil tandis qu'il me semble voir apparaître un sourire fugace au coin de ses lèvres. Elle m'invite à entrer d'un geste de la main. Comme il se doit, j'essuie mes pompes sur les poils hérissés du mammifère préfabriqué et pénètre à l'intérieur de la demeure. Une odeur de cire d'abeille mêlée à la cannelle me parvient. La voie à l'air libre. Pas de mioches, parents, ou grands-parents à l'horizon. Juste un petit hall qui débouche tout de suite sur une pièce à gauche, ce doit être la cuisine. À droite, deux marches mènent sûrement au salon. La prof me passe devant pendant que mes pupilles balayent l'espace. *Bonté Divine !* J'ai l'impression d'avoir fait un bond dans le temps chez une vieille dame des années soixante. Le parquet de chêne brun usé grince au fur et à mesure que nous avançons. Objets divers, photographies, chapeaux ornent les murs eux-mêmes recouverts d'un horrible papier peint à fleurs. Cependant, ce n'est qu'une fois dans le living que mes yeux s'ouvrent en grand, à la vue du foutoir étalé sur le sol.

La vache !

— Faites pas attention au bazar, j'ai préféré laisser tout ça en place... je vous ai appelé car je pense avoir...

— Ce sont vos recherches sur l'enquête ? demandé-je, stupéfait.

— Euh... oui, répond-elle naturellement pendant que je m'avance et m'accroupis, attrapant une photocopie sur laquelle figure le nom d'une des victimes.

— Vous vous en souveniez ? ajouté-je sans cesser d'examiner les documents.

— Pardon ?

Je relève enfin les yeux vers elle.

— Le nom des victimes, vous vous en souveniez ?

Elle secoue la tête, puis se met à genoux. Assise sur ses talons, non loin de moi, je l'observe s'emparer d'une feuille qu'elle me tend.

— Je me souvenais de l'ordre des tortures que vous aviez citées. J'ai donc retrouvé les identités par rapport aux dates mentionnées dans la rubrique des faits divers.

Je m'empare du feuillet, sa liste s'avère exacte. Tandis que je plante mes dents dans ma lèvre inférieure, je détaille l'ensemble des documents face à moi. Cette nana est impressionnante. Elle a dû passer sa journée à dénicher tout ça.

— Ce n'est qu'une supposition..., reprend-elle, mais je pense qu'il punit ses victimes.

— En général, la torture n'est pas une partie de plaisir, Mademoiselle Olden. On l'utilisait et l'utilise encore pour punir des gens, il n'y a rien d'exceptionnel là-dedans !

— Oui, néanmoins l'intérêt est de savoir pourquoi il a recours à telle torture sur telle femme ? Je crois qu'il est obsédé par un passage de la Genèse.

Sur ces mots, je plisse tellement mon front que des rides risquent de s'y loger bien avant l'heure. Où est-elle allée chercher ça ? OK, la soirée risque d'être longue, autant se mettre à l'aise. J'ôte alors mon blouson que je balance sur le canapé, relève mes manches sur mes avant-bras et m'assieds par terre, sous son regard étonné.

— Bien. Assez perdu de temps, je vous écoute. Une punition, vous dites ? Balancez-moi votre théorie, GA-RY !

Immobile, les fesses toujours posées sur ses talons, elle semble méditer. Après un bref raclement de gorge, elle se décide enfin à ouvrir sa ravissante petite bouche.

— D'accord. Je ne vois pas ça comme le besoin de punir une femme pour une quelconque addiction ou autre, ce serait trop facile. Je perçois ça... plutôt comme quelque chose qui le dérange, lui.

— Lui ? Qui vous dit que c'est un homme ?

— Au Moyen-Âge, il n'y avait que les hommes qui pratiquaient la torture, notamment les hommes pieux. Enfin... façon de parler, car selon moi, c'étaient surtout des aliénés qui se servaient de la religion pour satisfaire leur esprit malade. À mon sens, vous avez affaire au même profil. Il y a un truc chez ces femmes qui le gêne, qui est à l'opposé de ce qu'il pense, de ce qu'il aime, de ce qui doit être...

Une fois de plus, je me rends compte que cette fille est loin d'être stupide. Ici, dans son salon, face à son domaine de prédilection, je joue sur son propre terrain.

Ces recherches sont précises, concises. Elle maîtrise.

Je l'écoute exposer, éclaircir, agir à sa guise.

Je louche sur ce chignon cuivré que je méprise, mais qui m'attise et me grise.

— ... je vous montre, ajoute-t-elle en prenant un livre posé tout près.

Je refais surface, prête l'oreille, armé d'une concentration à toute épreuve.

— Ceci est un passage de la Genèse. « *Dieu dit : faisons les humains à notre image, selon notre ressemblance. (...) Dieu créa les humains à son image. Homme et femme, il les créa* ». Vous comprenez ?

— Ce que je comprends, c'est que si Dieu m'a créé à son image, il doit être sacrement canon ! rétorqué-je en accompagnant ma réplique d'un clin d'œil.

Elle s'immobilise quelques secondes avant de pouffer de rire tout en secouant la tête, puis elle enchaîne.

— Dieu a créé les êtres humains à son image, oui, mais dans la pureté naturelle, originelle. C'est la première victime qui m'a mis la puce à l'oreille. Claire Sheldon. Apparemment, c'était une sportive de haut niveau, n'est-ce pas ?

— Yep !

— Et bien, certes le sport est bon pour le corps, cependant à l'excès il le transforme, l'abîme. Cette idée le répugne, c'est contraire à la Création. Il a dû l'observer, la détester, la voir...

— Boire ?

Elle hoche la tête par l'affirmative. En ce qui me concerne, je reste perplexe.

— C'est ridicule ! lancé-je alors que je me frotte les yeux du plat de mes mains.

— Bien sûr que ça l'est. Pour vous. Pour moi. Pour les gens « normaux », dit-elle en mimant des guillemets. Pas pour quelqu'un tel que lui. Il voit différemment, il est comme... guidé par une mission divine.

— Pourquoi l'eau ?

— Pour purifier la victime, et aussi pour étancher cette soif de métamorphose.

Je souffle bruyamment. Si sa théorie abracadabrante se vérifie, on est sacrement dans la merde !

— OK, *Miss Marple*¹², continuez.

Elle se penche légèrement sur la gauche et s'empare du portrait de la seconde victime, Alison Matthews.

— J'ai lu plusieurs articles sur cette jeune femme qui a subi, euh... *Le Supplice du rat*. Vous saviez qu'elle avait eu une greffe de cœur quelques mois auparavant ? me demande-t-elle.

— Oui, nous sommes allés interroger les médecins, on a même effectué des recherches sur les donneurs d'organes potentiels. Aucun lien.

— Cette étudiante a défié la Création, tout comme sa mort naturelle en se faisant greffer un cœur qui n'était pas à l'origine du tout puissant. Artifice clandestin. Adoration du malin. On peut voir ça de plusieurs manières.

— Pourquoi un rongeur ?

Elle secoue la tête par la négative.

— Je ne sais pas. Ce sont des animaux qui dans la Bible étaient porteurs de malheur, de fléau. N'y avait-il rien à l'intérieur de son atelier en rapport avec des rats ou des souris ?

— Non. Seulement des œuvres d'art contemporaines hideuses, du matériel de peinture, un vieil ordinateur et un vivarium.

— Un vivarium ? répète-t-elle, les sourcils froncés.

— Oui, il abritait un serpent dénommé Charlie. Beau gosse, ce reptile !

Elle plisse les yeux, pince les lèvres.

— Et... selon vous, Inspecteur, que donne-t-on à un serpent pour le nourrir ?

Je la fixe, longuement, puis déglutis lorsque je comprends où elle veut en venir.

— PUTAIN DE MERDE ! Le rongeur ! clamé-je haut et fort en me laissant tomber en arrière sur le parquet, les doigts plantés dans mes cheveux ras.

Allongé, mon cerveau carbure à toute vitesse. D'une impulsion, je me redresse immédiatement pour reprendre ma position initiale.

— Dans la Bible, le serpent, c'est le Diable, pas vrai ? demandé-je en attendant confirmation de sa part.

— Celui-ci requiert plusieurs apparences, mais... oui, le serpent est directement lié au péché originel.

J'acquiesce, songeur. La prof a peut-être raison finalement.

— Poursuivez, Gary. Je vous écoute.

Un léger sourire de satisfaction se dessine sur son visage dont la chevelure est toujours captive de ce crayon de papier. En cet instant, la tentation me guette. Je voudrais glisser mes doigts pour ôter ce putain de crayon, libérer de leur geôle ses boucles qui ne demandent qu'à s'évader, se faire la belle. Me voilà devenu cinglé !

— J'ai trouvé peu d'infos sur Abigail Donovan, reprend-elle en me tendant le document qui correspond à l'article officiel du décès tandis que je

reste malgré moi focalisé sur ce chignon de malheur.

Mes yeux font des va-et-vient entre la feuille et le haut de sa tête quand une idée me traverse l'esprit.

— Vous auriez un crayon ? lui demandé-je avec l'espoir qu'elle me file celui qui me nargue depuis mon arrivée.

— Oh... oui bien sûr, s'interrompt-elle, surprise, alors qu'elle cherche autour.

Tu ne trouveras rien nulle part, Bouchon, excepté dans ta tignasse !

Je ris intérieurement au moment où sa tête pivote. D'un geste, elle en récupère un à l'intérieur d'un livre qu'elle laisse ouvert. Je me retrouve sans le vouloir avec un 2B dans les mains. *Et merde ! Raté, Cops !* Je grogne un « merci », reportant rageusement mon attention sur ce qu'elle me montre : des illustrations sur la cartomancie.

— Cette pratique fait partie des arts divinatoires consistant à prédire l'avenir. L'église a souvent qualifié ces techniques comme de pures inventions contemporaines.

— Donc ici, il n'est plus question d'image ?

— En fait, les deux sont liés.

— Les deux ?

— Oui, dans... le chapitre 4, du verset 24..., explique-t-elle en se penchant pour tourner les pages d'un manuel qui se trouve juste devant moi.

Bon sang de bonsoir ! Sa posture fait que son décolleté se retrouve en plein dans mon champ de vision. À ce moment-là, je bénis les lois de l'apesanteur, car cette broche, pour le moins horrible qui pèse un âne, est victime de la gravité. Par conséquent, je fais connaissance avec le haut d'une poitrine, à première vue plus que généreuse, parsemée de taches de rousseur. *Wow !* Elle cache bien ses atouts de séduction, la blanche colombe. Je suis si captivé par ces petits éclats de nougatine que j'en oublie la cartomancie ! Sa voix me semble lointaine.

— ... « *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* ». L'esprit fait partie de nous et de la Création originelle. Pour reprendre le proverbe : un esprit sain, dans un corps sain. Mais votre meurtrier, lui, l'écrirait : saint - S.A.I.N.T.

Actuellement, je l'écrirais plutôt sein - S.E.I.N. !

— Vous m'écoutez, Inspecteur ?

Je redresse la tête, l'air de rien, toussotant pour reprendre contenance.

— Oui. Veuillez m’excusez, je suis sur le pied de guerre depuis 4h30 du matin.

— Oh, je suis navrée. On peut arrêter si vous voulez, propose-t-elle, embarrassée.

— Non, je vais écouter votre exposé jusqu’au bout en bon élève que je suis.

Ses lèvres abricot s’entrouvrent, se referment aussitôt. Lentement, elle jette un coup d’œil en direction de la cuisine.

— Vous voulez un café ?

Je la fixe et lui offre mon tout premier sourire de la soirée, peut-être même de la journée.

— En voilà une idée qu’elle est bonne !

RAPPORT DE POLICE :

La religion, au centre de mon enquête.

La Création comme prétexte à une folie funeste.

L’espoir qu’on l’arrête, qu’il en prenne pour perpète.

À condition que cette intello cesse de me faire tourner la tête.

CHAPITRE 8

OceanofPDF.com

GARY

D'un bond, je me lève pour gagner la cuisine avec la curieuse sensation que ses iris couleur whisky m'accompagnent pas à pas. Hors de question que je me retourne pour vérifier si ma théorie est fondée ou non. Dans un cas comme dans l'autre, je deviendrais aussi rouge qu'un homard que l'on ébouillante.

Tout en remplissant le porte-filtre d'une bonne dose de café moulu, je me fais chauffer un mug de lait au micro-ondes. J'appuie sur le bouton et laisse la technologie faire son travail. Rares sont les jours où j'en bois, j'ai surtout acheté cette machine pour Dany qui aime les onctueux cappuccino. En ce qui me concerne, la vieille cafetière de Grand-père est amplement suffisante.

Pendant que le liquide brûlant coule, que l'arôme subtile commence à envahir la pièce, je prends quelques secondes de réflexion. Quand Cops a raccroché tout à l'heure en disant : « *j'arrive* », je me suis ruée à l'étage pour m'habiller. J'ai pris ce qui me tombait sous la main : le short que Dany avait laissé ici, un samedi, après sa douche. Il avait ratissé le jardin toute la matinée. J'avais pris soin de laver ses affaires qui depuis, attendaient sagement sur le meuble de la salle de bains. Quant au gilet, il était là, jeté sur une chaise. Je n'ai eu qu'à le passer par-dessus mon débardeur et l'attacher à l'aide de la broche en or blanc de Grand-mère. Dix minutes plus tard, l'inspecteur de la brigade criminelle du BPD était sur le pas de ma porte. En dévalant l'escalier, fébrile, j'ai noué mes cheveux à la va-vite avec un crayon, afin de paraître... professionnelle. Étant donné ma tenue, cette tentative demeurerait plus que ridicule, j'en conviens. *Saperlipopette, où avais-je la tête ?* L'homme qui sonnait chez moi n'était autre que ce flic mal élevé. J'aurais dû anticiper. Enfiler un jeans, un jogging... C'était sans compter sur son regard surpris et frondeur lorsque le battant s'est ouvert. Néanmoins, je n'allais pas le laisser m'ébranler. Pas cette fois ! Prête à lui montrer ce dont j'étais capable ! Au fur et à mesure de notre échange, j'ai réalisé qu'il me prenait enfin au sérieux.

Avec précaution, j'attrape la tasse fumante, la dépose sur un petit plateau, tout près du mug de lait chaud dans lequel je verse un soupçon de cannelle

en poudre. Pivotant machinalement vers le salon, je hèle pour faire entendre ma voix :

— Votre café... vous le prenez comment ?

— Dans une tasse ! répond-il du tac au tac.

Durant une fraction de seconde, je reste déconcertée. *Qu'est-ce qu'...* ? Puis, je secoue la tête avant qu'un sourire discret ne vienne étirer l'un des coins de ma bouche. Je rêve ou il se paye ma tête ? Je n'ai pas le temps de répliquer qu'il ajoute :

— Noir, s'il vous plaît !

Évidemment ! Monsieur le bourru n'est sûrement pas un ami de Mary Poppins qui mettra un morceau de sucre dans son café pour rendre sa vie plus belle !

Un profond soupir passe mes lèvres et je quitte la pièce en emportant le plateau. Cops est toujours par terre, absorbé par les documents que nous avons déjà étudiés. Doucement, je me baisse, m'assieds en tailleur. Ce n'est qu'au moment où je lui tends sa boisson qu'il s'autorise enfin à lever les yeux. Grimaçant, il observe la tasse avec méfiance, comme s'il était face à une maladie contagieuse. J'arque un sourcil. Il s'empare du contenant, le fait pivoter entre ses doigts afin de l'examiner sous tous les angles. Il cherche quoi au juste ? S'il s'avise à critiquer le service en porcelaine entièrement décoré de liserés dorés, je...

— Vous avez quel âge, Gary ? lance-t-il en me fixant. Parce que... à en juger par votre maison au style high-tech et ce service à café Design, je dirais un peu plus de quatre-vingt-deux ans.

La lueur espiègle qui brille dans ses iris me fait automatiquement rougir.

— Vous y étiez presque... J'ai vingt-sept ans.

— Wow, bientôt la retraite ! Pensez à vite vous inscrire au club de tricot.

Je le regarde porter la tasse à ses lèvres pour boire une gorgée tandis que l'envie de m'expliquer m'envahit soudain.

— Nous sommes dans la maison de ma grand-mère.

L'inspecteur lance un rapide coup d'œil autour de lui.

— La boîte aux lettres est à votre nom, pourtant.

— Oui... Grand-mère est morte il y a près de six mois, déclaré-je, la gorge nouée. Elle qui espérait tant me voir intégrer la *Divinity*, elle aurait été tellement fière ! Malheureusement, le cancer l'a emportée quelques semaines avant que l'université ne me contacte.

Je déglutis sans trop savoir si je dois en dire davantage ou pas. D'autant plus à un homme comme lui... et malgré tout, je m'entends ajouter :

— Juste après son décès, on m'a annoncé qu'elle avait fait le nécessaire pour me léguer cette maison dès le premier jour où elle a appris sa maladie. Je n'étais même pas au courant.

Le silence prend place. Cops m'écoute, attentif. Un seul mot s'échappe de ses lèvres.

— Désolé.

Je hoche la tête, reconnaissante, puis récupère le livre sur les Arts divinatoires.

— Bon...hum, si on reprenait ?

Il baisse le menton en signe d'approbation, m'encourageant ainsi à donner suite.

— Bien... On disait qu'Abigail Donovan vivait de la cartomancie. Au Moyen-Âge, c'était une pratique très souvent condamnée par l'Église ou la religion chrétienne car elle ne respectait pas l'esprit saint. Le tueur a voulu punir cette femme à travers *l'Ordalie de l'eau froide*.

— Les experts nous ont éclairé là-dessus. Ils ont dit qu'une *Ordalie* était un jugement de Dieu réalisé par des moyens naturels ; le feu, l'eau... Pour moi, il l'a tout simplement noyée.

Je secoue la tête, convaincue que ça va beaucoup plus loin que ça... Essayons de faire des liens, de jouer sur la transversalité, comme le répétait mon mentor Richard Watkins. Je tente tant bien que mal de me concentrer. Si Cops pouvait cesser de me dévisager aussi intensément, ce serait moins difficile. Au moment où il détourne le regard et termine son café, je peux enfin lui poser une question :

— Avait-elle des marques au niveau des jointures ? Poignets, chevilles ?

— Effectivement, confirme-t-il en posant la tasse vide sur le plateau. Ce cinglé l'a probablement attachée pour la transporter, il est évident qu'il ne l'a pas noyée au bord de la Marina, il a dû faire ça au large et la ramener ensuite. On a retrouvé son corps flottant à la surface, la main liée à une corde passée autour d'un poteau.

— Il a en effet attaché ses articulations, mais pas dans le sens où vous l'entendez, affirmé-je, sûre de moi. *L'Ordalie* n'a pas pour but de réunir les chevilles ou les poignets ensemble. Souvent, lors de cette torture, le bourreau reliait la main droite au pied gauche et la main gauche au pied droit. Regardez...

Je cherche parmi le tas de feuilles devant moi, la reproduction d'un croquis représentant une femme s'apprêtant à être jugée de cette manière. Nue, allongée sur le sol, pieds et poings liés en croix. Je montre l'image à Cops. Silencieux, celui-ci analyse le dessin, les yeux ronds. Il penche la tête d'un côté, puis de l'autre en une moue dubitative. Son mutisme dure plusieurs secondes.

Qu'est ce qui l'intrigue ?

— Sympa comme position ! À tester...

Mon regard étonné rencontre le sien, pétillant de malice. J'ai peur de comprendre à quoi il fait allusion. *Tu délires, Gary !* Non, il n'oserait pas, le mufle... Quoique...

J'enchaîne comme si de rien n'était, même si le petit sourire qu'il essaie de dissimuler ne trompe personne.

— Le... Le corps ainsi attaché était jeté à l'eau. Si celui-ci s'enfonçait pour ne plus jamais remonter, l'accusée était innocente. À l'inverse, si le corps flottait, elle était coupable.

L'enquêteur ricane ouvertement face à l'absurdité de cette démarche religieuse.

— C'est contraire aux lois de la physique ! Tout le monde sait qu'un corps sans vie remonte forcément à la surface. Surtout celui d'Abigail Donovan. Cette bonne femme devait peser moins de cinquante kilos ! s'alarme-t-il en s'emparant de la feuille qu'il ne cesse d'examiner.

— Oui, mais la foi religieuse ne raisonnait pas ainsi.

— Putain de malade ! lâche Cops en un soupir tandis qu'il envoie valser le document au loin avant de fermer les paupières.

Il pince ensuite son arête nasale, qui à mon sens semble déjà avoir été cassée.

Je profite de ce moment d'inattention pour observer sa main gauche du coin de l'œil. Entrer dans son monde. Juste quelques secondes. Comprendre ces lignes d'encre qui vagabondent, qui se fondent et se confondent. Démêler. Percer son secret. Trop tard... Ses yeux ambrés m'ont prise sur le fait.

Tête baissée, le souffle court, les joues empourprées, je respire, me ressaisis. Sous le regard à la fois charmeur et inquisiteur de cet homme qui se trouve chez moi -un homme, autre que Dany- je perds tous mes moyens. L'air de rien, je récupère le portrait de la quatrième victime.

— Euh... Je... Concernant Rosie Tyler, je n'ai pas beaucoup d'informations sur elle... Je voulais vous demander...

— Si je m'en tiens à votre idée, je sais ce que vous allez me demander. Vous voulez savoir si elle avait des prothèses mammaires, je me trompe ?

Aussi cynique et puant d'orgueil soit-il, ce flic a toutefois oublié d'être bête, il a déjà compris ma théorie concernant la pureté originelle de la Création. Je le fixe médusée, puis secoue la tête par l'affirmative.

— Oui. Rosie Tyler a été retrouvée morte dans le sous-sol d'une clinique privée, les seins arrachés par cet objet ô combien sympathique que vous nommez *L'Araignée espagnole*. Elle avait subi, il y a quelques mois auparavant, une intervention de chirurgie esthétique, d'où les fameuses prothèses.

Dieu du ciel ! Les images qui me viennent à l'esprit en cet instant me filent la chair de poule, j'en frissonne et réajuste les pans de mon gilet. J'imagine sans même le vouloir, la souffrance que cette pauvre femme a dû endurer. Quelle horreur ! Cops ne cesse pas pour autant ses explications.

— On a longuement interrogé le médecin qui l'a opérée. Il aurait pu être un suspect potentiel, mais... c'est peu probable.

— Pourquoi ?

— En fait, sa relation avec Rosie Tyler allait bien au-delà du domaine médical. Il aimait... utiliser son bistouri, vous voyez ?

Je grimace.

— Ils avaient une liaison ?

— Oui... Et vu la tête du toubib, je peux vous dire que cette nana aurait dû subir une opération de la cataracte au lieu d'une chirurgie plastique des miches !

Je ne tiens pas compte de ses railleries, mon cerveau carbure à vitesse grand V. Les pièces du puzzle s'emboîtent petit à petit. Tout me paraît de plus en plus clair.

— J'ai lu un article de presse tout à l'heure... C'était un témoignage de son mari, énoncé-je en fouillant avec empressement dans la pile de feuilles sur ma gauche. Rosie Tyler avait donc une relation extra-conjugale avec ce chirurgien ?

— Exactement... Vous cherchez quoi, Gary ?

— Ça !!! clamé-je en brandissant une page sous les pupilles curieuses du grand brun. Ce document retrace les principes et le pourquoi de l'utilisation

de cet instrument au Moyen-Âge. Vous savez à qui on destinait la torture de *L'Araignée Espagnole* ? Précisément aux femmes adultères.

Cops m'arrache le document des mains afin d'en prendre connaissance. Un sourire franc illumine son visage d'ordinaire si fermé.

— Je commence à penser que vous avez raison, Professeur Olden !

Je lui renvoie à mon tour mon plus beau sourire, contente de moi.

— À propos de la dernière victime, qu'est-ce que vous pouvez m'apprendre ? m'interroge-t-il.

— Malheureusement, pas grand-chose. Je comptais sur vous pour plus de renseignements, parce que je n'ai rien lu qui puisse nous être vraiment utile. La *Fourchette hérétique* était un objet qui empêchait la personne torturée de dormir. Est-ce que Margaret Wilcox avait des soucis à ce niveau-là ? Insomnies, terreurs nocturnes, somnambulisme ?

— Je ne sais pas. La famille n'a rien précisé à ce sujet, il faudrait retourner les interroger. En tous cas, d'après le rapport de l'autopsie, aucune substance médicamenteuse ou autre n'a été détectée.

— Bizarre...

— Il y a peut-être un lien avec les citations.

— Quelles citations ? demandé-je, étonnée.

Cops masse sa nuque du plat de la main, pince les lèvres. La nervosité émane de tout son être. On dirait qu'il hésite à divulguer ces nouvelles informations.

— Il laisse une phrase écrite en latin près du corps de sa victime. C'est comme ça qu'on a compris avoir affaire à un tueur en série. C'est... sa signature.

Cette précision me laisse pantoise, voire glacée de l'intérieur. Dans un besoin de me réchauffer, j'attrape le mug de lait pour en vider le contenu qui malheureusement a refroidi. Des citations... Il me faut savoir !

— En latin vous dites ? Est-ce que...

Cops me fait un petit signe, ce qui a pour conséquence de m'interrompre illico. Il désigne sa lèvre supérieure de son index. Je fronce les sourcils sans comprendre. Il réitère son geste. *Qu'y a-t-il encore ?*

— Vous avez une moustache... de lait, dit-il, amusé.

Saperlipopette !

Le plus vite possible, je m'essuie d'un revers de la main, puis me redresse, le dos bien droit. Agacée, je fais mine d'ôter un peu de poussière invisible sur mon gilet.

— C'est bon ? Suis-je assez décente pour vous, Monsieur l'inspecteur du Boston Police Department ? demandé-je, m'appliquant à détacher les trois derniers mots.

Durant une fraction de seconde, je suis moi-même déroutée. Ce n'est pas dans mon habitude de m'exprimer ainsi.

— Hum... Tout est relatif, Gary, répond-il pensif, alors qu'il me scrute de haut en bas en frottant sa joue mal rasée. Décente oui, néanmoins, je me demande si porter ce genre de chaussettes est légal. Vous cachez quoi là-dessous, une pointure 44 ?

— J'ai une mycose ! rétorqué-je sans réfléchir.

Cops me regarde d'un air dégouté. Face à sa mine déconfite, je pouffe bruyamment. Choquée par mon propre comportement et ce qui sort de ma bouche, je plaque ma main sur celle-ci. J'ai du mal à contenir mon amusement. *Qu'est ce qui m'arrive ?* Le policier ne me quitte pas des yeux. Comprenant que je plaisante, il secoue la tête et me sourit à son tour. Au bout de quelques minutes, je retire ma paume, humecte mes lèvres. Mes éclats de rire cessent, mais nos iris n'ont pas l'air de vouloir se détacher. Un ange passe. Connexion déconcertante, troublante, étourdissante. Je n'ai plus froid du tout... L'enquêteur est le premier à briser le charme en se relevant.

— Bien... Il est grand temps que je vous abandonne.

— Et ces citations ? m'alarmé-je en bondissant sur mes pieds.

— Je vous en reparlerai bientôt, conclut-il alors qu'il enfile en vitesse son blouson de cuir, lequel rend sa carrure encore plus impressionnante. Envoyez-moi un message sur mon portable, comme ça j'aurais votre numéro.

Son portable ?

À grandes enjambées, Cops se dirige tout droit vers la sortie sans perdre une minute tandis que je le suis de près. D'un geste déterminé, il ouvre la porte à la volée. Le vent frais de novembre nous saisit.

Son portable ?

— Euh... pardonnez-moi, Inspecteur mais... je n'ai pas votre numéro personnel, l'informé-je d'un ton embarrassé en dansant d'un pied sur l'autre.

Sa tête pivote. Il est tard, la fatigue nous guette, toutefois son air joueur et rebelle ne semble jamais l'abandonner.

— Je vous l'ai écrit sur une feuille avec le crayon que vous m'avez filé tout à l'heure.

— Oh...

Le crayon ? Ah oui... !

Au moment où il s'apprête à tourner les talons, j'attrape celui planté sur le haut de mon crâne pour le faire glisser hors de sa prison torsadée. Dès lors, mes longues boucles rousses ainsi délivrées, retombent en cascade désordonnée autour de mon visage. J'enfouis naturellement mes doigts dans ma chevelure, masse, agite plusieurs fois l'ensemble. Cops marque un temps d'arrêt. Son expression égarée, si éloignée de ce qui fait généralement sa forte personnalité m'interpelle. Puis, il cligne des yeux, plisse le front et souffle un bon coup avant de s'en aller.

— Bonne nuit, Gary, me hèle-t-il tout en regagnant sa voiture.

— Bonne nuit, murmuré-je, ma timidité ayant repris le dessus.

Doucement, je referme le battant, tourne le verrou. Je m'autorise enfin à respirer. Le moteur de l'automobile qui vrombit m'indique qu'il est bel et bien parti. Je ne saurais définir ou mettre un nom sur ce qui vient de se passer. Ce qui est certain, c'est qu'en présence de ce flic, mon cœur joue les montagnes russes. Alors que je mordille l'extrémité du crayon, je traverse le couloir afin de revenir sur mes pas. Immobile, main sur la hanche, j'étudie l'amas de feuilles au centre du grand tapis. Mon Dieu, il y en a tellement ! *Tu ne fais jamais les choses à moitié, Gary...* Me voilà à quatre pattes en train d'examiner chaque page recto verso lorsqu'enfin, au bas de l'une d'elles, je distingue ledit numéro accompagné d'un mot. Et quel mot !

« Tâchez de ne pas trop rêver de moi cette nuit, Gary »

Saperlipopette !

Comme si j'allais penser à cet homme des cavernes, rustre et primaire ! Jamais ! Jamais ? Encore faudrait-il que j'en sois moi-même convaincue... Je secoue la tête, récupère mon portable sur le bureau dans le but de lui répondre comme il me l'a demandé. Je réfléchis, tape une phrase, hésite à tout effacer... Oh, puis zut ! Je clique sur « envoyer ». Mes yeux s'écarquillent lorsque je constate qu'il vient déjà de lire mon texto que je regrette aussitôt. J'ai osé écrire :

[Ça ne risque pas d'arriver !]

Vu les trois petits points qui apparaissent au bas de l'écran, sa réplique ne devrait pas être longue à arriver. Seigneur, je vais m'évanouir ! Mon

palpitant semble battre en rythme avec ces points qui clignotent. L'attente est insupportable. J'y suis peut-être allée un peu fort...

Le front en sueur.
Le mal au cœur.
Répondre était une erreur.
Le bip retentit. Je lis.
Un mot. Un seul.

[Menteuse]

J'ouvre la bouche, interloquée, pour en rire la seconde d'après.
Ainsi, il pense pouvoir envahir mes rêves ?! Pfff... c'est lui qui rêve !

Amusée, je quitte le living-room,
Pour me vautrer sur mon lit devant un cartoon,
Pressée de rêver d'un monde où mon cœur fera boum !

*Omnis homo est propria ejus in mundo
somnia*¹³

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9

OceanofPDF.com

COPS

C'était quoi ça ? Depuis quand je souris ? Qui plus est aux intellos de service !

Pauvre mauviette, Cops !

On était là, assis sur cet affreux tapis en poils de... de... comment ça s'appelle déjà, ces vilains mammifères blancs hauts sur pattes qui crachent ? Ah oui ! Les alpagas. J'écoutais, je comprenais, j'adhérais. Puis, il a fallu qu'elle boive ce lait infecte à la cannelle. Focalisé sur la fine pellicule que celui-ci avait laissé sur cette ensorcelante petite bouche, j'ai perdu pied. Encore plus lorsqu'elle a osé me contrer, me défier, semblant ne pas croire elle-même les mots qu'elle prononçait. Ses yeux, son sourire, son attitude... Elle rayonnait !

J'aimais ce que je voyais, ce qu'elle cachait au grand jour.

Je voyais ce que j'aimais, ce que je cachais depuis toujours.

Pied sur l'accélérateur, je frappe deux grands coups sur le volant en serrant les dents avant de sortir le paquet de clopes de mon blouson. J'ouvre légèrement la vitre et m'empresse de m'en griller une.

Maudite chevelure ! Elle a finalement ôté ce foutu crayon ! J'ai attendu cet instant toute la soirée comme un ado qui attendrait le prochain épisode de sa série préférée. Effectivement, ça valait le coup de patienter, l'actrice était au top : suspens, humour, couleur, cadrage, angle de vue -je remercie cette broche ancestrale- tout y était ! Bon, pour les costumes en revanche, on repassera ! Je m'en veux d'avoir été à la fois si faible et si intrigué. Elle avait mis quoi dans son café, bon sang ?

Brillante, tel est le terme qui lui convient le mieux. Toute une équipe d'experts déployée depuis des mois sur cette affaire et il a suffi d'une seule journée au Bouchon pour trouver une piste, une théorie. En vérité, j'en suis ébahi, toutefois je dois rester concentré sur le boulot. Me sortir tout le reste de la tête. Hors de question de mêler travail et plaisir avec elle.

Brunes. Blondes. Châtains. À outrance.

Mais au grand jamais, les rousses garance.

Elle porte bien son prénom de naissance.

Cependant, elle n'a pas la moindre chance.
Mes préférences ?
Celles qui ne m'inspirent qu'insouciance, indifférence.
En aucun cas, celles qui pensent.
Cette étrange attirance n'a pas de sens.
Je dois, coûte que coûte, prendre mes distances.

Soudain le bip de mon portable m'annonce l'arrivée d'un message. Je fronce les sourcils. Cigarette coincée entre les incisives, les yeux rivés sur la route, je sors avec peine le téléphone enfoui dans la poche arrière de mon jeans. Un râle agacé s'échappe de ma gorge. *Ceinture de merde !* L'appareil dans la main droite, je jette un œil au texto dont le numéro m'est inconnu.

[Ça ne risque pas d'arriver !]

Seconde d'incompréhension.
Instant de réflexion.
Assimilation.

Tu as osé, Bouchon ?!

Un coup de volant rageur, voire un peu trop violent sur ma droite me vaut insultes et klaxons de la part d'une vieille Chevrolet. Je freine tout aussi brusquement. Me voilà stoppé sur le bas-côté de la voie. Je tire fermement le frein à main afin de lire et relire encore ce satané message. Elle a trouvé mon mot parmi le tas de feuilles et n'a pas attendu pour me donner sa réponse. Petite maligne ! Comme si j'allais la croire... J'ai bien vu la manière dont elle m'observait en douce. Je lui plais, c'est probant. Hésitant, je pince les lèvres.

Qu'elle aille au diable !

Sans ménagement, je balance le mobile sur le siège passager, jette mon mégot à l'extérieur en soufflant ma dernière bouffée qui s'apparente davantage à un soupir las qu'à un nuage fuyant de fumée. Cette nana me rend complètement incohérent. D'un côté, j'ai envie de l'ignorer, de faire comme si je m'en moquais, pourtant mes doigts me démangent. Je lève les yeux, visualise à travers le pare-brise, ce ciel noir d'infortune qui pèse au-dessus de ma tête depuis si longtemps. Va savoir pourquoi, comment, mon portable se retrouve de nouveau entre mes mains. Nul besoin d'écrire un roman, la qualité prime sur la quantité. Je tape un mot, un seul.

[Menteuse]

Je clique sur la petite flèche bleue pour envoyer.

Cette flèche qui va percer ton cœur, ma jolie ! Qui va s'implanter directement dans ton esprit si vif ! Celle dont la trajectoire va te faire cogiter toute la nuit, car oui, il est bien évident que je vais envahir tes rêves.

Un rictus calculé, mais néanmoins amusé modèle mes traits. En effet, je me dis qu'il n'y a pas de mal à s'amuser un peu. Avant même d'oublier, j'enregistre son numéro dans mes contacts sous le surnom de « Bouchon ». D'humeur plus légère, je passe la première, puis me remets en route, faisant crisser les pneus sur les graviers.

Une dizaine de minutes plus tard, j'arrive devant chez moi. Vive la quiétude !

J'habite dans l'une des jolies maisons en bois gris, typique du Massachusetts, face à la *Mystic River*. Si durant les vacances, les touristes affluent, l'avantage, c'est que le reste de l'année, les lieux sont déserts. Pas un bruit. Rien qui ne vienne troubler mon quotidien, hormis le sifflement du vent dans les Saules ou le doux courant de la rivière. Un paradis...

J'appuie sur la télécommande qui ouvre automatiquement le garage. Une fois à l'intérieur, je coupe le contact de la voiture et pénètre enfin dans mon antre. Tandis que j'essuie mes pieds sur le paillason beige, je ne peux m'empêcher de sourire en repensant à son horrible hérisson. Il m'a traumatisé ce truc...

Un clic sur l'interrupteur à ma droite. Chaussures rangées au bas du placard. La mécanique des gestes s'enchaîne. Je prends soin de disposer mon holster à sa place habituelle sur l'étagère appropriée, juste derrière la penderie. Je suspends mon blouson sur un cintre et file à l'étage me rafraîchir. Je dois me sortir ce parfum de cannelle du nez. Si entêtant. Si persistant. Si enivrant.

Direction la salle de bains.

Je balance mon t-shirt au fond du bac à linge sale. Jean et caleçon les rejoignent sans plus tarder. À la hâte, j'entre dans la douche italienne, laisse l'eau brûlante couler sur ma nuque, m'envelopper de son agréable voile de vapeur. Les jets hydro-massant se mettent en marche, la pression se relâche peu à peu sur mes épaules nouées. Je ferme les yeux, tente de faire le vide. Peine perdue. Son visage se matérialise sous mes paupières. Visage mutin.

Visage poupin. Comment ne pas en être témoin, putain ! La colère refait surface. Empli d'amertume, je me lave rapidement, coupe ensuite l'eau et me sèche à la va vite. Un coup d'œil dans le miroir m'amène à la douloureuse conclusion : j'ai une sale gueule. Mes yeux sont cernés, mes traits tirés et si le bouchon a une crinière comme on en voit peu, je n'ai pour ma part que peu de poils sur le caillou. Régulièrement, je descends d'un cran le sabot de ma tondeuse, ne laissant ainsi qu'une infime étendue sur mon crâne. Rien ne doit me distraire pendant le boulot. Quant à ce qui s'est passé ce soir, c'est une autre histoire... Je m'en remettrai !

Après avoir enfilé un jogging et un débardeur propres, je retourne en bas. La grande pendule indique 21h47. Pieds nus, je traverse mon salon, sillonne entre l'élégant canapé anthracite et la table basse en verre pour aller appuyer sur le répondeur de mon téléphone fixe. Je presse la touche, actionne le mode haut-parleur, puis me rends en direction de la cuisine américaine.

Message reçu aujourd'hui à 18h35 : « Bonjour, Monsieur Cops. C'est Michael Brewster, vous deviez me recontacter pour votre arbre, je n'ai toujours pas de nouvelles... »

Oh putain, le jardinier ! Je l'avais complètement oublié celui-là. Un des cyprès centenaires de mon jardin est sur le point de se casser la gueule, il faut à tout prix que je pense à rappeler ce type. Autrement, l'arbre va carrément tomber et ruiner ma clôture.

Je secoue la tête en ouvrant le frigo. Affamé, j'examine les étagères. En moins d'une minute, je sors tout ce dont j'ai besoin pour me cuisiner un wok de poulet aux poivrons.

Message reçu aujourd'hui à 19h23 : « COOOOPS !!!

Je sursaute, surpris par les cris aigus qui résonnent à travers la pièce. J'en lâche malencontreusement une tomate, laquelle vient à moitié s'écraser sur mon pied. Et merde... Manquait plus que cette folle !

« ... C'EST JANET !!! COPS, Y EN A MARRE MAINTENANT... »

Rapidement, je m'abaisse, muni d'un chiffon afin de nettoyer le sol sous les hurlements hystériques de ce cas clinique que l'on nomme aussi « greluche ». Janet est une nana qui m'a ramené à son appart après une

soirée trop arrosée. C'est tout ce dont je me souviens, contrairement à elle qui semble en garder un souvenir impérissable. En général, je suis prudent, je donne toujours un faux numéro. Ce soir-là, je me suis planté sur toute la ligne. Les ravages de l'alcool... Depuis, je ne compte plus ses appels. Vu son acharnement, j'ai dû assurer comme jamais... même bourré. Je ferme les yeux, attendant avec impatience la fin de son message pour le moins adorable.

« ... SI TU NE ME RAPPELLES PAS, JE ME JETTE PAR LA FENÊÊTRE !!! TU M'ENTENDS, COPS ?!! »

Qu'est-ce qu'elle gueule ! Pfff... Au moins dix fois qu'elle me balance la même menace. Comme si j'allais marcher dans sa combine ! D'autant plus que je me suis renseigné, cette malade habite au rez-de-chaussée.

Excédé, je m'empare de la planche à découper et commence à émincer les légumes. Tomates, oignons, poivrons... je suis concentré sur ma tâche, accaparé par mes mouvements lorsqu'un autre message vient suspendre mes gestes.

Message reçu aujourd'hui à 19h48 : « Salut... C'est Luke. Comment tu vas, frangin ? ... »

Au son de sa voix, je m'immobilise telle une statue de plâtre. Doucement, je pose le couteau. Mains à plat sur le plan de travail en granit noir, tête baissée, j'écoute, je redoute, je me dégoûte.

« ... Judy était vraiment contente de son cadeau d'anniversaire. Elle a adoré cette peluche de Daffy Duck que tu lui as envoyée ! On aurait préféré t'avoir avec nous, mais... Enfin, Miranda et moi, on tenait à te remercier. Rappelle-moi dès que tu peux, même très tard. Bye, grand frère. »

Le bip strident annonce la fin des messages.
La nausée indique le début de mon engrenage.
Lui parler, je n'en ai pas le courage.
Cela ne ferait que l'inciter. Espérer davantage.
L'ignorer me fout en rage, puis me soulage.
Le rappeler, je l'envisage.
Mais pas maintenant, pas ce soir...

Un jour...

L'huile qui crépite dans le wok me sort de mes douloureux souvenirs d'enfance.

Je me ressaisis. Pas question de me laisser abattre.

Je jette sur le feu les légumes finement coupés ainsi que les dés de poulet. L'odeur me met l'eau à la bouche. Je déglace avec un jus de citron, remue l'ensemble, puis me verse une bonne part de la préparation au centre d'une assiette. Je me décapsule une bière avant d'emporter le tout sur la table basse du salon. Ça, c'est le bonheur ! Je récupère mon portable que je dépose sur l'accoudoir près de moi et m'installe confortablement.

Télécommande en main, j'allume le grand écran. Je commence à manger devant un film déjà bien entamé, diffusé ce mercredi soir. « *Le transporteur* ». Film d'action d'après la touche « infos »

Connais pas ?!

C'est quoi ce truc ? Une chinoise qui fait des madeleines... à un mec chauve, plutôt antipathique. Remarque, je le comprends... Se retrouver chauve à trente ans est une raison suffisante d'en vouloir à la terre entière. Bon, jusque-là, ça ne casse pas des briques et les madeleines en question ont l'air tout droit sorties d'un paquet industriel. Misère...

J'enfourne les bouchées de mon plat les unes après les autres, exaspéré par les répliques de l'acteur français qui joue le rôle du flic. Celui-ci est en train de m'assommer avec un discours sur la madeleine de Proust, ce phénomène qui déclenche ou réactive un moment vécu. Il suffirait d'un objet, d'une couleur, d'une odeur pour qu'un souvenir nous revienne en mémoire. Comme si on était inculte !

Tiens ! Le flic reprend une madeleine. Film d'action qu'ils ont dit ? Wow ! Haut niveau de suspense ! Attention, je suis tétanisé sur ma banquette. La madeleine va-t-elle être trop chaude ? Va-t-il se brûler ? Va-t-il s'étouffer ? Ah non, il repart avec. Désespéré, je lève les yeux au ciel, rejette la tête en arrière sur les coussins en buvant une grande gorgée de bière. C'est chiaaant !!! Je baille. Une fois, deux fois.

Ah ! Au bout d'une dizaine de minutes, on dirait que ça bouge côté scénario. Déflagration. Explosion. Dispersion. Les deux héros arrivent à s'en tirer en passant par une trappe sous-marine. Le mec avait tout prévu, si ce n'est la nana qui se fout en culotte dès leur arrivée en lieu sûr. OK, ils ont failli crever, mais la chinoise a l'air de vouloir goûter le rouleau de

printemps de Monsieur. Ridicule... Complètement décousu ! Elle devrait pleurer, trembler, être terrorisée. Je vois ça tous les jours... L'actrice n'est même pas jolie à regarder. Aussi plate qu'une limande laquée. J'en ai assez vu pour la soirée. Je suis au bout de mes capacités. Sans grande conviction, je commence à zapper frénétiquement jusqu'à tomber sur une image qui me fait instantanément sourire. À l'écran, au milieu du désert, trône un gros carton sur lequel est écrit en lettres majuscules rouges : « *ACME, chaussures à ressorts* ». Il ne m'en faut pas plus pour me marrer en découvrant la séquence suivante où cet imbécile de Vil Coyote sautille gaiement. Je pose la télécommande, allonge mes jambes sur la table basse afin d'être plus à mon aise.

Pauvre coyote !

Quoi qu'il fasse, il est toujours perdant.

Où qu'il tombe, il est toujours vivant.

Et même si l'on connaît la chute, on en rit toujours autant.

Ce sont ces instants qui me manquent, ceux où je n'ai pas à affronter la pression du quotidien, où je peux rire sans ménagement, où je me détends réellement, comme tout à l'heure chez elle, à mon grand étonnement. Machinalement, je m'empare de mon portable, relis ce message qu'elle a envoyé.

[Ça ne risque pas d'arriver]

Tu parles, Charles ! Bien évidemment qu'elle va en rêver !

Je ricane et lève les yeux sur le nouveau cartoon qui commence, « *Red hot Riding hood* ». Un classique de Tex Avery. Ce genre de dessin animé me fait marrer. Que ce soit la grand-mère déjantée ou encore la pin-up rousse aux formes voluptueuses qui séduit tous les personnages masculins. Pourtant, c'est un loup qui fera chavirer son cœur. Après quelques minutes de réflexion, je regarde ce court-métrage avec des yeux différents, comme si je le voyais pour la toute première fois. Je ris fort, je ris jaune, agacé par ma propre bêtise.

RAPPORT DE POLICE :

Un quotidien assommant aux trousses.

Des réactions nouvelles semblables à des secousses.

Un tas de choses qui me ramène inlassablement à cette rousse.
À croire qu'elle pourrait bien être ma madeleine de Proust.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10

OceanofPDF.com

GARY

Plantée sur l'estrade, visage relevé vers l'écran géant, cela doit bien faire dix fois que je me tourne discrètement pour bailler. J'ai eu beaucoup de mal à m'endormir hier soir. Entre le flot d'images immondes et les illustrations morbides, mon esprit était quelque peu préoccupé. Cependant, même si j'essaie de m'en convaincre, mon manque de sommeil n'est pas seulement dû à ces visions effroyables, les autres étaient plus agréables, plus admirables : une étincelle furtive dans le regard. Un sourire qui apparaît au gré du hasard. Un dessin mystérieux tatoué à l'encre noire. Rêve, réalité, je ne sais plus... Si ce n'est que cette nuit, dans ma tête, l'enquêteur semble avoir supplanté l'enquête.

J'enrage de réagir ainsi !

Un raclement de gorge dans l'amphi baigné d'obscurité me ramène au moment présent. Je pivote, plissant les paupières à cause du vidéo projecteur qui m'éblouit. Les étudiants de seconde année de ce jeudi matin attendent que je termine cette séance sur le thème de *L'Annonciation*.

OceanofPDF.com



Image

OceanofPDF.com

Un coup d'œil rapide au bas de l'ordinateur m'indique qu'il ne reste que quelques minutes avant la sonnerie de midi. Je reporte mon attention vers la peinture de Piermatteo d'Amelia, projetée sur l'immense panneau blanc. Comme toutes les œuvres étudiées précédemment, celle-ci ne déroge pas à la règle ; elle représente la vierge Marie qui reçoit la visite de l'archange Gabriel, venant lui annoncer sa grossesse miraculeuse. Les deux personnages sont séparés par un sol pavé, construit en perspective linéaire, lequel se termine sur un jardin qui accroche le regard du spectateur.

— Donc, pour finir l'analyse, vous pouvez voir que cette perspective nous mène directement à un arbre double, à la fois vivant et mort, hautement symbolique, annoncé-je d'une voix claire dans mon micro. Selon la religion chrétienne, cet élément renvoie bien évidemment à l'existence du Christ, c'est-à-dire le début de sa vie humaine, d'où *L'Annonciation*, et la fin sur la Croix.

Je déglutis, reprends mon souffle.

— D'un point de vue plus philosophique, on rencontre des arbres sacrés, des rites ou encore des symboles végétaux dans les religions ou traditions populaires du monde entier. Par ses racines, ses branches, ses feuilles, l'arbre est le signe de notre perpétuelle évolution. Il correspond à une succession : la vie, la mort, la renaissance. Au sens propre... comme au sens figuré.

Aucun bruit ne résonne dans la salle.

Réflexion curieuse. Interrogations silencieuses.

Pas d'attaque. Pas de remarque qui claque.

Saperlipopette, ils ont aimé !

— Je vous conseille de vous rendre au musée Gardner, voir l'œuvre de vos propres yeux. Sur ce, je vous souhaite une bonne journée, terminé-je, pas moins de trois secondes avant que la sonnerie ne retentisse.

Fière de moi, je le suis, oui !

D'un clic sur le bouton à ma gauche, je rallume l'amphithéâtre tandis que les élèves commencent à quitter les gradins dans un brouhaha digne d'un troupeau qui charge. Toutefois, la plupart d'entre eux me saluent en passant devant moi. Une grande première ! Malgré ma timidité, la joie doit se lire sur mon visage jusqu'à ce que mes pupilles s'arrondissent en découvrant l'homme qui descend les dernières marches parmi les retardataires.

Cops !

Bonté Divine, que fait-il ici ?!

J'avale ma salive avec peine avant de couper mon micro. Égal à lui-même, le policier, vêtu d'un jeans et d'un pull noir col roulé, s'avance vers moi d'une démarche nonchalante, tenant son blouson de cuir sur l'épaule.

— Professeur Olden, dit-il en bondissant sur l'estrade.

À la fois surprise et gênée, je distingue quelques filles encore présentes près de la porte dont la curiosité semble être, à ce stade, bien plus qu'un vilain défaut. Les joues rosies, je passe une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, puis demande :

— Inspecteur Cops, vous êtes là depuis longtemps ?

— Hum... sais plus... me suis endormi, baragouine-t-il en un bâillement aussi discret que celui d'un grizzli.

Goujat !

La salle est à présent totalement vide. Nous voilà seuls. Lentement, le brun pose son blouson à même le bureau, place les mains sur ses hanches alors qu'il fixe l'image encore projetée.

— Je me demande bien pourquoi il a choisi cette godiche ! lance-t-il, pensif.

Je fronce les sourcils, jette un coup d'œil rapide à l'œuvre que je connais par cœur.

— Vous parlez de Marie ?

— Beh.... Avouez qu'il aurait pu trouver nettement mieux, le grand Manitou !

Je souris malgré moi en secouant la tête.

— Les hommes sont tous pareils. Vous ne voyez que l'apparence, rétorqué-je en rangeant mes affaires. Dieu n'a pas choisi Marie pour sa beauté. C'était une femme comme une autre, elle avait juste besoin... d'une faveur. D'être sauvée. Elle se devait d'acquérir la grâce de Dieu.

Sur cette explication, le policier croise les bras, plisse les paupières comme s'il tentait d'obtenir les preuves de ce que j'avance.

— Acquérir la grâce ? Donc, elle avait des choses à se reprocher ! conclut-il.

— Sûrement.

— Hum... Maintenant que vous le dites, effectivement je la trouve un peu rougeotte. À coup sûr, elle devait planquer une fiole de spiritueux sous son jupon !

Je lève les yeux au ciel en signe de désespoir, même si intérieurement, j'ai très envie de rire.

— En tous cas, elle n’attendait pas le pardon pour avoir commis le péché de chair. Elle était vierge, n’est-ce pas ? demande-t-il avant de contourner le bureau.

— Quelle culture, Inspecteur ! réponds-je, faisant mine de ne pas paraître troublée par sa proximité et son petit sourire en coin.

— Et... rousse ? ajoute-t-il provocateur, ses iris naviguant entre l’image et mes cheveux dans un esprit de comparaison

— Blond vénitien ! contredis-je en le fusillant du regard.

Son rire franc fait écho au sein de l’espace vide.

— Vous jouez sur les mots, Professeur. C’est la même chose...

— Pas du tout ! Si vous étiez resté éveillé durant mon cours, vous auriez pu m’écouter et comprendre.

Je me détourne afin de glisser les documents restants au fond de mon sac alors que je sens la présence de Cops dans mon dos. Il s’est encore rapproché. Je discerne son souffle tiède contre la peau de mon cou. Je ne bouge plus, ne pense plus. Ma respiration jusque-là saccadée, se bloque lorsqu’il murmure près de mon oreille ;

— Vous aussi vous semblez fatiguée, Gary. Dites-moi tout... Vous avez rêvé de moi, je me trompe ?

Je clos les paupières quelques instants, surprise par le miel qu’il met dans ses paroles. Effectivement, chaque mot prononcé par Cops est comme le miel. Doux, chaud, il coule, se diffuse agréablement pour ensuite se cristalliser, se solidifier, puis devenir dur et cassant la seconde d’après. Au prix d’un énorme effort, je me redresse, pivote lentement sur moi-même, désireuse de lui tenir tête. Ses yeux ambrés brillent d’une lueur malicieuse. Joueur, mais séducteur. Aguicheur, mais investigateur. Je prends une grande bouffée d’oxygène avant de lancer avec aplomb :

— Vous avez tout faux, Cops ! J’ai travaillé une bonne partie de la nuit.

— Sur ce machin ??? s’alarme-t-il en désignant la peinture d’un signe du menton. C’est votre truc les hommes qui portent des robes ? Sérieusement, il fait quoi l’ange à lui présenter son doigt en l’air. Il a un petit air pervers si je ne m’abuse.

Je mords ma lèvre inférieure. Une fois de plus, son interprétation toute personnelle de l’archange Gabriel qui apporte l’annonce sacrée, symbolisée par l’index pointé en direction des cieux, me désespère autant qu’elle m’amuse. Toutefois, je suis sur mon domaine de prédilection, le contrer est si facile.

— Vous connaissez le dicton, Inspecteur ? « *Quand le doigt montre le ciel, l'imbécile regarde le doigt* ».

À ce moment-là, sa moue grimaçante en pleine réflexion est à mourir de rire. Il observe, réfléchit, visualise encore.

— C'est une citation issue d'un film. Je ne pense pas que ça vous plairait, il est... assez spécial, précisé-je, tant l'envie de venir à son secours est forte.

— Oh, rassurez-vous, ça ne peut pas être pire qu'hier !

— Hier ?

— Un film qui passait à la télé, dit-il en se pinçant l'arête du nez. Un drame avec une chinoise et des madeleines.

Qu'est-ce qu'il raconte ? C'est à mon tour de ne rien saisir. Machinalement, j'éteins l'ordinateur ainsi que le projecteur. Je referme et empile les trois gros bouquins en rapport avec mon cours. Sous le regard insistant de Cops devenu soudainement muet, j'enfile mon long gilet parme en laine, passe mon sac à dos sur l'épaule, puis m'empare des livres. Sans un mot, je contourne le policier qui ne bouge pas d'un iota pour me rendre dans la réserve à l'arrière de la salle. D'un coup d'épaule, je pousse le battant.

— C'est justement pour ça que je suis venu, reprend le brun qui semble avoir retrouvé la parole. Les citations ! Car voyez-vous, nous les flics, préférons consulter, non pas le ciel mais la terre. On est rationnels.

Curieux, Cops me suit dans la pièce minuscule dépourvue de fenêtres, dont les trois murs sont cachés par de multiples étagères en fer. Seuls un bureau et deux chaises font office de mobilier. La lumière du néon, en plus de tressauter, nous fait l'honneur de son entêtant bourdonnement.

— Ça pue le vieux là-dedans ! C'est ici que vous punissez vos élèves, Gary ?

— Vous êtes dans la réserve de Richard Watkins, précisé-je tout en disposant les manuels sur les rayonnages correspondants. Il s'y recueillait, préparait ses cours aussi, il m'a tellement appris !

Le flic entre en procédant à un examen rapide des lieux. Pas sûre que venir ici était une bonne idée, l'endroit me paraît pour la première fois bien, trop étroit pour deux. Notre proximité est telle que je peux sentir son parfum ; un mélange de cèdre, de cuir et de tabac. Parfum que je devrais détester, mais ce n'est guère le cas, loin de là. Observant le contenu du

bureau, l'enquêteur tourne les pages de plusieurs ouvrages, soulève quelques croquis d'architecture...

— Watkins était aussi écrivain ? me demande-t-il alors qu'il découvre les cahiers de mon mentor, rangés soigneusement sur la droite de l'espace de travail.

— Oui, il préparait une thèse sur les chiffres dans la Religion. Il aimait également dessiner sur le vif, esquisser les monuments à l'encre ou au fusain. Mais sa grande vocation était avant tout l'enseignement, ajouté-je en remplaçant au bon endroit, les feuilles que Cops a délogées.

Parler de ce professeur qui me vouait une confiance aveugle me noue l'estomac. L'impression d'être une usurpatrice qui n'a pas gagné sa place d'enseignant avec dignité me foudroie. Attristée, je m'appuie, le dos contre l'étagère du fond de la pièce.

— Je suis vraiment navrée pour vous, Inspecteur. Vous auriez sûrement préféré être assisté par un professionnel tel que Watkins, je le comprends. Lui, aurait pu vous aider, réellement.

L'expression de l'homme qui me fait face est difficile à cerner. Sans que je ne m'y attende, il avance d'un pas, se plante devant moi. Levant les bras, ses doigts empoignent de part et d'autre, les montants en fer. Me voilà prisonnière de ce corps massif, de ce regard en colère, contestataire, qui espère et me considère. Sous l'effet de surprise, mes mains serrent davantage l'anse de mon sac. Non pas par peur. À cause d'une couleur, une odeur, une chaleur qui vous remue à l'intérieur, qui vous touche en plein cœur. Nous ne sommes plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Je crois avoir cessé de penser durant ce laps de temps où il me dévisage. Seul le bruit de nos respirations communes est perceptible. Même le bourdonnement du néon semble avoir disparu. C'est alors qu'un sourire inattendu apparaît sur ses traits émaciés.

— Tu m'aides plus que tu ne le penses, Bouchon. Et... Je ne suis pas certain que Watkins aurait rêvé de moi, lui !

Comment m'a-t-il appelée ? Bouchon ?

J'ouvre la bouche, la referme tout de suite, ne sachant que répondre tandis que son sourire éclatant ne le quitte pas. Reprenant mes esprits, je toussote, puis me baisse pour passer rapidement sous son bras gauche et ainsi m'échapper de ce dangereux recoin. Je me dépêche de quitter les lieux.

— Donc, vous... vous vouliez me voir à propos des citations, dis-je, une fois de retour dans la grande salle.

Toujours souriant, Cops sort à son tour de la réserve qu'il éteint d'une pression sur l'interrupteur. Pendant que je descends les trois marches, il récupère son blouson qu'il enfle aussitôt, puis me rejoint en sautant de l'estrade.

— Oui, ça risque d'être long. Tu es dispo ? me demande-t-il de but en blanc.

— Hum... non, malheureusement je reprends les cours à 13h00, précisé-je en me dirigeant vers la sortie, encore désorientée par le fait qu'il me tutoie.

Nous quittons tous les deux l'amphi, longeons le couloir dont la partie gauche qui donne sur la cour est entièrement pourvue de colonnes surmontées d'arcs romans, lesquelles laissent filtrer les rayons du soleil plutôt rares en cette période de l'année. Après avoir bifurqué à gauche, nous marchons en silence, côte à côte, sur le chemin pavé du parc. Moi, tête baissée. Lui, les mains dans les poches. Est-il également troublé par ce qu'il vient de se passer ?

Pfff... Tu es ridicule, Gary ! Tout ce qui l'intéresse, ce sont tes connaissances.

— Je suis affamé, la cafétéria est loin d'ici ? demande l'homme qui me dépasse de deux têtes.

— Je ne vais pas à la cafétéria, Inspecteur, je n'ai guère le temps. Mais si vous voulez y aller...

— Tu manges où alors ?

— Chez moi... Quand je rentre.

— Tu déconnes ?! s'exclame-t-il en fronçant les sourcils. Tiens, il y a un snack ambulant là-bas.

Cops me désigne le *Food-truck* de Jerry Salton, installé sous l'un des vieux Chênes, toujours bondé à l'heure du déjeuner. Pas le temps de dire ouf qu'il s'y précipite à grandes enjambées. Nul doute, il a faim ! Je le suis de près, sous l'œil indiscret d'une poignée d'étudiants qui a pour habitude de me voir seule, lire dans l'herbe ou sur un banc.

— Ils ont l'air de faire de délicieux *Grilled-Cheese*, tu aimes ?

Si j'ai bien compris, le repas est non négociable, je n'y couperai pas.

— Euh... Oui, j'adore. Mais le beurre fondu, ce n'est pas mon truc, ça me rend malade. Je... Je vais prendre un Hot-Dog.

— DaccООord, conclut-il, dubitatif.

Malgré son expression interloquée, je n'ai droit à aucun commentaire, ce qui est assez surprenant de sa part. Cops commande deux Hot-Dog ketchup-moutarde, toutefois au moment où je sors mon porte-monnaie de la poche arrière de ma salopette, il est déjà en train de régler la note. Gênée, je m'interpose.

— Attendez, j'ai de l'argent !

Il pivote, me regarde en haussant un sourcil.

— Relax, Bouchon. Ce n'est qu'un Hot-Dog ! Tonton Cops est généreux aujourd'hui.

Là aussi, il ne me laisse guère le choix, cependant même si son geste me met mal à l'aise, il me touche également. L'inspecteur du BDP est décidément quelqu'un de très surprenant.

Je le remercie d'une petite voix embarrassée en prenant le sandwich qu'il m'offre alors qu'il se jette sur le sien. À mon tour, je mords le pain, mais cesse aussitôt de mâcher lorsque je surprends le policier reluquer ouvertement deux jeunes filles plutôt jolies qui passent près de nous en gloussant. Apparemment, il ne regarde pas leur coupe de cheveux. Son inspection se situe bien plus bas.

— Vous me le dites, si je vous dérange, Cops !

Il reporte son attention sur moi, nullement gêné par son attitude.

— Bah quoi ? Tu l'as dit toi-même, Bouchon, Dieu a créé la beauté. Ce serait un crime de ne pas l'admirer ! D'ailleurs, tu devrais essayer ce style de pantalon, toi aussi ! dit-il la bouche pleine, en m'examinant de haut en bas.

— Pour ressembler à tout le monde ou pour satisfaire les dépravés dans votre genre ?

Son front se plisse, il se met à m'observer d'une façon étrange. Je réalise alors ce que je viens de riposter. Mes joues s'empourprent instantanément. Bon sang, pourquoi je réagis toujours sous le coup de l'impulsivité avec lui ? J'ai honte ! Il m'offre à déjeuner et je le remballe... J'observe mes pieds qui s'enfoncent dans la terre humide. Au moment où je suis sur le point de m'excuser, il ricane avant de reprendre :

— Arrête de réfléchir, Bouchon. Ton cerveau va prendre feu.

Doucement, je relève les yeux vers lui. Il suffit de deux bouchées pour que son sandwich soit englouti. Cops s'essuie la bouche à l'aide de la petite serviette en papier, puis me demande :

— Alors ? Tu es libre quand ?

— Eh bien, je... euh...

— Professeur Olden !!! Professeur Olden !!!

Cette voix...

Oh, Seigneur ! Manquait plus que lui !

Je grimace, serre les dents. En moins de deux, Anton Burney, l'étudiant modèle, l'élève ponctuel, l'enquiquineur éternel se matérialise entre l'agent de police et moi-même.

— Bonjour, Professeur. Enfin, je vous trouve ! J'ai tellement hâte d'assister à votre cours tout à l'heure. Je pense avoir mené à bien ma composition d'architecture en traitant d'abord l'espace dans sa forme classique, puis je l'ai associé aux effets dramatiques de la lumière qui modulent et transforment les lieux d'une aura toute novatrice pour l'époque, car il ne faut pas oublier...

Temps mort ! J'ai mal à la tête !

Forcément, quand Anton est lancé, il est difficile de l'arrêter. Il poursuit son monologue assommant tandis que Cops le contourne, vient se placer à côté de moi, sans le lâcher des yeux. Il examine le jeune garçon d'une moue effarée. Vu ses yeux ronds et ses lèvres retroussées, on croirait qu'il est face à un horrible Alien venu d'une galaxie lointaine. Par ailleurs, celui-ci ne semble pas avoir remarqué la présence de l'armoire à glace postée à mes côtés -*quelle andouille !*- il continue son exposé si... lourd.

— ...la lumière doit être appréhendée dans ses rapports quantitatifs, mais aussi sous son aspect esthétique. Je pense donc que l'architecture sera ainsi perçue à travers son analogie espace-énergie où l'homme demeure son seul récepteur...

— PUTAIN DE MERDE, y a un bouton « pause » ou ça s'arrête à un moment donné, ce machin ?! me questionne Cops qui semble à bout en désignant l'étudiant de l'index.

Tout à coup, l'élève dans son costume-cravate s'interrompt. Ce cas de figure exceptionnel n'est pas pour me déplaire. Le garçon semble enfin réaliser que je ne suis pas seule. Aussi étonnant que cela puisse paraître, je me retiens de rire pour la troisième fois de la matinée et Cops n'y est pas pour rien.

— Euh... C'est Anton Burney, un de mes étudiants de première année, précisé-je au policier avant de me recentrer sur le jeune homme devenu plus

rouge qu'une pivoine. On se voit dans dix minutes, Anton. Je me ferai un plaisir d'écouter tes idées, d'accord ?

— Oui, bien sûr, Professeur, je ne voulais pas vous déranger. J'avais juste envie de vous parler en tête à tête de cette problématique sur...

Cops grogne, puis s'avance vers Monsieur têtù.

— Hey, le têtard ! T'es en Théologie, donc tu ne dois pas être bien fort en calcul. Je vais t'expliquer. La dame a moins d'une heure pour manger. Si tu lui enlèves quarante-cinq minutes, il lui en reste combien ? lui lance-t-il d'un air mauvais.

Anton blêmit. Du rouge, il passe au blanc. Le sang a déserté sa figure ingrate. Le voici devenu aussi muet qu'une carpe. J'attrape le bras du grand brun dont le visage ne décolère pas.

— Cops, c'est bon...Venez.

Je le tire sur quelques mètres, cependant ça ne l'empêche pas de suivre de son regard assassin le pauvre Anton qui part à la hâte en direction des salles de classe.

— Quelle crétin ! Pourquoi tu te laisses bouffer par ces fils à papa ? T'as trop de patience, Bouchon.

— À qui le dites-vous..., réponds-je en lâchant son blouson. Je dois y aller, Inspecteur. Merci encore pour le Hot-Dog.

— Je te revois quand ? Pour les citations, je veux dire.

Je hausse les épaules tout en frottant mes mains l'une contre l'autre.

— Eh bien, je ne travaille pas le vendredi après-midi.

— OK. Je passerai chez toi demain, si accueillir les dépravés dans mon genre ne te fait pas peur...

J'abaisse la tête, embarrassée. Lorsque je la relève, je tombe sur son fameux sourire en coin si éloquent.

— À demain, Cops.

Je tourne les talons pour le quitter sans un regard en arrière. Sur le chemin menant au bâtiment B, je me remémore ce qui vient de se passer. En toute objectivité, je peux affirmer que mon temps de pause ce midi était plutôt distrayant. Certes, l'agent de police s'est déplacé uniquement pour me parler de l'enquête, il aurait pu partir sur le champ, sachant que je ne lui serais d'aucune aide aujourd'hui, pourtant il a préféré rester me tenir compagnie.

Même s'il demeure un rustre aguerri.

Même s'il faut braver sa répartie.
Même s'il m'exaspère avec ses plaisanteries.
On ne peut lui ôter son charme et sa drôlerie.

*Quae sunt Caesaris, Caesari*¹⁴

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

OceanofPDF.com

COPS

Mains dans les poches, parmi la foule d'étudiants qui se pressent de tous les côtés, je l'observe partir.

Accoutrée d'une salopette en jeans démodée.
Enveloppée de ce vieux gilet parme démesuré.
Ses boucles interminables qui, sous le soleil, deviennent rouge vermeil.
Un rouge qui vous grise, vous électrise, un calice au pays des merveilles.
Jamais vu un truc pareil !

Elle ne ressemble à rien, mais ne ressemble à personne.
Pourtant, elle me fascine, me calcine, m'enracine.

Conclusion : je suis énervé, agacé. Agacé de me savoir si désarmé.
Moi, le lieutenant de police de la brigade criminelle du BPD.
Moi qui n'ai jamais eu besoin d'être aidé, d'être assisté...
Aujourd'hui, les compétences de cette rouquine éclairée sont d'une extrême nécessité.

Je la pensais timide, gauche.

Foutaise !

La petite sainte est capable d'ouvrir sa ravissante bouche lorsqu'il faut me contrer.

Intelligente. Pertinente et impertinente.

Pris d'un élan de rage, je repars rapidement en direction du parking afin de récupérer ma bagnole que je déverrouille d'un simple clic. Une fois à l'intérieur, je mets le contact, puis allume le poste et sélectionne un titre sur le cd qui se trouve déjà dedans.

J'ai besoin de me vider la tête. D'oublier toutes ces sornettes.

Deux secondes plus tard, « **Back in black** » résonne dans l'habitacle. Je tourne le bouton pour monter le volume à fond. Le sol de la Chrysler vibre, les vitres tremblent. Un rictus moqueur déforme mes lèvres à la vue de tous ces ploucs qui, surpris par la musique, se tournent vers moi.

Regards accusateurs.

Expression de stupeur.

Ils ne doivent pas avoir l'habitude d'écouter *AC/DC*, mesdames et messieurs les troufions fans de cantiques ! La voix de Brian Johnson retentit :

« ...***Back in black***
De retour en noir
I hit the sack
J'ai déchiré le sac
I've been too long
C'était bien trop long... »

Le soleil pointant le bout de son nez, je n'hésite pas à placer mes lunettes teintées sur le mien. Première vitesse enclenchée, j'accélère et quitte enfin le département de Théologie. Pendant le trajet, je pense à elle... Encore. Son cours, ses idées, ses analyses.

J'ai menti. Je lui ai menti.
À aucun moment je n'ai dormi ou même décroché.
Happé.
Comme pris d'une légère fièvre.
Pendu à ses lèvres.

« ...
Yes, I'm let loose
Oui, je me suis extirpé
From the noose
Du noeud coulant
That's kept me hanging about
Qui me retenait pendu
... »

Ses mots m'ont captivé mais aussi irrité. En gros, elle m'a échauffé les oreilles avec son absurde théorie sur l'arbre. Une symbolique ? *Mon cul* ! Plutôt une divagation de bonne femme tirée par les cheveux ! Les racines, la mort, la renaissance et tant d'autres conneries. Le cerveau en ébullition, je me répète en boucle ses affirmations. Mon poignet, soudain, me démange. Je frotte le creux de ma main, l'endroit même où les lignes noires trouvent leur origine, celle d'un déraciné, d'un rescapé... Est-il possible de

renaître de ses cendres quand le passé vous a ôté toute attente, toute espérance ?

« ...

Well, I'm back, back

Bien, je suis de retour, de retour

Well, I'm back in black

Bien, je suis de retour en noir,

Yes, I'm back in black

Oui, de retour en noir

... »

Je secoue la tête, las de réfléchir. Le cadran du tableau de bord affiche 13h20 lorsque les bâtiments de la brigade se profilent devant moi. Ici aussi, plusieurs agents présents sur le parking se détournent dès l'instant où ils entendent le son émanant de ma caisse.

Yeux braqués, sourcils froncés, cependant aucune remarque déplacée. Ils ont plutôt intérêt à dégager. Je suis le meilleur enquêteur du BPD ! Camel coincée entre les dents, je coupe le moteur.

Le silence et le calme prennent place.
Comme l'expression imperturbable plaquée sur ma face.
Facile quand on traîne sa noire et lourde cuirasse.
La monotonie du quotidien refait surface.

Dehors, les rayons réchauffent aussitôt ma carcasse, tandis que la nicotine inspirée me brûle amèrement dès la première bouffée.

Un brin apaisé, j'écrase mon mégot, entre enfin dans les locaux de la Criminelle en filant tout droit vers mes quartiers. Je passe devant l'accueil, tenu par le terrifiant lion de mer. Sans même un bonjour, Stella me fusille de ce regard plâtré d'eye-liner. Une horreur ! Je lui adresse mon plus beau sourire forcé, monte ensuite l'escalier au pas de course. La porte du bureau de Reynolds face au mien est entrouverte. D'après ce que je perçois, il discute au téléphone. Sans frapper, je pousse le battant d'un coup de coude pour pénétrer dans la pièce. L'agent se renfrogne, après quoi il s'empresse de terminer sa conversation et raccrocher. Il se lève de sa chaise tout en jetant un œil à sa montre.

— Merci de nous faire l'honneur de ta présence, Cops, lâche-t-il sur le ton du reproche.

— Je suis là depuis un moment.

Le blond m'observe, les bras croisés.

— Tu viens juste d'arriver... On a dû entendre ta musique de sauvage jusqu'à Brooklyn !

Un éclat de rire soudain s'échappe de ma gorge.

— « Musique de sauvage » tu dis ? Évitions de lancer ce sujet, OK ? On ne peut pas tous se vanter d'être fan de Britney Spears !

— Quoi ? s'étonne-t-il pendant que j'ôte mes lunettes de soleil.

— N'essaie pas de te disculper, je t'ai même entendu fredonner dans les chiottes, « *Give me a siiiiniign... Hit me baby one more time.* »

Je chante en imitant d'une voix aiguë et niaise la « pseudo » chanteuse blonde. Ma caricature est poussée à son paroxysme lorsque je termine en me claquant le cul du plat de la main, sous l'expression ébahie du stagiaire. Celui-ci ouvre la bouche, mais s'abstient de rétorquer.

T'as raison, le bleu... Mieux vaut te taire !

Qui ne dit mot consent.

Merde, encore une citation...

Une fois n'est pas coutume, mon esprit se connecte, mes pensées me mènent à elle, à cette rouquine. Toujours silencieux, Reynolds enfle sa veste, récupère ses clés au fond du vide-poches, puis me contourne avant de lancer timidement :

— Tu devrais aller consulter, Cops.

— Tu pars ? Merci de nous faire l'honneur de ton absence, mon gars, lui glissé-je d'un air pleinement reconnaissant.

— Je fais juste un saut à la cafétéria. Il est presque 14h00 et je n'ai toujours pas déjeuner, se justifie-t-il. Euh... Pour info, je suis allé à l'hôpital, voir Watkins... me rendre compte par moi-même de...

— PUTAIN DE MERDE ! braillé-je alors que Reynolds sursaute. Pourquoi tu ne m'as pas attendu, c'était convenu qu'on y aille ensemble !

Craintif, le jeune homme fait mine d'ajuster sa cravate afin de masquer son embarras. Les mains sur les hanches, je le toise avec colère, attendant ses explications. J'espère qu'il en a une bonne, ce guignol !

— En fait... Vu que tu fais cavalier seul avec la jolie professeure d'Histoire, je... je me suis dit que tu ne verrais aucun inconvénient à ce que je fasse de même de mon côté...

Je fronce tellement les sourcils que je risque d'être défiguré à vie. Mes traits incendiaires doivent afficher l'image d'un voyou prêt à en découdre. Comme si pour la première fois, je penchais du mauvais côté de la balance. Comme si un poids invisible, indescriptible, menaçait de me faire sortir de mes gonds.

Jolie qu'il a dit ! Il ne l'a vue qu'une fois, qu'est-ce qu'il en sait ? Et d'abord, comment peut-il être au courant pour Gary ?

Je réfléchis.

Je saisis.

Stella de l'accueil... Évidemment ! Infâme délatrice !

Je prends sur moi, espérant ainsi fournir une explication cohérente.

— La prof est passée mardi pour te voir, toi, Don Juan. Tu faisais mumuse à l'école. Résultat : j'ai dû me la fader personnellement. Le sujet est clos. Passons à Watkins, tu as pu le voir ?

L'agent déglutit, hausse ensuite les épaules.

— Non, j'ai vu les médecins qui m'ont répété mot pour mot ce qu'on savait déjà. Accident, traumatisme, amnésie... Le dossier et mon rapport sont sur ton bureau. À tout à l'heure, ajoute-t-il en quittant les lieux.

Quel petit con ! Pour qui se prend-il ?

Sans perdre une seconde, je pars directement lire sa paperasse. Dès que je pénètre dans la pièce, je m'installe sur mon fauteuil, ouvre alors la chemise orange cartonnée. La première page est une photocopie de la fiche d'admission de Richard Watkins au *Massachusetts General Hospital*, à la suite d'un accident de la route, près de Cambridge. En pièce jointe, le rapport médical que je détaille longuement. À cause d'un choc frontal causé la nuit du 2 novembre, le patient se voit atteint d'amnésie partielle, autrement nommée amnésie dissociative (ou psychogène). Une perte de mémoire rétrograde qui survient généralement à la suite d'un événement traumatisant. Certains souvenirs restent clairs alors que d'autres sont occultés. Le dernier feuillet est donc le compte-rendu de Reynolds concernant le pronostic des médecins. Pour faire court, les troubles sont généralement irréversibles malgré les différents traitements. Rien de vraiment positif sur l'état de santé de ce pauvre type.

Bon, on dirait qu'on va continuer à se voir, Bouchon !

Du tiroir, je sors les dossiers sur l'enquête, passe en revue les victimes en tenant compte des nouvelles informations apportées par Gary, hier soir.

Effectivement, tout semble concorder parfaitement. Plusieurs heures s'écoulaient tandis que je navigue sur le web afin de me familiariser avec la Genèse, notamment les passages de la Création originelle...

Putain Cops, dire que tu as raté le catéchisme ! Si les robes des bonnes sœurs avaient été plus courtes, j'aurais été le premier gosse sur leur liste.

Reynolds fait de multiples apparitions au cours de l'après-midi, en quête de précisions à propos de deux ou trois affaires à classer sans suite. La routine...

Pour ma part, je n'avais jamais lu La Bible, je pense avoir comblé mes lacunes grâce à différents moteurs de recherches. On pourrait presque résumer l'ancien testament en trois mots : Tentation. Action. Sanction.

Finalement, Adam et Ève ne sont pas si éloignés de tous ces cinglés qu'on coffre à longueur d'année...

Vers 18h00, mes épaules sont raides, je n'ai plus les yeux en face des trous, aussi je range les dossiers à leur place, pose mon stylo-plume dans le pot à crayons et referme la chemise orange.

Orange. Cette couleur... À croire qu'elle me suit, me poursuit, me séduit, me réduit...

Ce qu'elle provoque en moi, je ne le supporte pas, ne l'accepte pas. Et ce, depuis bien trop longtemps car malheureusement, moi je ne suis pas amnésique. Toutefois, il m'a suffi d'un seul regard posé sur les mèches de braise de cette enseignante pour me retrouver coincé, figé. De ses charmes, je suis devenu prisonnier.

Pourtant, c'est moi qui l'ai acculé contre cette étagère.

C'était moi l'esclave de ce parfum qui emplissait l'air.

Encore moi qui fixait ses lèvres douces-amères.

Redoutables adversaires. Délicieux calvaire.

Je clos les paupières, souffle bruyamment, comme pour évacuer ma colère.

Jolie, qu'il a dit ! Évidemment qu'elle l'est !

Cependant, je refuse l'idée d'une attirance éventuelle.

C'était seulement une attitude involontaire, un désir primaire, une perte des repères.

Rien de plus !

Un homme, une femme. Un lieu propice à la Tentation.

Il n'y a pas eu d'Action, il n'y aura pas de Sanction.
Jamais !

Fourbu, je m'étire, fais craquer ma nuque endolorie lorsque mon portable vibre. Je sors l'appareil de la poche arrière de mon pantalon. Un texto. Justement de celle dont j'essaie d'effacer l'image de ma mémoire depuis de longues minutes.

[Bonsoir, Cops. J'ai exceptionnellement une heure de cours supplémentaire demain à 13h00. Donc, je ne serai chez moi que vers 14h30.
Bonne soirée à vous. G.]

Fait chier à me vouvoyer comme un pépé en charentaises !
Très vite, je tape à mon tour un sms que j'envoie sur le champ.

[C'est noté. Dis-moi, Bouchon, tu as fait de hautes études. La deuxième personne du singulier, tu connais ?]

Les secondes s'égrènent. Nerveux, je pianote du bout des doigts sur le bois noir en attendant sa réponse. Celle-ci s'affiche enfin :

[Si, mais selon l'interlocuteur, c'est plus ou moins difficile.]

Je souris malgré moi, tout en balançant un nouveau message :

[Je t'impressionne ?]

Dis oui, Bouchon... je sais que j'ai raison ! Ne me mens pas. Pas cette fois...

Sur le qui-vive, me voilà rongé par l'impatience, à scruter l'écran d'un téléphone tel un chien qui convoiterait un os.

Trois petits points qui clignotent :

...

Trois secondes qui picotent :

1.2.3.

Trois lettres qui m'emportent :

[OUI]

— YESSSSSSSSS !!! hurlé-je, nuque rejetée en arrière et les bras levés en signe de victoire.

— COPS ! COPS ! Qu'est ce qui se passe ?!! s'alarme Reynolds en déboulant à toute bringue dans le bureau.

Ce con est à deux doigts de dégainer son 9mm. On a frôlé l'apoplexie.

— Qu'est ce qui se passe ? répète-t-il, étonné, voyant que visiblement tout va bien.

— Beh... Mon équipe de foot a gagné, dis-je en désignant l'écran de l'ordinateur qu'il ne voit pas de là où il se trouve.

Le stagiaire grimace, s'essuie le front.

— Je n'ai pas souvenir qu'il y avait un match... et depuis quand tu aimes le foot ?

— Rhooo ferme-la, p'tit génie ! File dans ta chambre et va faire tes devoirs.

Sans le regarder, j'appuie mes propos en le congédiant d'un revers de la main. Je ne reprends mon portable qu'au moment où le blond -qui sort en marmonnant- n'est plus en vue.

Il me gonfle, Brad Pitt !

Elle ne m'a pas menti, elle l'a dit.

Je souris.

[Merci de ta franchise, Bouchon. À demain et... fais de beaux rêves. 😊]

[Toi aussi, Cops. À demain.]

Une fois encore, ma bouche s'étire quand je lis le premier mot. Il est temps que je parte avant que mon esprit n' imagine cette bouche abricot se pincer, se modeler et plus encore...

Trop tard...

J'éteins l'ordinateur, glisse le mobile dans ma poche, puis file vers la sortie. Dès le pied posé sur la première marche d'escalier, je hèle :

— Bonne nuit, Blondin ! N'oublie pas d'allumer ta veilleuse !

Seuls quelques grognements étouffés me parviennent.

En descendant au rez-de-chaussée, je sors les clés de ma caisse. Le visage fermé, je traverse le hall sans prêter attention à ce qui se passe autour. Je

n'ai qu'une envie : rentrer me pieuter.

— ÉVITE DE CLAQUER LA PORTE, COPS !!! crie Stella de sa voix de crécelle au moment où je m'apprête à pousser le lourd battant en fer.

Je stoppe tout mouvement, expire profondément, puis me tourne dans sa direction, le regard aiguisé.

— Sois pas jalouse d'une porte, Stella, c'est la seule chose qui ne gueule pas : « OHHH OUIIIIIII ! » quand je la défonce.

D'un air faussement choqué, la blonde ouvre grand son bec de perruche dénonciatrice. Avant même qu'elle ne puisse répliquer, je quitte le bâtiment tout en lâchant violemment la porte. Le vent aidant, celle-ci éclate en un vacarme de tous les diables.

Pauvre Stella, tu as été tentée, tu as joué, maintenant il faut payer.

Tentation. Action. Sanction.

Alors que je ricane, je me dis que cette enquête emplit un peu trop ma tête.

Il est grand temps de prendre la poudre d'escampette.

Se retrouver chez Elle, c'était ce qu'on avait prévu... Cependant, je ne suis pas quelqu'un de patient. Du coup, après avoir pris une pizza chez un pauvre marchand ambulant qui créchait devant le BPD, je suis parti directement à la *Divinity*. Sur la route, la première bouchée a été fatale. Moins de deux et je finissais encastré dans un camion-benne. À peine ai-je goûté cette cochonnerie que j'ai tout recraché en freinant d'une manière un peu trop brutale. Quand j'y repense... J'ai carrément insulté, accusé cette pizza d'homicide volontaire au moment où le morceau est venu salir le cuir de ma Chrysler. Enfin... Peut-on appeler ça une « pizza » !? Sale usurpatrice ! Je la soupçonne d'avoir été congelée, réchauffée, puis encore réchauffée. Le genre caoutchouteux qui fortifie les maxillaires et vous laisse sur votre faim. Payer deux dollars pour un malheureux bout de plastique recouvert d'un substitut de fromage avarié. Vive les escrocs ! L'accusée déclarée coupable a terminé à l'intérieur d'un container, non loin du snack où je vais d'habitude. J'y ai finalement acheté deux *Grilled-Cheese*, au cas où le bouchon n'aurait pas déjeuné...

Sur le trajet, j'ai aussi failli exploser la tête de deux vieux qui bloquaient la circulation pour une histoire de priorité à droite. Scène surréaliste. Je

déteste faire ce genre de trucs, mais là... Sortir de la voiture et montrer ma plaque officielle afin de calmer la galerie était une question de vie ou de mort. Sans ça, on y serait encore. Seigneur, devenir lieutenant de police pour régler des rixes en gérontologie...

Bref, ma journée déjà bien entamée s'annonce plutôt mal. En plus, Bouchon est en retard ! Elle devait terminer à 14h00, il est 14h13. Je l'attends, appuyé sur le capot de ma caisse en fumant ma troisième cigarette, sous l'œillade insistante de quelques pignoufs en costume. Soudain, mes prunelles s'arrêtent sur un point lumineux au loin. Forcément, on ne peut pas la rater ! Ça rendrait presque aveugle.

Jolie qu'il a dit ! Affirmatif !

Même si l'évidence ne transparaît pas sous ce large pantalon à carreaux rouges et noirs sur lequel retombe une veste marron foncé qui n'en finit pas. D'où sort ce truc ? On dirait les cache-poussières que portent les truands dans les westerns. *Bonté Divine !* Bozo le clown a rencontré Clint Eastwood.

Sac sur l'épaule, elle descend les marches, campée sur ses fameuses Converse montantes en cuir rouge, puis s'arrête lorsque ses iris croisent les miens. Je déglutis car étonnamment, en cet instant, je ne vois plus ses fringues, ni ses chaussures, je ne vois que ses yeux, deux perles de verre noir qui me fixent.

— Bonjour. Je... Je croyais qu'on se retrouvait chez moi, s'étonne-t-elle à haute voix en s'approchant.

Je souffle lentement une dernière volute de fumée sans la quitter du regard avant de balancer mon mégot à terre.

— Salut. J'étais dans le coin. Alors, je t'ai attendue.

— Euh... OK.

Je la surprends à jeter des coups d'œil discrets autour d'elle tout en triturant ses doigts.

— Ça t'ennuie qu'on te voie avec moi ?

Ses prunelles s'ouvrent en grand.

— Absolument pas ! Et vous ? Enfin... toi ? me demande-t-elle après trois secondes de silence.

Joueur, je la détaille de haut en bas. Je me masse la nuque en louchant sur ses baskets comme si j'évaluais la marchandise.

— Ça ira. Ce n'est pas ce que j'ai vu de mieux, mais ce n'est pas ce que j'ai vu de pire.

La rousse détourne la tête, l'air irrité. Intérieurement, je m'amuse beaucoup. Son minois boudeur tout nouveau pour moi n'est pas pour me déplaire.

— Relax, Bouchon, si ça m'ennuyait, je ne serais pas venu poiroter ici. Bon, on y va, où es-tu garée ?

Une fois encore, elle n'ose m'affronter.

— Hum... Juste là-bas, répond-elle très évasive.

— OK. Je t'attends, t'auras qu'à passer devant, ajouté-je tandis que je grimpe dans ma voiture.

Derrière mon volant, je l'observe partir un peu plus loin. Ses boucles rousses contrastent avec cet étrange manteau de cuir sombre qui lui arrive au niveau des chevilles. Déjà qu'elle est petite, avec ce pardessus, on croirait un rase-motte. Je n'étais pas si loin du compte en la comparant au cousin machin. Étonnante ou cinglée ? Va savoir... Je secoue la tête, glousse malgré moi. Toutefois, mes traits changent au moment où je relève la tête. Je grimace au fur et à mesure de ce que je découvre. Cette journée est un vrai cauchemar. Dites-moi que je vais me réveiller... Si je m'attendais à ça ! Un vélo ! Je mords mon poing lorsqu'elle s'élance devant moi sur son deux-roues.

C'est pas vrai...

RAPPORT DE POLICE :

Un seul regard propice à la tentation.

Avant même que je ne passe à l'action,

Je reçois déjà la sanction.

Moi qui pensais avoir toucher le fond,

C'était sans compter sur le bouchon...

CHAPITRE 12

OceanofPDF.com

GARY

Le vent glacé fait voler mes cheveux. Le vélo est déjà rangé à sa place habituelle sous l'auvent. Appuyée contre ma façade, j'attends Cops, les bras croisés. Je ne peux empêcher ce léger rictus moqueur qui se forme au coin de ma bouche lorsque je vois enfin son véhicule apparaître dans l'allée.

Jouer.

Il a voulu.

Il a perdu.

Je faisais de mon mieux pour pédaler le plus rapidement possible devant lui, mais quand il a osé klaxonner au feu rouge, j'ai sursauté et perdu l'équilibre.

Le cœur en détresse.

Rattrapée de justesse.

Par réflexe, je me suis retournée pour découvrir un sourire narquois plaqué sur sa face de séducteur. Hors de moi, j'ai pris une profonde inspiration, avant de démarrer à toute vitesse dès que le feu est passé au vert. Le semer dans les embouteillages en slalomant entre les voitures ou en grim pant sur les trottoirs était un jeu d'enfants. Il l'a bien cherché. D'ailleurs, il devait me rejoindre chez moi. Alors, pourquoi m'a-t-il attendue devant le Département ? Et pourquoi est-il si séduisant, si prévenant par moment pour devenir un véritable mufle l'instant suivant ? Cops est un mystère d'ambiguïtés, une énigme, une porte cadénassée dont j'aimerais trouver la clé !

Égal à lui-même, je l'observe sortir de sa voiture, paré de son blouson de cuir. Il porte un jeans gris et a troqué ses curieuses chaussures d'alpinisme pour des bottes de sudiste sable. Je distingue son arme à l'abri dans le holster de sa ceinture ainsi qu'une pochette cartonnée calée sous son bras. Il tient également un sac en plastique dans sa main droite. De sa démarche nonchalante, il s'avance. Immense. Intense. Un frisson me parcourt face à ce regard synonyme d'impatience et d'irrévérence.

Il faut se rendre à l'évidence.

Il attend sa vengeance.
J'attends ma sentence.

Je dois passer outre son expression sévère, avant qu'il ne me tacle à sa manière.

Je dois parler la première, avant qu'il ne me mette plus bas que terre.

— Qui aurait cru que je sèmerais le grand inspecteur Cops ?! lancé-je à haute voix.

Il s'immobilise, lève un sourcil. Visiblement, il s'attendait à tout sauf à cette réplique.

— Personne ne m'avait prévenu que j'allais faire la course avec Batman ! riposte-t-il pour sa défense.

— Batman ?

— Oui, ta veste, elle..., hésite-t-il en me détaillant. Laisse tomber...

Sans comprendre, je me détourne, la mine contrite, puis attrape la clé cachée dans la fissure sur le mur à ma gauche. Curieux, Cops passe sa tête derrière la lanterne. Il décèle alors la fente dans laquelle je replace le petit objet de métal après avoir ouvert la porte. Ses yeux s'écarquillent au maximum et même au-delà.

— Mais qu'est-ce que tu fous, Bouchon ??? s'alarme-t-il. Tu veux contribuer à l'augmentation des cambriolages, c'est ça ? Ou donner à quelques malades l'occasion de s'introduire chez toi ?!

Un soupir las passe ma bouche. Si j'avais un tant soit peu d'assurance, je pourrais lui répondre que l'un des plus gros malades de cette ville EST justement sur le point de s'introduire chez moi ! Car cet homme est aussi dingue qu'audacieux, aussi fascinant que dangereux. Mais je ne le ferai pas, parce que je n'ai ni le courage ni l'aplomb, parce que timide est mon second prénom.

— La clé est dans cette lézarde depuis des années, personne ne l'a jamais trouvée.

— Ne jamais dire « jamais », Bouchon.

— Eh bien au cas où, j'appellerai la légendaire police de Boston, laquelle viendra me sauver sur le champ, n'est-ce pas ? ajouté-je d'un air faussement enjoué tout en pénétrant dans le hall, suivie de près par l'inspecteur qui grommelle derrière moi.

Sans ménagement, je lâche mon sac à dos qui s'écrase au sol, puis ôte ma veste. Dès lors que le tissu glisse sur mes épaules, mon invité se fige. Son

front se plisse, sa bouche s'entrouvre, ses iris devenus sombres mitraillent ma poitrine. Ma poitrine ??? *Doux Jésus* ! Il semble statufié, comme s'il n'en avait jamais vue de toute sa vie ! Je n'ose bouger ou même respirer. Mes joues d'ordinaire à peine rosées doivent être du plus brûlant des rouges. Je n'aurais pas dû mettre ce pull beige bien trop fin, bien trop moulant ! Il traînait dans l'armoire depuis si longtemps... La douce chaleur qui m'avait envahie tout à l'heure en voyant Cops s'avancer vers moi, s'est ici transformée en fournaise. Le temps semble avoir été mis sur pause, tout comme lui d'ailleurs. Mon raclement de gorge a le mérite de lui faire relever la tête et de revenir parmi les vivants. Il me fixe, dans les yeux cette fois. Un grand sourire illumine alors son visage.

— Dis donc, Bouchon, dissimuler des preuves est passible d'une amende, tu sais ça ?

Des preuves ? Je reste sans voix, puis me retourne vivement quand je réalise ce à quoi il fait allusion. J'imagine que cela ne sert à rien. Lui et son œil affuté ont probablement déjà remarqué la couleur de mes pommettes. Néanmoins, je garde ma position, me dépêche de pendre ma veste à la patère avant de lui répondre :

— Je ne cache rien du tout.

— Ah oui ? Pourtant tu as changé de pull, tu n'as pas mis celui qui falsifiait l'authenticité de la marchandise.

Son timbre ironique ne trompe personne. Je clos les paupières une fraction de seconde, manière de reprendre mon souffle. Tout en inspirant profondément, je pars en direction de la cuisine non sans lui lancer :

— Tu peux accrocher ton blouson aussi, si tu veux...

Son ricanement semble me suivre pas à pas.

Il m'agace !

Je m'empresse de débarrasser l'ensemble des livres et cahiers laissés sur la table ronde, ainsi que mon mug du petit-déjeuner qui termine au fond de l'évier en faïence blanche. Sachant que l'inspecteur venait cet après-midi, j'avais pris soin de faire un peu de ménage. Malgré le temps gris, la grande porte vitrée donnant sur la terrasse, inonde l'espace d'une lumière franche à cette heure de la journée. Je finis par donner un petit coup de chiffon sur le bois au moment où Cops débarque. Son blouson retiré, il dévoile comme à son habitude un torse massif moulé dans un t-shirt noir à manches longues. Je fais mon maximum pour ne pas y être sensible. Loucher sur ses larges épaules serait déplacé.

Ne regarde pas, Gary. Ne regarde pas !

— Tu as déjeuné ? me demande-t-il en posant l'épaisse chemise cartonnée ainsi que le sac plastique sur la table.

— Euh, non. Mais peu importe, je...

— Moi non plus. Ça tombe bien, j'ai pris deux *Grilled-Cheese* chez un commerçant que je connais, tu vas m'en dire des nouvelles ! m'interrompt-il en sortant les sandwiches du sachet. Celui-ci est pour moi et... il y en a un, sans beurre pour toi.

Mes yeux s'arrondissent. Alors là, je n'en reviens pas ! C'est à mon tour d'être clouée sur place. Me rapporter à manger est déjà une délicate attention, mais se souvenir de ce détail que je n'ai mentionné qu'une seule et unique fois me touche beaucoup, je l'avoue. Cela peut paraître bénin, anodin, toutefois ce sont souvent ces brins, ces petits riens qui embellissent un quotidien. L'homme qui en cet instant guette mes réactions, est décidément quelqu'un de très surprenant. Je ne trouve pas grand-chose à lui dire si ce n'est un :

— Merci.

Cops acquiesce d'un signe du menton. Un menton sur lequel je remarque pour la première fois une ravissante fossette. Je secoue la tête.

Ressaisis-toi, Gary !

Avec politesse, je lui propose de prendre place sur l'une des quatre chaises paillées.

Rapidement, je récupère deux assiettes afin d'y déposer les sandwiches.

— Mon Dieu, je manque à tous mes devoirs, qu'est-ce que je t'offre à boire ? questionné-je en ouvrant le frigo, ce traître d'électroménager dont le contenu actuel a pour adjectif qualificatif, le mot : « désertique ». Euh... j'ai du thé glacé, du soda... hum...une brique de jus de fruit... périmée depuis trois ans apparemment...

Je mords ma lèvre inférieure en découvrant la date sur l'emballage.

Dieu du ciel, c'était quand la dernière fois que j'ai fait les courses ?

— Juste un café.

Lentement, je pivote dans sa direction. Les prunelles toujours braquées sur moi, le policier se retient de rire. Je ferme le frigo, mets la cafetière en marche, sors une tasse du placard, bien consciente qu'il ne perd pas une miette du spectacle. Les petits coups d'œil discrets que je lui jette de temps à autre me le confirment. J'essaie d'en faire abstraction, mais lorsqu'un homme comme le lieutenant Cops est assis dans votre cuisine, les bras

croisés, surveillant tous vos faits et gestes, il est difficile de ne pas perdre pied. En revanche, je reste silencieuse, concentrée. Après de longues minutes, je dépose enfin le café brûlant devant lui, quelques serviettes en papier et un verre d'eau là où je prends place. L'inspecteur me remercie, attaque alors son *Grilled-Cheese* avec avidité. Je m'empare du mien pour mordre le pain encore croustillant.

— Hum... Effectivement, c'est délicieux, déclaré-je en avalant la première bouchée. Merci d'y avoir pensé.

Ses sourcils froncés traduisent l'incompréhension.

— Demander un sandwich sans beurre, précisé-je d'un ton reconnaissant. Ça a l'air bête, mais la plupart des gens auraient oublié.

— Je n'oublie jamais rien, affirme-t-il après avoir bu une gorgée de café.

Son regard s'attarde sur mes cheveux, puis descend plus bas. C'est reparti pour un tour ! Pourquoi ai-je mis ce satané haut beige ? D'accord, sa remarque désobligeante de la dernière fois sur ma façon de m'habiller ne m'a peut-être pas laissée indifférente. J'ai voulu faire un effort. Mais, bon sang, ce n'est qu'un col roulé légèrement près du corps, rien de très suggestif ! L'enquêteur frotte délicatement sa barbe de trois jours d'un air pensif. Pas de doute, il s'apprête à ajouter quelque chose. Nerveuse, je m'attends au pire.

— Ce pull aussi je ne risque pas de l'oublier, conclut-il en le désignant du doigt, ravivant ainsi le feu sur mes joues. Parce que, soyons francs, Bouchon, même si je suis désolé d'avoir critiqué le pull de ton grand-père, celui-ci est nettement plus...

— Je ne m'habille PAS pour le monde extérieur, mais pour les souvenirs que j'ai en moi, à l'intérieur ! le coupé-je avant qu'il ne termine sa phrase.

Soudain, je regrette mes paroles prononcées sur la défensive. Pourquoi dois-je toujours perdre mon sang-froid en sa présence ? Cops ne parle plus, ne bouge plus, ses iris mordorés se voilent. Il me dévisage intensément.

— Les souvenirs ne sont bons qu'à vous déchirer le cœur...

Cette déclaration me laisse sans voix. Les yeux ancrés dans les siens, je l'observe. Je tente de découvrir, de saisir, de lire en lui. Peine perdue car il reporte son attention sur le reste de son repas qu'il enfourne d'une seule traite.

— Enfin..., reprend-il, la bouche pleine. Pas tous les souvenirs, je te l'accorde. Je me rappelle la putain de broche que tu portais l'autre soir.

Conjuguée aux lois de l'apesanteur... Wow ! Elle me restera en mémoire, ça tu peux me croire.

Une broche ? Celle de Grand-mère ? Lois de l'apesanteur...

Son sourire en coin réapparaît pendant que je médite sur ses aveux. Caché derrière sa tasse à café, je ne vois plus que son regard redevenu pétillant. Sans prévenir, il n'hésite pas à me faire un clin d'œil. Je me dérobe, puis pouffe timidement, la figure à moitié dissimulée au creux de ma main.

Ce type va me rendre dingue !

— Bon, si on se mettait au travail, Inspecteur, proposé-je afin de changer de sujet.

— Yep, se donne-t-il la peine de répondre alors qu'il s'essuie les mains avec une serviette en papier.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La chemise cartonnée ouverte devant lui, Cops en sort une première feuille.

— OK, Gary. Que sais-tu des tueurs en série ? m'interroge-t-il de but en blanc.

— Absolument rien. Ah si ! J'ai vu le film retraçant la vie de Ted Bundy sur Netflix.

Blasé, Cops se pince l'arête du nez.

— On n'est pas au bout de nos peines... OK, écoute attentivement : Il est difficile de donner à notre homme le titre de « tueur en série » parce que l'une des caractéristiques d'un tueur en série est de ne pas connaître ses victimes avant de les assassiner. C'est bien souvent le fruit du hasard. Ici, ce n'est pas le cas. Dans notre affaire, le meurtrier sait tout des femmes qu'il torture. Il les choisit, les suit, les étudie, les surveille.

Mon invité se tait, me scrute, comme s'il attendait mon feu vert pour poursuivre. Je hoche la tête, l'incitant à continuer.

— Il n'a pas non plus une façon de procéder similaire, vu qu'il élimine toutes ses proies d'une manière différente. En revanche, le mode opératoire dit « conscient » a été évident pour nos experts dès le second meurtre. C'est-à-dire les tortures s'apparentant à celles du Moyen-Âge que tu connais bien. Mais, il a une signature propre. Chaque corps mutilé est accompagné d'une phrase en latin.

— En latin ?

— Oui. Nous les avons fait traduire bien évidemment, on a découvert qu'il s'agissait de citations plus ou moins connues. De plus, elles ont toutes

été écrites avec du charbon.

Cops me fait passer une photographie. En grosses lettres noires, je découvre une phrase sur le mur d'une chambre.

— Du charbon... comme du fusain ? demandé-je, curieuse.

— Pas vraiment. Nous avons analysé la matière, c'est un mélange de charbon brûlé mêlée à une résine : la gomme de Guar. Apparemment, cela fixe le pigment. Ce matériel n'existe pas à la vente, il le fabrique lui-même. Je ne pige pas pourquoi...

Je réfléchis quelques secondes.

— Peut-être qu'il veut tout simplement garder cette idée de Nature Originelle, suggéré-je, incertaine. Le charbon et la résine sont issus de la nature, sans additif, sans produit chimique.

— C'est possible, concède-t-il en massant sa nuque. Pour qu'on ne puisse pas retracer ses achats aussi. Regarde, le cliché que tu tiens a été pris sur les lieux du premier meurtre, celui de *La Cure d'eau*.

Je me concentre sur l'image, après quoi je commence à lire à haute voix :

— « *Ferrum, quia carentia usus. Stagnantis aqua...*

— Ça veut dire...

— Je connais le latin, Cops !

— Ah oui ? Tu maîtrises la langue, Bouchon ? formule-t-il d'un air rempli de sous-entendus graveleux qui a le don de m'agacer.

— C'est une citation de Léonard de Vinci. « Le fer se rouille, faute de s'en servir. L'eau stagnante perd de sa pureté et se glace par le froid. De même, l'inaction sape la vigueur de l'esprit. »

Bouche bée, il me dévisage, ses yeux reflétant à la fois la surprise et quelque chose de nouveau, quelque chose proche de l'admiration.

— Ce n'était pas du bidon, tu maîtrises la langue ! La pratique autant que la théorie ?

Je secoue la tête discrètement. Il ne s'arrête donc jamais...

— Le latin est une langue morte, Cops. On ne la pratique plus, répliqué-je avec détachement même si je n'ai qu'une envie, celle de me terrer. Pour cette phrase, c'est assez évident. L'eau et le fer sont en rapport avec la torture choisie ici.

— Oui, je pense que cette citation ouvre le bal. Notre homme annonce qu'il va passer à l'action, il l'explique par le biais de l'eau et du fer, deux matières qui perdraient leur éclat dans l'inactivité. Ce malade aussi veut briller par ses actes.

— Tout à fait. Il veut briller aux yeux de Dieu. C'est sa mission, sa lumière divine.

— Oui... Après, ça se corse ! ajoute-t-il tandis qu'il me fait passer une seconde photo, présentant une autre citation. Celle-ci a été écrite sur l'une des toiles blanches qui trainait dans l'atelier d'Alison Matthews, la fille dont le cœur a été dévoré par Ratatouille, notre joli rat.

— Remy.

— Quoi ? demande-t-il, surpris.

— Son prénom, c'est Remy. Ratatouille, c'est la recette, Cops !

L'enquêteur me lorgne en grimaçant. Il bloque sur moi comme si je débarquais d'une planète inconnue.

— Maintenant que tu le dis, effectivement, la ratatouille se situait plutôt sur son abdomen, tranche-t-il sans compassion.

— Tu es horrible..., soufflé-je d'un air écœuré.

— C'est la triste réalité de mon quotidien, Bouchon. Vas-y, regarde cette seconde citation.

Je lis, traduis rapidement la phrase en question tracée dans une belle écriture.

— « *De causis, quod causa...* ». « Le cœur a ses raisons que la raison ignore ». C'est une citation de Pascal, un philosophe français.

— Exact. Cependant, on ne comprend pas pourquoi notre meurtrier viendrait parler de sentiments amoureux ici.

Je souris intérieurement car en ce qui me concerne, j'ai déjà tout compris. Je me redresse, droite comme un « i ».

— La majorité des gens utilisent cette affirmation à tort et à travers pour justifier des actes irrationnels sur le plan amoureux, mais en vérité, il s'agit d'un aphorisme qui traite de la religion.

— Aphorisme ? Évite de me parler en chinois, s'il te plaît.

— Pardon. C'est... un genre de sentence qui explique que le meilleur moyen de se rapprocher de Dieu n'est pas la raison, mais le cœur. Étant donné qu'Alison Matthews avait eu une greffe...

— Quel putain de malade ! s'exclame le policier, rageur. Je pense que ta théorie se confirme, Gary. Il doit...

Cops s'interrompt subitement. Des coups frappés contre la façade retentissent. Familiers. Réguliers. Bruyants. Assommants. Je m'immobilise en pinçant les lèvres.

— C'est quoi ça ? m'interroge-t-il, le visage déformé par la surprise.

— Willy Sanders, le petit voisin. Il joue souvent au ballon contre mon mur extérieur.

— Tu rigoles ?

— J'aimerais bien...

— Il fait un boucan d'enfer. Tu ne dis rien ? s'insurge-t-il alors que les *BOUM* ne cessent de résonner.

— Bien sûr que si, j'ai même essayé d'en discuter avec son père à plusieurs reprises, mais celui-ci est... comment dire ? Peu conciliant.

— Ça va durer longtemps ?

Je récupère mon téléphone dans la poche de mon pantalon afin d'aviser l'heure sur l'écran.

— Voyons, il est bientôt... 16h. Disons qu'il peut taper jusqu'à 17h, voire un peu plus. Tout dépend de...

— Tout dépend de rien du tout ! termine Cops qui se lève, disparaissant de la cuisine aussi vite qu'une tornade pour filer en direction de la porte d'entrée.

Saperlipopette ! Il fait quoi, là ?

Paniquée, je bondis sur mes pieds dans le but de le rattraper. Le grand brun est déjà dehors, non loin de Willy. Ce dernier shoote dans la balle de bon cœur. Les bras autour du corps pour me protéger du froid, je reste sur le seuil, à observer la scène. De là où je me trouve, je n'entends rien, je distingue juste Cops s'abaisser à hauteur du garçon. Avant de parler, il semble lui montrer quelque chose qu'il replace aussitôt dans sa poche. Je me demande bien ce qu'il a pu lui raconter car le résultat est miraculeux. Willy prend ses jambes à son cou. Sans un regard en arrière, le gamin retourne chez lui en courant tel un dératé, oubliant même son ballon. Mes yeux s'écarquillent. Sa réaction n'est pas pour me rassurer, encore moins lorsque je vois Cops revenir vers moi, fier comme un paon.

— Qu'est-ce que tu as dit à cet enfant ?

— T'inquiète, Bouchon. Ce morveux ne t'ennuiera plus avec son ballon à la con. On avait besoin de silence. Au boulot, conclut-il en regagnant l'intérieur.

Je reste là, ébahie. La vue de la balle abandonnée dans l'herbe sèche m'arrache malgré moi, un sourire satisfait.

À mon tour, je rentre à l'abri du froid de l'automne.

Où m'attend cet homme, ce flic de Boston.

Celui qui me questionne, qui m'étonne et me désarçonne.
Mais dont la démarche et les intentions sont bonnes.

*Conditio sine qua non*¹⁵

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

OceanofPDF.com

COPS

Il y a des jours comme ça...
Des jours où l'on n'a rien demandé.
Des jours où le sol se dérobe sous vos pieds.
Conséquences d'un regard discret ou d'un sourire gêné.
J'aurais dû me méfier de cette maudite pizza énonciatrice d'une journée compliquée.

Voir le bouchon me semer sur sa bicyclette -dans ce ridicule manteau qui sous l'effet du vent ressemblait à la cape de Bruce Wayne- m'avait déjà foutu la haine.

Quant à la clé dissimulée au creux de ce mur, c'est tout bonnement de l'imprudence, voire de l'inconscience. N'importe qui pourrait la trouver, l'utiliser et entrer.

Ça me fait chier !

Concernant l'épisode du mouflet, impossible de ne pas intervenir ! Des mois qu'il frappe sur la façade. Il était temps que tonton Cops lui apprenne les bonnes manières, je n'ai eu qu'à lui montrer ma plaque et lui demander s'il avait déjà visité une cellule pour qu'il disparaisse à la vitesse de l'éclair. Speedy Gonzales n'aurait pas fait mieux que ce morveux.

Mais le pire restait à venir... Le ballon n'était rien en comparaison de celui qui me narguait depuis mon arrivée. Cet usurpateur, ce provocateur, ce dangereux malfaiteur que l'on nomme aussi pull-over. En règle générale, ma concentration est à son comble quand je me plonge dans le travail, pourtant ce lainage aguicheur me déconcerte, met mes sens en alerte et causera ma perte.

Se ressaisir.

Ne pas se laisser étourdir.

Mais je ne sais pas mentir...

De retour dans la cuisine où les vieux meubles embaument la cire d'abeille, je reprends ma place sur cette chaise antique dont l'assise en paille dégomme mon fessier ô combien parfait. Encore une heure sur ce tape-cul et au grand dam de ces dames, ce ne sera peut-être plus le cas. Il

devrait y avoir des assurances pour ça ! Je gigote, tente de trouver une position confortable. En vain...

— OK. L'entracte est terminé, passons à l'acte deux, Bouchon.

La rousse, assise près de moi, me renvoie un sourire timide. Un sourire qui s'apparente à un merci. On n'allait tout de même pas se laisser enquiquiner par un gosse de dix ans ! Mon regard descend plus bas. Du plat de mes mains, je me frotte le visage, ferme les yeux afin d'oublier ce col roulé beige qui mériterait d'être coffré pour attentat à la pudeur. Je tente également de faire abstraction de ce délicieux parfum de biscuit à la cannelle tout droit sorti d'un four qui m'accapare dès qu'elle bouge. Mon pied remue nerveusement, je toussote, puis reprends mes esprits en sortant enfin le cliché de la Marina.

— Tiens. Voici la citation qui accompagnait le troisième corps. Elle était écrite au sol, sur les lattes du ponton, expliqué-je alors que je lui tends l'image. L'autopsie a révélé que le corps flottait depuis quelques heures seulement quand on l'a découvert, la phrase était donc pratiquement intacte à notre arrivée.

Gary s'empare doucement du document qu'elle analyse.

Sérieuse. Meticuleuse. Consciencieuse.

Le calme olympien à l'opposé de l'écrin.

Effectivement, sa réserve tenace est en total désaccord avec la surface. Il m'est impossible de détacher mon regard de cette chevelure désinvolte qui ressemble pourtant au pire des cataclysmes.

— Un coup de main pour la traduction ? demandé-je en jouant des sourcils.

Mon hôte relève son doux minois vers moi avant d'articuler le plus naturellement du monde :

— « Crains surtout le jugement de ceux qui te jugent au nom de celui qui a dit : ne jugez point¹⁶ ».

Interloqué, je croise les bras, me laissant tomber de tout mon poids sur le dossier de ma chaise. Cette nana est incroyable ! Elle déchiffre le latin comme l'aurait fait un moine bénédictin planqué dans son monastère. Elle qui observe le monde avec son masque d'incertitude. Toujours en retenue, toujours cachée derrière ses vêtements inattendus. Puis, au moment où l'on s'y attend le moins, son intelligence se manifeste. Telle une étincelle surgie de nulle part, un éclat jusqu'alors inconnu mais bienvenu, traverse ce visage ingénu.

Ses noires prunelles connectées aux miennes, je ne peux tenir ma langue plus longtemps pour approuver :

— Bravo, Professeur Olden !

Sa bouche abricot s'étire, ne reflétant nullement la fierté, juste la satisfaction de pouvoir apporter, de pouvoir aider. Aider autant que sa connaissance le permet. Je poursuis en pointant mon index sur la feuille.

— De prime abord, cette phrase paraît incompréhensible, mais mot à mot, ça veut dire qu'elle doit le craindre, lui, j'ai raison ?

— Oui et non. C'est à double sens, précise-t-elle. Dieu a dit « ne jugez point », sous-entendu « moi seul peut le faire ». Ici, notre criminel a anticipé le jugement du tout puissant, il l'a fait par le biais de *L'Ordalie*.

J'acquiesce d'un rapide hochement de tête.

— Abigail Donovan était une cartomancienne, continue Gary. Son activité ésotérique consistait à juger les gens ainsi que leurs actes afin de prédire l'avenir. Pas étonnant qu'il l'ait éliminée de cette manière.

— En effet. Ça colle. Et toi, Bouchon... Quel a été ton jugement la première fois que tu m'as vu ?

Elle cesse tout mouvement, déglutit avec peine.

Voilà qui est intéressant...

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas, se dérobe-t-elle en baissant les yeux.

Je grimace plus que de raison. En remarquant mon expression consternée, elle pouffe de rire. Après quelques secondes d'hésitation, la voici qui soupire.

— Tu m'as traitée de « ÇA » ! précise-t-elle en appuyant sur le dernier mot.

— « ÇA » ? Comment ça ? Je n'ai jamais dit « ÇA » ! Pourquoi j'aurais dit ça ?

Elle hausse les épaules, puis répond d'une petite voix espiègle :

— Peut-être parce que c'était ton... Jugement premier.

Je souris à sa réplique. Rejetant mon crâne vers l'arrière, je plante mes dents dans ma lèvre inférieure sans aucune discrétion. Elle se retient de rire. Ma question s'est retournée contre moi. Touché-coulé. L'arroseur arrosé comme on dit.

— OK, j'avoue. La première fois que je t'ai vue, je me suis demandé d'où tu débarquais. Mais, pour ma défense, je m'attendais à voir un homme.

— Un homme ?

— Ton dirlo nous avait annoncé : « le professeur Gary Olden ».

— Oh... Oui, ça arrive souvent, admet-elle tandis qu'elle replace une mèche de sa tignasse rebelle derrière son oreille.

Par réflexe, mon attention se focalise une fois de plus sur ses boucles folles avant de dériver vers le pull condamnable. Après une profonde inspiration, je juge en mon âme et conscience : Gary Olden est bel et bien une femme ! Pas de doutes là-dessus. Face à mon inspection peu délicate, elle se reconcentre aussitôt sur la photographie afin d'éviter mon œil insistant, pesant, puissant. Son attitude timorée me rend dingue.

Je veux l'aigrir et l'adoucir.

Je veux la glacer et l'enflammer.

L'affecter, l'intimider, être celui qui aura le pouvoir de colorer ses joues, de faire palpiter son cou, celui qui saura la pousser à bout.

— Allez... Gary, insisté-je en me redressant sur cette maudite chaise. Dis-moi la vérité. Avant que j'ouvre la bouche, quelle a été ta première impression quand tu es entrée dans le bureau du directeur ?

Sa tête pivote légèrement vers moi.

Hésitante. Réticente. Rougissante.

Je sais que je te plais, Bouchon ! Lâche-toi pour une fois...

À l'instant où elle s'apprête à prendre la parole, la sonnette se met à résonner. Une fois, deux fois, puis par saccades. Je grogne intérieurement. De toute évidence, un malade s'acharne sur ce pauvre bouton dont le son tapageur commence à me vriller les tympans.

— Tu attends quelqu'un ?

Mon hôte affiche une mine surprise, voire craintive.

— Non, répond-elle alors que les « ding-dong » sont subitement remplacés par des coups frappés contre le battant, l'obligeant à se précipiter pour aller voir.

C'est quoi ce bordel ?

Je me lève à mon tour, juste pour passer la tête dans le couloir. Je veux savoir qui maltraite cette porte avec tant d'obstination. De là où je me trouve, je vois Gary s'immobiliser. Elle ouvre doucement. Sur le seuil, s'impatiente un petit homme trapu d'une quarantaine d'années, mal rasé, mal fagoté et manifestement mal élevé. Bedonnant, il porte une chemise blanche sur un pantalon de costume bleu bien trop large, bien trop démodé. Le portrait craché d'Homer Simpson en beaucoup moins marrant, si j'en

juge par son faciès peu engageant. Au premier abord, il ne reflète que l'antipathie.

— Monsieur Sanders, bonjour. Je...

— Je vous avais dit de ne plus vous approcher de mon fils, Garcy ! démarre l'homme, au quart de tour en désignant la rouquine de son index menaçant.

— Il... Il tapait encore contre ma façade, et je...

Le Bouchon danse d'un pied sur l'autre, elle n'a pas le temps d'en placer une que Face de pet contre-attaque. Il commence même à hausser le ton, ce qui m'irrite fortement.

— Comme si ça allait changer quelque chose ! Cette baraque mériterait d'être rasée, elle fait tache dans le quartier. Vous aussi Garcy ! Vous n'êtes qu'une ratée ! Une...

Là, c'est la goutte d'eau. À grandes enjambées, je traverse le couloir avec la ferme intention de clouer le bec de ce gros con qui ne cesse de l'insulter. D'une lenteur savamment calculée, je me poste derrière la jeune femme, puis la contourne en jetant une œillade meurtrière à cet insecte répugnant que je rêve de piétiner. Ses iris ternes s'arrondissent au fur et à mesure que j'avance. Séparés de seulement quelques centimètres, celui-ci est obligé de relever son crâne dégarni pour me faire face, sa petite taille contrastant avec la mienne.

— La dame s'appelle Gary, trouduc ! dis-je, impassible, malgré la colère qui me terrasse. D'ailleurs, je ne vois qu'un seul raté ici, il porte un *pattes d'eph'* et des chaussures vernies.

Par automatisme, le pauvre type baisse la tête dans le but de vérifier.

Oui, c'est bien toi, Crétin !

— C'est vous qui avez fait peur à mon garçon ? À cause d'un ballon ? s'enquiert-il même s'il perd peu à peu de son assurance, des gouttes de sueur perlant de son front.

Alors comme ça, c'était son rejeton ! Beau voisinage à ce que je constate !

Je le fixe sans ciller, d'un regard aussi tranchant qu'une lame à raser.

— Écoute-moi bien, guignol. La prochaine fois que ton même frappera avec son ballon, c'est ta tête que j'exploserai contre cette façade ! Compris ?

— Cops..., murmure le filet de voix qui pose sa main sur mon épaule.

Le voisin avale sa salive, sa lèvre tremble légèrement. Il recule d'un pas.

— L'intimidation est pa... possible d'une amende, bredouille-t-il en tirant son col de chemise qui semble tout à coup trop serré. Je me... me verrai dans l'obligation d'appeler la police si...

Un éclat de rire m'emporte, lui coupant la chique. Pourtant, trois secondes plus tard, je recouvre mon expression implacable, celle qui aura pour conséquence de le faire pisser dans son froc des années 70.

— Te donne pas cette peine, vieux. La police est déjà là, affirmé-je en lui collant ma plaque sous le nez. Encore un mot et je t'embarque pour troubles à la tranquillité publique !

À la vue de mon insigne, sa bouche s'ouvre de manière démesurée, le rendant plus ridicule qu'il ne l'est déjà. La vue de mon arme toujours en place à ma ceinture n'arrange pas ses affaires.

— Je... Je vais...

— Je vais te dire ce que tu vas faire. Au lieu d'ennuyer la demoiselle, tu vas aller t'occuper de ton marmot. À cet âge-là, c'est important. Regarde ce que ça donne, les gosses livrés à eux-mêmes ! attesté-je en me désignant personnellement. Et si j'entends encore un seul « boum » contre ce mur dans les jours à venir, je te promets que ta gueule ressemblera à un Picasso.

Plus blanc qu'un linge, dévoré par la crainte, le voisin hoche la tête en un « oui » frénétique. D'un bruit de gorge étouffé, il tourne les talons en direction de sa baraque sans demander son reste. Tandis que je range ma plaque, je le suis du regard. Je tiens à m'assurer qu'il a bien compris le message. *Empafé* ! Avant de disparaître, il m'adresse un signe cordial.

— C'est ça, Homer Simpson... Va bouffer tes Donuts ! marmonné-je lorsque j'entends Gary rire timidement derrière moi.

— Homer Simpson ? lâche-t-elle, dubitative. Hum... Effectivement, maintenant que tu le dis...

Je découvre sa jolie frimousse, j'y devine la gêne, mais aussi le soulagement. Elle frotte ses paumes délicates l'une contre l'autre.

— Merci, Cops.

Mains dans les poches, je la rejoins, un rictus vainqueur au coin des lèvres. Joueur, je m'approche lentement, très lentement, au plus près d'elle. Jusqu'à sentir son arôme enivrant de cannelle, jusqu'à déceler sa respiration sans appel, jusqu'à deviner une lueur dans ses prunelles. Je lève un bras au-dessus d'elle, mes doigts agrippant fermement le chambranle. Un peu surprise, son dos s'écrase davantage contre l'encadrement en bois. Prisonnière, sans repères, victime de mon plaisir éphémère, de mon jeu

pervers. Il fait froid, néanmoins j'ai l'intime conviction qu'en ce moment-même, sa chaleur corporelle a grimpé en flèche. Je m'approche encore. En un souffle, j'affirme tout bas, inclinant légèrement la tête au creux de son oreille :

— Je mérite d'avantage qu'un simple merci.

Déconcertée, ses yeux débordants d'interrogations rencontrent soudain les miens. Je souris, hausse les épaules comme si la réponse coulait de source.

— Beh... J'ai mérité un second café, Bouchon !

Curieusement, elle se met à rire. Je ne m'y attendais pas. Moi qui par ma petite provocation pensait l'irriter, je l'imaginais me repousser, s'énerver - tel que l'aurait fait la plupart des femmes- elle me surprend encore. Cette fille est vraiment différente.

— Ça peut se faire, affirme-elle en passant devant moi afin de me guider.

Nous voici revenus au point de départ, dans cette pièce au style campagnard. Qui a dit que les meubles de cuisine rustiques apportaient une ambiance chaleureuse ? Que le responsable se dénonce sur le champ, j'y collerai un procès pour allégations mensongères. À la simple vue de la chaise paillée, j'en ai des sueurs. Je passe la main sur mon front, puis masse mes tempes pour affronter mentalement l'objet de cauchemar alors que Gary qui se tient dos à moi, met en route la cafetière.

— Tu peux t'asseoir, Cops, me dit-elle.

Je pince les lèvres plus que de raison en mitraillant du regard l'assise ancestrale. Je sais qu'on doit discuter « torture », mais on n'est pas obligés de pratiquer, bordel ! Maudite chaise qui essaie de me mettre au défi, à vouloir afficher sa supériorité. Madame se croit maligne juste parce qu'elle a au moins deux siècles. Au moindre mouvement suspect, je la dégomme pour en faire du petit bois. Je soupire de lassitude. La mort dans l'âme, je prends finalement place sur ce siège de supplice avec la plus grande prudence. La prof dispose la tasse brûlante devant moi sans se douter une seule seconde du risque qu'encourt mes fesses : celui d'être marquées à vie. Quel préjudice !

— Dis-moi, pourquoi tu laisses ce voisin t'insulter ? demandé-je afin de changer de sujet et oublier le rembourrage abîmé qui me laboure le postérieur au travers de mon jeans.

Durant un laps de temps, elle s'immobilise face au micro-ondes. Pendant que son lait chauffe, elle récupère son pot de cannelle en poudre.

— Je suis censée faire quoi d'après toi ? Il a beau être petit et insignifiant, il reste un homme, je ne suis qu'une femme, souligne-t-elle en posant sa boisson chaude sur la table.

— D'accord, mais... Tu n'as personne pour t'épauler ? Une famille, des amis ? Ou... un mec ?

Je l'observe mordiller sa lèvre inférieure tout en saupoudrant délicatement le nuage de lait qui forme une crème épaisse à la surface de cet affreux mug en porcelaine. Les petites mirabelles peintes qui en décorent l'émail me donnent le tournis. Ce suspense est sur le point de m'achever. Va savoir pourquoi, j'attends la réponse à ma dernière question avec une anxiété jamais égalée. Après avoir rabattu ses cheveux en arrière, elle s'autorise enfin à s'asseoir. Vu le confort rudimentaire du mobilier, normal qu'elle prenne son temps !

— Non, je n'ai personne, annonce mon hôte qui brise l'épaisse pellicule blanche parsemée de taches orangées à l'aide de la petite cuillère, plongeant et remuant le tout tel un tourbillon sans fin.

Face à cette image, mais aussi à la façon dont Gary se replie sur elle-même, j'ai le sentiment d'avoir brisé malgré moi quelque chose en elle, la faisant sombrer, se remémorer des souvenirs peu agréables. Je m'en veux, car je suis bien placé pour savoir ce qu'on ressent quand on se noie en remuant toute cette merde. Le bruit de la balle de Willy me paraissait finalement moins dissonant que le tintement régulier de l'objet métallique qui s'agite sans cesse sous mes yeux.

— J'ai toujours été solitaire, reprend-elle pour mon plus grand soulagement. Lorsque j'étais enfant, je préférais lire pendant que les autres jouaient dehors. À l'adolescence, c'était pire, je n'étais que la bonne élève de la classe, j'ai subi beaucoup de moqueries. Alors, je me réfugiais à la bibliothèque ou ici, chez mes grands-parents. Je m'y sentais bien, je m'y sentais... protégée. Je n'ai jamais eu d'amis fidèles ou sincères. Quant à ma famille...

Elle s'interrompt un court instant, puis lèche sa petite cuillère. Ce geste imprévu me fait arquer un sourcil.

— ... C'est compliqué. Nous sommes comme qui dirait... « en froid » depuis plusieurs mois. Mes parents n'ont pas accepté le fait que ma grand-mère me lègue cette maison. Je pense qu'ils imaginaient en tirer un bon prix. Peut-être que je la vendrai un jour, mais pour le moment, c'est chez moi. Quant au reste... non, je n'ai pas de petit-ami.

Je devrais m'en foutre complètement, pourtant l'entendre de sa jolie bouche me provoque une certaine satisfaction.

— Tu aurais bien besoin d'un homme, affirmé-je, feignant l'indifférence tandis que j'attrape la tasse de café afin d'en boire une gorgée.

— Il y a deux ans, j'ai rencontré un garçon, Jeffrey. Il travaillait à la bibliothèque, toutefois ça n'a pas marché. Donc, non, Lieutenant Cops, je n'ai personne.

À son intonation proche d'une conclusion, j'en déduis que je n'en saurais pas davantage. Je n'en ai pas besoin. Un mec qui s'appelle Jeffrey est forcément con comme un fer à souder. Sa famille aime bien plus l'argent que les gens, et les amis, difficile de s'en faire si on ne rentre pas dans les cases. En résumé, la vie de Garance Olden est aussi vide que son frigo.

— Il était temps que j'arrive, conclus-je sur un ton qui se veut logique, un ton qui a le don de la faire sourire, une fois encore.

Je la regarde. Longuement.

En vue de masquer son embarras, elle avale la moitié de son breuvage épicé.

— Bien... Euh.... Si on reprenait, me propose-t-elle, non sans essuyer ses lèvres avec une serviette en papier qu'elle chiffonne deux secondes plus tard.

— Oui. On a assez perdu de temps à écouter tes *dramas* !

Son front qui se plisse, sa bouche qui prononce un « OH ! » choqué... L'ensemble est à mourir de rire. Le sourire que j'essaie de réprimer tant bien que mal n'a pas l'effet escompté. Au lieu de se fâcher, elle se marre et va jusqu'à me lancer sa serviette réduite en boule. Je ne tente même pas d'esquiver son ridicule projectile, préférant me concentrer sur ses yeux pétillants. Ces yeux qui malheureusement vont reprendre leur sérieux dès que j'aurais extirpé le prochain cliché de cette foutue pochette.

— Tu es insondable, Cops !

— C'est un mot de plus de deux syllabes, je prends donc ça comme un compliment. Tu es prête pour la quatrième citation ?

Elle acquiesce silencieusement.

Empli d'appréhension, je m'empare de l'image prise sur les lieux du meurtre de Rosie Tyler. Son corps ensanglanté inerte. Sa bouche pendante ouverte. Sa poitrine déchirée offerte. Nue sur ce lit d'hôpital, l'objet de torture en fer empalant ses seins, c'est une infirmière qui l'a découverte. Sur la porte de cette pièce faiblement éclairée et à la puanteur sans pareil, le

charbon était présent, mais diffus. Cinglant. Menaçant. Oppressant. Les lettres s'estompaient, affluaient tel un venin qui se répand lentement, qui nous met en garde sur les prochains crimes à venir. Insouciant, Gary attrape la photographie, puis commence à traduire les mots latins :

— « Le visage du monde se farde de plus en plus. L'artifice l'envahit à mesure que l'homme s'en rend maître¹⁷ ».

— Oui, c'est la traduction exacte, et ça correspond tout à fait à ton idée de Nature Originelle puisque Rosie Tyler avait subi une augmentation mammaire dans cette clinique privée. C'est ici qu'elle rendait visite à son chirurgien.

— La phrase démontre que nous agissons en maître sur notre corps à travers des actions factices, ajoute-t-elle. Montre-moi la dernière, Cops.

— Impatiente ? plaisanté-je tandis que je cherche la feuille, celle qui affiche la citation tracée sur la moquette du salon de la dernière victime. La voici, Professeur.

Du bout des doigts, Gary me prend des mains le document. Je m'aperçois qu'elle marque un temps d'arrêt lorsqu'elle entrevoit mon tatouage, ou du moins une partie. Le reste qui s'étend sur la totalité de mon bras étant dissimulé par la manche de mon t-shirt. Je retire ma main, replace instinctivement le tissu qui recouvre mon poignet. Cependant, la rouquine s'abstient de tout commentaire, reportant son attention sur la photographie. La curiosité est un vilain défaut et, vraisemblablement, il ne fait pas partie des siens. Combien de nanas m'ont cassé les noix pour savoir ce qu'il représentait ou encore pour pouvoir l'admirer en détails. Elles ont été reçues !

— « *A herbarum hortorum multitudinem invasit, cuius est...* », chuchote la jeune femme dans un premier temps pour en donner une traduction à voix haute la seconde suivante. « Un jardin envahi d'innombrables mauvaises herbes prive de sommeil celui à qui il appartient¹⁸. » Hum... La citation se rapporte totalement à *La Fourchette hérétique* qui est un objet de torture empêchant la victime de s'endormir. Étrange que l'autopsie n'ait pas révélé la présence de somnifères dans le corps, ça aurait expliqué beaucoup de choses.

— Ouais... Ce que j'ai aussi du mal à comprendre, c'est cette métaphore de « mauvaises herbes ». Parce que d'après son entourage, Margaret Wilcox était une employée de banque modèle, une fille aimée de ses parents, elle avait un cercle d'amis qu'elle côtoyait régulièrement, rien qui ne puisse la

qualifier de mauvaise graine. J'ai demandé à rencontrer sa meilleure amie, il doit forcément y avoir un lien. On est sans doute passé à côté de quelque chose.

— Quel dommage que Monsieur Watkins ne soit pas là pour nous aider..., dit Gary, pensive.

— À ce sujet, mon collègue est allé à l'hôpital lui rendre visite, annoncé-je alors que la jeune femme me fixe tout à coup avec inquiétude, comme si elle craignait le verdict. Ils... Les médecins ne sont pas très optimistes.

Posant les coudes sur la table, la tête entre ses mains, elle semble réellement triste. Une position qui souligne encore plus sa fragilité, Je reste là, sans trop savoir quoi faire au moment où elle se redresse, l'index pointé en l'air.

— Je crois que j'ai un bouquin qui évoque *La Fourchette hérétique* ! déclare-t-elle en bondissant sur ses jambes. Il est dans la bibliothèque du salon, je reviens.

Elle ne lâche jamais l'affaire. Sa ténacité me plait bien, je l'admets. J'en connais à la brigade qui devraient prendre exemple ! Profitant de son absence pour bailler à ma guise, je balaye l'espace du regard quand le bip de son téléphone qui se trouve près de moi annonce l'arrivée d'un sms. Certes, la curiosité ne fait pas partie de ses défauts, ce n'est pas le cas de tout le monde. L'air de rien, je jette un œil sur l'écran.

[Coucou, ma puce. N'oublie pas notre dîner demain soir. Je passerai te prendre vers 20h00. Bisous.] **Dany**

D'OU IL SORT LUI ?!

Personne.

Pas d'amis.

Pas de petit-ami non plus.

C'est qui ce Dany ?

Il l'appelle *ma puce* et elle doit passer la soirée avec lui demain. Je dois sûrement afficher une mine dure, celle d'un homme en colère. « *Personne* » qu'elle a dit. Mon cul !

Mon cul qui actuellement est en compote.

Menteuse qui m'a foutu les nerfs en pelote.

Fichus poils de carotte !

RAPPORT DE POLICE :

Être soi-même la victime d'un mensonge.

Comparable au passé dans lequel on replonge.

Hors de question de revivre ces souvenirs qui me rongent.

Mais n'est-ce pas déjà trop tard, ne suis-je pas fou d'avoir envie d'une rallonge ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

OceanofPDF.com

GARY

Encore un trait de khôl noir estompé sur ma paupière et je serai prête. Il est rare que je me maquille avec autant d'application, mais j'ai promis à Dany de faire un effort ce soir. S'il n'en tenait qu'à moi, je serais déjà dans mon lit, un paquet de cookies en mains, à visionner un western ou un cartoon. Je pourrais aussi lire un roman, un manuel d'Histoire, me concentrer sur des recherches... *Crotte !* Au lieu de ça, je vais à un dîner d'anniversaire, un samedi soir. Un dîner où je ne connais pratiquement personne.

Face au miroir de la salle de bains, je contemple mon reflet, d'une moue perplexe. Je porte une chemise vert pomme par-dessus un jean *boy-friend*. Cheveux lâchés, j'ai fait de mon mieux afin de les discipliner. Grand-mère disait que j'étais jolie, que même si la plupart des rousses ont les yeux clairs, moi j'avais hérité de ses iris aussi noires que l'ébène. Une teinte qui contraste avec la blancheur de ma peau parsemée de légères taches de rousseur ici et là. Cependant, pour être tout à fait objective, je ne fais pas l'unanimité auprès des hommes, il n'y a pas foule au portillon comme on dit. Je ne suis ni grande, ni fine, et la séduction ne fait pas partie du package. Pourtant, depuis quelques jours, une question ne cesse de me hanter : est-ce que je lui plais ? Il est parti si subitement hier après-midi... Au moment où je regagnais la cuisine avec mon bouquin, Cops était debout en train de ranger les documents à l'intérieur de sa pochette. Prétextant une urgence à la brigade, il est passé devant moi sans même un regard, a enfilé son blouson dans le couloir en me lançant : « *je te tiens au courant de la suite* ». Le bruit sec de la porte d'entrée qui a claqué m'a laissée sans voix. Je me suis demandé quelle mouche l'avait piqué. Urgence ou pas, il aurait pu dire au revoir ou faire preuve de politesse. Politesse... Je secoue la tête, désabusée. On parle de Cops, là. Un flic prétentieux, irrespectueux, imprévisible. Malgré tout, j'ai réussi à entrevoir d'autres facettes telle que sa générosité, ou encore sa bienveillance, il fallait juste gratter un peu l'écorce.

Se tenir droit, pour les humains comme pour les arbres, ce n'est pas forcément évident. Quand l'arbre se doit de rester debout, de résister, de se protéger, il fabrique plus de couches en surface, plus d'écorce. Épaisse,

craquelée, fissurée, il suffit de lire sur leur « peau » pour comprendre leur histoire. J'ai l'intime conviction qu'il en est de même concernant Cops. « *Un gosse livré à lui-même* » a-t-il sous-entendu lors de son échange musclé avec le voisin. Je me demande bien dans quel contexte il a grandi, mûri, ressenti, subi... Toutes les petites choses de sa vie qu'il évoque brièvement pour les dissimuler la seconde suivante... comme son tatouage. Ces lignes noires tortueuses qui semblent partir du creux de sa paume, s'insinuer entre le pouce et l'index, recouvrir ensuite l'intérieur de son poignet. Le chemin tout tracé se poursuit sûrement le long de son bras... Peut-être même plus haut... Je ne sais pas. À une ou deux reprises, mon esprit s'est envolé ; j'aurais voulu m'approcher, le découvrir, l'étudier en prenant mon temps...

Saperlipopette !

La grande comtoise du rez-de-chaussée sonne ses vingt coups. Dany ne va pas tarder, il est toujours très ponctuel. Je devrais déjà être prête. Au lieu de ça, je rêve en pensant à Cops. Je tape du pied. Attitude semblable à celle d'une fillette de huit ans. Je peste d'agir ainsi.

Est-ce que je lui plais ? Pfff...Bien sûr que non !

Il doit probablement aimer les blondes entreprenantes, les brunes piquantes et pas... « ça » ! Certainement pas les femmes comme moi...

Les rouquemoutes intelligentes.

Les têtes de citrouille inélégantes.

Les « poils de carotte » imprudentes.

En rageant, je sors de la salle de bains, éteins le plafonnier, puis descends l'escalier quatre à quatre. J'enfile mes Converse montantes -inutile d'en défaire les lacets, elles sont si usées que je les passe sans effort- au moment où j'entends le moteur du 4x4 qui se gare devant la maison. Je prends mon sac militaire, à l'intérieur duquel je fourre rapidement mon portefeuille ainsi que mon portable. Un gros gilet blanc à capuche vient compléter ma tenue avant que je ne ferme la porte à l'aide de la clé replacée aussitôt dans la fissure. Même si je me dépêche, le froid, fort présent ce soir, m'oblige à resserrer les pans de ma laine, le temps de parvenir jusqu'au véhicule noir.

— Salut, ma puce, lance Dany muni de son sourire éclatant dès l'instant où j'ouvre la portière.

Je m'installe à ses côtés sur le siège passager tandis qu'il ajoute :

— Dis donc, on s'est mis sur son 31, ce soir, Mademoiselle Olden !

— Salut, réponds-je en lui claquant un bisou bruyant sur la joue avant de clipser la ceinture de sécurité. Oui, tu as vu, j'ai fait mon maximum. Tes invités sont tous arrivés ?

Un coup d'œil au rétroviseur, Dany passe la première et se met en route.

— Non, pas encore. Une partie seulement.

— S'il te plaît... Dis-moi qu'on ne sera pas nombreux...

Je le fixe avec appréhension. Son silence ajouté à ses yeux noirs qui restent rivés sur la route ne me rassurent pas, bien au contraire.

— Allooo, la Terre !!! m'exclamé-je tout haut dans le but de le faire réagir.

Ma technique fonctionne, il glousse instantanément.

— Relax, Gary, il n'y aura qu'une vingtaine de personnes.

Il me toise tandis que je m'écroule sur mon siège comme si cette réponse annonçait le pire, comme si je portais soudain tout le poids du monde sur mes épaules.

— Franchement, je ne te comprends pas ! reprend-il. Tu parles sans problème devant une centaine d'étudiants chaque jour, mais te retrouver au milieu d'une vingtaine d'amis, ça te panique...

— Ce sont TES amis !

— Si tu voulais passer un peu plus de temps avec nous, ça pourrait aussi devenir les tiens.

Je lève les yeux au ciel, appuie alors ma tempe contre la vitre glacée, préférant observer la vue nocturne du centre-ville qui défile. Quel mal y a-t-il à être une solitaire ? Quel mal y a-t-il à aimer ça ? Je suis lasse d'entendre ce genre de discours en permanence.

— Hey, ma puce... Je ne dis pas ça pour t'ennuyer. Tu es ma cousine, ma seule famille. J'aimerais te savoir moins seule. Tu ne vois jamais personne...

— C'est faux ! rétorqué-je en me retournant vivement vers lui.

— Ah oui ? Tu vois qui en dehors des gens de la fac ?

J'ouvre la bouche, puis la referme tout en baissant les yeux. Va savoir pourquoi le visage de Cops apparaît dans mon esprit. Aussi, je préfère me taire. Dany sourit, bien content d'avoir raison. C'est souvent le cas d'ailleurs... Blasée, je reporte mon attention sur le bitume, droit devant moi.

— Au fait, Gary... euh... Ne t'énerve pas, mais... Mitchell sera là.

Sur ces mots, ma tête pivote lentement dans sa direction. Très lentement. Je grimace. Même si je m'en doutais un peu, je me disais que par une intervention divine, il aurait pu être retenu au boulot. *Raté...* Mitchell Randal. Un des plus anciens amis de Dany. Après le lycée, il a fait de hautes études commerciales. Aujourd'hui analyste financier, il rafle en un mois ce que la plupart de la population peine à gagner sur une année. Beau garçon, cultivé, galant en toutes circonstances, mon cher cousin voit en lui un parfait petit-ami. Il y a longtemps que Mitchell me tourne autour, je ne saurais dire si je lui plais réellement ou s'il veut juste rendre service à un ami de longue date. Une chose est sûre, il est prêt à tout pour me faire découvrir sa passion : l'Opéra. Décidément, cette soirée promet d'être longue. En voyant ma mine consternée, mon chauffeur tente de se justifier :

— C'est mon plus vieux pote, Gary. Normal qu'il soit présent pour les vingt-cinq ans de Linda.

Je lui fais grâce d'éventuelles remarques car je ne suis pas dupe. Je coinçois qu'il invite son meilleur ami à l'anniversaire de sa femme, mais il nourrit surtout l'espoir de me voir tomber dans ses bras. Cela n'est guère envisageable. Depuis tout ce temps, il devrait se faire une raison... Néanmoins, je ne veux pas gâcher sa soirée, alors je le rassure :

— Ne t'en fais pas, je suis bien élevée, pas comme...

Cops !

Je m'interromps soudain.

— Comme qui ? demande Dany.

— Non, rien.

Je secoue la tête, passe une mèche de mes cheveux derrière mon oreille pendant que mon cousin s'engage sur *Lowell Street*, une jolie avenue dans le quartier de *Spring Hill* où lui et son épouse se sont installés, il y a environ un an. Vu la longue file de voitures stationnées devant chez lui, j'en déduis que nous sommes les derniers. *Génial...* À travers la vitre, je peux déjà distinguer un groupe qui occupe la petite terrasse à l'avant de la maison, un verre ou une cigarette à la main. Dany se gare à son tour sur sa place réservée. Le brun me lance une œillade amusée -il se doute bien des efforts qu'il m'en coûte de venir à ce genre de soirée- puis sort après m'avoir lancé gaiement : « En piste, ma puce ! ».

Avec tout mon courage, je descends du 4x4, passe mon sac sur l'épaule et souffle un grand coup avant de me blottir contre mon cousin. L'un près de l'autre, nous montons les trois marches qui mènent à la demeure dont la

façade est entièrement recouverte de planches en bois blanc, posées à l'horizontale. Construction typique dans cet endroit de la ville. Les lanternes murales éclairent suffisamment, me permettant ainsi de mettre un nom sur quelques visages familiers : les collègues de travail de Linda accompagnés de leurs conjoints respectifs ainsi que deux couples de voisins qui vivent en face. Dany est accueilli chaleureusement par des cris peu discrets. Il se détache de moi afin d'aller les saluer comme il se doit. Je reste là, un faux sourire figé sur ma bouille de pantin. *Seigneur... Je veux rentrer à la maison !* Un signe timide de la main vers tout ce petit monde et me voilà -passant par la baie vitrée- en sécurité à l'intérieur. Enfin... c'est ce que je croyais, car au milieu du salon décoré de guirlandes et de ballons, il y a autant d'invités, si ce n'est plus.

Une vingtaine de personnes... Mon œil !

Nos hôtes ont dressé un buffet sur leur table de salle à manger qui a l'air très appétissant. Il me semble discerner du *Annie Lennox* en fond sonore, cependant impossible de l'affirmer vu le bruit ambiant. Mes yeux balayent l'espace à la recherche de la maîtresse de maison.

— GARY COOPER ici, présente ! crie une voix caverneuse juste derrière moi qui me fait sursauter.

Norman Peels. Un autre ami de Dany, ils jouent au football ensemble. Conversation stérile. Humour douteux. Le géant blond bodybuildé ne trouve rien de mieux à faire que de citer tous les Gary de la création à chaque fois qu'il me voit. Apparemment, ça l'amuse beaucoup. Au moins, il ne s'ennuie pas. En revanche, je me demande comment sa copine peut le supporter...

— Bonsoir, Norman. Sais-tu où est Linda ?

— Dans la cuisine avec ma nana, dit-il en se caressant langoureusement le torse.

Bonté Divine, pourquoi fait-il ça ? Pour me faire remarquer ses épouvantables pectoraux disproportionnés ? On ne voit que ça ! Un rictus furtif se dessine au coin de ma bouche. J'imagine la scène si Cops était ici, à mes côtés. Il dirait à Norman qu'il serait le modèle idéal pour une pub de boisson protéinée au praliné. Ou bien, il lui demanderait s'il n'est pas la malheureuse victime d'une allergie à cette bière qu'il descend à grandes goulées. D'une main sur le visage, je me cache, de peur qu'il ne surprenne mon expression amusée. Je le remercie, puis le contourne afin de poursuivre mon chemin.

— À ton service GARY OLDMAN ! beugle l'énergumène hilare.

Quand je disais que cette soirée allait être longue...

Je souris poliment à quelques inconnus que je croise quand j'accède enfin à la pièce d'où émane une délicieuse odeur de biscuit au chocolat.

— GARYYY !!! crie Linda dès qu'elle me voit apparaître.

La jolie métisse se jette dans mes bras, m'enlaçant avec enthousiasme. Toujours souriante. Toujours accueillante. Je pense sincèrement que mon cousin n'aurait pas pu trouver meilleure moitié. Je lui rends son accolade tout en lui souhaitant un joyeux anniversaire. C'est alors qu'elle se recule et me fixe de ses yeux noisette devenus tout à coup menaçants :

— Toi et ton cousin, vous ne payez rien pour attendre !

J'éclate de rire. Linda fait allusion à son cadeau. Voilà plusieurs années qu'elle rêve de faire un saut en chute libre. Nous nous sommes donc cotisés avec Dany en vue de le lui offrir.

— Mon Dieu, Gary... Merci ! Mais, je ne sais pas si j'en serais capable.

— Tu n'as plus le choix, répliquée-je d'un ton joueur. Tu vas le faire.

— Et comment qu'elle va le faire !

Nous nous tournons à l'unisson pour sourire à Dany qui débarque dans la cuisine. Il embrasse Linda rapidement, s'empare ensuite d'un torchon afin d'ouvrir le four. Avec maîtrise, il en sort trois gros gâteaux au parfum de cacao. Ses manies de Chef ne le quittent jamais. D'un signe du menton, je salue Emily, la copine de Norman, qui n'a pas décroché un mot depuis mon arrivée. Apparemment, elle préfère se repoudrer le nez devant son miroir de poche. J'ôte alors mon gilet, le pose sur l'une des chaises hautes de l'îlot situé à ma droite, procédant de même avec le sac à dos. Alors que les deux amies reprennent leur discussion, je croise les bras, me rapproche doucement de mon cher cousin en le fixant, les lèvres pincées. Celui-ci s'immobilise :

— Quoi ?

— Une vingtaine de personnes, hein ?

Mains sur les hanches, sourire en coin, il me fait face.

Un duel de regards se met en place.

— Oui, une vingtaine de personnes... et leurs conjoints, se justifie-t-il.

Je baisse les yeux en premier.

Je n'avais aucune chance de gagner.

— Bonsoir, Garance.

Le clou de la soirée :

Cette voix enjôleuse qui vient de se manifester.

Alors que je relève peu à peu la tête, je jette un coup d'œil sévère à Dany. À l'inverse, celui-ci semble ravi de la partie qui s'annonce. Il a abattu sa dernière carte. *Traître !* J'inspire profondément, puis me retourne pour m'adresser au nouvel arrivant. Pantalon de costard noir, cravate grise sur chemise bleu pâle impeccable, le jeune homme est appuyé nonchalamment contre le chambranle, dans une posture digne d'un grand séducteur, un verre de punch à la main. Le large sourire comparable au chat du Cheshire qui m'est destiné me donne envie de m'enfuir en courant. Toutefois, je reste là, les pieds englués au sol.

— Bonsoir, Mitchell, salué-je d'un air qui, je l'espère, paraît des plus naturels.

— Comment vas-tu ? demande-t-il en se rapprochant.

— Elle a peur de s'ennuyer, déclare Dany. Mais, je lui ai dit que tu t'occuperais d'elle. Pas vrai, mec ?

Je vais le tuer ! Je vais tuer mon seul cousin !

— Avec plaisir, compte sur moi, assure son ami sans me quitter des yeux.

— Bon, vous venez ! s'impatiente Linda. Il est temps de goûter les bons petits plats du chef Olden.

Nous sortons tous de la cuisine. Effectivement, j'ai moi-même l'estomac qui commence à gargouiller. Cela me rappelle qu'il est impératif que je remplisse mon frigo très vite, bientôt les biscuits de dépannage seront notés eux aussi, aux abonnés absents.

Pareil aux autres convives, je m'avance vers le buffet, suivie de près par celui qui, je le sens, va prendre son rôle de chaperon très au sérieux. Tout à coup, la musique s'arrête. S'emparant d'une coupe de champagne, Dany la fait tinter à l'aide d'une petite cuillère pour obtenir le silence. Nous l'écoutons porter un toast aux vingt-cinq ans de celle qui partage son quotidien. Tour à tour reconnaissant, touchant, aimant. Le couple clôt le spectacle par un doux baiser sous nos applaudissements. Je mentirais si je disais que je ne les envie pas... La solitude fait partie de ma vie depuis toujours. Certes, je ne m'en plains pas, loin de là, j'aime ça. On a tous nos moments de solitude, néanmoins, celle-ci peut parfois devenir insidieusement perfide. Douce et sournoise, elle s'applique à créer un vide. Un vide dont le cœur est la cible. Un vide invisible pourtant si grand, si important. Et comme toute femme normalement constituée, on espère qu'un jour, quelqu'un viendra le combler.

— Qu'est-ce que tu veux boire, Garance ?

J'émerge doucement de mon mutisme sous le regard bleu de Mitchell. Son attention semble à présent dirigée sur mes cheveux, lesquels ne passent jamais inaperçus, j'en suis consciente. En ce qui le concerne, je n'arrive pas à savoir s'il les aime ou non. Pour Cops, c'est différent ; j'ai la sensation qu'il regarde ma chevelure comme s'il s'agissait d'une grande enquête. Un mystère qu'il paraît viser, analyser, mémoriser et j'aime assez être l'objet d'une telle réflexion. Cela dit, la dernière fois, son intérêt ne semblait pas porté uniquement sur mes cheveux... Je secoue la tête, il faut que j'arrête de penser à ce flic !

— Euh... Je vais prendre un jus de fruits.

Avec sa galanterie sans bornes, le bellâtre regagne le buffet afin de me servir un verre qu'il me ramène aussitôt. Je le remercie et trempe mes lèvres dans la boisson orangée qui me paraît bien acide ce soir.

— Beau discours, n'est-ce pas ?

La question de Mitchell n'en est pas vraiment une. C'est seulement sa manière d'engager la conversation. Je hoche la tête pour approuver ses dires.

— Oui, Dany a toujours été un très bon orateur.

— Secret de famille...

Sourcils arqués, j'attends une explication de sa part.

— Ton cousin m'a dit que ça se passait bien pour toi, à Harvard.

— Oh... Oui. Je commence à trouver mes marques.

— En tous cas, tu es rayonnante !

Et pétrifiée.

Et muette.

Et lassée.

En guise de réponse, il n'a droit qu'à un sourire gêné.

— Goûtez-moi ça, les tourtereaux, s'exclame Dany qui se matérialise devant nous avec un plateau rempli de mini sandwiches qui ont l'air succulent.

Je m'empare de l'un d'eux car je suis affamé, mais le terme de « tourtereaux » me reste en travers de la gorge. L'ami de mon cousin déguste à son tour un petit pain au saumon, initiative qui a le mérite de le faire taire durant quelques secondes. Toutefois, cela ne dure pas assez longtemps à mon goût.

— Tu as vu le programme des spectacles ce mois-ci, Gary ? Ils vont présenter *La Traviata*, c'est un grand opéra de...

Seigneur, il remet ça... Et en plus, il me prend pour une inculte ! Bien évidemment que je connais cet opéra de Verdi adapté d'un roman d'Alexandre Dumas, j'ai dû lire « *La dame aux camélias* » à l'âge de seize ans. Je suis persuadée que lui-même n'a jamais entendu parler de l'œuvre originale. Son monologue argumenté destiné à me rallier à sa passion me fait décrocher. C'est au-dessus de mes forces. Je préfère encore me concentrer sur la chanson d'*Elton John* qui passe en fond ou observer Norman qui, un peu plus loin, jongle avec des cacahuètes sous les encouragements d'une poignée d'invités. Sa dulcinée blond platine dont le débardeur fuchsia laisse entrevoir plus de peau que de tissu ricane dès qu'il en réceptionne une dans sa bouche.

— ... ça te dit ?

Mes paupières tressautent. La question de Mitchell me fait revenir sur terre.

— Pardon ?

Celui-ci me sourit, se rapproche au plus près de mon oreille. Il s'arrête là, l'endroit même où la voix de Cops, semblable à du miel, n'était que chuchotement l'autre jour. Même si je n'en ai rien montré, la proximité de l'inspecteur m'avait complètement déstabilisée, alors qu'ici, ce n'est pas le cas. C'est même tout l'inverse. Je ne ressens rien hormis la forte odeur d'after-shave au menthol qui émane de sa mâchoire rasée de près.

— Veux-tu m'accompagner à cette représentation samedi prochain ? me propose-t-il sur un ton langoureux.

Je me recule, un peu gênée, pour rencontrer ses iris clairs emplis d'espérance. Il me ferait presque de la peine, mais quelque chose chez lui me dérange, je n'arrive pas à savoir s'il est sincère ou s'il veut simplement faire plaisir à Dany.

— Euh... samedi prochain, il me semble que je suis prise, Mitchell. Je...

— Hé, mec ! Tu peux venir m'aider à sortir les caisses de bière, lance mon cousin en s'adressant à son ami juste après avoir déposé un plat de brochettes en bout de table.

Il y a un bon Dieu et il tombe à pic !

Je n'ai rien de prévu samedi prochain. Ni le samedi suivant d'ailleurs, néanmoins je préférerais encore faire un duel de cacahuètes avec Norman plutôt que d'aller à l'Opéra avec le trader de Boston !

— Je reviens, s'excuse celui-ci en posant son gobelet sur la nappe blanche avant de rejoindre Dany qui part en direction du cellier.

Je souffle profondément tout en observant les alentours, quand Linda et Connie viennent se joindre à moi. Connie travaille elle aussi comme cuistot au *Little Hunger*. Ce soir l'établissement est exceptionnellement fermé, donc les employés sont là.

— Hello, Gary, tu passes une belle soirée ? me demande la petite blonde réputée pour sa gentillesse.

— Bonsoir, Connie. Oui, c'est très réussi.

Une fois n'est pas coutume, je suis polie. Mais, de là à dire que je passe une « belle » soirée...

— On n'osait pas venir te déranger en si bonne compagnie, ajoute Linda avant de mordre dans une part de pizza au fromage.

— Il faut admettre qu'il est vraiment séduisant, réplique l'autre jeune femme.

— Vous parlez de Mitchell ? demandé-je en fronçant les sourcils.

— Qui d'autre ici est aussi charmant ? Bon, à part mon mari bien sûr, plaisante Linda. Tiens, quand on parle des loups, les voici.

En effet, je vois les deux hommes revenir, les mains chargées de caisses qu'ils déposent au sol, près de la grande table. Dany ouvre un premier carton pour en sortir les bouteilles. Nous les observons discuter, plaisanter, servir leurs copains... Je constate que Mitchell me jette quelques coups d'œil de temps à autre, pour le moins embarrassants.

— Gary, il n'arrête pas de te regarder, souffle Connie, les joues en feu.

Je grimace face à sa réaction digne d'une collégienne. S'il lui plaît tant, elle n'a qu'à aller elle-même à l'Opéra ! Je m'apprête à lui en faire la suggestion lorsqu'elle enchaîne :

— Bonté Divine, il a des yeux d'un bleu, on pourrait s'y noyer...

Je pouffe de rire, évitant de justesse de m'étouffer avec un sandwich. *S'y noyer ! Pfff...* Qui aurait envie de boire la tasse et de couler à pic ?! Je toussote, plante mes dents dans ma lèvre inférieure. Je tente de cacher mon amusement. D'où me viennent ces répliques cinglantes ? J'ai l'impression que Cops déteint un peu trop sur moi...

Soudain, le volume de la musique monte d'un cran. Norman crie à tue-tête en entendant *Boogie Wonderland*. Nul doute, il aime le disco ! Monsieur muscles se précipite au centre de la pièce pour nous faire profiter de ses talents de danseur -amateur aviné serait plus juste- avant d'être

rejoint par une bonne partie des invités. Quant à moi, toute cette agitation me donne envie de déguerpir le plus loin possible. Pire qu'une puce, Connie s'agite sur place, puis nous abandonne, se mêlant aux fêtards tandis que Linda me souffle à l'oreille qu'elle file en cuisine quelques minutes. La lumière diminue, des spots colorés viennent zébrer la pièce en rythme avec la musique. Je croise les bras, m'appuie contre le mur. Seul un sourire de façade étire mes traits, il faut faire bonne figure... Je perçois Dany se joindre à la masse en délire. Mitchell, lui, revient sur ses pas, ses yeux rivés aux miens. *Crotte !* Son regard ne me dit rien qui vaille. S'il me demande d'aller jouer la fièvre du samedi soir sur la piste, je prétexte illico une envie de faire pipi ! Je déglutis au fur et à mesure qu'il s'avance. À présent face à moi, il me tend la main.

— Tu dances avec moi, Gary ?

Alerte rouge !

Je reste plantée là comme un poireau, bouche ouverte, à observer ses doigts manucurés, lesquels sont pour moi synonymes de « tentacules effrayantes ».

— Euhhh... peut-être tout à l'heure, il faut... il faut que j'aille aux toilettes.

Réplique archi nulle.

Attitude ridicule.

Pourtant, je le quitte sans scrupules.

Une fois dans la salle de bains, je souffle en fermant la porte sur laquelle je m'adosse une minute, les prunelles fixées au plafond. Je me sens épuisée, aussi j'apprécie ce calme. Je m'avance vers le miroir, arrange mes cheveux bien qu'il n'y ait pas grand-chose à faire. Combien de temps cette soirée va-t-elle encore durer ? D'autre part, je me demande quelle heure il est...

Un peu plus tard, je sors de ma cachette et prends la direction de la cuisine pour jeter un œil à la pendule. Les aiguilles affichent 22h38. Je découvre Linda, en train de découper les cakes au chocolat, aidée de l'une de ses voisines.

— Vous voulez un coup de main ? proposé-je dans l'espoir d'obtenir un « oui » qui me ferait éviter la foule en liesse.

— Oh ça va aller, Gary, me répond mon hôte. Par contre, ton téléphone n'arrête pas de sonner.

— Pardon ?

— Ton téléphone, répète-t-elle en désignant mes affaires.

Mon téléphone qui sonne ? Cela m'étonnerait fort. Jamais personne ne m'appelle. Curieuse, j'ouvre mon sac au moment où Dany fait irruption dans la cuisine sans cesser de se déhancher. Sa joie me tire un rictus. Je sors mon portable et visualise l'écran.

Saperlipopette !

Mes yeux s'arrondissent. Mon cœur se met à battre. J'ai la sensation qu'il bat plus fort que les pulsations de la musique provenant de la pièce d'à côté.

Trois sms.

Trois appels en absence.

Un message vocal.

Le tout du même numéro.

Cops.

Je fais défiler les sms qui se suivent à quelques minutes d'intervalle.

20h32 : [Salut, Bouchon. Tu es là ?]

21h03 : [Visiblement, tu es occupée...]

22h12 : [OÙ ES-TU, MERDE ?!]

— Gary ? Gary !

Je relève vivement la tête en dévisageant celui que je connais depuis l'enfance.

— Y a un problème ? demande Dany qui, apparemment inquiet, a repris son air sérieux.

L'iPhone pressé contre moi telle une ado qui aurait quelque chose à cacher, je secoue la tête.

— Non, pas du tout. Je... Je reviens.

Ma réaction n'est pas mature pour un sou, mais là, tout de suite, il faut que je sorte. Rapidement, je passe devant mon cousin, lequel plisse le front, afin d'ouvrir la baie vitrée qui donne sur le jardinet à l'arrière de la maison. Je referme aussitôt derrière moi, puis descends les quatre marches. Besoin d'un peu d'intimité et de silence. Mes Converse rouges s'enfoncent à même la pelouse humide. Grelottant, dans la semi-obscurité, je peux enfin écouter le vocal de Cops qui date de 20h44. Que voulait-il ? Sûrement un appel en rapport avec l'enquête... Pourquoi en serait-il autrement ? Portable à l'oreille, je patiente.

La messagerie s'actionne, la voix éraillée de Cops résonne, et le charme fonctionne :

— *Salut, Bouchon. Euh... Je sais qu'on est samedi... Qu'il est tard, mais euh... J'avais un détail à voir avec toi sur l'enquête. Hum... Donc si tu peux me rappeler... Oh ! Je voulais aussi te dire que... C'était impoli de partir comme je l'ai fait hier, désolé. À plus.*

Ce ton gêné si éloigné de celui qui le caractérise habituellement me fait chaud au cœur. Je vois que le vocal se situe entre son premier et son second texto. En revanche, le dernier me rappelle davantage à qui j'ai affaire.

22h12 : [OÙ ES-TU, MERDE ?!]

Sur celui-ci, il a l'air plutôt en colère. Ou inquiet. Dans les deux cas, je me demande bien pourquoi... J'hésite à le rappeler, pesant le pour et le contre durant moins de cinq secondes, après quoi je lance un coup d'œil rapide en direction de la baie vitrée, m'assurant qu'il n'y ait personne... Je me décide enfin à cliquer sur le numéro de l'inspecteur. Transie de froid, je respire profondément. Mon souffle forme de furtifs nuages de buée à chaque expiration, en écho à chacun des bips qui vibre au creux de mon oreille.

— Bouchon ? répond Cops dès l'instant où il décroche.

Mon souffle se bloque, rien qu'en l'entendant prononcer ce surnom qu'il me donne et dont je ne connais toujours pas la signification.

— Bonsoir, Cops. Je suis désolée, je viens juste de voir tes messages et je...

— MAIS, OÙ ES-TU ? QU'EST-CE QUE TU FOUS, PUTAIN ?! s'alarme-t-il.

— Euh... Beh... Actuellement, je me gèle les fesses dans un petit jardin, énoncé-je avec flegme.

Ma manière de réagir, aux antipodes de la sienne semble l'avoir décontenancé. Je l'entends soupirer.

— Bon sang, Bouchon... T'es au courant qu'un malade rode dans Boston ? Tu es où ? me demande-t-il à nouveau sur un ton plus doux.

— À une soirée, mais je...

— HEY, GARY SINISE, RAMÈNE TON CUL POUR LE DESSERT ! braille cet imbécile de Norman qui a ouvert la porte-fenêtre.

— C'EST QUI CE CONNARD ?! s'énervé Cops à l'autre bout du fil.

Assis sur les marches, le sac-à-vin bodybuildé rit à gorge déployée.

Grand benêt !

— Ce n'est rien, juste un ami, réponds-je en m'éloignant encore dans la pénombre.

— Je croyais que tu n'avais pas d'amis ! me rétorque Cops dont la patience semble être mise à rude épreuve.

— Ce ne sont pas MES amis ! Crois-moi, si je pouvais, je m'en irais tout de suite.

Durant quelques secondes, je ne discerne plus que le bruit de mes pas fouler le gazon.

— Tu n'as qu'un mot à dire, Bouchon, et je viens te chercher sur le champ.

Je m'immobilise. Mon cœur semble en avoir pris un coup aussi. À ce moment-là, je n'ai plus froid du tout. Pourquoi ferait-il ça ?

— Tu es sérieux ?

— Je ne mens jamais. Un mot. Dis-le...

Je le connais depuis peu, mais en effet, Cops est sans filtre. Il lâche toujours ce qu'il pense ou ce qui lui passe par la tête. Je sais qu'il est sincère.

— GARY ! me hèle la voix agaçante de Mitchell qui est sorti lui aussi. TU M'AS PROMIS UNE DANSE !

Rhooo, ne peuvent-ils pas me laisser en paix deux minutes !

Cops grogne bruyamment dans le téléphone.

— Encore un ami qui n'est pas le tien ?! m'interroge-t-il en proie à un élan de rage évident.

— Malheureusement...

— Putain... Dis-le, Bouchon.

Les secondes qui suivent me plongent dans une profonde hésitation. Sa voix cassée sonne comme une supplication. Puis, mon regard dévie machinalement en direction de la baie vitrée. En plus de Norman et Mitchell, je découvre Dany qui me fixe, les traits empreints d'incompréhension. D'un bond, il descend les marches pour venir à ma rencontre. Je déglutis, le front en nage. Oh Seigneur, je n'ai aucune envie qu'il écoute ma conversation !

— Je ne peux pas partir, Cops. J'ai promis de rester.

— Ne raccroche pas...

Le ton qu'il emploie est un mélange ambigu de désespoir, d'inquiétude, voire de menace. Dany, quant à lui se rapproche de plus en plus.

— Il... Il faut vraiment que j'y aille. Je te rappelle plus tard.

— Bouchon !

Je coupe la communication juste au moment où mon cousin se positionne devant moi.

Parfaite synchronisation.

Il croise les bras sur sa poitrine, sûrement déçu d'être arrivé trop tard pour une fois.

Tardive intimidation.

— Tu vas rappeler qui ? me demande-t-il d'un air taquin.

— Personne..., râlé-je en glissant le mobile dans la poche arrière de mon jean.

— Voilà pourquoi tu es distante en ce moment, conclut-il, un sourire jusqu'aux oreilles. Tu vois quelqu'un !

— N'importe quoi ! ajouté-je en haussant les épaules.

Je passe devant lui afin de regagner la maison, mais surtout pour éviter son regard. Dany me connaît par cœur. Il sait très bien que je me défile. D'ailleurs, je ne cache rien puisqu'il n'y a rien. Et pourtant, Cops paraissait soucieux, en colère, jaloux...

Jaloux ?

Devenue peu loquace,

Rabattant ma tignasse, je fais face,

À un nouveau sentiment qui me dépasse.

*Cave ne Cadas*¹⁹

CHAPITRE 15

OceanofPDF.com

COPS

Elle a osé...

Elle a osé raccrocher !

Si je n'avais pas payé ce foutu portable une fortune, je l'aurais fracassé contre le mur du salon. Au lieu de ça, je fais les cent pas depuis qu'elle a mis fin à la discussion.

Où est-elle à une heure pareille ?

Je passe la main sur mon crâne, mes cheveux ras me picotent la pulpe des doigts. Sensation désagréable, mais dérisoire en comparaison de celle qui me démange au creux de l'estomac. J'essaie de me calmer, de raisonner en toute objectivité.

Cops, tu es ridicule ! Cette fille a vingt-sept ans, ce n'est pas une gamine qu'il faut surveiller !

Et pourtant, j'étais prêt à aller la chercher ! Qu'est ce qui m'est passé par la tête ?

Elle ne doit apporter que ses compétences sur l'enquête. Rien d'autre !

Je fais de mon mieux pour m'en convaincre en m'installant sur le canapé. La télécommande entre mes mains risque de ne plus fonctionner si je continue à appuyer sur les boutons avec autant de hargne. Malgré les images qui défilent sur l'écran, je ne peux m'empêcher de repenser aux répliques déplaisantes que j'ai entendues en fond lors de notre échange :
« ...RAMÈNE TON CUL POUR LE DESSERT... TU M'AS PROMIS UNE DANSE... GARY PAR CI... GARY PAR LÀ... »

Fait chier !

Poussé par la rage, je bondis sur mes deux pieds. Sans attendre d'avantage, j'éteins la télévision, jette la télécommande qui atterrit sur les cousins, puis me dirige droit vers mon placard afin de chausser mes bottes. Agacé, je me surprends à imiter tout haut la rousse en prenant une voix aigüe et des manières de midinette :

— Je ne peux pas partir, Cops... Je suis à une soirée, Cops...

Pfff... À une soirée... À une soirée, entourée de demeures !

Je ne réfléchis pas plus longtemps.

J'en ai assez de me ronger les sangs.

Elle ne compte pas ! Cette phrase qui tourne en boucle dans ma caboche ne m'aide guère. J'ai besoin d'y aller. Besoin de voir qu'elle va bien. Besoin de savoir qu'elle n'a rien. C'est plus fort que moi.

Très vite, j'enfile mon blouson, prends mes clés et ouvre le garage. Sous des cieux plus noirs que du charbon, je sors ma moto, j'irai plus vite en bécane. Casque sur la tête, je mets le contact, puis fais route vers *Somerville*. Durant le trajet, je reste prudent, mes sens sont en alerte : les couleurs aveuglantes qui rayonnent, le bruit des moteurs qui bourdonnent, l'odeur des pots d'échappement qui empoisonne... Malgré tout ça, mon esprit semble ne jamais avoir été aussi préoccupé.

Résoudre des affaires.

Surveiller, observer, appréhender.

Je connais, c'est mon métier.

Distinguer le faux du vrai.

Discerner le mensonge de la vérité.

Je connais, c'est ma réalité.

Mais, décoder ce qui me pousse vers elle et pourquoi.

Gérer ces nouvelles sensations qui me foudroient.

Garder mon sang-froid face à tout ce tralala...

Malheureusement pour moi, je ne connais pas !

Ça me bouffe. Ça m'étouffe.

N'ayant aucune idée de l'endroit où elle se trouve, le mieux que je puisse faire, c'est d'attendre devant chez elle. Tout aussi bien, elle est peut-être déjà rentrée... Hypothèse réfutée lorsque je constate que les lumières de sa baraque sont éteintes et que son vélo est entreposé sous l'auvent. À moins qu'elle ne dorme ? J'hésite entre couper le moteur ou rebrousser chemin. Mon pouce, seul indice trahissant mon stress, remue furieusement sur le guidon. *Et merde !* Tant pis si je la réveille, il faut que j'aille voir ! Je gare la moto sur le trottoir, tout près du platane décharné qui, dans la nuit noire, ressemble à un spectre lugubre. Le silence absorbe la rue. Pour un samedi soir, il n'y a pas un bruit dans ce quartier. À croire que dès 20h00, tout le monde taille le bout de gras avec le marchand de sable. J'ôte mon casque en avançant tranquillement vers le pas de sa porte. Sans perdre une minute de plus, j'appuie sur la sonnette. Le « ding dong » retentit à l'intérieur. Je réitère mon geste une fois, deux fois. Puis, comme poussé par une frénésie

sans bornes, je presse ce bouton de malheur à maintes reprises. Encore et encore. Mon doigt paraît possédé. Après le pouce, c'est l'index. Machinalement, je jette un œil sur ma gauche. Si le voisin sort maintenant, il aura droit au majeur.

Bon, stop les conneries ! La rouquine n'est pas là. À moins qu'elle ne soit devenue sourde au cours de sa pitoyable soirée... Certainement pas ! Elle est toujours là-bas. Avec ce *Dany*. Celui qui a envoyé ce texto hier après-midi. Faisait-il partie de la bande de guignols qui gueulait derrière elle à l'autre bout du fil ?

Je souffle, tête baissée. Décidément, je me rends compte que la providence ne fera pas preuve de clémence ce soir parce que mes yeux tombent sur le paillason-hérisson. Un rire étouffé me traverse. *Qu'est-ce que je fais ici, un samedi soir ? Je devrais être au pub. À siroter une bière. À draguer une gonzesse. De préférence blondes pour les deux.*

Brusquement, je me redresse. Je me souviens de cette clé, de cet objet caché. Et la rage renaît.... Il faut être dingue pour prendre autant de risques ! À tâtons, mes doigts cherchent et trouvent la fissure derrière la vieille lanterne. *Bingo !* Je m'empare enfin de ce satané bout de métal. En l'observant, brillant au creux de ma paume, je me dis que le bouchon mériterait que je balance ce truc le plus loin possible. Oublié. Envolé. Effacé. Un soupir de lassitude passe la barrière de mes lèvres. Perdu dans mes pensées, je masse ma nuque engourdie. J'imagine... Je l'imagine. Seule au milieu d'une foule de fêtards transformés en éponges humaines. Seule et fragile, à la merci du premier rôdeur venu.

Putain, ce que je lui en veux ce soir !

Rempli de colère, j'insère machinalement la forme métallique dans la serrure, puis comme si l'on m'avait brûlé, je retire ma main. *Bon sang, mais qu'est-ce que tu trafiques, Cops !?* Je n'ai aucun droit d'entrer chez elle ! Je presse mes paupières, fort, en espérant qu'un semblant de bon sens vienne vite me rendre visite. Je secoue la tête, prêt à ôter la clé pour la remettre à sa place quand le grondement d'un moteur au loin m'interpelle. Je pivote, distingue la lumière des phares d'un 4x4 qui se rapproche de la maison.

Merde !

Cette fois, pas le temps de tergiverser. Plus d'hésitations. Je tourne cette putain de clé, la replace illico dans la fissure et pénètre dans le hall. Ma voilà planqué, derrière le battant entrebâillé. À guetter. À vouloir surprendre quelque chose qui pourrait me déplaire, quelque chose que je redoute. Le

faible interstice me permet juste d'apercevoir Gary, assise côté passager, à l'intérieur de cet imposant 4x4 noir. Un type brun est au volant. Pfff... Encore un frustré qui compense sûrement la taille de son spaghetti par la taille de sa grosse bagnole ! De là où je me trouve, c'est tout ce dont je suis témoin, malheureusement. Je grogne d'exaspération lorsque je réalise à quel point j'ai l'air stupide. Caché derrière une porte, espionnant une nana qui n'est rien pour moi... Je dois m'arracher de là ! Mon souffle se bloque au moment où la rousse se penche pour enlacer ce connard. Par automatisme, je me penche aussi. Ma réaction est futile, car il fait nuit et une bonne dizaine de mètres nous sépare. Impossible d'y voir distinctement. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont bien trop proches l'un de l'autre. Je serre les dents à m'en faire mal. Ce connard doit s'enivrer de ce parfum épicé qui règne en maître au creux du cou de cette fille. En cet instant, je l'envie...

Putain, qui est ce mec ?!

Elle qui disait n'avoir personne...

Elle m'a menti, encore...

Je me pince l'arête du nez en tâchant de me ressaisir, quand la prof sort enfin du véhicule.

OK, Bouchon, c'en est trop ! Tu l'auras voulu.

Doucement, je ferme la porte, tourne le verrou afin que tout paraisse normal. Après quoi, je recule, dépose mon casque au sol et m'appuie nonchalamment contre le mur, les bras croisés. Ce que je m'apprête à faire est loin d'être professionnel. C'est même stupide, immature, mais je suis trop en colère pour raisonner clairement. D'autant plus que le temps ne joue pas en ma faveur, je l'entends déjà essuyer ses pieds sur son putain de paillason.

Un : elle ouvre avec la clé.

Deux : elle pousse le battant.

Trois : sa main se pose sur l'interrupteur

Quatre : elle pénètre à l'intérieur.

Alors qu'elle referme derrière elle, la lumière envahit l'espace, me faisant cligner des yeux quelques secondes. Ce n'est qu'au moment où elle se tourne que je prononce le plus sereinement du monde :

— Tu as dépassé la permission de minuit, Bouchon.

Son premier cri, mélange de surprise et de frayeur, me fait sursauter.

Son second, plus aiguë encore, m'alarme car là, elle risque de réveiller tout le voisinage.

Le dernier hurlement s'accompagne de son sac qu'elle me jette violemment à travers la tronche. J'évite le coup et le projectile tombe à terre.

— OH, DU CALME, GARY ! DU CALME..., braillé-je, les mains en l'air. Ce n'est que moi !

Acculée contre le mur, secouée de spasmes, je me rends compte que je lui ai vraiment foutu la trouille de sa vie. *Merde, j'y suis peut-être allé un peu fort !* Ses billes noires pleines d'incompréhension me mitraillent. Je m'apprête à parler, mais elle me devance en s'écriant :

— BON SANG, COPS, T'ES MALADE !!! Qu'est-ce que tu fous chez moi ?! Et comment es-tu entré ?!

Sa dernière question me laisse pantois. Je penche la tête, fixe la rouquine en relevant un sourcil pour lui faire comprendre que la réponse coule de source. Un profond soupir suivi de ses paupières qui se ferment signifient qu'elle a pigé.

Eh oui ! Voilà comment récolter les fruits de son imprudence...

Elle pose une main sur son cœur tandis que j'essaie de plaider pour ma défense :

— Je ne voulais pas te faire peur...

La jeune femme relève vivement la tête, interloquée. Je pince mes lèvres.

— Bon OK, peut-être un peu...

Cette fois, ses yeux me lancent des éclairs. Gary se redresse, le dos bien droit. C'est à ce moment-là que je prête attention à l'abominable gilet blanc qui la recouvre. Moi aussi je pourrais hurler d'effroi. Bordel, on a réellement sacrifié un mouton pour tricoter ça ?

— Ce n'est pas parce que tu es de la police que je ne peux pas t'accuser d'effraction, me reproche-t-elle en me pointant du doigt.

— Beh... Techniquement, tu m'as montré où se trouvait ta clé, et je n'ai rien brisé, donc il n'y a pas eu effraction.

Son nez se retrousse. Elle se contient, se retient. Aussi, j'en profite et continue :

— De plus, cela aura eu le mérite de te faire réaliser à quel point laisser une clé à cet endroit est dangereux.

— DE QUOI JE ME MÊLE ?! MAIS TU TE FOUS DE MOI ! hurle-t-elle à nouveau alors que je souffle un « chut », l'index posé sur mes lèvres.

Elle se reprend en murmurant :

— Tu as dépassé les bornes, Cops !

— Pourquoi tu chuchotes comme ça ? Ta porte est fermée.

Elle s'immobilise, sans voix. Sa moue éberluée m'amuse tant qu'un large sourire prend place sur mon visage.

— Sors de chez moi ! m'ordonne-t-elle en ôtant sa laine de paysanne qu'elle pend sur la patère.

Les yeux écarquillés, je la détaille sans retenue. Entre ses cheveux carotte et sa chemise vert fluo, je risque de finir bigleux.

— Beh dis donc, Bouchon, t'as fait dans la couleur, ce soir ! On dirait que Cendrillon s'est changée en citrouille !

Elle fait volte-face, ses traits n'exprimant rien d'autre que l'agacement. Je m'attends à une réplique cinglante, des insultes, une attaque, même à être jeté dehors de force. Je l'espère presque... Ce serait de bonne guerre.

— C'est le carrosse qui reprend sa forme originale de citrouille. Révises tes classiques, Cops, rétorque-t-elle avec dédain.

Je grimace. Il faut toujours qu'elle me reprenne comme si j'étais l'un de ses petits cons d'étudiants. Elle est mal tombée avec moi.

— En l'occurrence, ce soir ton carrosse était un 4x4 GMC noir immatriculé 75389WFF.

Sa jolie bouche s'entrouvre. À mon tour, je me fige. Hypnotisé. Plus le temps passe et plus je me surprends à aimer les réactions que je provoque sur cette partie bien précise de son petit minois : j'aime quand elle l'ouvre, la pince, la mordille, ou qu'elle l'étire en un grand sourire semblable à un demi clair de lune orangé. Mais, pour l'heure, j'ai plutôt droit à une forme ronde contractée qui est la marque d'une forte contrariété.

Je n'en ai pas fini avec toi, ma belle...

— Ton chauffeur... C'est celui à qui tu avais promis une danse ? demandé-je en m'approchant plus près.

— Si tu as fini ton interrogatoire, j'aimerais dormir ! dit-elle alors qu'elle recule d'un pas.

Elle me fuit. Je ne supporte pas ça. Je veux qu'elle comprenne...

— Écoute, Gary, il y a un psychopathe qui rôde dans Boston. Tu es bien placée pour savoir qu'il faut être prudente ! Au lieu de ça, tu pars faire la java avec toute une clique d'abrutis. Toi, celle qui pense, qui réfléchit. Toi, la solitaire qui n'a, soi-disant, aucun ami !

Sur mes paroles quelque peu acerbes, la voici qui croise les bras.

— Tu me conseilles d'être prudente ? OK. Réfléchissons une minute : tu me bombardes de messages, ensuite tu entres chez moi par effraction, et

pour finir, tu manques de me faire mourir d'une crise cardiaque. Après tout... C'est peut-être toi le tueur ?!

Mon front se plisse, j'éclate de rire face à cette absurde accusation. Impossible de ne pas la prendre au mot en m'amusant un peu.

— Oh oui, tu as sûrement raison ! Maintenant que tu le dis, Bouchon... Si on essayait la position de *L'Ordalie* tous les deux. Ou alors, tu aurais une fourchette dans ta cuisine qu'on se la mette dans le cul... Euh pardon, dans le cou ?

Durant une poignée de secondes, nous nous fixons. Un duel de regard s'installe. J'ai beaucoup de mal à lire en elle. Je ne remarque que les braises qui se répandent petit à petit sur ses pommettes hautes. Teinte ardente. Tension ambiante. Soit elle veut m'arracher la langue, soit elle envisage de me mettre au défi. Dans le deuxième cas de figure, si elle part chercher une fourchette dans un tiroir, je suis mal barré ! Sans me quitter des yeux, elle brise le silence en ouvrant la porte pour me dire avec aplomb :

— Je voudrais aller me coucher !

D'une lenteur habilement calculée, mains dans les poches, je m'avance, de manière à pouvoir déceler ces quelques notes de parfum que l'autre enfoiré a eu le privilège de respirer jusqu'à l'ivresse.

— Tu veux de la compagnie ? proposé-je, muni de mon irrésistible sourire.

— Bonne nuit, INSPECTEUR Cops ! répond-elle, l'air aussi détaché que les syllabes qu'elle prononce.

Nul besoin d'avoir fait de hautes études pour comprendre que la discussion est close. Elle est agacée, fatiguée, il est temps de prendre la tangente. Par conséquent, je passe devant elle, puis sors de sa baraque avec le désagréable sentiment d'être désemparé. Encore plus quand le lourd battant claque dans mon dos. L'abandonner de cette façon me fout la haine. Je lève la tête vers les cieux, tout en attrapant mon paquet de cigarettes dans mon blouson. Dès l'instant où je m'apprête à extraire une clope, je regarde droit devant moi. Là où m'attends sagement ma bécane. *Putain de merde !* Un ricanement me secoue. Finalement, la providence a peut-être retourné sa veste ce soir. Je reviens sur mes pas et sonne à la porte, laquelle s'ouvre dans la seconde sur une masse de boucles. Gary me toise, les poings sur les hanches.

— Désolé, mais... je voudrais récupérer mon casque.

Elle fronce les sourcils. Je souris face à son regard criant d'interrogation et d'irritation.

— Je suis venu à moto, Gary. J'ai oublié mon casque, juste là, dis-je en désignant l'endroit d'un signe de tête.

En découvrant l'objet sur le parquet, elle se décale à regret pour me laisser entrer. Un brin mal à l'aise, je m'empare du casque et le place sous mon bras en jetant discrètement un œil à la lionne enragée qui ne bouge pas d'un iota.

Elle m'ignore. Je le déplore.
Je l'ai déçue. Elle m'a perdu.

Alors même si je n'ai plus droit au chapitre, même si je l'ai mérité à juste titre, je tente le tout pour le tout. Avant de sortir, je m'arrête devant elle. Près. Bien trop près, mais je ne peux plus supporter ce regard courroucé qui m'est destiné. Alors, d'une voix douce et mesurée, je prends sur moi pour lui glisser :

— Je voulais juste m'assurer que tu allais bien... C'est tout.

Elle relève les yeux... Enfin.
Elle me regarde... Enfin.

Un regard différent qui ne me laisse pas indifférent. Rien à voir avec celui de tout à l'heure. Il n'exprime ni la peur, la rancœur ou la mauvaise humeur. C'est un regard qui réchauffe mon cœur. Au cours de ces trois secondes, je ne voudrais être nulle part ailleurs. Et pourtant, mes pas me guident à l'extérieur. Je marche sans me retourner, sans savoir ce qu'elle pensait, ce qu'elle aurait fait. Je n'en ai guère la force ou la volonté. Mon casque à nouveau vissé, je me dépêche de démarrer afin de m'éloigner le plus loin possible de ce regard aussi noir que le ciel dans lequel j'ai cru voir un éclat de lumière.

RAPPORT DE POLICE :

Une rousse a réveillé un cœur que je pensais éteint à tout jamais.

Un cœur qui était prisonnier, enfermé depuis des années.

Il s'est évadé. Il s'est pointé à sa porte et s'est remis à cogner.

Et tout ça... À cause d'une putain de clé !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

OceanofPDF.com

GARY

Lundi. 18h45. Voilà près d'une demi-heure que je brave le froid en poussant mon vélo. Deux gros sacs pendent de chaque côté du guidon. Il faut toujours que le destin s'acharne... Le jour où je me décide à faire des courses, je crève une roue sur la 22^{ème}. J'ai failli me rompre le cou, sans parler des pots de yaourts qui au moment de l'impact, ont été éjectés sur la voie publique. Heureusement, je suis presque arrivée chez moi ! À bout de souffle, je bifurque enfin dans ma rue lorsque mon téléphone sonne. Avec précaution, j'extirpe celui-ci de la poche arrière de mon jeans et visualise l'écran. Mon cœur fait boum.

Cops.

Neuf jours exactement que je suis sans nouvelles de lui. Depuis ce samedi où il s'est permis d'entrer chez moi. J'ai cru mourir de peur ce soir-là... Je lui en voulais tellement !

Puis, d'un seul regard, il a balayé ma colère.

En quelques mots, il a effacé mes repères.

Dire que j'ai attendu toute la semaine un message ou un appel de sa part et aujourd'hui, j'hésite à répondre. Mon palpitant bat à cent à l'heure, mes joues sont soudain cramoisies, mais cela doit sûrement s'expliquer par les kilomètres que j'ai parcourus. J'avale avec peine le peu de salive qu'il me reste et dans un ultime élan de courage, je clique sur la touche.

— Allooo !

— Salut, Gary. C'est Cops.

— Bonjour, hoqueté-je avant de pousser un cri étouffé, rattrapant de justesse l'un des sacs qui glisse du côté gauche.

— Gary ? Tout va bien ? demande-t-il, inquiet.

Je cale le portable entre mon oreille et mon épaule, de manière à replacer le pneu avant face à la route, puis je reprends l'appareil dans une main, serrant fermement le guidon de l'autre.

— Oui, je... j'ai crevé la roue de mon vélo. Du coup, je rentre à pied. Je suis presque arrivée !

— Je vois... Je t'appelle parce que j'ai rencontré la meilleure amie de Margaret Wilcox, ce matin. Ce que j'ai appris est juste... hallucinant ! Tu

avais raison concernant les insomnies.

Un court silence s'installe. Court car il n'attend pas bien longtemps pour poursuivre :

— Tu es toujours là ?

— Oui, je suis là, confirmé-je, la boule au ventre.

Ma déception doit s'entendre à cent lieues à la ronde. Moi qui pensais qu'il appelait pour prendre de mes nouvelles après une semaine de silence radio, j'avais tout faux. *Qu'est-ce que tu espérais, ma pauvre fille ?!* Autant sauver les apparences...

— Je t'écoute, Cops.

— Ce serait trop long à t'expliquer par téléphone, tu as la possibilité de venir maintenant ? Ou bien, je peux passer puisque ton vélo...

— Non, ça ira ! Je vais prendre le bus ou un taxi, je serai là dans une demi-heure.

Ma réponse est assez radicale, elle est en parfaite adéquation avec ce que je ressens actuellement, c'est-à-dire une brève, mais profonde pointe d'amertume. Je déteste me sentir ainsi. Avoir la sensation de ne rien gérer, rien contrôler, que tout dérape et m'échappe, comme les sacs sur ce satané guidon. Après un bruyant soupir, Cops clôt la conversation sur un ton aussi cassant que du verre brisé :

— C'est toi qui vois. À tout à l'heure.

À présent, je me sens encore plus mal à l'aise. La pointe d'amertume semble s'être enfoncée davantage. Pourquoi se montre-t-il si froid ? Aurais-je dû le laisser venir chez moi ? Non. S'il est question de l'enquête, je peux me rendre directement au BPD.

Une fois à la maison, je me rue sur le robinet, avale d'une traite deux grands verres d'eau. Je range vite mes courses, regarde sans attendre les différentes lignes de bus desservant *Sudbury Street*. Par chance, il y en a un qui passe dans une dizaine de minutes et l'abribus est au bout de la rue. Tout juste le temps de me rafraichir un peu dans la salle de bains afin de paraître présentable. Entre ma journée de cours non-stop, suivi de ce triste incident qui m'a coûté mes yaourts, il faut vraiment que je sois déraisonnable pour repartir à cette heure-ci de l'autre côté de la ville. Soit ! Sac sur l'épaule, je récupère un cookie au caramel au fond du placard que j'avale en trois secondes avant de sortir. Sous les derniers rayons du soleil, je file en direction de l'arrêt d'autocar, accompagnée par le mythique Axl Rose²⁰, dont la voix chatouille mes oreilles.

Le trajet me paraît interminable. *Sympathy for the Devil* se termine lorsque je descends du véhicule. Celui-ci s'arrête juste devant le bâtiment dont la façade arbore fièrement le drapeau américain qui virevolte au-dessus de l'entrée, laquelle affiche en lettres lumineuses : BOSTON POLICE DEPARTMENT. J'ôte alors mes écouteurs, clique sur mon portable qui indique 19h33. Il fait déjà nuit quand je traverse le passage piétons. Sans hésitation, je passe la lourde porte grise de l'édifice et monte les quelques marches qui mènent au grand hall. L'accueil est habituellement plein à craquer, mais à cette heure tardive, c'est bien plus calme. Le public se compte sur le bout des doigts tandis que les différents agents se relayent d'un bureau à l'autre derrière le comptoir principal, tenu par la même femme antipathique. Je m'avance d'un pas décidé, mes baskets crissant sur le sol en vinyle gris, lorsque j'entends quelqu'un m'interpeller :

— Mademoiselle Olden ?!

Je me retourne et tombe nez à nez avec un jeune homme blond dans un costume beige taillé sur mesure. *Reynolds*. Ses yeux bleus écarquillés me prouvent qu'il est extrêmement surpris de me voir ici.

— Agent Reynolds, le salué-je poliment

Ce dernier m'offre une poignée de main suivie d'un large sourire.

— Ravi de vous revoir, Professeur. Que faites-vous ici ?

— L'inspecteur Cops m'a demandé de passer.

Vu son expression de plus en plus étonnée, il est évident que le jeune stagiaire n'était pas du tout au courant de ma venue.

— Inutile de vous annoncer à l'accueil. Venez, je vais vous y conduire, me propose-il avec courtoisie.

Esquissant un sourire timide, je lui emboîte le pas en direction de l'escalier qui mène au bureau. Bureau dans lequel m'attend celui dont j'appréhende de croiser le regard. Il me semble percevoir quelques bribes de mots que souffle mon guide, au demeurant ravi de faire la conversation, mais je ne l'écoute pas. Plus je grimpe les marches, plus mon cœur bat à un rythme effréné. Tout ça pourquoi ? Pour un flic buté et mal élevé qui m'a très certainement balayée de son esprit durant ces neuf derniers jours. Je ne suis qu'une idiote ! Alors, j'inspire un grand coup, me préparant mentalement à faire ce pourquoi on m'a consultée. Au premier étage, nous nous engageons dans le couloir de droite, après quoi Reynolds me devance. Il frappe deux coups contre le battant sur notre gauche et pénètre sans attendre dans l'antre de Cops qui beugle aussitôt :

— PUTAIN, QUI T'A PERMIS D'ENTRER ?

Celle-là, c'est la meilleure ! Qui s'est introduit chez moi sans autorisation, déjà ?

Bras croisés, sourcil relevé, j'entre à mon tour. En me voyant, l'inspecteur s'immobilise. Ses iris ambrés rencontrent les miens, et je mentirais si je disais que ce regard, celui-là même qui me désarme, ne m'a pas manqué. Le silence s'empare de la pièce. Pas longtemps. Juste trois petites secondes que j'aimerais pourtant étirer à l'infini. Après un raclement de gorge, Reynolds se justifie :

— Euh... J'ai rencontré Mademoiselle Olden dans le hall, je ne savais pas qu'elle devait venir te voir.

Debout derrière son bureau, Cops grogne en levant les yeux au ciel. En ce qui me concerne, je n'ai pas bougé de place. J'observe les deux hommes qui s'opposent, et ce, dans tous les sens du terme. Bien que ce soir, le grand brun porte une chemise blanche classique dont les deux boutons du haut sont dégrafés, sur un jean noir. Il dévisage son collègue :

— Je voulais avoir son avis sur ce qu'on a appris ce matin, P'tite tête ! Y a une loi qui l'interdit ?

— Non, mais tu aurais pu me le dire. D'ailleurs, si je peux me permettre, c'est tout à fait déplacé de faire venir Mademoiselle Olden jusqu'ici après sa journée de travail, qui plus est seule à une heure pareille...

— Piapiapia... T'as fini ? Oui, il est tard. Alors, laisse-nous entre adultes et rentre chez ta maman, Blondin !

— En fait, j'allais descendre manger un morceau à la cafétéria, réplique Reynolds avant de me prendre à partie. Vous vous joignez à moi, Professeur ? Je vous invite.

— QUOI ?! s'exclame Cops qui, à en juger par sa mine effarée, semble être victime d'hallucinations.

Pour ma part, je reste là, bouche bée, ne sachant que répondre :

— Je... euh...c'est gentil, mais...

— Oh, certes ce n'est pas de la grande cuisine, reprend le jeune homme. Toutefois, ce sera plus sympathique de discuter autour d'un verre et d'un plat chaud.

— Elle n'est pas venue jusqu'ici pour faire une mauvaise expérience culinaire, Reynolds ! Elle est là uniquement pour l'enquête ! rétorque son supérieur d'un ton agacé.

Ses mots me font mal. Bien plus que je ne le voudrais. Comme je le supposais, je ne suis ici que pour mes connaissances, mais l'entendre de sa bouche... Le coup est dur à encaisser. Malgré tout, je me dois de rester professionnelle. Je me redresse, jette un œil à cet homme provocateur qui me fixe sans dire un mot. Alors que ses lèvres se pincent en signe d'avertissement, mon sourcil arqué le met au défi avec insolence. Il veut jouer l'indifférence, qu'il en assume les conséquences :

— J'accepte votre invitation, Agent Reynolds.

Celui-ci me renvoie un sourire radieux. Quant à Cops, je le surprends à mordre rageusement sa lèvre inférieure tout en serrant les poings. Il paraît lutter avec lui-même puis, au moment où nous sommes sur le point de sortir, il attrape son blouson et peste :

— Je viens avec vous !

Le fait qu'il se décide à nous accompagner, me rassure. J'ai accepté l'invitation, cependant je me voyais mal manger en tête à tête avec le sergent novice, aussi charmant soit-il. Mon geste n'avait pour but que de narguer Cops et juger sa réaction. Vu la façon dont il marche à mes côtés, le visage fermé, l'idée n'a pas l'air de beaucoup lui plaire. J'ai l'impression d'avoir remporté une petite bataille, toutefois ma joie retombe en un rien de temps. En effet, je remarque quelque chose d'étrange. Durant le trajet jusqu'au rez-de-chaussée, nous croisons plusieurs personnes dont des femmes qui, pour la plupart, saluent Reynolds ou lui sourient. A contrario, leur attitude change du tout au tout dès que leur regard se pose sur l'inspecteur. Elles le toisent d'un œil aussi affuté que la lame d'un couteau chauffée à blanc. Et le cas de figure se répète dans la cafétéria lorsqu'une jolie brune en uniforme passe près de nous. Si elle avait eu une mitraillette à la place des yeux, Cops aurait été sa cible première. La cible en question n'en mène pas large. Même s'il reste silencieux, je peux sentir son malaise à des kilomètres, presque autant que l'odeur de friture qui tapisse les lieux et envahit mes narines. Nous approchons le long du passe-plat.

— Vous avez l'air d'être très apprécié ici, Agent Reynolds, déclaré-je en prenant un plateau à sa suite. Ce n'est pas le cas de tout le monde on dirait.

Je lance un œil entendu à Cops qui laisse bruyamment retomber ses couverts sur son plateau sans m'accorder plus d'attention. Le stagiaire lui, me sourit après avoir choisi une salade verte ainsi qu'une eau pétillante.

— Eh bien, mon père m'a toujours dit de respecter les femmes et aussi... de ne pas faire de promesse que nous ne sommes pas en mesure de tenir, me

confie-t-il dans un rictus complice en avisant Cops qui dépose violemment une bouteille de pepsi près de son verre.

— Oh, rassure-toi, Blondin, elles n'ont pas eu que des souffrances ! Et pour ce qui est des promesses, mêle-toi de tes fesses si tu ne veux pas que je te fasse bouffer ta cravate !

Reynolds pousse un soupir empli de lassitude, puis opte pour le poisson en plat principal. Il n'y a pas grand choix au menu, aussi je me décide rapidement :

— Je vais prendre le steak-purée s'il vous plaît, énoncé-je en levant la tête vers la cuisinière.

Je découvre une femme corpulente dont les bras démesurés doivent à eux seuls faire l'équivalent de mes deux cuisses. Son regard courroucé ne me dit rien qui vaille. Derrière son comptoir, elle nous observe tour à tour, Cops et moi. Sa fine bouche est déformée par la contrariété. Elle me sert, me tend l'assiette que je saisis pendant que Cops demande la même chose. Sans se défaire de son air sévère, la dame saucissonnée dans son tablier blanc qui ne l'est plus vraiment, commence à remplir l'assiette de purée. Sa cuillère frappe fort contre la faïence blanche, au fur et à mesure qu'elle jette la bouillie avec indécatesse, éclaboussant par la même occasion tout ce qui se trouve autour. Mes yeux s'élargissent face à la scène.

— Ça ira, Doris. Merci, tente Cops auprès de la cantinière qui ne l'entend pas de cette oreille.

Comme si de rien n'était, elle continue de remplir l'assiette qui va bientôt déborder. Je remarque que Cops tente de cacher sa gêne le plus discrètement possible. À la suite d'un ultime coup de cuillère qui a le don de me faire sursauter, la cuisinière fait glisser le contenu brûlant devant mon voisin. En prenant garde de ne rien renverser, il s'en empare du bout des doigts. La tâche s'avère difficile. La femme se penche alors vers moi pour me confier d'une voix âpre :

— Un conseil, ma p'tite : restez loin de ce sale type !

Elle parachève sa tirade en rabattant brusquement son torchon sale sur l'épaule. Cops émet un grognement alors que Reynolds pouffe de rire. Personnellement, la situation ne m'amuse pas. Non seulement le repas risque d'être infâme, mais celui qui fait battre mon cœur a l'air d'avoir brisé celui de toute la gent féminine de la brigade. Cops a des défauts et pas des moindres, néanmoins j'étais loin de me douter qu'il avait un tableau de chasse long comme le bras ! Aucune envie de prendre un dessert, même si

le sucre serait un bon moyen d'adoucir la pointe d'amertume qui a probablement élu domicile, pour le restant de la soirée. Arrivés à la caisse, les deux hommes sortent leur portefeuille simultanément. Reynolds se tourne vers Cops :

— Laisse, je paye pour nous trois.

L'inspecteur attrape son plateau, me contourne afin de s'approcher du jeune homme.

— Tu ne paies rien pour attendre ! Ça, je te le promets, *Tocard* !

Je suis soufflée par son attitude. Tel que disait Grand-mère : j'en reste comme deux ronds de flan ! Cops se dirige vers une table libre. Il n'a pas à chercher bien longtemps car la plupart des coins de la salle sont vides. Par correction, j'attends Reynolds qui règle la note, il ne mérite nullement d'être traité de la sorte. Ensemble, nous rejoignons Monsieur le rabat-joie, déjà installé en train de siroter sa boisson. Tout en prenant place en face de lui, je m'exclame :

— Je vous remercie pour le repas, Agent Reynolds.

— Je vous en prie. Appelez-moi, Alan, me dit le stagiaire qui s'assied à côté de son supérieur.

— Seulement si vous m'appellez Garance.

Tout à coup, la fourchette de Cops claque sur le bord de son assiette.

— Seigneur, vos bonnes manières vont me faire gerber ! lâche-t-il, l'air fatigué. Vu ce qu'on va bouffer, c'est une certitude, mais vous pourriez au moins attendre la fin du repas !

— On échangeait juste nos prénoms, souligné-je en haussant les épaules. Je ne connais pas le vôtre d'ailleurs, INSPECTEUR COPS !

J'appuie bien sur les deux derniers mots. Le retour au vouvoiement paraît l'agacer prodigieusement. Tête légèrement inclinée, il me fixe sans sourciller :

— Vous ne me l'avez jamais demandé, MADEMOISELLE OLDEN !

Ce qu'il peut m'énervé !

Je retire mon blouson que je laisse pendre sur le dossier de ma chaise sous ses mirettes qui analysent chacun de mes gestes. Il détaille alors ma chemise rayée noire et jaune d'une drôle de manière. En baissant les yeux sur son assiette, je constate d'un timbre ironique :

— En tous cas, vous semblez aimer la purée.

Cops se détourne, comme s'il essayait de se maîtriser, comme s'il mettait tout en œuvre pour ne pas craquer. Il frotte sa barbe de trois jours qui ombre

délicieusement sa mâchoire taillée à la serpe, avale une gorgée de son pepsi qui a l'air de passer difficilement dans sa trachée, puis il change de sujet de but en blanc :

— J'ai fait connaissance avec la meilleure amie de Margaret Wilcox, ce matin. Pendant ce temps-là, Reynolds s'est rendu à la banque dans laquelle elle travaillait.

— Nous y étions déjà allés, me précise son second. Mais, je n'avais vu que le patron. Là, j'ai pu converser avec quelques collègues à elle qui ont tous eu le même discours. Cette fille était assidue, volontaire, agréable avec les clients... Rien à redire sur le plan professionnel.

— C'est là que ça devient intéressant, reprend Cops. Parallèlement, il s'avère que la jeune femme se rendait dans des lieux... peu fréquentables le week-end ou certains soirs de semaine.

— Nuance ! Sa meilleure amie t'a dit qu'elle « supposait », elle n'en a aucune preuve, conteste le jeune sergent qui termine sa salade.

Son voisin ferme les paupières une seconde, las de l'entendre.

— Crois-moi, Blondin, ça n'a pas été facile de tirer les vers du nez de cette grande asperge d'un mètre quatre-vingts, mais elle dit la vérité. Ma main à couper. Elle a affirmé que Margaret Wilcox avait des insomnies depuis deux ans qui lui pourrissaient la vie. Personne n'était au courant à part sa copine. Elle aurait d'abord pris des sédatifs classiques jusqu'à ingurgiter des barbituriques à haute dose.

Je cesse de manger -d'autant plus que la purée ne passe pas- et écoute attentivement ces nouvelles informations lorsque Reynolds l'interrompt une fois encore :

— Sincèrement, Cops, tu ne crois pas qu'elle aurait eu des effets secondaires avec tous ces médicaments ? Des vertiges, ou des somnolences que ses collègues auraient remarquées...

— Ce n'est pas automatique, décrété-je timide.

Les deux hommes se focalisent instantanément sur moi. Je me recroqueville légèrement sous le poids de leur regard.

— Chaque corps réagit différemment. Ma grand-mère a fait de la chimiothérapie pendant plusieurs mois, elle n'a eu aucun effet secondaire. Certes, elle ne faisait partie que des cinq pour cent de la population à y être hermétique, mais... oui, c'est possible.

Cops se tourne vers son coéquipier en jouant des sourcils d'un air qui pourrait se traduire par : « *Dans ta face !* ». Plus confiant que jamais, il

poursuit son discours :

— Lorsqu'on devient dépendant, on fait ce qu'on appelle une accoutumance et à ce stade, les médocs ne sont plus efficaces. Du coup, Mademoiselle Wilcox a cherché une autre alternative, adjoint-il en attaquant le steak qui visiblement n'est pas à son goût.

Pendus à ses lèvres, nous attendons qu'il termine, qu'il expose son point de vue. Il pousse finalement son assiette avec aversion et prononce juste deux mots :

— La drogue.

Reynolds grimace.

— Dois-je te rappeler qu'on n'a retrouvé aucune substance illicite dans le corps de cette pauvre fille lors de l'autopsie ?

— Justement ! Cet après-midi j'ai effectué quelques recherches sur le GHB.

— La drogue du violeur ? m'offusqué-je.

— C'est le nom qu'on lui donne communément, reprend Cops. À haute dose, elle est considérée comme un somnifère très puissant. On sait aussi que douze heures après son absorption, le GHB n'est plus détectable dans l'organisme. Selon le rapport, Wilcox était morte depuis environ trois jours lorsqu'on a retrouvé son corps. Par conséquent, impossible pour le légiste de dépister des traces de cette drogue. Encore une belle aubaine pour le tueur.

Je réfléchis à tout ce que je viens d'entendre, néanmoins, une seule chose retient mon attention.

— Vous dites l'avoir trouvée trois jours après son décès... C'était quel jour du mois ? demandé-je, avide de connaître la réponse.

— Le 15 novembre, déclare l'inspecteur sans détour.

— Cela voudrait dire qu'il l'a tuée le 12 ?

— Impossible de l'affirmer. Les trois jours sont approximatifs. Les méthodes actuelles ne permettent pas de préciser l'heure exacte du décès après trente-six heures. Est-ce si important ? m'interroge-t-il, soudain intéressé.

— Je ne sais pas trop... peut-être.

Je baisse la tête afin de me concentrer, mais le bruit ambiant ne m'aide guère.

— Ce n'est pas facile de se procurer régulièrement du GHB, enchaîne Cops. À part si l'on trouve un dealer avec qui faire affaire. Et c'est

précisément lors de ces virées secrètes que la victime devait se fournir.

La gorge sèche, je trempe mes lèvres dans mon jus de fruits, spectatrice des deux agents.

— Donc, si on suit ta piste, ça veut dire qu'on va devoir aller prospecter dans tous les coins dangereux, les bars miteux et les boîtes de nuit de Boston ? ironise Reynolds en s'adressant à son voisin de table.

— Beh... Tu n'auras qu'à commencer par le quartier où elle vivait. Ça occupera tes week-ends ! lui rétorque le grand brun.

— Mes week-ends sont déjà bien remplis, je te remercie de t'en soucier.

Cops éclate de rire. Comme s'il était sur le point de me faire une confidence des plus croustillantes, il se penche vers moi et me révèle à voix basse :

— Il s' imagine jouer dans « *La croisière s'amuse* ».

L'étonnement se lit probablement sur mes traits. Reynolds secoue la tête, se voyant contraint de m'expliquer :

— J'ai un bateau, plus exactement une vedette. J'aime la navigation. Il y en a bien qui aime le hard-rock, je n'en fais pas tout un plat !

Je fronce les sourcils.

— Comment le savez-vous ? demandé-je, abasourdie.

— Pardon ?

— Que j'aime le hard-rock, comment le savez-vous ?

Le jeune homme me regarde, ses yeux bleus traduisant l'incompréhension.

— Euh... Je n'en savais rien, je parlais de Cops, indique-t-il en se tournant vers son supérieur, lequel me fixe à la fois surpris et admiratif.

Son regard me captive, alors avant de partir à la dérive, je préfère prendre une autre alternative : celle de l'esquive. Je joue l'offensive et quitte mes deux convives de façon plutôt expéditive.

— Il faut que j'aille aux toilettes.

Je me lève, me dirige droit vers les sanitaires qui ne sont pas très loin. Toutes les femmes cherchent et repèrent obligatoirement l'icône des W.C. dès lors qu'elles entrent dans un espace public. Je n'ai pas échappé à la règle en passant les portes de cette cafétéria.

Je referme derrière moi, prends une grande inspiration. Contrairement à ce que j'imaginai, l'endroit est plutôt propre. Je m'avance lentement face au miroir qui occupe une large partie du mur. Sous cette lumière criarde, mes boucles paraissent presque rouge grenat. Contraste saisissant avec les

carreaux de faïence blanc immaculé qui recouvrent la quasi-totalité de l'espace. J'actionne l'un des lave-mains lorsque la porte principale s'ouvre à la volée, cognant brutalement contre la cloison. D'un bond, je me retourne, la main sur le cœur. *Cops*. C'est une manie d'entrer là où on ne l'attend pas !

— Ce sont les toilettes des dames ! m'écrié-je en rabattant vivement une mèche de mes cheveux vers l'arrière.

— Tu crois que c'est la première fois que j'y entre ?!

Consternée, je l'observe vérifier toutes les cabines afin de s'assurer qu'elles sont vides, dans des mouvements secs et mécaniques.

— Je n'en doute pas, vu ton succès auprès du sexe opposé ! m'indigné-je en croisant les bras.

Dos à moi, *Cops* se raidit. Furieux, il pivote et me rejoint en trois enjambées. Par réflexe, je recule, pressant au maximum mes fesses contre le meuble-vasque, mes doigts agrippant le rebord derrière. Nos corps se frôlent, mais se contrôlent. Vifs, mais craintifs. Fébriles, mais immobiles. Il suffirait juste que j'inspire pour que nos bustes se touchent, pourtant mon souffle semble bloqué dans les moindres recoins de ma poitrine. L'air se fait rare. Au plus près de moi, mon assaillant me surplombe de toute sa hauteur, de toute sa force. L'intensité de ses iris me cloue sur place. Il me détaille en silence : mon visage, mes yeux, mes cheveux... Ce n'est pas la première fois qu'il agit ainsi. Durant ces secondes clandestines, j'ai l'impression qu'il essaye d'en mémoriser chaque courbe, chaque détail, chaque nuance, comme s'il cherchait un lien à quelque chose qui le retient, comme s'il espérait une liberté qu'il n'obtiendra peut-être jamais. Soudain, il cligne des paupières.

— Tu es en colère après moi, Bouchon ? À cause de toutes... ces conneries ? se donne-t-il la peine de préciser en indiquant la porte d'un bref signe du pouce, sans même se détourner.

— Je ne suis pas en colère, mais... Bon sang, *Cops*... Même la cuisinière ?! riposté-je, exaspérée.

— Écoute, je... je..., hésite-t-il en reculant légèrement.

— QUOI ?

Il pose sa main sur sa poitrine d'une manière très théâtrale et annonce :

— Je souffre de solitude.

Je le fixe avant de pouffer de rire bruyamment. Je m'attendais à tout sauf à ça ! C'est l'excuse la plus absurde que j'ai entendue.

— Tu n'es qu'un malade ! Laisse-moi passer, ordonné-je en le bousculant.

— OK, OK, j'avoue, ajoute-t-il en me barrant le passage. C'était le soir du nouvel an. J'étais bourré ! Autrement, je n'aurais jamais touché Doris. Imagine, elle est sûrement ménopausée. Elle a au moins soixante balais et soixante kilos de...

— Tais-toi ! Par pitié, je ne veux pas de détails !

Un coin de sa bouche s'étire en un rictus sournois, preuve qu'il n'en a pas fini avec moi.

— Quant aux autres, elles sont majeures et vaccinées. Je n'y suis pour rien si elles veulent toutes un second round ! Je ne leur promets rien. De plus, je ne mens jamais, tu le sais très bien.

— Pourquoi tu me racontes tout ça, Cops ?! lui demandé-je, agacée.

Il paraît réfléchir un instant.

— Je n'en sais rien. Tu es mon assistante, Bouchon.

— C'est Reynolds, ton assistant !

— Pfff... Ce gamin est juste un figurant ! se défend-il, sa voix montant dans les aigus.

Je soupire, croise une fois de plus les bras sur ma poitrine en contemplant le sol carrelé pour le moins insignifiant. Un silence passager s'installe.

— Tu aurais dû m'appeler..., murmure-t-il.

Sur ces mots, je relève vivement mes pupilles ébahies vers lui.

Ai-je bien entendu ? C'était à moi de l'appeler ? Quel mufle !

— Pourquoi moi personnellement ? C'est toi qui es entré chez moi sans autorisation, encore toi qui m'a fichu une peur bleue, mais c'est moi qui aurais dû t'appeler ?! m'alarmé-je, les mains sur les hanches alors qu'il m'observe sans se défaire de son air narquois. Tu es puant d'orgueil, Cops !

— M'inquiéter pour ton p'tit cul, c'était orgueilleux ?

— Rhooo, grogné-je en me massant l'arête du nez. Tu es impossible...

Je l'ignore un instant, concentrée sur le battant abîmé d'une des cabines en face. Lorsque je me focalise de nouveau sur lui, que je tombe sur cette moue amusée soulignant une confiance en soi à toute épreuve, je ne peux m'empêcher de sourire aussi. Je l'étudie, le considère avec attention. Poser la question qui me brûle les lèvres depuis le début du repas refait surface.

La curiosité me dévore.

La timidité s'évapore.

— C'est quoi ton prénom, Cops ?

Surpris, il me fixe, puis son expression joueuse s'accroît, devient espiègle. S'il me répond Gustave ou Archibald, je ne réponds plus de rien ! Impatiente, je lève un sourcil.

Il fait durer...

Il va me tuer...

— Jonas... Je m'appelle Jonas.

Jonas...

— Merci, Cops, dis-je rapidement, sans faire un seul commentaire. Bon, tu ne crois pas qu'on devrait rejoindre Reynolds ? Le pauvre doit se demander où on a bien pu passer.

Jonas...

Le brun opine du chef. Après quoi, je le contourne et me dirige vers la sortie, bien consciente qu'il me dévisage toujours de la tête aux pieds.

— Au fait, Bouchon..., m'appelle-t-il alors que je m'apprête à pousser la porte.

Je me stoppe brusquement. Mains dans les poches de son blouson de cuir, il s'avance en fixant d'un air étrange mon haut noir et jaune.

Qu'y a-t-il encore ?

— Joe Dalton voudrait récupérer sa chemise ! m'annonce-t-il avant de sortir de la pièce, me quittant d'une allure triomphante.

Je pince les lèvres en baissant la tête sur mes vêtements. *Goujat !* Cependant, j'esquisse un sourire malgré moi.

Depuis le début, cet homme est apparu, il m'a vue, il m'a vaincue.

Je devrais le détester pour ces plaisanteries.

Je devrais l'injurier pour tout ce qu'il dit.

Mais il ne m'a rien promis et ne m'a jamais menti.

Son sourire franc à lui seul n'a pas de prix.

*Veni, vidi, vici*²¹

CHAPITRE 17

OceanofPDF.com

COPS

Je sors des toilettes sans me retourner, occultant les regards offusqués du public. Dix minutes à l'intérieur de cet espace clos avec le Bouchon. Ai-je semé le doute dans leur esprit tordu ? Probablement. Pourtant, les quelques femmes ici présentes qui ont pris connaissance de mes aptitudes savent que Jonas Cops a un peu plus d'endurance. Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, je m'en balance ! Tout ce que je voulais, moi, c'était mettre les choses à plat avec Gary. Cette fille va me rendre dingue !

J'aimerais pouvoir l'ignorer, m'en écarter.
Mais quelque chose me maintient, me retient.
Quelque chose qui me contraint à faire le lien.
Le roux du chagrin. Le roux du destin.
Le sang assassin. Rouge carmin.
Une poignée de main...

Jamais, je ne t'abandonnerai...

Un mensonge dont j'aimerais me délivrer.
Pourtant, chacun sait, que là où règne l'obscurité,
Celui qui vit dans la crainte, ne sera jamais libéré.

D'un geste irréfléchi, je serre le poing, comme pour garder au plus profond de moi ce sombre dessein qui me démange, me dérange et qui, depuis un certain temps, semble vouloir prendre sa revanche.

De retour à table, je lorgne Reynolds, lequel termine son cappuccino en prenant soin de ne pas tacher son costume de ministre. Sa manie de donner son avis en permanence me fatigue. Si ses théories tenaient la route, ça se saurait. *Crétin !* Il était censé rentrer chez lui ce soir, ou travailler sur la paperasse, mais en aucun cas nous tenir la chandelle. Je ne supporte pas non plus de le voir user de ses charmes auprès de Gary. *Se pourrait-il qu'il lui plaise ?* Cette idée me file la nausée. Impossible ! Elle est trop intelligente, trop différente pour s'intéresser à un blondinet peroxydé. Un rôle passe mes lèvres. Soudain, je sens l'odeur de cannelle juste derrière moi. Visage baissé, la rousse récupère son blouson qu'elle enfle sans tarder. Il pourrait

en rentrer deux comme elle, là-dedans ! Un genre de *Bomber* noir ringard, recouvert d'une flopée d'écussons militaires. Je me demande si je ne préférerais pas sa laine de mouton finalement... Elle sait que je l'examine. Sa manière de se détourner, de m'éviter, de mordiller nerveusement l'un des coins de sa bouche ne trompe personne.

— Bien, je vais réfléchir à ces nouvelles informations, dit-elle en coinçant derrière l'oreille une mèche de sa tignasse rebelle qui s'échappe aussitôt. Il est temps que je rentre, j'aimerais attraper un bus avant 21h00.

Reynolds choisit ce moment pour se lever et oser prononcer des mots que je rêve de lui faire ravalier :

— Un bus ? Ce n'est pas prudent à cette heure-ci. Laissez-moi vous raccompagner, Garance.

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Lâche l'affaire, Blondin ! C'est moi qui l'ai fait venir, c'est moi qui la ramène.

Mon ton est sans appel, je ne lui laisse pas le choix.

— *Somerville* n'est pas sur ton chemin, s'étonne-t-il en me dévisageant.

Il commence sérieusement à me les briser, ce crâne de piaf !

— Et bien, je ferai ce qu'on appelle un détour, m'obstiné-je en prenant sur moi pour ne pas le dégommer. D'ailleurs, t'as école demain, alors va te coucher, fais nous trois *Ave Maria* et arrête de nous faire chi...

— Laissez, Agent Reynolds ! m'interrompt Gary en tendant sa main au stagiaire. Je... Je vais rentrer avec Cops.

Sa dernière phrase provoque en moi un terrible soulagement. J'ai la sensation qu'un poids accablant, latent, présent depuis le début de la soirée -peut-être même depuis ce samedi où je l'ai quittée- vient de s'envoler. Je préfère ne pas imaginer ma réaction si elle avait suivi cet avorton... Celui-ci paraît surpris de sa décision, cependant il s'abstient de toute remarque. Il a plutôt intérêt s'il veut garder sa dentition au complet.

— Comme vous voudrez. Ce fût un plaisir, minaude-t-il en serrant sa paume délicate avec cette politesse indigeste dont il fait preuve à chaque seconde. À bientôt, Garance.

À jamais, pauvre cul !

— On y va ! grommelé-je en empoignant sans ménagement l'avant-bras de Gary, la laissant tout juste attraper son sac au passage.

Nous sortons du self et traversons le hall à la hâte. J'ai rarement été aussi pressé de quitter les lieux. Ce n'est qu'au moment où je pousse la porte du

bâtiment, me retrouvant seul avec elle, que je respire enfin. Une fois sur le trottoir, elle retire doucement son bras que je maintiens encore.

— Tu m’expliques pourquoi tu es si désagréable avec ton collègue ?

— Je suis allergique à la connerie ! Ça te suffit comme explication ?

Si j’en juge par son expression déconcertée, ma réponse ne lui est pas satisfaisante. Tant pis, elle devra s’en contenter ! Agacé, je souffle et me mets à marcher en direction de ma voiture, jouant à fond la carte de la désinvolture. Même si je ne le montre pas, je suis rassuré de la savoir derrière moi.

— Je ne comprends pas. Il est pourtant charmant...

Je me stoppe brutalement et me retourne. Surprise, son nez percute mon torse.

— CHARMANT ?! répété-je en haussant la voix.

Elle relève les yeux vers mon visage qui affiche le dégoût, assurément. Sa réaction est immédiate : elle rit.

— Je sais, Cops... « charmant » un adjectif qui ne fait pas partie de ton vocabulaire, j’en conviens, mais... je t’assure qu’il caractérise certaines personnes, se moque-t-elle alors qu’elle réajuste l’anse de son sac sur son épaule.

Je pince les lèvres, après quoi je poursuis mon chemin en marmonnant plusieurs fois le mot « *charmant* » sous son rire étouffé. J’actionne l’ouverture automatique des portes de ma Chrysler, l’encourage à monter côté passager d’un signe du menton. Pour ma part, je m’installe derrière le volant et regarde cette femme qui, il y a quelque jour encore, n’aurait pas mis un pied dans ma voiture s’il n’y avait pas eu l’enquête. Ses yeux balaient l’habitacle. Elle dépose son sac à ses pieds, repousse ses boucles folles en arrière avant de tirer sur la ceinture de sécurité qu’elle clipse rapidement. Tout en frottant ses paumes l’une contre l’autre pour les réchauffer du froid, elle pivote enfin vers moi et distingue probablement la colère qui brûle dans mes iris.

— Quoi ? m’interroge-t-elle.

— CHARMANT ??? m’écricé-je une fois de plus, exaspéré.

Pendant un court instant, elle ne bouge pas. Puis, rejetant sa nuque contre l’appui-tête, Gary ne se retient plus. Son rire peu discret, oscillant entre le cri d’une hyène et le bruit d’une porte qui grince, raisonne à l’intérieur de l’auto. Elle, qui d’ordinaire est si réservée, j’ai du mal à croire qu’un tel son puisse s’échapper de cette gorge gracile. Ce qui me déstabilise le plus, c’est

que jamais, au grand jamais je ne fais rire les femmes. Je les déniche, les aguiche. Je triche et m'en contrefiche. Pas de complicité. Pas plus d'une soirée. Pas de conversation. Pas plus de confession. Malgré moi, j'ai la désagréable sensation qu'avec elle, je déroge à tous mes principes. Ce rire en est la preuve. Une de plus. Une parmi tant d'autres. Sous mon regard appuyé, elle se calme peu à peu.

— Tu comptes répéter ce mot durant tout le trajet, Cops ?

— Non, mais j'irai en vérifier la définition dès que je serai chez moi, ça tu peux en être sûre, lui confirmé-je pendant que je mets le contact et m'engage dans *Sudbury Street*. Avant, je dois me rendre quelque part.

Elle lève un sourcil interrogateur, toutefois elle ne me questionne pas. J'admire ce trait de caractère. Cette retenue dont elle fait preuve en permanence pour ne pas gêner, ne pas s'imposer. C'est ce qui me donne l'envie de lui confier ce que je sais, ce que je n'ai pas mentionné au cours du dîner.

— Il faut que je te dise un truc, Bouchon.

Elle me scrute avec attention. Ses cheveux qui dans l'obscurité de la nuit ont pris une teinte acajou semblent me mettre au défi. Même si je me méfie, il faut que je rectifie et surtout que je me confie.

— Margaret Wilcox se droguait, c'est une certitude, enchainé-je en changeant de vitesse. Sa meilleure amie m'a donné le nom du bar dans lequel elle se rendait régulièrement. Je vais aller y faire un saut.

Ses yeux s'ouvrent en grand.

— Mais... Pourquoi tu ne l'as pas dit tout à l'heure ?!

— PARCE QUE je ne voulais pas que Brad Pitt me suive ! Je me le traine déjà toute la journée, je te signale !

Du coin de l'œil, je la surprends à secouer la tête, puis bailler discrètement. J'imagine qu'elle est fatiguée à la suite de cette longue et rude journée. Comme un sale égoïste que je suis, je lui ai demandé de venir au poste, je l'ai laissé prendre le bus... Tout ça car j'étais blessé dans mon putain d'amour propre ! Parce qu'elle a préféré rester à cette soirée. Parce qu'elle n'a pas voulu que j'aille la chercher. Et parce qu'elle ne m'a pas rappelé. J'aurais dû le faire moi-même. Une semaine que je rechigne, trépigne, que je me refuse à franchir la ligne.

Pauvre abruti, Cops ! Blessé dans ton amour propre alors que c'est toi qui l'as blessée.

Quand je pense que j'ai osé vérifier la plaque de ce 4x4 qui l'a ramenée. Un véhicule immatriculé au nom de Linda Albano, domiciliée au 14, *Lowell Street*. Autant dire que ça n'a nullement calmé mes élans.

— Tu vas y aller... maintenant ? m'interroge-t-elle d'une voix teintée d'appréhension.

— Et comment que je vais y aller !

Elle se recroqueville sur elle-même, semblant tour à tour réfléchir ou se tourmenter. Une ridule que je voudrais effacer au plus vite se creuse au milieu de son front. Dans l'espoir de l'apaiser, je tente de changer de sujet :

— Au fait, Bouchon... Comment une nana agrégée de Théologie peut être fan de Hard-Rock ?

Alors qu'elle relève son visage vers moi, ses traits se modifient légèrement. La commissure de ses lèvres s'étire, ses prunelles noires s'illuminent. Je connais cette expression, celle qui signifie : *ne joue pas sur mon terrain, gros malin !* Je sais d'ores et déjà que je vais être pris dans ses filets, qu'au cœur de cette obscurité feutrée, Garance Olden va briller, m'éclairer.

— Si toi aussi tu apprécies ce genre de musique, tu devrais savoir que la religion est un des thèmes de prédilection du Hard-Rock, commence-t-elle. Au même titre que la mort, la violence, l'amour non partagé...

Je souris tout en tenant la route. Cette manière de balancer sa science m'avait manqué. Si quelqu'un m'avait dit un jour qu'écouter une fille intelligente débattre sur différents thèmes m'amuserait... Je lui aurais ri au nez plutôt deux fois qu'une ! Avoir Wikipédia à mes côtés me divertit, mais j'ai surtout envie de connaître ses goûts à elle.

— Je ne t'ai pas demandé de me faire un exposé, Bouchon. Je veux savoir ce que toi, tu aimes dans cette musique !

Elle me fixe, semble hésiter, puis me répond finalement en baissant les yeux.

— Cela représente tout ce que je ne suis pas.

Je lui jette plusieurs œillades curieuses, ce qui la pousse à continuer.

— J'aime cette... puissance, cette façon de s'insurger contre les règles. L'irrévérence, l'impertinence. L'agressivité aussi parfois, ajoute-t-elle en me détaillant attentivement avant de vite se détourner contre la vitre afin de ne pas me laisser entrevoir la nouvelle nuance rosée qui apparaît sur ses joues de porcelaine.

Elle parle musique, là ?

— Et..., ajouté-je en me raclant la gorge. Quels sont tes groupes de prédilection ?

À nouveau concentrée, elle ne réfléchit pas bien longtemps avant de me donner sa réponse.

— Les groupes classiques bien sûr, mais j'avoue avoir une petite préférence pour *Guns and roses*, *Aerosmith* et... *Bon Jovi*.

Je grogne malgré moi.

Bon Jovi... Encore un blond !

— Quoi ? s'étonne-t-elle, amusée.

— Jon. Bon. Jovi..., répété-je, blasé. Ça, c'est ce que j'appelle le Métal de fillettes.

— Pardon ?

— Bien sûr ! affirmé-je alors que je profite d'un feu rouge pour m'arrêter et la regarder droit dans les yeux. Led Zeppelin, Metallica, Black Sabbath... Voilà du vrai Métal Rock. Le reste, c'est juste commercial !

— N'importe quoi ! s'exclame-t-elle sans se défaire de son sourire qui s'élargit davantage.

Soudain, une vieille Mustang derrière nous klaxonne à cause du feu vert. Un coup d'œil rageur dans le rétroviseur et je passe la première, résistant à l'envie d'insulter la mémé au volant de son antiquité.

— Pfff... Bon Jovi... Sûrement « charmant » lui aussi..., dis-je en m'engageant sur *Cambridge Street*. Tiens, Bouchon, allume le poste et mets le titre numéro 12. Sur ce point, je sais qu'on sera d'accord.

D'un air sceptique, elle me toise, puis appuie sur le bouton *On*. Gary fait défiler les chansons, sans se douter une seule seconde de ce qui l'attend. J'en jubile d'avance. Tout à coup, le morceau démarre. Le son monté à fond éclate dans la Chrysler, provoquant ainsi la stupéfaction de ma passagère. Sa surprise est telle qu'elle sursaute, le souffle coupé, une main sur le cœur. Les premières notes de guitare de « *Highway to hell* » pulsent dans l'habitacle au même rythme que sa respiration visiblement hachée. La bouche ouverte, cherchant l'air, elle me regarde, moi et mon sourire en coin avant d'exploser de rire.

« *Livin'easy, livin'free*

Vivre facilement, vivre libre,

Season ticket on a one way ride.

Un tiquet saisonnier pour un voyage sans retour.

Asking nothing, leave me be,
Ne rien demander, laisse-moi vivre,
Taking everything in my stride.
Tout prendre sur mon passage. »

J'avais raison. Elle aime AC/DC ! Rares sont les filles de son âge qui peuvent s'en vanter. Je crois même que c'est la première que je rencontre. Je ne l'aurais jamais parié sous ses immenses chemises à carreaux ou son air d'intello. Devoir conduire et ne pas observer ses mimiques avec précision me fout les nerfs. Ses doigts qui battent la mesure sur la poignée de porte, ses lèvres qui bougent en chuchotant les paroles... Je remercie le ciel qu'un autre feu rouge apparaisse non loin. J'appuie sur la pédale de frein. À l'arrêt, je me détourne afin de pouvoir la détailler comme il se doit. *Merde ! La vision n'est pas celle que j'attendais...* Je remarque alors que son expression n'est plus la même. Il y a un problème. Ses gestes sont à présent suspendus, la petite ridule au centre de son front a de nouveau élu domicile. Ses yeux, figés sur le poste durant quelques secondes, dérivent jusqu'à moi.

— Le chiffre 12 ! s'écrie-t-elle, espérant couvrir la voix du chanteur.

Je fronce les sourcils tandis qu'elle presse le bouton « pause » dans le but d'obtenir le silence.

— Tu as dit que Margaret Wilcox avait été assassinée le 12 novembre, c'est ça ? m'interroge-t-elle, nerveuse.

Le feu lumineux qui passe au vert m'oblige à avancer sur la voie. J'ai l'étrange conviction que la prof va encore frapper. Du coup, je préfère m'arrêter rapidement sur la première place disponible que je distingue à ma droite. Je me gare, tire le frein à main sans pour autant éteindre le moteur.

— Non, c'est toi qui l'as supposé. Pourquoi tu me demandes ça, Gary ?

— Les autres victimes... Elles sont mortes quel jour du mois selon le légiste ?

Je soupire. Je n'étais pas préparé à ce qu'elle fasse une déduction concernant la date des décès. Moi aussi, j'ai espéré y voir un lien, une logique. En vain...

— On ne peut pas le certifier. Elles ont été retrouvées bien trop longtemps après leur mort pour pouvoir confirmer quoi que ce soit, mais... oui, les victimes semblent avoir succombé aux alentours du 15 de chaque mois.

— Je suis sûre que c'est le 12 !

— Pourquoi ?

Elle se redresse sur son siège, se rapproche un peu plus de moi.

— Le 12 est un nombre particulièrement symbolique : le ciel est divisé en douze secteurs, il y a douze signes du zodiaque, douze mois de l'année. Les pères de l'église renvoyaient le chiffre 4 à la Création et le chiffre 3 à la Trinité. $4 \times 3 = 12$, énonce-t-elle pendant que j'essaie de la suivre tant bien que mal. Il correspond aux douze tribus d'Israël, aux douze fondements repris par les douze apôtres. Il devient alors le signe de la Création nouvelle car...

— OH, OOH, OOOH !!! Temps mort, Bouchon !

Je joins le geste à la parole en mimant le signe de mes deux mains plusieurs fois.

— Tu veux bien te calmer et synthétiser ? lui demandé-je.

Elle repousse de nouveau ses cheveux, les ramenant sur un seul côté. Infructueuse tentative.

— Le 12 symbolise ce qui est achevé, on parle parfois de nombre parfait. Il peut être interprété comme la fin d'un cycle ou un point d'harmonie.

Je commence à saisir où elle veut en venir. Je déglutis, parce qu'à ce moment-là, une hypothèse aussi terrible que démente, aussi horrible qu'accablante me traverse l'esprit.

— Cela voudrait dire qu'il compte tuer douze jeunes femmes pour retrouver une perfection ? Pour honorer une nouvelle Création ?

Gary opine du chef vivement. Elle paraît convaincue. En ce qui me concerne, j'essaie de ne pas trop m'avancer, ni anticiper.

— Ce n'est qu'une supposition, Bouchon. Du moins... je l'espère car si tu as raison, il ne reste plus que douze jours avant qu'il ne s'en prenne à une autre innocente.

Laissant reposer mon crâne contre l'appuie-tête, je clos les paupières une poignée de secondes.

Faire le vide.

Espérer que tout coïncide.

S'assurer que le reste s'élucide

— Je viens avec toi !

Sa voix me fait subitement ouvrir les yeux.

— Quoi ?

— Tu vas aller là où Margaret Wilcox rencontrait son dealer, n'est-ce pas ? Alors laisse-moi t'accompagner.

— PAS QUESTION ! m'écrié-je en me redressant. Vu l'endroit peu fréquentable, je n'ai pas envie de jouer les baby-sitters en prime !

— Je dois venir ! Il se peut que je remarque quelque chose : un détail, un élément... laisse-moi t'aider...

— Le quartier où se trouve ce bar est un coupe-gorge ! Ce n'est pas un endroit pour les filles comme toi, dis-je avec aplomb.

— C'est-à-dire ? insiste-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine. Exprimez le fond de votre pensée, MÔssieur l'inspecteur !

— Rhooo... Bouchon, pas besoin de te faire un dessin. À en juger par tes yeux, on croirait une sainte vierge !

— Et à en juger par les tiens, tu ferais un galant homme, réplique-t-elle sans détours.

Je reste bouche bée, ce qui ne m'empêche pas de m'adoucir la seconde d'après. Elle commence enfin à sortir de sa coquille, la timide jeune fille. Même si elle sous-entend que j'ai des mauvaises manières, elle avoue aussi aimer mes yeux. C'est tout ce que je garderai de ce constat. Confession. Satisfaction. Je lui souris de toutes mes dents, puis soupire bruyamment.

— OK. Tu viens. Mais je veux que tu restes près de moi une fois là-bas. Tu ne me quittes pas d'une semelle, c'est bien compris ?

Elle se réinstalle confortablement sur son siège, le sourire aux lèvres.

— Je suis sérieux, Gary ! Ça peut être dangereux.

— Je sais... Je te donne ma parole que je te suivrai pas à pas, me dit-elle sur un ton des plus sincères.

Sa promesse me rassure. Aucune idée du bouge dans lequel on va mettre les pieds, ni l'accueil auquel on aura droit, mais il est vrai qu'elle peut m'être utile. Elle perçoit, appréhende les choses d'une manière singulière. Il suffit de voir sa façon de réagir avec moi. Sur certains points, elle a réussi là où d'autres ont échoué lamentablement. C'en est presque inquiétant...

Je passe la première, m'insère dans la circulation, accaparé par ces pensées nouvelles qui se bousculent dans ma caboche. Je ne sais pas si je roule tout droit vers l'enfer, mais une chose est sûre, depuis que j'ai rencontré cette fille, j'ai déjà un pied dedans. Je presse le bouton du lecteur, le son explose. La musique reprend ses droits, nous retenant tous deux par un lien indéfinissable.

« I'm on the highway to hell

Je suis sur l'autoroute de l'enfer.

On the highway to hell

Sur l'autoroute de l'enfer

Highway to hell

L'autoroute de l'enfer »

Plus les rues défilent, plus le noir semble nous engloutir. Les bas-fonds de Boston... Des ruelles sordides où se mêlent la drogue, la prostitution, voire la pire des corruptions. La population diminue au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans les artères reculées de la ville. Seuls deux ou trois clodos, une bouteille à la main, titubent sur les trottoirs sombres, croisant de temps à autre une fille qui vendra son corps contre une liasse de billets pleine de sueur ou une dose de cocaïne. J'ai bien connu ces quartiers. Dans ce vieux film en noir et blanc qui s'imprime sous mes rétines, je n'y jouais qu'un second rôle : celui d'un pion, d'un rejeton, d'un petit garçon qui aujourd'hui a grandi, vieilli et essaie d'en faire abstraction. Tout en conduisant, je frotte sur ma cuisse le creux de ma main gauche, là où le dessin encre se réveille telle une morsure profonde. Pas la peine de quitter ma trajectoire des yeux pour savoir que la jeune femme assise à côté de moi surveille mes faits et gestes.

Le lieu en question indiqué par la meilleure amie de la victime apparaît enfin à quelques mètres devant nous, aussi j'éteins le poste. Pas d'enseigne. Pas de numéro. Juste une porte au-dessus de laquelle brille une minuscule lanterne orangée. Il s'agit plus d'un repère que d'un bar apparemment. Le tableau de bord indique 22h00. Je me gare, pas très loin, et coupe le moteur. Gary détache sa ceinture, s'apprête à sortir. Je ne sais pas si c'était une bonne idée de la laisser m'accompagner finalement... L'endroit est clairement flippant. Vu les prestations que semble proposer l'établissement, je prends un gros risque en la traînant là-dedans. Ils affichent peut-être complet... Si l'on tient compte du grand barbu qui vient de sortir en gerbant ses tripes sur le trottoir, on dirait que des places se libèrent.

— Plaisant comme coin, n'est-ce pas ?

J'ironise alors qu'elle pince les lèvres, analysant l'extérieur avec crainte.

— C'est ici ? demande-t-elle.

— Oui... vraisemblablement. Tu peux toujours changer d'avis..., la rassuré-je alors qu'elle secoue déjà la tête par la négative d'un air décidé.

On est bien d'accord... Tu restes près de moi, OK ?

Je n'obtiens pour toute réponse qu'un seul et unique : « oui ».

Nous descendons ensemble de la voiture. L'odeur familière des ivrognes, de la charogne qui flotte dans l'air glacé me prend à la gorge. Je verrouille l'auto, vérifie mon 9 mm sous ma chemise, dissimulé dans le holster de ma ceinture. Après une dizaine de mètres, nous nous postons devant l'entrée, côte à côte. Je lance une œillade complice à mon acolyte avant de frapper deux grands coups du plat de la main contre le battant de bois élimé. Celui-ci s'ouvre aussitôt sur un gars qui pourrait être le jumeau de *Marilyn Manson*... en blond. *Encore !* Je me sens poursuivi, ce soir ! Grand, pâle, la peau sur les os, il porte un débardeur blanc arborant le dessin d'un bombardier de *l'US Army*. Gary me regarde, les yeux ronds, tandis que le type nous toise attentivement l'un après l'autre. Muet, il louche sur les écussons du blouson de la rousse plus que de raison. Je me dis que la chance nous sourit lorsqu'il recule d'un pas pour nous laisser passer. Je saisis le bras de Gary pour la seconde fois de la soirée, mais ce coup-ci avec douceur. Sur le qui-vive, nous pénétrons à l'intérieur de ce lieu clandestin dont les effluves de tabac et autres substances illicites que je reconnaîtrais entre mille nous entêtent férocement. Pas de musique. Juste un son analogue à un étrange bourdonnement, accompagné de vibrations saccadées qui après un bon quart d'heure, doit saouler davantage que l'alcool.

Une marche.

Deux marches.

Nous voici plongés dans la quasi-obscurité d'une salle où de vieilles appliques diffusent chacune une petite lueur rouge tremblotante au-dessus des banquettes. Banquettes occupées pour la plupart par des junkies ou alcooliques en tout genre. L'une, plus reculée, sert de plumard à un couple s'adonnant à une activité assez... explicite.

Misère...

— Ferme les yeux, Bouchon, la scène est interdite aux moins de dix-huit ans, confié-je près de l'oreille de la concernée qui, d'un air dégoûté, déglutit péniblement.

En me tournant, je scanne la salle et ses candidats. On a affaire à de grands gagnants, dis donc ! Une jeune fille au crâne rasé, le regard vide, danse en battant des bras. Apparemment, elle essaie de s'envoler, je ne sais pas trop... Elle n'a pas dû ingurgiter que de l'eau. Plus loin, un homme dort, avachi sur l'une des tables. Un autre, caché dans un renforcement,

observe son verre avec application. Vu la concentration dont il fait preuve, il prépare sûrement une thèse sur les mystères inexplorés du whisky. Près du bar, deux montagnes étalant des tatouages nazis sur leurs bras démesurés jouent au billard, tout en nous lançant des coups d'œil peu chaleureux.

— Viens. Reste près de moi, ordonné-je à Gary en l'entraînant vers le comptoir.

Je m'approche et pose mes mains sur le zinc. Le barman pivote. *Doux Jésus !* La vision est effroyable : un petit asiatique aux cheveux bleu électrique dans une combinaison jaune me tire une tronche de six pieds de long. À la moindre remarque, je le démonte ! Il visualise ma compagne de haut en bas en frottant son menton d'un air admiratif, puis me demande ce qu'il nous sert. Je soupire... Cet endroit doit accueillir tous les marginaux de Boston !

— Deux bières, commandé-je en posant un billet de vingt dollars sur le comptoir.

À côté de moi, Gary scrute l'espace dans les moindres détails pendant que *Face de Sushi* pose deux gobelets et me rend la monnaie. Je grimace en découvrant ses ongles peints en noir. C'est la quatrième dimension ici ! Je secoue la tête, dans l'espoir que ce geste me remette les idées en place.

Pas le temps de réfléchir, Cops ! On est là pour une seule raison.

Sans perdre plus de temps, je sors de la poche intérieure de mon blouson la photo de Margaret Wilcox et la fais glisser sous les yeux du serveur.

— Tu la connais ?

Il marque un temps d'arrêt avant d'attraper un torchon.

— Non, tranche-t-il en ayant à peine survolé l'image.

Il se met à essuyer ses verres, l'air de rien. C'est vrai que sa gargote semble être à cheval sur l'hygiène...

— Je pense que si, insisté-je en tapotant de l'index le portrait de la victime. Elle venait ici régulièrement pour retrouver un mec qui lui fournissait de la dope. Réfléchis !

— Ici on sert à boire, mec, répond-il. On n'est pas une agence de renseignements !

OK. Fini de jouer ! Rien à foutre du public autour ! Je sors ma plaque, la pose brusquement sur le zinc.

— Écoute-moi bien, *le Pokémon*. Si tu ne veux pas que je fasse fermer ton nid à merde, t'as intérêt d'être coopératif ! Parce que je n'ai qu'un coup

de fil à passer pour que tu foutes la clé sous la porte ! Alors, mate cette putain de photo et lâche-moi ce que tu sais !

Mon ton plus déterminé que jamais suffit à le faire transpirer. Il guette à droite, à gauche, cherche une échappatoire. Mes prunelles impatientes suivies du craquement de ma nuque ont raison de ses réticences. Il pose ses verres, passe les doigts sur son front en sueur.

— Elle venait une fois par semaine à peu près et... Oui, elle avait souvent rendez-vous avec le même gars.

Putain de merde ! Il pourrait l'identifier ! Peut-être faire un portrait-robot !

— Comment il était ce gars ? Blond, brun ? Jeune, vieux ?

— Jeune. Il portait des lunettes. Brun ou blond... Je n'en sais rien. On n'est pas en pleine lumière ici, se défend-il. Ce dont je me souviens, c'est qu'il prenait toujours un verre d'eau gazeuse. Et... il était fasciné par ça.

Il désigne Gary. Cette dernière me regarde, le visage dévoré par l'incompréhension.

— La couleur de ses cheveux, termine le chinois.

— Je croyais que l'obscurité t'empêchait de distinguer ce genre de détails ? rétorqué-je, agacé, lorsque l'une des deux armoires à glace se poste à côté de la prof.

— Hé, crinière de feu, je peux t'offrir un verre ? dit-il d'une voix grasse.

Je vire d'un seul coup. Mâchoire contractée, je suis sur le point de répliquer quand Gary me devance.

— Je vous remercie beaucoup, mais on a déjà commandé.

Je lance un regard meurtrier au colosse qui serre sa canne de billard. Ma réaction s'avère plutôt inutile, puisqu'il ne me calcule même pas. On dirait qu'à ses yeux, je suis invisible. Il lorgne ce p'tit bout de femme, la bave aux lèvres, comme s'il imaginait lui faire les pires cochonneries. Une minute de plus et je vais vriller.

— Alors, on pourrait se faire une partie de billard. Mon pote et moi, on te montrera de quelle manière on sait utiliser notre queue, ricane-t-il tout en se permettant d'enrouler une boucle de cheveux roux autour de son index.

Je pousse un râle. Mon cœur s'emballe.

Il a osé la toucher. Il a osé la bafouer.

Toute ma colère éclate. Je veux qu'il ôte ses sales pattes.

Je m'affole. Ma patience dégringole. Je perds le contrôle.

Ce ne sera pas son jour de chance. À toute bringue, je m'avance.

— LA TOUCHE PAS, SALE CON ! crié-je en le poussant violemment de mes deux mains.

Le type titube vers l'arrière, surpris par mon geste. Ses iris semblent enfin réaliser que la rousse était accompagnée. Son expression se modifie, déformant ses traits pour ne laisser apparaître qu'une rage sans nom. En de vives enjambées, il s'élance, brandissant sa canne. *Seigneur, je vais en prendre plein la gueule !* En moins de deux, j'attrape Gary par la taille afin de la mettre en sécurité derrière moi, et pare l'attaque du nazi avant de me jeter sur lui. J'arrive par je ne sais quel moyen à le désarmer -je remercie au passage les shots de téquila qui ont dû altérer ses facultés- cependant son crochet du droit me fait voir les étoiles. Je frotte ma mâchoire douloureuse, mais ne lui laisse pas le temps de revenir à la charge. Je me rue sur lui. Un direct du gauche. Un autre. Encore et encore.

Les coups pleuvent.

De sa souffrance, je m'abreuve.

Je ne cesse que lorsque mon adversaire tombe au sol tel un poids mort.

— COOOPS !!! hurle soudain Gary d'une voix épouvantée.

À peine ai-je le temps de me retourner que le second type, plus lâche que son collègue, me prend par surprise, profitant de l'occasion pour sortir un couteau et me lacérer au niveau des côtes. Une douleur cinglante me fauche. Si la prof n'avait pas crié, il me le plantait entre les omoplates. Dans mon malheur, j'ai eu de la chance. Enfin... je crois. La plaie me brûle comme jamais. Sa lame m'a entaillé méchamment tout le côté droit. Ma chemise est déchirée.

Le sang déjà ruisselle.

Mon esprit se fait la belle.

Les cris de Gary m'interpellent.

Le type est prêt à frapper une fois nouvelle.

Alors dans un ultime souffle d'énergie, je glisse la main dans mon holster et dégaine mon arme.

— PLUS UN GESTE, ESPÈCE DE CONNARD ! braillé-je tout en faisant pression sur ma blessure. LÂCHE TON COUTEAU ! LÂCHE-LE, JE TE DIS !

Les yeux écarquillés, rivés sur mon 9 mm, le gars n'hésite pas longtemps. L'arme blanche ensanglantée tombe au sol. Reprenant mes esprits, je balaye la salle silencieuse des yeux. Personne ne cille, comme si l'on avait appuyé sur la touche « pause » d'une télécommande. Seule Gary suffoque, les joues ravagées par les larmes. Un vertige s'empare de moi, je tangué maladroitement lorsqu'elle accourt pour me soutenir. Dans mon trouble, je perçois pourtant le barman déplacer sa main sous le comptoir.

— LÈVE TES MAINS EN L'AIR, PUTAIN ! BOUGE PAS ! PERSONNE NE BOUGE !

Je le menace en restant à l'affut de tous les dégénérés de ce bar miteux.

— Cops, v... viens. On... On s'en va, bafouille Gary qui me maintient difficilement.

À reculons, nous marchons vers la sortie. Tenant toujours en joue l'assemblée, je me redresse, pressé contre ce petit corps transi de peur. La scène a dû la terroriser. Je respire un grand coup, essayant de reprendre mes esprits. Encore une marque dans ma chair. Il en faut plus pour me foutre à terre. À l'extérieur, le froid de novembre me transperce comme des milliards d'entailles, me faisant presque oublier celle qui souille le blanc de ma chemise.

RAPPORT DE POLICE :

Un nouvel indice contre une nouvelle cicatrice.

Une énième blessure ouverte, monnaie courante dans la police.

Qui se refermera bien assez vite. Qui permettra d'ajouter une pierre à l'édifice.

Rien de comparable avec cette plaie béante et destructrice.

Qui, au plus profond de moi, sonnera toujours comme une injustice.

CHAPITRE 18

OceanofPDF.com

GARY

La main...

Cette main qui nous sert chaque jour de mille façons.

Qui se modèle selon qui nous sommes ou ce que nous vivons.

Cette main qui peut toucher, effleurer, caresser, mais aussi planter, griffer, serrer.

Sa main gauche tient le volant pendant que la droite fait toujours pression sur sa blessure.

Quant aux miennes, je ne les maîtrise plus. Elles tremblent inlassablement depuis que nous avons quitté cet endroit sordide. De toutes mes forces, je frotte mes doigts engourdis pour les réchauffer, les apaiser. Rien à faire. Il suffit que je jette un œil sur Cops, que je distingue la tache pourpre qui s'étale sur son jean, et mon cerveau rejoue cette scène effroyable. Je revois la lame qui taille, la peur qui m'assaille, Cops qui défaille mais qui livre bataille. Cette main qui tenait en joue les clients muets de ce club il y a cinq minutes et qui à présent, tient la route difficilement. Le front en sueur, les mâchoires serrées, il semble lutter, résister. « Moi vivant, jamais ! », m'a-t-il répondu lorsque je lui ai proposé de prendre le volant. Ceci-dit, même s'il est blessé, je ne suis guère en meilleur état. Mon cœur bat si fort, j'ai l'impression qu'il est sur le point de sortir de ma cage thoracique. Une crampe dans l'estomac, semblable à un clou qu'on enfonce, m'empêche de respirer.

— Cops ! Il... Il faut aller à l'hôpital, tu as besoin de points de suture, suggéré-je, la voix éraillée.

Ce dernier reste silencieux, le regard rivé sur le bitume.

— Cops, répété-je inquiète. Pourquoi tu n'as pas appelé tes collègues ? Ou une ambulance, ils...

— JE N'AURAIS PAS DÛ T'EMMENER LÀ-BAS ! s'énerve-t-il en frappant un grand coup sur son volant.

Mes yeux s'arrondissent. Il délaisse sa blessure quelques secondes pour s'essuyer le front d'un revers de la main avant que celle-ci ne reprenne place contre sa hanche. Je l'observe secouer la tête, grimacer de douleur.

— Je t'ai fait prendre des risques, tu aurais pu être blessée toi aussi et j'ai volontairement dissimulé une info, ajoute-t-il plus calmement. J'enverrai

une patrouille demain...

— D'accord, mais... tu ne veux pas qu'on file à l'hôpital ?

— Pas la peine ! tranche-t-il alors qu'il étouffe un gémissement en prenant à droite. Faut juste que j'aille chez moi...

Je hoche tête. Il est inutile d'insister. Toutefois, vu son teint blafard, j'espère qu'il n'habite pas très loin. Soudain, une nausée me guette. J'abaisse légèrement ma vitre pour inspirer l'air frais qui s'engouffre à l'intérieur de la voiture. Je n'ai pas le droit de me plaindre. Pas le droit de m'apitoyer quand un homme blessé à l'arme blanche souffre à mes côtés. Et par ma faute en plus ! Les yeux clos, j'essaie de me concentrer sur ma respiration durant le reste du trajet. Lorsque je rouvre les paupières, je réalise que nous longeons la route bordant la *Mystic River*. Puis, après quelques mètres, Cops se gare enfin devant une grande villa bordée d'arbres. Sans un mot, je sors de l'automobile. Le simple fait de soutenir mon sac est devenu laborieux. Sous le ciel d'ombres, je distingue Cops s'extirper avec peine. Il est à deux doigts de flancher. En hâte, je me précipite près de lui, attrapant sa main gauche dans la foulée.

— LÂCHE-MOI ! crie-t-il en dégageant son bras brutalement.

Je sursaute, me fige sous son expression mêlée de rage et d'aversion. Jamais je n'avais vu pareille fureur dans ses iris ! Il fixe ma paume comme si celle-ci l'avait brûlée au fer rouge. Comme si le contact de ma peau lui avait fait bien plus de mal que l'acier tranchant du couteau. Je le vois serrer le poing, déplier ses phalanges les unes après les autres. Je ne saisis pas... À la fois surprise et choquée, je resserre les bras autour de mon pauvre corps frigorifié. Durant ces quelques minutes d'incompréhension, je voudrais être chez moi. Je voudrais ne jamais l'avoir connu. Ne jamais lui avoir parlé. Celui dont les prunelles ambrées ne me quittent plus. Celui qui maintenant semble perdu. Qui a l'air d'avoir agi à son insu.

Les pieds enfoncés à même le gravier, Cops baisse la tête. Je détaille cette silhouette éreintée qui se découpe dans la nuit noire. Lui d'ordinaire si impressionnant, si imposant, son corps et son âme ne sont plus que regrets, vulnérabilité. Un arbre prêt à tomber, à chuter. La buée qui s'échappe longuement de ses lèvres m'indique qu'il soupire.

— Allez, viens, Bouchon, me souffle-t-il d'un ton las. Suis-moi.

Confuse, telle une délinquante qui aurait commis la pire des fautes, je marche derrière l'inspecteur. L'odeur du cuir envahit mes narines dès qu'il pousse la porte d'entrée. D'un clic sur l'interrupteur, il pénètre dans un hall,

dont le blanc qui domine du sol au plafond agresse mes rétines déjà larmoyantes. Hésitante, j'entre à mon tour, lâchant mon sac sur le carrelage. Cops ouvre une autre porte sur la droite à l'intérieur de laquelle il jette son blouson taché. Je pense qu'il s'agit d'une buanderie, mais il a refermé si vite que je ne peux l'affirmer. Le grand silencieux se met à grimper l'escalier qui nous fait face, tout en s'aidant de la rampe. Je reste là, triturant mes doigts durant une poignée de secondes, sans trop savoir quoi faire. Finalement, je me décide à le suivre, abandonnant ma veste près de mon sac au bas des marches.

Une fois à l'étage, la lumière émane d'une seule pièce située à ma gauche. Je m'approche et découvre le brun assis sur le rebord d'une baignoire d'angle, en train de se déchausser difficilement. Je n'ose bouger, ni lui proposer mon aide vu sa réaction de tout à l'heure. Je le laisse donc se débrouiller avec ses bottes et ses chaussettes dans cette salle de bains qui, à elle seule, doit faire la taille de ma chambre.

À présent pieds nus, Cops se relève, détache son holster qu'il pose sur une chaise. Sa chemise souillée suit le même chemin. La vue du sang sur sa chair à vif me pétrifie et paradoxalement, mes mains recommencent à trembler de plus belle. En cet instant, je prends conscience qu'il n'en est pas à son coup d'essai, étant donné le nombre de cicatrices qui zèbrent son torse. Je le regarde essuyer sa plaie à l'aide de la première serviette trouvée là. Le tissu en éponge se colore en rouge progressivement.

L'air me manque. La tête me tourne.

— Hé, Bouchon...

Je l'entends, mais ne l'écoute pas. Toute mon attention est focalisée sur le sang qui se répand. Quelques centimètres plus haut... et le coup aurait pu être fatal. En réponse à ce constat, l'angoisse se loge au creux de mon ventre, une peur soudaine que je ne m'explique pas s'empare de moi.

— Bouchon ! répète-t-il en haussant le ton.

Sa voix qui résonne me fait l'effet d'une secousse. Je refais surface, lève la tête et croise son regard dans lequel je discerne un soupçon d'inquiétude.

— Tu veux bien me tenir ça ? me demande-t-il en désignant la serviette.

Je tente de reprendre le dessus en inspirant au maximum, puis le rejoins enfin. De mes doigts tremblants, j'appuie prudemment sur le bout de tissu en contact avec la plaie -l'écoulement paraît diminuer peu à peu- pendant qu'il fouille dans l'un des placards accrochés sur le mur d'en face. L'armoire à pharmacie sans doute. Cops en sort tout un tas de boîtes qu'il

jette sur le meuble vasque. Il saisit d'abord un liquide désinfectant. Lentement, il dégage mon poignet avant de faire couler la solution sur l'entaille. Sa réaction me brise de l'intérieur. Il grogne, serre les dents. Je crois qu'il grelotte également... Je me risque à relever les yeux vers lui, cependant son expression m'est insoutenable : celle d'une douleur oppressée, d'un courroux réprimé. Pour la suite, ses gestes sont méthodiques, mécaniques, il sait ce qu'il fait. D'emblée, il nettoie à l'aide d'un linge propre, dispose ensuite plusieurs compresses anticoagulantes et protège finalement l'ensemble avec des bandes de sparadrap.

C'est tout ?!

Face au ridicule de la situation, je parviens à ouvrir la bouche au prix d'un énorme effort :

— Cops, je... je pense sincèrement qu'il te faudrait des points...

— T'occupe !

Son ton est sans appel. Après quoi, il actionne le robinet afin de se laver les mains. En ce qui me concerne, je suis toujours immobile, tenant encore le carré d'éponge ensanglanté. C'est à ce moment que Cops tourne la tête vers moi et semble découvrir pour la première fois, mes mains qui tremblent continuellement. D'un geste sec, il m'arrache la serviette sale et la balance au fond de la poubelle. Tout à coup muni d'une extrême délicatesse, il attrape mes poignets, relève les manches de ma chemise et guide mes mains sous le filet d'eau tiède. Il s'applique à laver celles-ci qui se décrispent petit à petit. Ses doigts me font l'effet d'une caresse. Ma respiration s'apaise au fur et à mesure que les nuances rougeâtres s'estompent, disparaissent. Cops coupe l'eau et enroule aussitôt mes mains dans une serviette propre. Nos regards se croisent, s'arriment.

Soudain, il remarque une chose qui paraît le gêner. Son froncement de sourcils me le prouve. Sans un mot, il approche le tissu de mon visage et frotte doucement. Je n'ai toujours pas jeté un œil au miroir qui nous fait face car j' imagine que cela ne doit pas être beau à voir. D'autant plus si des taches de sang sont parvenues à prendre place sur mes joues. Je ne bouge pas d'un iota. Le geste bienveillant de l'inspecteur me déconcerte. Cet homme est un océan de contradictions. À quelques centimètres l'un de l'autre, je peux le détailler. Cops est si grand ! Courbé au-dessus de moi, me surplombant de toute sa hauteur tel un ange protecteur. En cet instant, il ne parle pas, mais son corps parle pour lui. Taillé dans le marbre, mais entaillé dans l'âme. Carrure sans égale, aura animale, quotidien brutal. Un corps

aussi puissant qu'intimidant. Aussi abîmé qu'écorché. C'est celui d'un homme. Un homme qui a vécu, survécu. Un battant, un combattant. Mon inspection remonte, suivant la ligne de poils qui s'étend sur ses pectoraux, puis stoppe brusquement sur son épaule gauche. Jusqu'alors plongée dans un état second, je n'avais même pas remarqué le mystérieux tatouage dont je ne percevais qu'une infime partie sur sa main ou son poignet au grès du hasard. En réalité, celui-ci part du cou. Les lignes noires s'étendent tout le long de son bras, s'échouant semble-t-il au creux de sa paume. Le plus discrètement possible, j'essaie de décrypter à quoi correspondent ces traits sombres, marqués, contrastés. Je distingue des feuilles mortes. Fragiles. Fébriles. Sur le point de se détacher de leurs branches instables, voire cassées pour certaines. Le dessin se prolonge encore. Le tronc massif à l'écorce abîmée et tailladée, s'étale sur la totalité de sa peau ; Plus bas, j'ai l'impression que des racines se mêlent et cheminent autour du poignet. C'est un arbre. Un arbre mort... Je n'ai pas la possibilité d'en voir davantage vu nos positions respectives. Lorsque Cops me surprend à détailler son tatouage, il cesse tout mouvement et me dévisage comme une coupable prise en flagrant délit. Ses yeux se noient dans les miens. Cependant, je ne me détourne pas, ne me dégonfle pas, je repousse mes limites. À l'inverse, c'est lui qui se détourne, presque embarrassé. D'un geste rageur, il jette la serviette qui atterrit dans le lavabo et quitte les lieux sans même m'adresser un mot.

À présent seule, j'en profite pour me ruer sur les toilettes, ma vessie étant sur le point d'exploser à cause de l'angoisse de cette soirée. Je fais tout mon possible pour chasser une énième nausée quand j'entends du bruit, ainsi qu'un râle, provenant de la pièce d'à côté. Après un bref moment d'hésitation, j'éteins le plafonnier en pressant l'interrupteur et me décide à sortir. L'estomac noué, j'avance à pas feutrés. Je découvre une immense chambre dont la seule source de lumière provient d'une lampe de chevet, près du lit. Un lit digne des hôtels de luxe. Cops en a déjà tiré les draps pour s'y allonger, le dos relevé sur des coussins. L'air abattu, il avale des antidouleurs à l'aide d'une bouteille d'eau avant que sa main droite ne reprenne place sur sa blessure. Son jean ainsi que sa ceinture reposent sur le parquet verni. Toujours postée contre le chambranle, je trouve la force de murmurer :

- Est-ce que je peux faire quelque chose ?
- Non. J'ai juste besoin de dormir...

Aucune agressivité ne transparaît dans sa voix, juste une profonde lassitude. Cops avait raison : c'était une mauvaise idée d'aller là-bas. Je ne l'ai pas arrêté, je l'y ai même encouragé. Il aurait pu se faire tuer. Face à cette terrible éventualité, je sens mon cœur se réduire en miettes. Mes nerfs lâchent et les larmes roulent sur mes joues comme si l'on avait ouvert les vannes. Ne pouvant me retenir plus longtemps, je pivote face au mur, refusant qu'il me voie ainsi. Les sueurs froides m'envahissent, les tremblements redoublent d'intensité. Une main sur ma bouche, l'autre agrippant le montant de bois, je fais de mon mieux pour ne pas m'écrouler.

— Bouchon...

Je ne peux pas lui répondre, c'est au-dessus de mes forces. Les sanglots étouffés m'en empêchent.

— Bouchon, regarde-moi, ordonne-t-il tout bas. Qu'y a-t-il ?

Qu'y a-t-il ?

Qu'y a-t-il !!!

Je rêve ou il se moque encore de moi ?! Brusquement, je fais volte-face. Je ne contrôle plus rien. Ni mes larmes, ni mes mots, ni ma colère, ni ma voix.

— QU'Y A-T-IL ?! crié-je, exaspérée. Tu oses me poser cette question ? Pour ton information, tu as été agressé par deux cinglés dans un bar clandestin, tu as pris un coup de couteau, tu as sorti ton arme, tu refuses d'aller à l'hôpital, il y a du sang partout, Cops ! Je n'ai pas l'habitude de faire équipe avec *Rambo*, figure-toi ! Je suis...

— Me compare pas à *Rambo* ! C'est un pauvre type, me coupe-t-il en me fixant d'un air imperturbable qui me fait perdre le peu de contrôle qu'il me reste.

— J'AI EU PEUR !!! m'écrie-je alors que ma respiration se coupe.

Cops fronce les sourcils avant de rétorquer calmement :

— Ils ne t'ont pas touchée, Bouchon. Je ne l'aurais pas permis. Je t'aurais protégée.

Ébahie, ma bouche s'ouvre, puis se referme plusieurs fois de suite.

— Tu penses que j'ai eu peur, pour moi ?

Je n'attends pas de réponse de sa part. Secouant vivement la tête, je passe une main sur mon front en nage et laisse échapper un rire sans joie. Lorsque je redresse le menton, je le regarde droit dans les yeux, m'autorisant enfin à sortir toute ma frustration.

— C'EST POUR TOI QUE J'AI EU PEUR !!! Peur qu'il t'arrive malheur. Peur qu'il te tue, toi ! Juste, toi...

Les deux derniers mots se meurent dans ma gorge. Alors que je croise les bras sur ma poitrine, Cops me scrute, à la fois surpris et égaré. Son silence ne m'aide guère. Lui qui d'habitude ne se gêne pas pour lancer tout ce qu'il lui passe par la tête, il semble avoir perdu sa langue. Chose plus surprenante encore ; je voudrais qu'il parle, qu'il dise quelque chose, n'importe quoi.

— Enlève ton pantalon !

Mes yeux s'écarquillent une fraction de seconde.

D'accord, peut-être valait-il mieux qu'il se taise...

— Pardon ? Tu es devenu fou ?

— Écoute, Bouchon, j'ai besoin de dormir. Et toi aussi. Mais, il est hors de question que tu entres dans mon plumard avec ton fute taché de sang.

Par réflexe mon regard dérive vers mon jean qui effectivement, porte les marques de l'incident de ce soir.

— Euh... Je peux dormir sur un fauteuil, ou en bas... ou...

— Gary, arrête de faire ta mijaurée ! On peut aisément dormir à trois ou quatre dans mon lit, j'ai d'ailleurs vérifié cette option. Alors, enlève ton pantalon et viens me rejoindre !

Une fois n'est pas coutume, ma bouche forme un « o ». Dès lors, je dois sûrement ressembler à un poisson hors de l'eau, pris entre les mailles d'un filet au travers duquel je n'ai aucune chance de sortir indemne. Cops grogne, s'impatiente. Inutile de lutter. Pied droit appuyé sur le talon gauche, j'enlève une de mes baskets en un mouvement familier et procède à l'identique avec la seconde chaussure. De mes doigts tremblants, je déboutonne ensuite mon jean qui glisse sans peine le long de mes jambes. Tandis que je m'avance d'un pas, Cops fait claquer sa langue contre son palet afin d'exprimer son désaccord.

— Même topo pour ta chemise, ajoute-il sans perdre une miette du spectacle.

Je soupire d'agacement. En moins de deux, mon haut taché se retrouve lui aussi au sol. Par chance, mon large débardeur m'arrive à mi-cuisses et la pièce, peu éclairée, se veut mon alliée. La situation est tellement surréaliste que réfléchir davantage ne servirait à rien. Je me hâte, puis me glisse sous les draps glacés.

Saperlipopette ! Comment ai-je fait pour me retrouver dans le lit de Jonas Cops en si peu de temps ?!

Je souffle avec discrétion, me fais violence pour ignorer celui dont je vais partager le lit. Effectivement, celui-ci est si grand que nos corps ne se touchent pas. Positionnée sur le dos, le drap remonté jusqu'au menton, je déglutis et essaie de me réchauffer malgré les tremblements qui ne me quittent pas. De longues secondes s'égrènent avant que le brun ne vienne briser le silence :

— Putain, Bouchon... Tu me files la gerbe à remuer comme ça !

— Je suis désolée...

Le matelas bouge. Du coin de l'œil, je discerne Cops se rapprocher.

— Viens ici, me dit-il en relevant le bras afin que je puisse me blottir contre lui.

Trois secondes. Je reste immobile pendant trois secondes, comme si je craignais quelque chose. Quelque chose qui n'a pas lieu d'être en sorte. Le danger est bien loin à présent. Quoi que...

Doucement, je me déplace et me recroqueville, pressée le long de son corps brûlant, ma tête reposant timidement sur son épaule. L'odeur rassurante de son cou calme mes soubresauts peu à peu. Même sa joue mal rasée qui picote mon front m'apaise. Alors qu'il tend la main, Cops éteint la lampe de chevet. L'obscurité nous engloutit. Seules nos respirations sont perceptibles.

— Ça va ? me demande-t-il à voix basse.

— Oui, murmuré-je, ma bouche effleurant sa peau.

— Tu sais..., reprend-il. Plus personne ne se préoccupe de moi depuis longtemps. Je ne veux pas que tu t'inquiètes pour moi, Bouchon.

— Trop tard pour ça...

Je ne sais si l'obscurité est propice aux confessions.

Si elle ouvre les portes de nos désinhibitions.

Si elle a modifié ou bouleversé ma vision.

Mais, une chose est sûre :

Cette nuit, j'y vois plus clair que tous les autres jours de ma vie réunis.

Le bras qui m'entoure se resserre, Cops me colle davantage contre son corps. Ce ne sont plus les tremblements que je ressens maintenant, ce sont les battements de mon cœur, peu habitués à une telle proximité.

De peur qu'il ne me repousse une fois encore, mes doigts remontent le long de son buste à la dérobée, pour se déposer près du cœur, sans toucher ni son bras, ni sa main. Avant de sombrer, une question me hante :

Que lui est-il arrivé, Jadis ?
Celui qui ce soir, est au bord du précipice.
Celui pour qui donner sa main est un supplice.
Celui avec qui, un puissant lien se tisse.

*Ab origine fidelis*²²

OceanofPDF.com

CHAPITRE 19

OceanofPDF.com

COPS

Au fur et à mesure que je m'éveille, un agréable parfum de cannelle me submerge. La lumière du soleil filtre à travers les grands rideaux de la fenêtre. Ma joue ne réside pas sur l'oreiller, mais sur quelque chose de plus doux, de plus chaud, au rythme régulier apaisant. Embrumé, je constate avec surprise que ma tête repose contre la poitrine de Gary. *Ai-je passé ma nuit ici ?* J'ouvre totalement les yeux pour me retrouver face à face avec son sein droit, dont le renflement voluptueux dépasse légèrement de son décolleté. *Bonté Divine !* Je déglutis, cependant je ne bouge pas, captivé par la vue. Déjà que mes réactions naturelles matinales sont au beau fixe, cette partie du corps de la rouquine n'arrange rien. Bien qu'il soit partiellement caché par ce soutien-gorge en dentelle blanche de pucelle et ce débardeur délavé à l'effigie des *Doors*, je peux en apprécier toute sa taille, toute sa rondeur.

Enchanté de te connaître, mon beau ! Tu penses pouvoir tenir dans ma main ?

Oui, il s'y logerait parfaitement ! Je bats des paupières. Une fois. Deux fois. Qu'est-ce que je raconte ? À cause de ces satanés cachets anti-douleur, me voilà avec une intello aux cheveux de feu, chez moi, dans mon lit, en train de faire connaissance avec son sein, ô combien attrayant d'ailleurs. J'ai la sensation d'être hypnotisé. Pour preuve, cela doit bien faire cinq bonnes minutes que je ne peux détacher mes iris de ce globe généreux qui monte et descend en accord avec sa respiration. Cette image est insoutenable ! Avoir ça sous le nez dès le matin, c'est comme si vous mettiez un os dans la gamelle d'un Berger Allemand en lui disant : « Ne touche pas, Médor ! ». Impossible ! Il ira le choper à la première occasion.

Je détaille encore cet arrondi parsemé de délicieuses taches bigarades. J'ai toujours été nul en puzzle, pourtant je reste persuadé que la forme s'emboîterait pile dans ma paume. Le flic professionnel que je suis, souhaite pousser plus loin ses investigations, aussi je lève ma main droite, déploie lentement mes phalanges, et viens placer l'ensemble au-dessus de l'objet suspect numéro un. Je pense que ça peut le faire... C'est mal, mais je suis quelqu'un qui aime les preuves tangibles, je dois m'assurer de ce que j'avance. Alors, avec une extrême délicatesse, je dépose ma main sur ce sein qui a envahi toutes mes pensées. *Bingo !* La taille est parfaite. Je mords

ma lèvre tandis que je presse légèrement. *Bon Dieu, c'est mal, mais c'est le paradis !* En revanche, le paradis a pour effet de réveiller l'étage en dessous. Me voici excité comme jamais ! Malheureusement, je suis obligé de retirer ma paume car Gary commence à gigoter. Je grogne. On ne peut pas être tranquille cinq minutes ! Nous faisons à peine connaissance avec mon nouveau pote que Mademoiselle vient nous casser les noix ! Ceci-dit, les petits bruits typiques du réveil qui sortent de sa jolie bouche en ce moment-même me plaisent bien plus que je ne veux l'admettre. Elle inspire profondément, sa poitrine gonfle encore -*Et merde !*- aussi je préfère lever la tête en direction de ses yeux mi-clos. Toujours affalé sur elle, je prends appui sur mes avant-bras, mais garde ma position. Gary essaie de se déplacer, cependant le poids de mon corps la bloque. Sentant cette gêne, elle ouvre grand les paupières. Son regard de biche me foudroie. Aucun de nous ne bouge. Aucun de nous ne parle. La situation n'en est que plus excitante. Malgré cela, mon invitée ne peut s'abstenir de briser l'instant magique.

— Quelle heure est-il ? demande-t-elle d'une petite voix.

— Je n'en sais rien.

— Ta blessure...

— Ça va !

Je lui coupe net la parole. Aucune envie de discuter de ça maintenant. Ou de discuter tout court, d'ailleurs ! La surplombant, jambes entremêlées, nos intimités respectives sont en train de lier amitié. Comprenant enfin où elle se trouve exactement, elle tente de se mouvoir.

Peine perdue, Bouchon...

— Tu peux me laisser sortir du lit, Cops.

— Pourquoi ? T'as envie de pisser ?

Exaspérée, elle secoue la tête tout en levant les yeux au ciel.

— Pas spécialement...

Un rictus se forme sur ma bouche. Ses joues se colorent et son regard n'ose affronter le mien. D'un léger coup de rein, j'appuie à l'endroit même qui me crie de venir visiter les lieux.

La boutique va bientôt ouvrir ses portes. On dirait qu'il y a une promo aujourd'hui, c'est le moment d'en profiter !

Ce mouvement, si infime soit-il, la fait sortir de ses gonds.

— Cops ! Je voudrais me lever !

Je la fixe de mon air frondeur.

— J'écoute ton corps, Gary. Pas tes mots.

— Quoi ?

— Tu trembles. Mais... pas comme hier soir. Tes yeux brillent d'une intensité évidente. Tu respirez difficilement et tes poings serrent les draps avec force. Au passage, ne les abîme pas, c'est du coton égyptien.

Sur ces paroles, elle relâche le tissu, gênée, réalisant qu'elle s'est fait avoir en beauté. Je me retiens de rire.

— Je te signale que c'est toi qui as dormi sur moi ! lance-t-elle pour sa défense.

— Et j'avoue que ta poitrine est vraiment confortable !

Elle se détourne, l'air candide, cependant elle ne me repousse pas, ne se dégage pas. Elle veut rester là, au creux de mes bras. Je peux sentir son excitation, ce feu qu'elle tente par tous les moyens de dissimuler avec précaution.

— Dis-moi, Bouchon, ça fait combien de temps que tu n'as pas eu de mec dans ton plumard ? Deux ans tu m'as dit ? Il doit y avoir des toiles d'araignées là-dedans, me moqué-je en appuyant une seconde fois mon bassin contre elle.

Dans la seconde, Gary s'agite et lève la main. En un réflexe, j'attrape son poignet à la volée. Furieuse, elle se débat, enfin, mais je suis bien plus fort que cette petite madone. Ses réactions m'enflamment. Sans ménagement, je guide sa main vers le bas, et la glisse dans sa culotte. De mon autre main, je m'empare vite de son avant-bras gauche afin de le maintenir près de sa tête.

Elle est ma prisonnière. Plus de repère, de barrières.

Je ne veux qu'une seule chose, qu'elle se libère.

Seuls ses yeux trahissent sa colère.

Elle souhaite m'envoyer tout droit en enfer.

Néanmoins, le désir l'enserme.

Mon charme légendaire opère.

Nos respirations s'accélèrent.

Nous sommes deux corps pris de fièvre amère.

Deux contraires. Deux impairs qui font la paire.

Ma paume posée sur ses doigts lui intime de bouger pour l'inciter à se caresser.

— Cops, je... s'il te plaît...

Le ton de sa voix n'est en rien similaire à un ordre. Une supplique plutôt. Arrêter. Continuer. Elle ne le sait pas. Moi je le sais. Ce spectacle est le plus enivrant de toute ma foutue vie, je dois l'admettre. Doucement, je m'approche de son visage. Me perdant dans ses pupilles sombres, je murmure :

— Je vais te faire grimper très haut, Bouchon. Tu me fais confiance ?

Aussitôt, je sens son corps se détendre. Elle m'observe durant quelques secondes, puis son petit hochement de tête m'autorise à poursuivre. Mes lèvres dévient et effleurent son cou. Comme je le supposais, sa peau aux effluves épicées est un délice. Ma main commence à s'activer pendant que je la butine. Je l'entends déglutir, suffoquer et soudain, je sens ses doigts remuer.

Putain de merde ! Elle me suit dans mon délire !

Profitant de cet instant, ma bouche descend légèrement, juste à la naissance de son décolleté. Après tout, j'ai détaillé son sein droit, je ne veux pas faire de jaloux. Me voilà donc en tête à tête avec mon nouveau pote dont le prénom doit probablement être 85D. Son dos s'arque au contact de mes lèvres sur sa peau. C'est le moment ! Premier arrivé. Premier servi. Délicatement, ma main se loge plus bas, puis sans prévenir, mon majeur glisse en elle. Verdict : elle abdique. Elle est magnifique. Aussi essoufflé qu'elle, je reviens lui susurrer près de l'oreille :

— Aie confiance, Bouchon.

Elle me lance un regard voilé avant de finalement fermer les paupières et rejeter sa nuque en arrière. Elle part dans le monde d'un plaisir ou je ne suis peut-être pas convié.

Mauvaise idée, Bouchon. Je m'y invite si j'en ai envie ! J'ai même pris une place aux premières loges.

Un second doigt rejoint le premier. Parce que... Un c'est bien, deux c'est mieux. Surtout quand on a mon savoir-faire. Je jure, j'assume, je torture délicieusement cette femme. Je plonge dans son cou, le mordillant plus fortement que prévu, ce qui la fait basculer de l'autre côté en un cri d'extase peu discret. Par chance, je n'ai pas de voisins autour. Le corps parcouru de soubresauts incessants, je fixe la rousse en me redressant sur mon bras libre. La voir ainsi à ma merci, ma main toujours au chaud dans cette affreuse culotte de grand-mère, couleur chair -*Beurk !*- le regard dans le vague, je perds pied. Quand le fusil est chargé, il faut tirer. Pas de retour en arrière possible. *Putain de merde !* À la vitesse de l'éclair, je me lève sous les yeux

écarquillés de celle qui a dormi dans mon lit. Le temps que j'aille à la salle de bains, aussi vite que ma blessure me le permette, j'ai déchargé dans mon caleçon.

Putain de merde !

Un Ralph Lauren qui terminera à la poubelle... Je n'étais pas préparé à ce que la Kalachnikov entre en action si rapidement. Ce n'est pas pour rien qu'on les appelle les fusils semi-automatiques. Je m'avoue vaincu. J'ai voulu jouer, j'ai perdu. Néanmoins, je veux bien perdre à ce petit jeu tous les matins. L'entaille me brule, autant que ce quelque chose en moi que je ne saurais expliquer. C'est là, nouveau, intense, au plus profond de ma poitrine.

Face au miroir, je fais une rapide toilette, change de sous-vêtements. Les mains à plat, posées de part et d'autre de la vasque, tête baissée, je réfléchis.

Qu'est-ce que tu fous, Cops ? Tu ne peux pas t'empêcher de sauter sur tout ce qui bouge...

En même temps, cela fait plusieurs semaines que je criais famine et jamais je n'aurais imaginé que le bouchon me céderait si facilement. Comme disait le vieil oncle Gus : « il faut se méfier de l'eau qui dort ».

Pfff... Qu'est-ce qu'il y connaissait d'ailleurs ? Il tournait au vin rouge toute l'année !

Si de mon côté, on m'avait dit que je perdrais le contrôle avec cette fille... Elle ne m'a même pas touché ! Seigneur, j'ai dû passer pour un éjaculateur précoce. Nom de Dieu, ma réputation est en jeu !

Je soupire, en observant dans la glace le pansement de fortune qui n'est plus très blanc. Les points seront de rigueur aujourd'hui...

Préoccupé, je retourne dans la chambre. L'image de Gary mordillant sa lèvre inférieure, les joues rougies, assise en tailleur au milieu de mes draps ivoire me donnerait presque envie de me jeter sur elle une seconde fois. Malheureusement, la plaie en travers de mes côtes me rappelle que les J.O. ne sont pas pour tout de suite. Son air embarrassé m'amuse, elle essaie de se faire plus petite qu'elle ne l'est déjà. Je m'approche, m'assieds sur le bord du matelas, à quelques centimètres d'elle. Il est temps de remettre les pendules à l'heure.

— Tu sais, Bouchon... En général, mes performances sont bien plus élevées.

Elle pouffe de rire, ne s'attendant sûrement pas à cette précision. Je préfère de loin la voir sourire que se tourmenter.

— Oui, j’imagine... Surtout si tu as deux ou trois invitées dans ton lit la plupart du temps ! Ta réaction est probablement due à ma chevelure si sexy !

— Non, je crois que c’est le parachute qui te sert de culotte qui m’a fait perdre la boule !

Elle me fusille de ces billes noires, semblables à deux obsidiennes. Magnétiques. Volcaniques. J’étire mes lèvres en un sourire séducteur. On dirait bien que ça lui plait car ses traits se détendent, elle retrouve son expression amusée.

— Faut que je t’avoue un truc, Bouchon. Enfin, deux trucs...

— Vas-y.

— OK. Tout d’abord, je... je t’ai peloté un nibard alors que tu dormais encore.

Elle ouvre la bouche pour parler, mais je ne lui en laisse guère le temps.

— Oui, je sais ce que tu vas dire. Que ce n’est pas correct, que je n’avais pas l’autorisation... mais je voulais juste...

— Je ne dormais pas.

Je relève un sourcil face à son air malicieux. *Ai-je bien entendu ?*

— Et le second truc ? enchaine-t-elle.

— Eh bien, en vérité, personne n’est jamais entré dans ce lit. Personne n’a jamais mis un pied ici d’ailleurs. J’ai juste dit ça pour...

— Oh... Tu...

— Je quoi ? lui demandé-je alors qu’elle baisse la tête, n’osant poursuivre. Dis-moi !

Elle relève le visage timidement. Nous restons ainsi, yeux dans les yeux à nous sourire bêtement. Je fixe cette bouche qui, en cet instant, ressemble à un fruit défendu qui m’enchante, me hante, me tente. Je ne vois rien d’autre et j’ai soudain très envie d’y goûter. Juste un peu... Personne ne le saura, ne nous surprendra, ce sera un secret entre elle et moi. Je m’avance doucement. Son visage de porcelaine reste immobile. Seule cette bouche s’entrouvre pour laisser passer le peu d’oxygène nécessaire à sa survie. Ou la mienne, je ne sais plus... Mon cerveau n’est guère en mesure de raisonner correctement. Je m’avance encore, le contact est imminent, je peux presque sentir sa douceur, sa saveur... lorsque... lorsque... mon bipeur se met à vibrer. En un sursaut, Gary tourne la tête en direction de l’objet reconnu coupable. Putain, il n’aura aucune circonstance atténuante, celui-là ! Je rage intérieurement.

Sonnerie de mes fesses !

Empli de colère, je me lève pour stopper le bruit strident et consulter l'écran.

— Hum... je dois passer un coup de fil, grommelé-je tandis qu'elle me fixe, l'air déconcerté avant d'acquiescer d'un signe de tête.

Pendant que je compose le numéro de la brigade, je l'observe se lever du lit à son tour. Je ne rate pas une occasion de la détailler, notamment quand elle se baisse afin de récupérer ses affaires sur le parquet. Comment un cul aussi enchanteur peut-il se cacher sous une culotte aussi atroce ? Se dirigeant probablement vers la salle de bains, la voici hors de ma vue. Je me sens seul, sa présence me manque déjà. Ressentir ça, je ne devrais pas ! Pourtant, c'est le cas, c'est mon constat.

Je prends deux minutes pour discuter avec Henry, un collègue de l'équipe scientifique. Ils ont des détails importants à me communiquer. Sans perdre une seconde, je coupe la conversation, ouvre le dressing, passe un t-shirt manches longues noir ainsi qu'un jean au moment où Gary refait son apparition dans la chambre. Elle a enfilé ce sac à patates qui fait office de pantalon, mais tient sa chemise à la main. Je jette un œil à l'intérieur de la penderie.

— Tiens, enfile ça !

D'un pas hésitant, elle s'approche et récupère le sweat zippé bleu que je lui tends. Une manche, puis l'autre, le vêtement lui arrive au niveau des genoux. Je me frotte le menton.

— Légèrement trop petit, non ? constaté-je, un rictus au coin des lèvres.

Elle sourit franchement tout en remontant la fermeture éclair. La voir ainsi cachée dans l'une de mes fringues, maintenant que je sais pertinemment ce qu'il y a dessous, oblige mon cerveau à imaginer de nombreux scénarios pas très catholiques. Je me détourne de son regard onyx un court instant, agacé de me sentir si faible. En passant devant moi, elle part mettre ses baskets qui n'ont pas bougé de place depuis hier soir.

— Faut que j'aille tout de suite au bureau, y a du nouveau ! dis-je en passant une paire de chaussettes avec difficulté.

— OK... Je prendrai le bus une fois là-bas.

— Pas question !

— C'est que... je travaille cet après-midi...

— Je sais ! Ça ne devrait pas être long. Tu me suis et je te ramènerai après.

— Euh... D'accord.

Pas le temps pour un petit-déjeuner. Pas envie non plus de lui faire visiter le Castel Cops. Elle en a déjà bien trop vu. Dès lors que nous sommes au rez-de-chaussée, j'attrape mon blouson en jean dans la penderie, puis ouvre la porte séance tenante. Je lui laisse tout juste enfouir sa chemise sale au fond de son sac à dos. Le vent froid s'engouffre, refroidissant le hall instantanément. L'hiver risque d'être rude ! La journée aussi...

Je ferme à double tour. Et en l'espace de quelques enjambées en direction de ma Chrysler, moi aussi je me referme comme une huître. Je pense, brasse, ressasse ce qui s'est passé cette nuit.

Ramener une femme chez moi, dans mon espace, dans ma vie, dans mon lit !

Une femme qui s'est inquiétée pour moi !

Cela fait si longtemps que...

Une femme qui a voulu me tenir la main, qui a osé faire ce geste charitable, cet acte condamnable. Mais je ne lui jette par la pierre. Je suis aussi coupable, si ce n'est plus.

Faible et lâche. J'ai failli l'embrasser.

L'embrasser !

Jonas Cops n'embrasse pas. Jonas Cops ne s'attache pas.

Encore moins à une rousse. Qui vous charme avec sa dangereuse frimousse.

Je dois me ressaisir et vite ! Je n'ai besoin de rien ni de personne !

À l'intérieur de la voiture, elle m'interroge de ce regard teinté d'interrogation pendant que je la fixe, perdu dans mes pensées, immobile et troublé.

— Euh... On ne démarre pas ? me demande-t-elle d'une petite voix.

Je bats des paupières, soupire, puis me renfroge.

— Si, réponds-je sans plus cérémonie alors que le bruit du moteur raisonne enfin.

— Ta maison est magnifique, s'exclame-t-elle en détaillant l'extérieur à travers la vitre.

— Hum...

Le trajet se déroule dans un silence de plomb. Mon esprit tourmenté diffuse, refuse et accuse ces vagues de quiétude qu'elle m'a fait ressentir. Ce ne sont ni les œillades qu'elle me lance de temps à autre, ni son parfum, lequel se disperse dès qu'elle rabat ses boucles en arrière, qui me détournera

de la voie, de cette ligne de conduite que je me suis fixée il y a de cela bien des années. Mon mutisme la met mal à l'aise, je le sais. Je n'ai pas pour habitude de me taire. Mais dans mon brouillard mental actuel, il vaut mieux pour elle que je reste muet.

Devant le QG, je contourne le bâtiment en vue de me garer à l'arrière, sur le parking du personnel. Juste avant de sortir de la bagnole, je vois que l'horloge du tableau de bord, affiche 9h33.

Côte à côte, nous nous dirigeons vers l'entrée. Un vrai duo de choc : Gary noyée dans mon immense sweat bleu. Moi, le dos courbé et la démarche singulière à cause de ma blessure. Quelques collègues s'arrêtent même de discuter pour admirer le tableau qui s'offre à eux. À nous deux, on forme une équipe du feu de Dieu !

Une fois le hall franchi, je presse le pas vers le distributeur à café le plus proche, suivie de près par la rousse qui n'a pas ouvert la bouche depuis notre départ. J'insère les pièces dans la machine. Deux gobelets se remplissent simultanément. Je m'empare du premier que je lui tends alors que je vide le second d'un trait. Le liquide corsé me brûle la gorge, mais ce n'est rien comparé à ce regard lourd de confusion qu'elle me porte après m'avoir murmuré un timide « merci ». Je balance le contenant de plastique au fond d'une poubelle avant de parler, enfin :

— Je dois voir des collègues concernant les pièces à conviction. Suis-moi.

Comme une bonne élève, elle ne proteste guère, me laissant la guider pas à pas à travers le long couloir qui dessert l'institut de recherche criminelle. Contrairement au reste de la brigade, les lieux respirent le calme et la concentration. L'espace est rarement bondé, les portes bien souvent fermées, dans un devoir de confidentialité. Du coin de l'œil, j'examine Gary qui souffle sur le gobelet encore fumant, prisonnier au creux de ses mains.

Après avoir frappé deux coups contre le battant de la porte numéro vingt-trois, je rentre sans attendre l'autorisation. Comme à l'accoutumé, Henry est debout au-dessus de sa table, laquelle s'apparente plutôt à un haut plan de travail. Sur cette planche en mélaminé blanc se dresse *L'Araignée espagnole*, cet objet assez impressionnant retrouvé sur le corps de la quatrième victime. Il porte bien son nom ; muni de six tiges acérées en fer, identiques aux pattes fines d'une araignée, il suffit d'appuyer sur les extrémités opposées pour en ouvrir les pointes. Personnellement, je trouve qu'elle ressemble à une diabolique pince à cheveux géante. L'empalement

de la poitrine a sûrement été immédiat lorsque le meurtrier a relâché l'ensemble.

— Cops ! me salue Henry en relevant la tête de son étude avant d'ôter ses gants et avancer vers moi.

— Salut, Henry.

— Mademoiselle, reprend le spécialiste en détaillant Gary qui s'empresse de tendre la main.

— Garance Olden, se présente-t-elle sans pour autant quitter des yeux ce qui se trouve sur la table.

— Elle est spécialisée en Histoire Médiévale, ajouté-je afin de répondre aux interrogations du spécialiste quant à sa présence.

Il acquiesce en remontant ses lunettes rondes sur le haut de son nez. Henry est quelqu'un de discret. La cinquantaine, une expérience sans faille, il prend son boulot très au sérieux. Depuis quelques mois, il forme un binôme de qualité avec la bombe atomique qui vient de pénétrer à l'instant dans la pièce, via la porte à l'arrière qui donne sur un second laboratoire. Nicky Warren est ce qu'on appelle l'archétype de la femme fatale. Une des rares au sein de l'établissement à ne pas vouloir me faire la peau. Le regard qu'elle me lance dès qu'elle pose ses yeux bleu océan sur moi n'est pas anodin. Elle voudrait que je lui enlève cette blouse d'analyste qui lui arrive à mi-cuisse et laisse entrevoir de longues jambes fuselées, sublimées de bas noirs. À son grand désespoir, je n'ai pas encore pris rendez-vous pour jouer au docteur avec elle.

— Bonjour, Lieutenant, dit-elle de ce timbre suave qui rendrait à moitié fou tous les agents du BPD.

— Doc', la salué-je en la scannant ouvertement.

Même si elle a remarqué Gary toujours postée dans mon dos, elle fait mine de ne pas y prêter attention.

— Ravi de vous revoir, ajoute-t-elle à mon encontre en battant des cils tandis qu'elle se rapproche plus près. J'ose espérer qu'après les nouvelles informations que nous allons vous apporter ce matin, vous m'inviterez à prendre un verre.

— Seulement un verre ? répliqué-je en reluquant les trois boutons de sa blouse qui dévoilent un peu trop ce qu'un agent scientifique est censé cacher.

Lors de cet échange, je reste conscient que Bouchon est derrière moi. J'élabore et je l'ignore effrontément. Les mots qui sortent de ma bouche ne

sont pas prononcés à la légère. Je l'ai dit et je le répète, Jonas Cops ne s'attache pas. Autant qu'elle le sache. Mais pour l'heure, je dois m'en convaincre moi-même. Car étonnamment, la grande perche et ses échasses me laissent indifférent. De même que ses cheveux bruns filasses ou encore sa bouche peinte en rouge framboise avec laquelle elle essaie de m'hypnotiser. J'ai beau me concentrer dessus, rien ne fonctionne.

Fais un effort, Cops. Merde !

— Mon appartement n'est qu'à quelques pas. J'ai une heure de pause dans dix minutes, minaude le pseudo-top model, en posant sa main aux ongles manucurés sur le col de ma veste.

Si je m'écoutais, je lui conseillerais d'aller tremper son cul dans une bassine d'eau froide, toutefois l'homme de Néandertal, primaire et totalitaire qui sommeille en moi veut se persuader que les nouvelles émotions auxquelles il était en proie ce matin n'étaient que mirages. Je m'efforce donc de paraître séduit, puis souris largement en réponse à sa proposition.

— C'est une idée.... Ça peut se faire, lui confirmé-je au creux de l'oreille.

Le raclement de gorge de Henry nous rappelle à l'ordre.

— Cops ! dit-il d'un ton des plus sérieux.

— Ça va, mec... Sois pas pressé, on arrive ! Vas-y. Expose-nous ta science.

— Je ne t'interromps pas pour ça, je voulais juste t'informer que ton amie était partie.

Je me retourne dans la seconde. Le bouchon n'est plus là. Je devrais être satisfait. C'est ce que je souhaitais. Je l'ai cherché, non ? Pourtant, tout mon être me crie le contraire. Soudain, mon esprit fait place nette, il n'y a plus de grande brune, plus d'ego, plus d'orgueil, seulement des regrets coupables, une attitude condamnable et une peur inavouable.

— Et merde ! juré-je avant de me ruer dans le couloir.

Là, sur le lino grisâtre, gît le gobelet en plastique, au milieu de sa mare de café. *Oh non !* Je fonce tout droit en direction du hall en courant comme un possédé. Mes yeux font des va-et-vient incessants, dans l'espoir de voir apparaître une chevelure couleur de feu.

L'angoisse mêlée aux remords me grignote davantage à chacune de mes foulées.

L'arrêt de bus...

Je dois la rattraper.
Je dois la retrouver.

RAPPORT DE POLICE :

J'ai refusé qu'une femme ouvre une brèche dans mon passé.
Alors que j'ai délibérément pénétré son jardin secret.
J'ai voulu perpétuer cette vie que je subis depuis des années.
Pour me rassurer, me protéger, me persuader que telle est ma destinée.
Mais je me suis planté en beauté. Pour elle, je suis tombé.
Me voilà à terre, désemparé, cramé, carbonisé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 20

OceanofPDF.com

GARY

Mon pauvre cœur n'a jamais été aussi malmené que depuis ces dernières vingt-quatre heures. J'ai réussi à tout surmonter. Tour à tour bravant la peur, rejetant ma pudeur, défiant son humeur... Mais ce qu'il s'est passé il y a quelques minutes, ce que je viens de voir, de concevoir, de subir, de ressentir, cette douleur... Impossible de la supporter. Impossible de rester près de lui plus longtemps. Il m'a blessée. Tellement ! Non pas physiquement. C'est bien plus que ça ! Ce cinglant métronome qui martèle ma poitrine, menace de lâcher à tout moment. Le rythme s'est accéléré dès que cette femme est apparue dans la pièce. L'impolitesse de l'homme avec qui j'ai passé la nuit a éclaté au grand jour. Emplie de ruse, la redoutable hyène en blouse blanche qui lui faisait face a su exploiter ses faiblesses, et les miennes par la même occasion.

Intérieurement, je hurlais.

Contre elle. Contre moi.

Mais surtout contre lui.

Sans bruit. Je suis sortie. Je suis partie.

J'ai couru aussi vite qu'il me l'était permis.

Ne rien désirer. Ne rien espérer. J'ai saisi.

Après tant d'années, je devrais pourtant y être habituée...

Déception éternelle. Intolérable ritournelle. Réalité cruelle.

Dieu ce que je me sens stupide !

À présent, mes pas me guident tel un zombie vers l'arrêt de bus. J'ai froid, les larmes menacent de jaillir à tout moment. Je n'ai plus la force de courir, juste envie de rentrer, d'oublier. Retrouver mes esprits avant mes cours de cet après-midi.

Saperlipopette, qu'est ce qui m'a pris ?

Lorsque je me suis réveillée ce matin, Cops était là, sur moi. Proche. Bien trop proche. Cette proximité m'a fait perdre tous mes moyens. Dès que je suis en sa présence, je ne me reconnais plus ! Avec lui, ma tendance à m'effacer s'efface, je me sens différente, vibrante, vivante. Un regard, un sourire, un mot et j'ai tout oublié : qui j'étais, ce qui m'entourait. J'ai basculé. En toute franchise, je mentirais si je mettais ça sur le compte de la

solitude. D'accord, je n'ai fréquenté personne depuis plus de deux ans, cependant je ne suis pas le genre de fille qui dort dans le lit de n'importe qui, encore moins qui... *Oh, bon sang !*

Réajustant l'anse de mon sac au-dessus de mon épaule, je presse le pas sur le trottoir lorsqu'un coup de klaxon me fait tressaillir. Je pivote sans pour autant cesser de marcher. La maudite Chrysler diminue sa vitesse afin d'accorder sa cadence avec la mienne.

— GARY ! hèle Cops en baissant la vitre côté passager. Qu'est-ce que tu fous ?! Monte dans cette bagnole !

Une file de voitures commence à se presser derrière lui. Peu m'importe... Je l'ignore et reporte ma vision, droit devant moi.

— GARY, MERDE ! MONTE DANS LA BAGNOLE ! crie-t-il, sa voix se mêlant au son des klaxons. BOUCHON !!!

La hargne m'emporte. Hors de question qu'il utilise ce petit surnom dans le seul but de m'amadouer. Je me retourne, le visage sûrement rouge de colère.

— Tu vas être en retard à ton rendez-vous avec le docteur Nympho ! Fiche-moi la paix !

— QUOOOI ???

Sa voix au comble de l'étonnement a pour conséquence de m'excéder deux fois plus. Les coups de klaxon pleuvent, la circulation s'accroît, néanmoins j'essaie d'en faire abstraction, je veux prendre un bus et quitter le centre-ville, rien de plus. Je me remets en marche. Au cœur de ce brouhaha assourdissant, Cops continue de crier :

— BOUCHON ! Monte dans cette voiture, s'il te plaît !

— NON ! clamé-je en stoppant brusquement mon avancée.

— Hé, c'est pas bientôt fini ce cirque ?! brame un moustachu bedonnant qui s'impatiente au volant d'un vieux Pick up rouge, juste derrière la Chrysler.

Avant que je ne puisse dire ouf, le policier tire le frein à main et sort de sa voiture à la vitesse de l'éclair, se précipitant sur le conducteur devenu subitement muet. Mes yeux vont sortir de leurs orbites. *Il fait quoi, là ?*

— Qu'est-ce que t'as dit, pauvre merde ?! attaque Cops avec une agressivité qui fait froid dans le dos.

Je sens les ennuis revenir en force. Nul doute, il a l'intention de refaire le portrait de ce pauvre homme. Alors, sans réfléchir, je me précipite sur l'inspecteur et attrape sa manche pour le retenir.

— Arrête, Cops ! C'est bon, je viens.

Il me dévisage. La rage contenue dans ses iris destinée au conducteur, est à présent concentrée sur moi. Je déglutis, puis détourne le regard tout en me dirigeant vers la portière sous le bruit incessant des moteurs, klaxons, huées... Si je monte silencieusement, le brun lui, ne se gêne pas pour claquer la porte de toutes ses forces avant de démarrer en trombe. J'attache ma ceinture, alors qu'il opère brusquement un demi-tour au premier carrefour. Pas besoin d'être médium pour savoir que Cops est énervé. En revanche, cela m'étonnerait qu'il le soit plus que moi. Mon cœur bat à tout rompre. Mes yeux restent rivés sur la route, je serre la poignée intérieure à m'en faire mal. Je serre plus fort. Au moins, la douleur se situe ailleurs qu'à l'intérieur...

— Putain, Gary, tu te tires sans un mot ! me reproche-t-il en frappant le volant du plat de la main. Je traverse les couloirs, le parking, je me tape toute l'avenue... Qu'est-ce que t'as dans la tronche, merde ?!

Je tourne la tête vers lui lentement, très lentement. À ce moment précis, toute une ribambelle d'expressions qui lui sont destinées me traverse l'esprit : l'étriper, lui régler son compte, lui tordre le coup, lui arracher les yeux, lui faire la peau, l'expédier au cimetière...

— Tu n'avais guère besoin de moi, il y a visiblement des femmes extrêmement compétentes dans ton équipe, argumenté-je en le couvant d'une œillade furieuse.

Un rictus sans joie se fend sur son visage.

— Jalouse, Bouchon ? demande-t-il au détour d'un virage.

— D'une vamp déguisée en docteur ? Non, pas jalouse, juste déçue.

Son regard est aussi abrasif que du papier verre.

— Je te trouve mal placée pour me faire la morale ! se défend-il. Toi, la nana parfaite, la petite sainte qui n'a soi-disant personne dans sa vie, mais qui enlace un mec à minuit dans un 4x4... Laisse-moi rigoler !

Offusquée, je fronce les sourcils et ouvre grand la bouche.

— C'est mon COUSIN !!! m'écrié-je en grimaçant. La seule personne que je vois de temps en temps. Bon sang...

Une main sur le visage, je secoue la tête, prise d'une fatigue subite. Rompue. Fourbue. Après un bruyant grognement, Cops se focalise sur la route qui défile devant nous. Un silence traître s'installe lourdement dans l'habitacle durant de longues minutes. Un silence vu comme une parenthèse. Caractéristique d'un malaise. Le briser reviendrait à marcher

sur des braises, sauter d'une falaise, tenter sa chance un vendredi treize. Lequel des deux parlera le premier ? Lequel aura le courage de se brûler, de sauter, de jouer ? Alors qu'il s'engage dans ma rue, Cops ose ouvrir la bouche :

— Écoute, pour ce matin...

Je ferme les yeux. Je refuse qu'il occupe le devant de la scène encore une fois.

— Tais-toi, Cops. Je ne veux pas en parler. Pour toi, cela ne compte pas... Ce n'était rien du tout, murmuré-je, sentant une larme couler lentement sur ma joue.

— Si tu le dis..., rétorque-t-il avec détachement pendant qu'il se gare devant chez moi sans couper le moteur.

Sur ces paroles, comme pressé par un étau, quelque chose se fragmente en mille morceaux. Je ne peux plus retenir, ni mes pleurs, ni ma voix, ni mes mots.

— Tu sais quoi, Cops ? T'es qu'un con ! UN GROS CON ! crié-je sous sa mine effarée. Ce n'est certainement pas un scoop, n'est-ce pas ? C'est ce que pensent toutes les personnes qui te côtoient de près ou de loin, j'imagine. Mais, rassure-toi, je suis encore plus conne que toi ! J'ai cru... oui, j'ai cru qu'on était pareils, que je pourrais peut-être gratter un peu tout ça, voir au-delà de la surface. Je pensais y arriver ! Je me suis trompée...

— Gary...

Le visage dévasté par les larmes, je poursuis sans m'arrêter, sans même reprendre mon souffle.

— Hier soir, j'ai eu tellement, tellement peur pour toi... Je me demande bien pourquoi !

— Bouchon, tu veux bien me laisser en placer une...

— NON !!! éclate-je sans retenue. Tu m'as humiliée ! Comment as-tu pu agir ainsi avec cette femme juste devant moi après ce qui s'est passé ce matin ?

Il ouvre la bouche, mais je l'empêche de parler.

— Je sais ce que tu vas dire ! Que je me suis laissé faire, que j'en avais envie... PUTAIN OUI ! OUI, j'en avais envie ! Oui, c'était bien, et pour te dire à quel point je suis idiote, j'ai cru...

Je m'interromps, haletante, hésitante, tandis qu'il me fixe, immobile, le regard à la fois incompris et impatient.

— J'ai cru que tu allais m'embrasser, Jonas... J'y ai cru si fort...

Il m'observe, toujours muet, une main sur le volant, l'autre sur la boîte à vitesse, comme s'il avait du mal à intégrer ce que je viens d'annoncer. Je secoue la tête, renifle, essuie mon nez d'un revers du poignet.

— « Croire », c'est un verbe que je dois définitivement rayer de mon vocabulaire, ajouté-je en ôtant son sweat le plus vite possible avant de le lui jeter sur les genoux.

Ce geste a au moins le mérite de lui faire battre des paupières, de le faire revenir sur terre. Je récupère mon sac, ouvre la portière au moment où il attrape mon avant-bras. Je me dégage violemment.

— Laisse-moi tranquille ! riposté-je, les sanglots plein la voix. Je veux que tu me laisses tranquille !

Le froid me poignarde dès que je sors de l'automobile. Les bras refermés autour de ma poitrine, je fonce à travers l'allée bordée d'hortensias dont les pétales ne sont plus qu'un lointain souvenir. Les joues baignées de larmes, je m'empare rapidement de la clé, ouvre la porte et entre sans attendre en glissant machinalement l'objet métallique dans la poche de mon jean. Je tourne le verrou et m'autorise enfin à me laisser aller. Je pleure. Encore et encore. Bruyamment. De manière incontrôlée. À m'en donner la nausée. Submergée par le chagrin, je m'adosse contre le battant afin de me soutenir lorsque des coups vigoureux sont frappés de l'autre côté. Je sursaute, me décalant de quelques pas.

— BOUCHON ! OUVRE-MOI ! hurle Cops en cognant frénétiquement.

La respiration hachée, je secoue la tête par la négative, comme pour me convaincre de ne pas le laisser entrer.

— GARY, MERDE ! Si t'ouvres pas cette putain de porte, je te jure que je la défonce ! menace-t-il en frappant de plus belle.

— Si vous ne quittez pas les lieux sur le champ, j'appelle la police !

Je reconnais la voix rocailleuse de la voisine d'en face, une petite mamie toujours prête à en découdre au moindre problème.

— Je SUIS la police, VIEILLE BIQUE ! beugle Cops en lui montrant probablement sa plaque.

— Si vous ne partez pas tout de suite, je sors mon chien ! le menace-t-elle.

Son chien ? Tartine est un petit Pékinois âgé de dix ans. Certes, hargneux, mais...

— GARY, JE VAIS DÉFONCER TA PORTE ! tonne-t-il sans s'arrêter de donner des coups de poing dans le bois.

Son arrivée fracassante ainsi que les plaintes de la voisine vont ameuter tout le quartier, si ce n'est pas déjà le cas. Toujours en pleurs, titubante, je tourne le loquet, effleure à peine la poignée de la porte d'entrée au moment où celle-ci s'ouvre à la volée. Cops s'engouffre à l'intérieur aussi vivement qu'un coup de blizzard. D'un geste brusque, il referme derrière lui et bondit dans ma direction. Ses mouvements sont si rapides que je ne vois rien venir. En une fraction de seconde, il me saisit à la gorge, me fait reculer pour me plaquer contre le mur du couloir. Mon dos heurte le béton en un bruit sourd. Avec une facilité déconcertante, il empoigne ma taille, me hisse et me colle à la cloison afin que je sois à sa hauteur. Telle une poupée de chiffon, mes pieds ne touchent plus terre, son bassin appuie sur le mien pour me soutenir. Une main posée sur ma hanche, l'autre reprend possession de mon cou. Il m'immobilise. Il ne serre pas, ne me fait pas mal, néanmoins je sais qu'il pourrait, d'une simple pression, me briser en deux s'il le souhaitait. Face à ce visage dévoré de haine, je ne bouge plus, ne pleure plus. Nos bouches ne sont plus qu'à quelques centimètres. Ses prunelles luisantes de colère parcourent mon visage.

— Tu as raison, bien sûr que tu as raison ! Tu as TOUJOURS raison ! Et je ne le supporte pas, dit-il en se pressant davantage.

Ma respiration se coupe. Rien ne pourrait passer entre nous tellement nous sommes proches.

— Comme je ne supporte plus ces cheveux, enchaîne-t-il blessé et blessant. Ni ces yeux... Encore moins cette bouche !

Le poulx affolé, je me sens défaillir sous ces aveux. Mes mains tremblantes osent s'aventurer sous le col de son blouson pour maintenir ses épaules. Mon geste ne semble pas le déranger, il demeure aussi dur, aussi pur qu'un bloc de marbre à l'état brut. Je m'autorise enfin à inspirer, entrouvrant légèrement mes lèvres. Cops se fige. Ses doigts se crispent au niveau de ma jugulaire et la fièvre l'emporte. Ses lèvres s'écrasent sur les miennes. Vives. Aggressives. Me voilà captive. À la dérive. Je gémis sans même le vouloir quand je découvre son goût : un goût de café, de miel, de cigarette. Ma raison devrait me dicter de l'écarter, de le repousser, vu tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, mais dès lors, mon cœur gagne la partie haut la main. En conséquence, je l'attire encore plus près de moi pour sentir son corps massif m'enlacer, m'enserrer comme une petite pierre précieuse. Doucement, Cops se détache de mes lèvres pour reprendre son souffle. Les paupières toujours closes, son profil suit la ligne de ma mâchoire.

— Et ce putain de parfum..., gémit-il en déposant une pluie de baisers dans mon cou.

Une traînée de feu parcourt ma peau, m'obligeant à fermer les yeux à mon tour, savourant ce contact. Lorsque je les rouvre, Cops me scrute intensément de son regard ambré, voilé, courroucé. Fébrile, sa main jusqu'alors refermée sur ma gorge se déplace, son pouce vient essuyer une larme rebelle égarée le long de ma pommette. Il efface cette dernière trace de chagrin avec tant de douceur et de tendresse que mon cœur gonfle davantage dans ma poitrine. Lui aussi semble perdu, sonné par ses propres réactions. Je ne sais qui de lui ou de moi bouge en premier, mais en cet instant, il n'y a plus de haine à jeter, plus de reproches à semer, plus d'envie de se défier, juste un besoin d'unir nos lèvres à nouveau pour entamer un autre genre de duel. Un duel passionné. Un duel prisonnier. Comme deux possédés, deux damnés, nous nous embrassons à en perdre haleine. Au milieu de ce couloir peu éclairé, il peut faire de moi tout ce qu'il lui plaît. Je brûle pour lui. Suffoque pour lui. Me consume pour lui. Impossible de savoir combien de temps nous restons ainsi, dans l'étincelle de l'oubli.

Soudain, le bipeur de Cops retentit, mettant fin à notre transe. À bout de souffle, nous nous détachons l'un de l'autre, ne sachant plus vraiment où nous sommes. Cops fronce les sourcils, puis reprend contenance. Avec délicatesse, il me laisse glisser jusqu'au sol. Même si mes pieds retrouvent la terre ferme, ma tête se situe toujours dans les nuages. À contrecœur, il s'empare de son téléphone tout en restant au plus près de moi. Il jette un œil sur l'écran, me regarde ensuite comme s'il me voyait pour la première fois.

— Faut vraiment que j'y aille, mais... Cette conversation n'est pas terminée, me dit-il en pointant son index devant moi.

Sans le quitter des yeux une seule seconde, je déglutis, encore chancelante de ce qu'il vient de me faire vivre. Je l'observe ouvrir la porte, hésiter. On dirait que chacun de ses gestes est incertain. Puis, sa tête pivote, je crois qu'il ne m'a jamais paru aussi beau.

Si différents et pourtant si semblables.

— Je vais revenir, ajoute-t-il tout simplement avant de claquer la porte.

Me voilà seule. Seule et confuse. Tout en rejetant mes cheveux en arrière, j'avance de quelques pas le long du couloir. Épuisée, je m'écroule au bas de l'escalier, posant mes fesses sur la dernière marche. Il a fallu que j'atteigne l'âge désespéré de vingt-sept printemps pour ressentir des émotions que je ne soupçonnais même pas.

Avec lui... Pour lui... Ce flic sur lequel je ne me serais jamais retournée, et qui parallèlement ne m'aurait jamais remarquée. C'est alors que l'évidence m'interpelle.

Il est LUI

Je suis ELLE

Je ne veux plus du singulier, mais du pluriel.

Je refuse d'être clouée au sol alors que j'ai touché le ciel.

À moi de ne pas laisser s'envoler celui qui m'a donné des ailes.

*Dedit Deus omnibus bonis suis in Abel*²³

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

OceanofPDF.com

COPS

Cela doit bien faire cinq minutes que je suis dans la voiture sans bouger. Pas même un cil. Immobile. Un vrai débile. La voisine d'en face, accoutrée d'une robe de chambre turquoise, se tient toujours derrière son portillon. Son chien coincé sous le bras, elle m'observe d'un air mauvais. Le duo de choc. Si je m'approchais, je me demande bien qui d'elle ou de son Cerbère nain serait capable de me mordre. Ma tête pivote en direction de la porte de Gary. Je ferme les yeux. Savoure encore le goût de ses lèvres, l'odeur de son cou, la douceur de sa peau. J'ai beau me creuser les méninges, il me semble que la dernière fille que j'ai embrassée, c'était au lycée. Jenny... Jenny quelque chose... Une pom-pom-girl dont les galipettes étaient célèbres, et pas que sur le terrain ! Malgré cela, je n'en garde pas un souvenir inoubliable. Par la suite, la vie m'a démontré que les relations amoureuses, les rendez-vous interminables, les baisers langoureux et toutes ces fariboles n'étaient pas pour moi. Perte de temps ! Aucune envie. Jusqu'à aujourd'hui...

Qu'est ce qui m'arrive ?

J'ai complètement vrillé.

À la sortie de la Brigade, j'ai démarré.

La peur au ventre, pour la rattraper.

Rien que d'apercevoir sa longue chevelure bouclée briller sur le trottoir de l'avenue principale, j'étais rassuré. Encore plus lorsqu'elle est montée dans la bagnole. Tout ce qu'elle a dit était vrai ; je suis un con. Un con qui voulait la blesser, qui voulait se prouver qu'elle n'était rien, qu'elle ne représentait rien. Un con qui a réussi. Je l'ai fait subir, souffrir, haïr. Et le pire était à venir. Le meilleur aussi... Car le petit bouchon a enfin explosé, crépitant comme un feu d'artifice flamboyant. J'ai pris conscience de ses fêlures, de ses blessures, de la manière dont je l'avais déçue. Elle avait raison, une fois de plus...

Une rage sans égal m'a mené devant sa porte.

La rage du désespoir. Angoissante. Profonde et forte.

J'aurais aimé qu'elle sorte ou encore que le Diable l'emporte.

J'aurais pu défoncer ce bois, à cogner longtemps de la sorte.

À force d'insister, elle a ouvert le loquet. Ma hargne ne s'est apaisée que quand j'ai retrouvé cette chaleur, cette douceur. Et là... Tout a chaviré. Impossible de mettre des mots sur ce qui est arrivé. Ses lèvres qui me narguaient depuis des semaines... Ses lèvres sont devenues miennes. Je crois ne jamais avoir vécu un truc pareil ! Mon cerveau est embrouillé, parasité par ce quelque chose sur lequel je n'ai aucun contrôle.

Pour tenter de reprendre mes esprits, je mets le contact en allumant le poste, titre numéro quatre. La guitare électrique entame les premiers accords, suivie de près par le rythme saccadé de la batterie. Vitre ouverte, je monte le son à fond. « *Shook me all night long* » explose dans le quartier. Devant l'expression scandalisée de la voisine qui entend les paroles de la chanson, je reprends contenance. Je démarre, avance tout doucement, puis lui renvoie un immense sourire avant de la dépasser. Son affreux cabot qui aboie me souhaite sûrement bonne route. Je rêve ou lui aussi portait un chandail bleu turquoise ? *Monde de fous !*

Je secoue la tête. Revenir au présent. Aller de l'avant. C'est ce que je dois faire, cependant plus les rues défilent, plus son visage aux boucles rousses revient m'écarteler et ce ne sont pas les mots chantés par Brian Johnson qui vont m'aider à y voir plus clair :

« ...*Cause the Walls start shaking*

... Parce que les murs ont commencé à s'ébranler

The Earth was quaking

La Terre était en train de trembler

My mind was shaking

Ma tête me faisait mal

And we were making it, and you...

Et nous l'avons fait, et tu... »

Dieu merci, après plusieurs minutes à braver les embouteillages, je m'engage sur le parking du BPD pour la deuxième fois de la matinée. Même chemin. Mêmes couloirs. Même porte. Mais à mon entrée, seul Henry est présent dans la salle. Plus de Bouchon. Plus de *Docteur Nympho*. Au souvenir de ce surnom qu'elle lui a donné, je ris intérieurement. Mon collègue m'observe.

— Navré de t'avoir encore bipé, c'est que j'ai un boulot monstre aujourd'hui et..., s'interrompt-il pendant qu'il mordille l'une des branches

de ses lunettes rondes, ses prunelles grises rivées sur moi. Tu vas bien, Cops ?

Non, c'est le chaos dans mon cerveau !

Je hausse les épaules.

— Très bien, pourquoi ? demandé-je en me rapprochant de l'espace de travail.

— C'est la première fois que je te vois courir après une fille, qui plus est dans ton état, constate-t-il, amusé, tandis que son œil de lynx avise l'endroit de mon entaille. Tu es blessé ?

Je pince les lèvres face à toutes ses remarques qui s'avèrent rigoureusement exactes.

— Nicky était très déçue de ton départ, ajoute-t-il, moqueur.

— Bon, si tu as fini de débattre sur ma vie, on pourrait peut-être s'intéresser à ta mygale en ferraille !

Mon collègue se retient de rire. Il opine du chef et replace ses lunettes sur le haut de son nez, signe qu'il renfile ainsi son masque de professionnel avisé. Se munissant d'un stylo dans la poche de sa blouse, il me désigne certaines parties de *L'Araignée espagnole* qui n'a pas bougé de place depuis tout à l'heure. En revanche, à ses côtés, Henry a disposé *La Fourchette hérétique*.

— Nous avons analysé son matériau principal, annonce le spécialiste. Le fer a été forgé à partir de techniques actuelles : les finitions, le travail de soudure... Tout est précis, propre. Exactement comme pour les autres éléments : la petite broche retrouvée dans la gorge de la première victime, le seau qui renfermait le rat pour la seconde et... Tu m'écoutes, Cops ?

Non, je n'entends que ses gémissements...

Je relève la tête.

— Bien sûr que je t'écoute, mec ! Donc même procédé, y compris pour la *Fourchette* ?

— Affirmatif. Là aussi, aucune trace de rouille. Parfois, avec le temps, l'oxydation n'est pas visible à l'œil nu, elle peut juste se propager au cœur du métal. Nicky a fait des tests. Conclusion : ce n'est pas le cas.

— Alors, comme on le supposait, l'objet n'est pas d'origine ?

— Non. Même s'il avait été bien conservé, l'oxydation aurait été trop conséquente.

Pensif, je frotte ma barbe de quelques jours qui mériterait d'être retaillée. La sensation de picotement m'oblige à faire la comparaison avec la peau

douce et veloutée du cou de Gary que j'ai pris d'assaut. Je me remémore cet instant sans même le vouloir. Sous le raclement de gorge du spécialiste, je me redresse afin de poursuivre :

— Hum... En même temps, s'il s'agissait d'un objet de cette époque, le suspect aurait pris des risques. Je le vois mal voler ça dans un musée européen, puis le rapatrier ici sans laisser de traces !

— Il est malin, Cops. Très malin. Incollable sur le sujet. Même s'il est question de répliques, selon notre documentation, ces pièces sont reproduites à la perfection, au millimètre et au détail près.

Je plisse les yeux, masse avec précaution ma plaie qui me brûle en essayant de me concentrer sur ces nouvelles données.

— Il aurait une formation de forgeron tu crois ? questionné-je à tout hasard.

— Possible... Difficile d'établir un profil. On peut tout autant l'imaginer comme un manuel qualifié que comme un intellectuel doué.

— Pour ma part, je le vois plutôt comme un cinglé !

Henry sourit, replace son stylo à l'endroit initial, croise ensuite les bras sur son torse.

— Tu devrais demander l'avis de ton amie qui est partie. Si elle est spécialisée en Histoire, elle pourrait peut-être...

— Je n'y manquerai pas ! rétorqué-je en lui coupant la parole avant qu'il ne me chambre à nouveau. Bon, merci pour tes précisions, Henry.

Je salue le spécialiste, ne tenant pas à m'attarder davantage et prends le chemin de la sortie. À présent appuyé contre le mur du couloir, je souffle un grand coup. Notre échange n'a duré qu'une dizaine de minutes. J'ai dû quitter Garance pour dix malheureuses putains de minutes ! Remarque, va savoir jusqu'où je serais allé si Henry n'avait pas rappelé. M'aurait-elle arrêté ? Oui ? Non ? Si je m'écoutais, je reprendrais le volant, direction *Somerville*. Je me pince l'arête du nez, me blâme intérieurement à cause de mon comportement en veine d'un gamin aux hormones en ébullition, un ado qui aurait feuilleté le magazine playboy pour la première fois et qui voudrait revoir la page vingt-sept, celle de la fameuse pin-up rousse. Je me désespère...

Il est temps de m'occuper l'esprit, de penser à autre chose. Tout d'abord, faire recoudre ma plaie. Sans plus attendre, je grimpe jusqu'au deuxième étage avec la ferme intention d'aller à l'infirmerie. Inutile de repousser l'échéance. Finalement, j'ai beaucoup de chance de tomber sur Greg, un

toubib qui bosse ici depuis des siècles car s'il n'y avait eu que le sexe opposé, j'étais foutu ! Ces femmes me haïssent. Vu leur regard sanguinaire similaire à celui d'*Hannibal Lecter*, aucune n'aurait voulu soigner la bête. Bien au contraire... Elles auraient essayé de m'achever à coup de bistouri ou en m'administrant des laxatifs à la place d'antibiotiques. *Mea Culpa* ! Voilà ce qui arrive quand on veut fouiller toutes les troussees de secours... Au bout d'une heure, le résultat n'est pas alarmant : six points de suture à droite au niveau des côtes. Étonnamment, je n'ai ressenti aucune douleur tout à l'heure, lorsque j'ai bloqué cette petite rouquine contre le mur de son couloir. C'était autre chose... bien plus fort, bien plus tenace.

Bonté Divine, faut vraiment que j'arrête de penser à elle !

Plein de bonne volonté et de motivation, je m'enferme à l'intérieur de mon bureau, sors l'ensemble des dossiers pour me plonger dans le travail. En fumant une clope, je relis certains documents, notamment ceux concernant les lieux où l'on a retrouvé les victimes et visualise longuement les cinq points rouges sur la carte de Boston accrochée au mur :

- Une villa.
- Un atelier.
- Un ponton de la Marina.
- Le sous-sol d'une clinique privée.
- Un appartement.

Des endroits différents de la ville. Aucun lien. Aucun point commun. Je note aussi sur un calepin ce que nous a appris le barman du club, à savoir les informations sur ce potentiel dealer qui traînait avec la cinquième victime. J'ai prévenu les collègues, nous allons y faire une descente ce soir même. Interpeller tout ce beau monde. Peut-être y aura-t-il parmi ces illuminés quelqu'un qui aura des renseignements supplémentaires.

Je jette un œil à mon téléphone, il est 19h40. J'ai passé ma journée à cogiter, avec pour seul compagnon le distributeur à café du hall. Je n'ai toujours pas les idées claires. Les images de ce couloir me reviennent sans cesse. Immuables. Implacables. Comme les limbes de l'enfer, comme un délicieux passage intermédiaire qui se profile avant de sauter dans le vide. Elle n'a pas appelé, ni laissé de message. *Fait chier* ! J'aurais cru qu'elle le ferait. En même temps, je lui ai dit que j'allais revenir... sans toutefois préciser quand. D'ailleurs, je n'ai de comptes à rendre à personne ! Je jette violemment une boule de papier chiffonnée à travers la pièce. Son portrait se matérialise sous mes rétines, je me souviens qu'elle donnait ses cours cet

après-midi à l'université. Vu l'heure, elle doit être rentrée... Mon portable sagement posé près de moi semble me défier et mes doigts me démangent. Pianotant sur l'accoudoir de mon fauteuil, je leur interdis pourtant de composer son numéro. Je me sens déchiré. Tiraillé entre le côté rassurant du quotidien et l'élan fascinant de l'inconnu. Pris entre deux feux. Je vais devenir fou...

Pour passer le temps, je descends à la cafétéria grignoter un sandwich qui me mettrait presque la larme à l'œil. C'est à pleurer. Encore une malheureuse victime de leurs expériences culinaires vu la dose effarante de ketchup qui dégouline de ce pain de mie si chétif. Celui-ci termine à moitié dans les chiottes, je n'ai même pas de quoi lui offrir des obsèques en bonne et due forme. Juste une triste *Ordalie de l'eau froide*.

Deux bonnes heures plus tard, je foule le sol de mon bureau de long en large. Je passe, repasse les mains sur mon crâne. Si je ne sors pas tout de suite d'ici, je vais faire un carnage. Par chance, l'équipe avec laquelle j'ai prévu ma ronde de ce soir est prête. Sans attendre, nous filons à destination du bar clandestin. En arrivant là-bas, le résultat était prévisible : tout est désert. Personne. Comme si cet endroit n'avait jamais existé.

Et merde ! C'était évident... Ils n'allaient pas nous attendre sagement.

Il est 23h15 quand la patrouille repart. Me voilà seul. La plupart du temps, j'ai hâte de regagner le bercail, mais au moment où je m'installe derrière mon volant, un terrible dilemme m'assaille, me cisaille et je déraile. L'envie d'aller retrouver Gary se répand dans mes veines comme une ardente coulée de lave. Durant cinq minutes, j'hésite, résiste, puis me désiste. Non, je ne changerai pas mes habitudes, c'est mieux ainsi ! Je mets le contact, prends le chemin de ma baraque, l'esprit brouillé par une chevelure fauve qui virevolte, par une bouche plus sucrée qu'un abricot mûr gorgé de soleil. Je stoppe au feu rouge du premier carrefour. À l'arrêt, mes yeux balayaient machinalement l'habitable et tombent sur mon sweat zippé, celui qu'elle portait, celui qu'elle a jeté. Ce dernier geste anodin m'avait contrarié, blessé même. Je m'empare de cette veste, la porte près de mon visage, humant le tissu. Les effluves de cannelle se dispersent et me renversent. Ce n'est que lorsqu'un coup de klaxon éclate derrière moi que je reviens à la réalité. Agacé, je reste là, sans bouger, sans broncher, puis emporté par la fougue, je passe la vitesse avant de rebrousser chemin. Je dois la voir, la respirer, lui parler, et avec un peu de chance, la toucher

encore. Certes, je ne peux ignorer l'heure tardive, cependant comme dit le vieux dicton : mieux vaut tard que jamais.

En dix minutes, je suis devant chez elle. Je me gare, marche jusqu'à sa porte en pressant le pas, luttant contre le vent glacé. Pourvu qu'elle ait replacé sa foutue clé ! Dans le noir de la nuit, je n'ai d'autre solution que d'explorer à tâtons la fissure derrière la vieille lanterne qui, à mon sens, ne doit plus briller depuis longtemps. *Bingo !* J'examine l'objet métallique qui brille sous l'éclat de la lune. Est-ce une bonne idée de m'introduire sans m'annoncer une seconde fois ?

Oh, merde ! Ras le bol de réfléchir !

J'emprisonne ma lèvre inférieure entre mes dents, ouvre enfin la porte dans le plus grand silence avant de mettre la clé à l'intérieur de ma veste en jean. Aucune lumière n'est allumée au rez-de-chaussée. Lentement, ma vue s'habitue à la semi-obscurité tandis que je monte les marches d'escalier qui grincent sous mes Timberland. Sur le palier, un léger bruit de fond attire mon attention. Je tourne la tête, discerne une lueur sur ma droite. Curieux, je m'avance. Posté au milieu du chambranle, je découvre une chambre qui semble tout droit sortie d'un autre temps. Dans la pénombre, j'ai du mal à en distinguer les détails tels que les couleurs ou les textures. Néanmoins, il est facile de deviner l'épaisse chevelure de Gary qui contraste avec le duvet blanc de ce lit à baldaquin qui la dissimule. Elle dort. Du moins, je crois... Un vieux poste de télévision posé sur une commode diffuse un *Cartoon* à faible volume. À l'entrée, je me déchausse. Je progresse doucement jusqu'au lit, ôte mes vêtements ainsi que mon holster qui terminent sur la moquette. Debout, en caleçon, je détaille la jeune femme. Couchée, dos à moi, elle est installée sur le flanc. Je ne vois qu'une masse rousse qui dépasse de la lourde couette. J'inspire, puis soulève celle-ci de manière à m'y enfouir également. Pour ne pas la réveiller, mes mouvements sont lents, mesurés, comme « au ralenti ».

— T'es en retard, Cops !

Surpris, je m'immobilise. Elle ne dort pas. Sa voix sonne comme un reproche.

— Je sais..., réponds-je tout bas. Tu es en colère ?

— Oui.

— Tu veux que je m'en aille ? murmuré-je en me rapprochant un peu plus près.

— Non... Je veux que tu restes.

Un sourire étire mes lèvres. Un sourire qu'elle ne peut pas voir.

— Tant mieux. De toute façon, quelle que soit ta réponse, je ne serais pas parti.

Je perçois un soupir qui s'échappe de sa bouche. Léger, imperceptible, mais qui me donne envie de me justifier.

— Je bossais. On a fait une descente au bar clandestin ce soir, malheureusement tout était vide.

— Tu sais, Cops, il y a un objet qui s'appelle le téléphone. C'est très pratique, on s'en sert pour prévenir les gens.

J'aurais dû lui téléphoner, c'est vrai. Quand je repense à ce que je lui ai fait vivre depuis ce matin, à mon attitude en dents de scie, je me dis qu'elle mérite une explication, du moins... un semblant.

— Faut pas m'en vouloir, Bouchon... Je n'ai pas l'habitude de tout ça.

— Ça ? demande-t-elle en tournant légèrement son visage vers moi.

— Ce truc qu'il y a... entre toi et moi.

Ses prunelles noires me sondent.

— Et... Qu'est-ce qu'il y a, Jonas ?

Ma bouche s'ouvre et se referme immédiatement. Je résous des problèmes tous les jours, viens à bout d'enquêtes complexes, c'est mon métier, mais là, face à cette simple question, je sèche.

— J'en sais trop rien. Tout ce que je sais, c'est que quand j'essaie de m'éloigner de toi, quelque chose me tire dans l'autre sens, quelque chose qui s'enroule autour de moi comme... comme une racine. Je n'arrive pas à l'expliquer.

Pendant une poignée de secondes, le silence nous enveloppe. À croire que ce que je viens de dire se vérifie dans la foulée. Même si je m'efforce de rester à une distance raisonnable, sa peau m'attire, pire qu'un aimant. À bout, je me presse contre elle jusqu'à ce que nos corps se touchent. Me positionnant moi aussi sur le flanc, je laisse ma main s'aventurer sous le duvet blanc, effleurer sa hanche. Cette simple caresse me fait déraisonner. Je relève très légèrement le t-shirt qu'elle porte. Le contact de mes doigts provoque une chair de poule sur son épiderme. Soudain, sa main rabaisse le tissu, mettant un terme à mon début d'exploration.

— Bonne nuit, Cops.

Bonne nuit ?

— BONNE NUIT !!! Tu es sérieuse ?! m'écrié-je hors de moi en prenant appui sur mon avant-bras. Au réveil, je t'ai fait voir les étoiles. Ce matin, tu

m'as mangé la bouche. Toute la journée, j'ai pensé à ta culotte de grand-mère et toi, tu me dis « Bonne nuit » ?!

— Il est minuit, c'est une heure à laquelle les gens dorment, réplique-t-elle sans bouger.

— Les vieux croutons, oui ! Pas Jonas Cops ! Lui, il est prêt pour une belle partie de jambes en l'air. Une de ces nuits comme t'en as jamais vécu de ta vie, Bouchon !

Je l'entends bailler avant de baragouiner :

— Tu n'es qu'un prétentieux.

— Tu voulais que je reste !!!

Sans prévenir, elle se redresse brusquement en position assise pour me faire face. Seigneur tout puissant, elle n'a pas de soutif sous ce t-shirt ! Interloqué, j'écartere les yeux, hypnotisé par ce spectacle imprévu.

— Écoute, Cops. J'ai envie que tu restes, mais si tu veux partir, libre à toi. Je ne te retiens pas. Pour l'heure, je voudrais dormir. Bonne nuit, termine-t-elle en me claquant une bise sur le haut du front avant de reprendre sa place initiale, sa croupe divine cambrée vers moi.

Je grimace de façon exagérée. Plus pour moi-même que pour elle vu qu'en cet instant, elle ne me voit pas. Cette peste se fout de moi ! Elle me balance son attirail sous le nez, puis me demande de roupiller ?

Et c'est quoi ce bisou ridicule semblable à ceux qu'on donne aux gosses qui ont accompli une bonne action ?!

Comment peut-elle réagir ainsi après notre échange sauvage contre le mur de l'entrée ? Regrets ? Dégoût ? Impossible ! Je secoue la tête.

Après quelques minutes à regarder Mémé sur l'écran de télé, filer des coups de balai à Sylvestre pour qu'il recrache Titi le canari, la pression dans mon caleçon redescend enfin.

Merci, Mémé !

Je tourne alors la tête vers Gary, observe ses boucles magnifiques qui se déploient en vagues capricieuses sur l'oreiller. Cette vision peu commune qui m'avait désespéré lors de notre rencontre, me captive à présent. Le sort qu'elle m'a jeté est sûrement à effet prolongé. Je deviens complètement cinglé. Il faut vraiment que je sache si ce qu'on a vécu ce matin était un rêve. Résolu, je me jette à l'eau :

— Une dernière question, Bouchon... Tu regrettes ce qui s'est passé dans ton couloir ?

— Non, affirme-t-elle vivement.

Je me sens libéré d'un poids.

— Une dernière question, Cops, enchaîne-t-elle alors que je fronce les sourcils. Tu es allé retrouver cette femme, ce matin ?

— Non, je te le jure.

Dans la presque obscurité de cette chambre, je souris. Gary est jalouse, j'en mettrai ma main au feu ! Je ne discerne pas son petit minois, mais nos deux questions prouvent beaucoup de choses. Je me positionne à nouveau contre elle. Nos corps s'emboîtant à la perfection, je passe ma main autour de sa taille, niche ma tête au creux de son cou.

— Bonne nuit, Bouchon, susurré-je en inspirant au maximum ses mèches qui me chatouillent agréablement.

— Bonne nuit, Jonas.

Décidément, même le café commence à être dégueulasse dans cette brigade ! Je repousse le gobelet brûlant, à peine vidé un peu plus loin sur mon bureau et avise la pendule au-dessus de la porte. Il est près de 10h00. J'ai quitté Gary tôt ce matin, faisant tout mon possible pour ne pas la réveiller. Je sais qu'elle ne travaille pas le mercredi, pas la peine de la tirer du sommeil inutilement. D'autant plus que l'image de sa frimousse à demi-enfouie dans l'oreiller était des plus adorables. Alors, j'ai trouvé la salle de bain en face de sa chambre pour faire un brin de toilette, puis je suis sorti de chez elle. Évidemment, j'ai refermé avec la clé que j'ai replacée à contrecœur dans cette stupide fissure. Cependant, je devais faire quelque chose avant de partir...

Mon portable sonne au moment où Reynolds déboule à vive allure. Le contact « Bouchon » s'affiche sur mon écran.

Putain, elle m'appelle !

Je clique pour prendre la communication, déjà très agacé par la présence de l'autre gugusse en costume cravate.

— Allo.

— Salut, c'est moi, me dit-elle un peu gênée.

— Cops, j'aurais besoin que tu me signes ces documents, s'il te plait, chuchote le stagiaire, les mains encombrées par une pile de feuilles qu'il n'arrive pas à tenir correctement.

Imbécile !

Je plaque le mobile sur ma poitrine pour que mon interlocutrice n'entende pas et fais signe à l'élément perturbateur de dégager.

— Ces papiers sont importants, ils doivent être archivés aujourd'hui-même, insiste le blond qui commence sérieusement à me les briser.

— On verra ça plus tard ! m'agacé-je avant de replacer l'objet contre mon oreille.

— Tu es parti tôt, constate Gary. Si tu m'avais réveillée, on aurait pu prendre un café ensemble.

— Cops, c'est urgent ! s'acharne celui qui a ouvert la bouche une fois de trop.

— PUTAIN, TU CROIS QUE J'AI QUE ÇA À FOUTRE !!! braillé-je à bout de nerfs.

— COMMENT ?! s'alarme Gary au bout du fil.

Merde !

— NON ! Je ne parlais pas à toi, Bouchon, c'est l'autre charlot qui me fatigue dès le matin !

— Bien, je reviendrai quand tu seras disposé, me reproche le stagiaire en tournant les talons.

Bon sang, je vais les lui faire avaler, ces documents !

— Cops ? Tu es là ?

— Oui. Et malheureusement cet abruti de Reynolds est là aussi.

Son rire me fait frissonner agréablement.

— Je suis sortie pour relever mon courrier, poursuit-elle sur un ton enjoué. Et... J'ai vu mon vélo... C'est toi qui as réparé la roue ?

Voilà ce que j'ai voulu faire impérativement avant de partir de chez elle.

— Ouais...

Durant de précieuses secondes, je ne discerne plus aucun bruit. Puis, elle me dit tout simplement :

— Merci, Jonas.

La manière dont elle prononce ces deux mots me donne envie d'aller la rejoindre. Hélas, ce n'est pas possible pour le moment. En revanche, plus tard...

— On a pas mal de paperasse en retard, mais... Je pourrais peut-être revenir ce soir...

— C'est que je pars pour Newport tout à l'heure !

— QUOI ??? m'écrit-je comme si le ciel me tombait sur la tête.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?!

— Je n’ai pas eu le temps de t’en parler ! s’excuse-t-elle. C’est un stage pour les professeurs débutants organisé depuis des mois à l’université Salve Regina...

Je m’écroule sur ma chaise tel un poids mort tout en fermant les yeux.

— Et... ce séjour chez les apôtres dure combien de temps ?

— Un peu plus d’une semaine. On part ce soir afin de suivre les cours, visiter l’université durant les quatre prochains jours, puis à partir de lundi, on va travailler sous forme d’atelier sur tout ce qui est pédagogie, didactique, sans oublier le...

— N’en dis pas plus, Bouchon. Ce n’est pas encore l’heure de ma sieste, je n’ai pas envie de piquer du nez.

Je l’entends rire à l’autre bout du fil. Une douzaine de jours sans la voir...

Pourquoi faut-il que ce stage tombe maintenant ? L’imaginer loin de moi me fout le ventre en vrac.

— Écoute-moi bien, je veux que tu me promettes d’être prudente et de m’appeler en arrivant à Newport, c’est compris ?

— Oui, mon Lieutenant !

— Je ne plaisante pas, Gary ! Les cinglés, ça court les rues. On est tous les deux bien placés pour le savoir.

— Je ferai attention. En plus, je pars en train avec deux collègues. Tout ira bien.

Comme si c’était censé me rassurer...

— OK, réponds-je en un soupir bruyant. J’attends ton coup de fil.

— Promis. Je te laisse, je dois préparer ma valise. Bye.

— Bye.

Je clos la conversation, puis laisse retomber bruyamment l’iPhone sur le bois usé de mon bureau. Un sentiment insupportable m’inonde. La sensation d’avoir un mauvais pressentiment. De mes poings, je frotte mes paupières, espérant ainsi me réveiller d’un cauchemar récurrent.

RAPPORT DE POLICE :

Moi qui voulais m’éloigner d’elle, la faire passer à la trappe.

Comme un pauvre naufragé des rives du Styx, j’ai perdu le cap.

Le sort s’est retourné contre moi, et un fort besoin d’elle me frappe.

Je dois me calmer avant que de mauvais souvenirs me rattrapent.

Hors de question qu’elle me zappe, me lâche et m’échappe.

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

INTERLOGUE

*Si nous savions toujours entretenir le feu de
l'amour de Dieu, il ne s'éteindrait pas.*²⁴

Épié par la voûte funèbre du ciel, je procède aux derniers ajustements de mon œuvre. Dieu me protège, il m'offre un siège sur le banc de ses plus illustres disciples. Cette nuit, je touche l'harmonie du bout des doigts, je poursuis ce subtil, mais difficile chemin de croix.

Sixième femme.

Sixième supplice.

Il suffit d'avoir foi en cette offrande salvatrice.

Autour de ce calvaire en pierre défraîchi, je dispose l'ultime morceau de bois, celui-là même qui par la mort donnera un sens à la vie. Sous le pâle éclat de la lune, je me lance à *corps perdu* dans *l'Art in-situ*, attachant son *corps nu* à la froide architecture.

À l'instar du Maître, j'ai surveillé durant de longs mois Amelia Talby, cette rousse à la redoutable beauté dont l'intérieur était aussi pourri que le fruit du péché. Doux simulacre. Celui d'une féconde grenade captivante, cependant emplie d'arilles desséchées et puantes. De potions diaboliques aux prophéties chamaniques, elle cachait son néfaste dessein au sein même de sa boutique. S'adonner à la magie noire était son but, tout comme s'acoquiner chaque jour avec Belzébuth. Il était temps que je l'exécute, que je la délivre de ces forces occultes.

Une plante en décoction.

Un moment d'inattention.

Un hypnotique qui facilite ma mission.

Puis, la voici.

À ma merci.

En totale inertie.

Le fin cordage de jute qui entoure et retient la sorcière sans atours, déjà creuse, incise son *corps-matrice*. Gravure sur peau de velours. Propice est le point de non-retour.

Relevées au-dessus de sa tête, ses mains délicates sont liées autour du pilier de l'évangile. Image perfection d'une pauvre âme en perdition, souhaitant rejoindre la voie de la libération. Semblable aux statues antérieures à la Renaissance, son *corps-substance* se présente, juché, haut perché, sur ce bûcher de la délivrance.

Céans, l'aurore illuminera bientôt les cieux de ses rayons, et parallèlement, j'embraserai par le feu sacré son *corps-fusion*, j'éclairerai enfin tous ces faibles d'esprit par l'absolution.

Le souffle du zéphyr est des plus doux en cette heure matinale. Quant au jardin clos de cette église ancestrale, il s'avère être le lieu opportun, voire idéal pour éradiquer le mal, porter un coup fatal : vide total, quiétude monacale. Rien qui ne puisse entacher ou souiller mon office capital. Rien si ce n'est peut-être cet inspecteur enragé et son assistante éclairée. Lui, plein d'amertume, il n'aura droit qu'à une gloire posthume. Quant à elle, cette diablesse aux mèches cramoisies, à la connaissance infinie, elle ne pourra échapper au châtimement du Saint Esprit. N'aies crainte, Scélérate, ton tour viendra en hâte : Je saurai dissiper cette mauvaise graine, les déraciner tous deux sans peine, tels Adam et Ève, chassés à jamais du jardin d'Eden.

Le carillon de l'enfer est enclenché, prêt à tonner, destiné à les faire trembler dès que je l'aurai décidé. Une seule pression sur ce boîtier et les cloches de la calomnie sonneront les six coups de l'illusion bannie. À défaut de ne pouvoir assister au délicieux supplice, je jouirai cependant de ces quelques minutes où le feu entamera son processus de condamnation, afin d'engendrer une nouvelle Création.

Alors que les premiers rayons du soleil percent discrètement le ciel comme les fines tiges aiguës d'un ostensor, je frotte l'extrémité de l'allumette qui va, pour la sixième fois, sceller le pacte de ma destinée. Dernier coup d'œil à son visage faussement angélique qui retombe sur son

épaule : elle est endormie, la bouche entravée par un linge employé à étouffer ses cris, ne se doutant pas un seul instant de ce qui l'attend.

Il est temps !

Dans un soupir de satisfaction, je jette le petit bâton sur les amas de paille. Les braises jaillissent. Les bûches rougissent. La lumière divine se diffuse au service de la justice. Je recule. J'observe les flammes se déployer, perfides. Léchér ses jambes de sylphide. Je recule encore. Me délecte de ce feu rédempteur, rapide, qui s'enroule autour de son *corps druide*. Je recule toujours lorsqu'elle ouvre ses yeux d'opaline, réalisant soudain que son heure a sonné, que tel est le prix de sa liberté. Le regard épouvanté, elle tente de hurler, de bouger, de s'échapper. Tremble sorcière ! Remercie plutôt le seigneur de t'acquitter.

Enfin, elle perd pied. Les larmes ravagent son ovale ingénu et la chaleur modèle ses chairs telle une fonte à la cire perdue. L'odeur âcre du *corps maudit* qui se calcine pollue l'air en une brume écœurante, répugnante, laquelle pique mes narines aussi violemment qu'une couronne d'épines.

Le moment est venu pour moi de déguerpir, de fuir, pour mieux resurgir.

Je laisse ainsi le cours du temps terminer l'œuvre à ma place tandis que je m'efface tel un artiste anonyme dépourvu de face. Néanmoins, ils sauront qui est l'auteur de cette composition. Avant de m'en aller, je scrute le mur à l'opposé du bûcher et ce que j'y ai tracé : les mots divins, signés de ma main, à l'aide du fameux morceau de fusain taillé par mes soins :

« *Si ignem amoris Dei vivere semper sciremus,
non exstingueretur* »²⁵

CHAPITRE 22

OceanofPDF.com

GARY

Mes Converse rouges foulent le béton du quai obscur de la gare. Il est tout juste 6h00 et les lampadaires vieillissants éclairent les quelques voyageurs qui déambulent en ce samedi matin. Une légère brise fait virevolter mes cheveux. Sac sur l'épaule, traînant ma valise d'une main, je n'entends plus les mots prononcés par ma collègue, trop concentrée à chercher du regard celui qui a insisté pour venir me récupérer. *Cops*.

Pendant mon absence, nous nous sommes téléphoné. Pas tous les jours, mais presque. Là où l'enquête n'était que prétexte. Nous avons passé de longues heures à discuter des différents objets moyenâgeux utilisés par le meurtrier. Selon son collègue analyste, il s'agit de copies parfaites. Je ne peux qu'être d'accord sur ce point. Il existe très peu d'outils de cette époque répertoriés. La plupart sont numérotés dans des musées européens, en Italie ou bien en France. Nous avons aussi essayé d'établir un profil ensemble, puis... les discussions déviaient toujours sur ma vie, sur mes envies. Je lui ai parlé. Je lui ai raconté. Mon enfance. Mon adolescence. Ma grand-mère Constance. Les livres qu'elle me lisait. Le lait chaud à la cannelle qu'elle me préparait. La vieille planche en bois du jardin sur laquelle elle me balançait. Sa présence. Sa bienveillance. Puis, sa déchéance, sa souffrance, son absence. Je ne sais toujours pas comment j'ai pu me confier si facilement. Il m'a écoutée sans faire de commentaires, ce qui est assez rare de sa part. En revanche, de son côté, il est resté muet. À chaque fois que j'essayais d'en savoir un peu plus sur sa famille ou son passé, sa réponse était : « *Rien d'intéressant ! Parle-moi de toi.* ». Quand Cops a une idée en tête, difficile de le faire changer d'avis. Et mon retour ne déroge pas à cette règle. Vu l'heure matinale, j'aurais pu prendre un taxi ou encore solliciter Dany. Ma collègue s'est également proposée pour me ramener chez moi. « *C'est inutile, je ne dors pas le matin !* », m'a-t-il assuré à maintes reprises.

Affirmer que je n'avais pas envie qu'il vienne serait un mensonge. Malgré la charge de travail de mon stage, son visage me revenait tel un boomerang. Comment cet homme peut-il envahir toutes mes pensées ? Je me suis remémoré notre baiser je ne sais combien de fois. Dès l'instant où il a mis un pied dans ma chambre ce soir-là, je n'avais qu'un souhait ; me

blottir dans ses bras, ceux-là même qui m'avaient soulevée quelques heures plus tôt pour me faire entrevoir une pluie d'étoiles.

Mais je n'ai pas cédé.

Je ne peux pas céder.

Je ne veux pas, car je veux plus.

Nous n'avons pas parlé de ce qui s'est passé entre nous. Peut-être que ni l'un ni l'autre ne sait comment aborder le sujet. Peut-être aussi que le téléphone n'est pas la meilleure des façons. Quoi qu'il en soit, il faudra bien briser la glace à un moment donné.

C'est lorsque je distingue au loin une silhouette appuyée contre un pilier que mon cœur se met à battre. Vêtu de son fameux blouson de cuir noir. Entouré d'un voile de fumée. Il est là.

J'avale ma salive péniblement en avançant vers lui. Dès l'instant où son regard croise le mien, d'agréables frissons me traversent. Je crois percevoir un discret sourire au coin de ses lèvres. Sans me quitter des yeux, il laisse tomber son mégot à terre, l'écrasant sous sa botte, puis il s'approche jusqu'à se retrouver face à moi.

— Bonjour, Bouchon, dit-il tandis que je me détourne à contrecœur afin de saluer poliment ma collègue qui part de son côté.

— Bonjour...

Ma voix n'est que murmure. Je devrais ne plus être impressionnée par ce qu'il dégage et pourtant... En sa présence, j'ai toujours la sensation d'être minuscule. Il suffit alors que je prononce quelques mots pour qu'il m'observe avec ce petit air admiratif et là, je me sens immensément grande. C'est très déstabilisant.

— ... Merci d'être venu me chercher.

— Je ne dors pas le matin ! répète-t-il en haussant les épaules. Donne, je vais te porter ça.

Rapidement, il s'empare de ma valise à roulettes, la soulevant comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'une plume avant de se mettre en route. Ensemble, nous quittons la gare, côte à côte, sans un mot. Il fait encore nuit quand je m'installe sur le siège passager de la Chrysler dont l'intérieur est impeccable. Un vrai bijou. À son tour, il prend place derrière le volant, ferme la portière et attrape un sac en papier sur le siège arrière.

— Cookies au caramel ? me propose-t-il en agitant le sachet sous mes yeux écarquillés.

Mon visage s'illumine pour se rembrunir la seconde d'après. Je le fixe d'un air méfiant. Qui est cet homme ? Où est donc passé Cops ? Serait-ce un sosie ? J'ai lu qu'au sein des services secrets, il existait des programmes de recherche de sosie.

Saperlipopette, je raconte n'importe quoi !

En le remerciant une fois de plus, je prends le sac que j'ouvre à la va-vite. Je réalise que les biscuits sont encore chauds au moment où j'en saisis un entre mes doigts. J'en ai l'eau à la bouche.

— HOP HOP HOP !!! Tu fais quoi là ? s'alarme mon chauffeur, me provoquant ainsi un sursaut.

— Euh... Je suis sur le point de manger.

— Dans ma bagnole ? Hors de question ! me prévient-il tout en mettant le contact.

Je plisse le front et secoue la tête alors qu'il s'engage au cœur de la circulation. Chassez le naturel, il revient au galop ! Je retire ce que j'ai dit, il s'agit bel et bien du même homme.

— Je n'ai plus cinq ans, Cops. On m'a appris à manger proprement tu sais, répliqué-je en croquant le cookie, la tentation étant trop grande.

Le brun devient soudainement blême.

— Arrête, Gary !

Ce ton qui sonne tel un avertissement, ce ton qui devrait m'intimider a plutôt le mérite de me faire sourire car dans le fond, j'y décèle une véritable angoisse. Le sachet toujours en mains, je mâche mon unique bouchée devant Cops qui ne cesse de détourner ses yeux de la route, vérifiant si d'horribles miettes ne viendraient pas s'éparpiller sur ses précieux sièges. Je me mords la lèvre inférieure pour ne pas glousser. Encore un peu et la sueur va perler de ses tempes, il va faire un malaise...

— Bon... Vu que tu es à deux doigts de la crise cardiaque, je vais être conciliante. Je les mangerai plus tard, précisé-je en refermant le sachet.

Stoppant à un feu rouge, Cops paraît se détendre, faisant rouler sa nuque d'un côté, de l'autre, lorsqu'enfin, il me surprend en train de l'observer. L'inquiétude a déserté ses traits, il me dévisage, pensif. Il marque un temps d'arrêt sur ma bouche, enclenche ensuite la première dès que le feu passe au vert. Après un discret raclement de gorge, il tire sur le col de sa chemise noire.

— Les cookies... C'est meilleur avec une boisson chaude. Si on allait se chercher deux grands cafés crème ? me demande-t-il, les yeux rivés sur le

bitume.

Cette fois-ci, je souris franchement. Je commence à le connaître. Il tente de se faire pardonner. Toutefois, je n'ai pas le temps de répliquer qu'un bip strident et répété éclate dans l'habitacle. Pour l'avoir entendu quelquefois, je reconnais le son bien particulier de son téléphone et ce qu'il annonce : une urgence. Le policier pousse un râle avant de prendre l'appel.

— Cops, répond-il avec agacement. Quoi un feu ? ... Et alors ? Je ne me déplace pas pour les incendies, appelez les pompiers ! ... QUOI ? Répète ça ! ... OK, j'arrive tout de suite !

Le portable rangé dans la poche de son blouson, l'inspecteur sort un gyrophare de dessous le siège. Je grimace lorsqu'il baisse la vitre pour fixer l'objet magnétique sur le toit de la Chrysler tout en conduisant. Vif comme l'éclair, il branche le cordon sur l'allume cigare. Aussitôt, la lumière bleue et la sirène stridente caractéristiques de la police surgissent. Pied sur l'accélérateur, il fait brusquement un demi-tour sur l'avenue, qui par chance, est plutôt déserte à cette heure matinale. Par réflexe, j'attrape la poignée, de manière à me soutenir.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Cops ?

— Je n'en sais rien. Une patrouille a surpris un incendie dans une église. Apparemment, il y aurait une victime.

— Un accident ?

Il ne me répond pas, ne m'adresse pas le moindre coup d'œil, il semble à la fois songeur et nerveux. Devant son mutisme, une bouffée de chaleur désagréable m'envahit, la peur irradie au creux de mon ventre.

— Cops..., dis-je presque en chuchotant tandis qu'il tourne enfin la tête vers moi. On est le 12.

— Je sais... Accroche-toi, Bouchon.

Avec l'étrange impression de jouer un rôle dans *Starsky et Hutch*, je serre un peu plus la poignée de cette voiture de collection qui roule à fond en direction de *Downtown Crossing*. Aussi vite qu'il lui est permis, Cops dépasse les automobiles, emprunte parfois les voies destinées aux bus, je crois même qu'il grille un ou deux feux rouges, cependant je n'en suis pas certaine, étant donné que mes paupières se ferment à plusieurs reprises sous l'adrénaline.

Le soleil perce timidement le ciel quand nous nous garons devant *Park Street Church*, une petite église en plein centre du quartier. Une épaisse fumée émane de l'arrière du bâtiment. Je me rends compte que la police a

déjà balisé l'ensemble de la rue. Agents, pompiers, tous s'affairent pendant que quelques passants curieux flânent sur les trottoirs. En sortant du véhicule, une odeur âcre me soulève l'estomac. Un frisson glacial me parcourt. Je relève les yeux vers l'imposant clocher qui nous surplombe, mais je suis soudain emportée par Cops. Ce dernier me saisit le bras et m'ordonne de rester près de lui. Il brandit sa plaque, puis nous passons tous deux sous le ruban rouge et blanc interdisant l'accès au public. Je reconnais Reynolds qui vient à notre rencontre.

— Je t'attendais, Cops. Ils m'ont appelé aussi, annonce le stagiaire avant de réaliser que je me trouve aux côtés de son supérieur. Garance ? Qu'est-ce que...

— Gaspille pas ta salive, Blondin ! Il se passe quoi là-dedans ? le coupe son chef.

Rapidement, nous gagnons ensemble l'intérieur du bâtiment.

— Je n'en sais rien. C'est une patrouille de nuit qui a vu la fumée, ils ont supposé qu'un feu se propageait dans le jardin clos qui donne sur l'arrière. Ils ont appelé les pompiers, réveillé le prêtre... Apparemment, il y a une victime.

À grandes enjambées, nous traversons la nef de l'église recouvert de parquet usé et trempé, les pompiers ayant déjà investi les lieux. Les tuyaux serpentent la salle de part en part jusqu'à cette porte au fond qui mène vers le jardin en question.

— PUTAIN ! Pourquoi vous ne passez pas directement par derrière ?! crie Cops à l'un des secouristes qui repart en courant à l'avant de la rue.

— Pas d'accès, Lieutenant !

Dès l'instant où nous mettons un pied à l'extérieur, la terreur nous liquéfie. Figés. Choqués. Ma respiration cesse, comme si j'avais pris un violent coup de poing dans le sternum. Je voudrais bouger, hurler, mais cette invitée imprévue et inattendue que l'on appelle l'horreur m'en empêche. Paralysés. Exposés à la toile de la cruauté. À l'œuvre de la perversité. Un véritable cauchemar éveillé. Un bûcher. Là où les pompiers tentent d'éteindre les dernières braises, je distingue la dépouille d'un corps calciné, attaché autour d'un pilier.

Ses vêtements ne sont plus que fragments.

Sa peau n'est plus que lambeaux.

Sa vie n'est plus que nuit.

Au milieu de ce sombre chaos, subsiste quelques mèches rousses parsemées sur ce qu'il reste d'un crâne décharné. Le souffle coupé, je me retourne vivement, mais mes jambes cèdent et je m'écroule, rattrapée de justesse par les bras de Cops.

— Gary !

Sa voix me semble lointaine, mes oreilles bourdonnent. Le vide... Seule l'odeur rance des chairs brûlées m'enveloppe comme une robe funeste. À genoux, la main pressée contre ma bouche, je tente de réprimer un haut le cœur, cependant les émanations putrides toujours plus fortes me collent à la peau. Sans prévenir, mon buste bascule en avant, et je vomis. J'exècre cette terrifiante vision d'un monde ravagé, empoisonné, corrompu par le mal incarné.

— Bouchon ! Bouchon, respire ! lance-t-il inquiet tandis qu'il rassemble mes cheveux vers l'arrière pour dégager mon visage.

— Bonté Divine, Cops ! Qu'est ce qui t'a pris de l'emmener ici ? l'accuse Reynolds qui, le nez enfoui dans un mouchoir, semble être sur le point de tourner de l'œil lui aussi.

Ne tenant pas compte de ses remarques, l'inspecteur me hisse contre lui afin de m'emmener dans un coin éloigné de cet affreux spectacle. Il me semble entendre des sanglots mêlés de prières récitées en boucle par un prêtre. Je me laisse guider tel un pantin près d'un arbuste abîmé où trônent deux bancs de pierre. Je m'assieds tandis que Cops s'accroupit en face de moi, empoignant mes mains tremblantes.

— Bouchon, regarde-moi ! Respire, me dit-il tout en inspirant et expirant profondément afin que je calque mon rythme cardiaque sur le sien. Tu n'aurais pas dû voir ça, je suis désolé, je n'ai pas réfléchi.

— Co... Comment peut-on agir avec une telle... cruauté ? bredouillé-je dans un filet de voix.

Au moment où il est sur le point de me répondre, le son d'une cloche résonne. L'intensité du coup est si puissante que nous sursautons tous deux. Par réflexe, je presse mes mains sur mes oreilles. Un second coup vient rejoindre le premier, me faisant grimacer. Brusquement, Cops se redresse et avise sa montre.

— 6h37, constate-t-il en levant les yeux vers le clocher. Pourquoi cette cloche sonne maintenant, putain ?!

Un coup supplémentaire fait vriller mes tympans. Autour de nous, la plupart des visages, désertés de couleur, reflètent l'incompréhension. À

l'écoute du quatrième dong, je déglutis, victime d'un mauvais pressentiment.

— REYNOLDS ! crie Cops. Monte arrêter cette saloperie !!!

Le stagiaire s'exécute sur le champ. Cela ne peut pas être le clocher... Le son me paraît... différent, presque familier, il est accompagné d'un étrange bourdonnement de fond.

— Cops, dis-je, tremblante, en me levant du banc pendant que mon regard balaye les lieux. Écoute mieux... Ce n'est pas la cloche de l'église... c'est...

Mes prunelles plongées dans les siennes, un lien se tisse. Ses paupières se plissent. Il a saisi. Ensemble, nous prononçons ce titre d'AC/DC que l'on connaît si bien, mais qui en cet instant nous glace le sang : *Hell's Bells*

Soudain, les douze notes de guitare retentissent, suivi du cinquième coup de cloche qui précède la chanson. Les agents, les pompiers, ainsi que le prêtre se figent dans l'incompréhension la plus totale. La voix de Brian Johnson crépite, gravite et nous visite.

« *I'm rolling thunder, pouring rain*

Je suis le grondement du tonnerre, une pluie torrentielle

I'm coming on like a hurricane

J'arrive comme un ouragan

My lightning's flashing across the sky

Mon éclair étincelle à travers le ciel

You're only young, but you're gonna die

Tu es encore jeune, mais tu vas mourir »

— C'est quoi ce bordel ?! s'alarme Cops qui se dirige tout droit vers le prêtre pour empoigner le col de sa chemise. D'où vient cette musique, BORDEL DE MERDE ?!

L'homme d'église, aussi pâle qu'un linceul, lui bredouille quelques mots quant au possible usage d'une enceinte utilisée pour célébrer la messe du dimanche. Cops n'en demande pas davantage. Sa voix chargée de colère éclate :

— TROUVEZ-MOI CES PUTAINS DE BAFFLES !

Les forces de l'ordre se déploient dans les moindres recoins de l'édifice. En tournant la tête vers la droite pour éviter que mes yeux ne se posent à nouveau sur ce bûcher de l'horreur, une chose étrange attire mon attention. Intriguée, j'avance lentement, piétinant les graviers détrempés. À travers la

cendre qui virevolte et me pique les yeux, je découvre un mur et ce qu'il m'expose. La sueur coule le long de ma colonne vertébrale. *Oh mon Dieu !* À bout de force, je hurle afin de couvrir le volume de la chanson qui résonne toujours :

— COOOPS !

Le concerné se retourne, me rejoint en moins de deux. Lui aussi repère les lettres noires qui se détachent sur les pierres ocre abîmées : « *Si ignem amoris Dei vivere semper sciremus, non extingueriture* ».

— Nom de Dieu ! murmure-t-il avant que la musique assourdissante ne cesse subitement.

Un silence lourd, presque irréel, s'empare des lieux. J'ai la désagréable sensation que mon corps n'a plus d'énergie. Je pourrais m'écrouler d'un instant à l'autre.

— Viens ! Je t'emmène loin d'ici, annonce le grand brun qui, d'une main autour de ma taille, m'entraîne à l'intérieur du bâtiment au moment où Reynolds l'interpelle :

— Cops ! Où vas-tu ? L'équipe d'experts sera bientôt là !

— Lieutenant ! Vous devriez venir voir ça ! crie un policier qui se trouve au premier étage.

Mon esprit tente de se frayer un chemin à travers l'épais brouillard qui m'absorbe. Je stoppe notre avancée sous l'air surpris de Cops, puis me détache doucement de lui.

— Tu devrais les rejoindre.

— Pour le moment, ma priorité, c'est de te mettre à l'abri ! Je ne veux pas que tu restes ici plus longtemps ! Mais, je ne veux pas non plus te savoir seule chez toi...

D'autres agents l'interpellent. Il fronce les sourcils, regarde d'un côté, de l'autre, tiraillé entre l'envie de prendre part aux investigations et le besoin de me savoir en sécurité.

— Je peux appeler mon cousin, j'irai chez lui, réponds-je, alors que ma respiration reprend un rythme normal.

Cops soupire, semble peser le pour et le contre. Il masse sa nuque avant de finalement acquiescer. Sans perdre plus de temps, nous quittons la nef pour nous retrouver sur le trottoir de l'avenue où le jour m'éblouit. En sens inverse, nous passons sous le balisage. Dans la Chrysler je récupère mon sac et compose le numéro de Dany qui doit sûrement dormir à cette heure-ci. Le portable collé à l'oreille, je regarde Cops s'allumer une cigarette. La

façon dont il se déplace, détaille les alentours ne laissent aucun doute quant à son état d'esprit ; il est nerveux, aux aguets. Étonnement, Dany décroche à la seconde sonnerie.

— Gary ?

— Oui... euh... je te réveille ?

— Non, pas du tout. Un souci ? Tu es bien arrivée ?

— Oui oui, mais... J'aurais besoin que tu viennes me chercher.

— Tu m'avais dit qu'une collègue te ramènerait...

— En fait, je ne suis plus à la gare... Je suis à *Downtown Crossing*.

— QUOI ? s'exclame-t-il, surpris. Qu'est-ce que tu fous là-bas ?!

D'un mouvement las, je rabats mes boucles vers l'arrière.

— C'est une longue histoire..., dis-je en mordillant ma lèvre inférieure. Je suis désolée de te déranger, je suis devant *Park Street Church*. Je sais qu'il est tôt, mais...

— Je suis tout près, j'arrive !

Avant que je ne puisse rétorquer, il a déjà coupé la communication. Je reste là, le mobile en main, sans rien comprendre.

Tout près ?

— Un problème ? demande Cops qui jette son mégot sur le bitume.

— Non. Dany est dans le coin, il sera bientôt là.

Autour de nous, la foule intriguée se presse et se fait de plus en plus dense. Je distingue par deux fois Reynolds qui sort du bâtiment, la mine soucieuse. Il a sûrement hâte que son supérieur revienne.

— Tu peux y aller, Cops.

— C'est hors de question ! tranche-t-il en sortant ma valise du coffre. J'attends avec toi.

J'avale ma salive péniblement. Les coups de cloche de *Hell's Bells* me reviennent.

— Cette musique... Le tueur, il... il sait qui nous sommes, n'est-ce pas..., bafouillé-je à cause de l'angoisse qui me noue l'estomac continuellement.

Embarrassé, Cops ne relève pas. C'est bien la preuve qu'il pense la même chose que moi. J'inspire à fond tout en guettant les voitures qui défilent. Soudain, je vois le 4x4 noir de Dany nous dépasser et se garer un peu plus loin. L'inspecteur le repère aussi. Sac sur l'épaule, j'attrape ma valise, mais Cops la retient. Soucieuse, je lève les yeux vers lui.

— Je veux que tu m’envoies un message dès que tu es en sécurité. Et je ne veux pas que tu restes seule aujourd’hui, me somme-t-il alors que je hoche la tête. Ça va aller ?

— Oui, ne t’inquiète pas, dis-je en récupérant la valise.

Malgré la boule au ventre et les jambes cotonneuses, je tourne les talons afin de rejoindre le véhicule de mon cousin. Je ne peux pas me retourner. Si je le faisais, les larmes risqueraient de couler. Car en vérité, j’aimerais rester auprès de Cops, me blottir contre lui. Me confier. Lui dire que j’ai peur, que je ne me sens en sécurité qu’en sa présence. Mais, je n’en ai pas le droit. Je ne veux pas être un poids supplémentaire. Parce qu’il doit faire son boulot, c’est tout ce qui compte. À peine ais-je ouvert la portière arrière du 4x4 pour y balancer mes bagages que Dany s’alarme :

— Bon sang, il se passe quoi ici ? Il y a des flics partout ! Gary, qu’est-ce que tu fous là ?

Rapidement, je monte à l’avant et attache ma ceinture.

— Gary, je te parle, merde ! Pourquoi es-tu dans ce quartier ?

— Moi ? Et toi alors, pourquoi es-tu dans ce quartier ? rétorqué-je sur la défensive.

Dany arque un sourcil, puis hausse les épaules.

— On est samedi matin, je fais les courses pour le snack.

— ICI ???

— Oui, j’ai un producteur de légumes dans le coin. Tu veux voir le coffre ?! s’énerve-t-il en s’engageant sur l’avenue. Tu étais censée être à la gare, je te retrouve devant une église balisée et c’est toi qui me fais un interrogatoire ?!

Je secoue la tête, frictionne alors mes doigts dans la vaine tentative de les réchauffer.

— Gary, tu trembles comme une feuille. Explique-moi !

Je ferme les yeux. Dany est inquiet. Son regard fait des va et vient entre la route et mon visage. Il attend des explications que je vais devoir lui fournir, néanmoins je ne sais pas par où commencer. Le trajet se fait dans le plus grand silence. Durant ce laps de temps, l’image de ce corps calciné, le son assourdissant de la chanson, la citation sur le mur ne cessent d’accaparer mon esprit. Arrivés devant chez lui, mon cousin se gare, puis coupe le contact :

— Écoute, ma puce, si tu ne veux rien me raconter, je...

— Une femme a été brûlée dans l'église ! déclaré-je aussitôt. Je l'ai vue... C'était tellement... C'était effroyable...

Il semble ne pas croire ce que je lui annonce. Moi-même, je frotte mes yeux avec l'espoir d'effacer cette vision surréaliste qui s'imprègne encore et encore sous mes paupières.

— Brulée ? répète mon cousin, stupéfait.

J'acquiesce tandis qu'il repousse une boucle de ses cheveux qui retombe sur son front.

— Pourquoi étais-tu là-bas ? poursuit-il.

J'inspire profondément, ose enfin le regarder en face :

— Tu as entendu parler aux infos de ces femmes retrouvées mortes depuis juillet ?

— Non ! Si... Vaguement, dit-il confus en secouant la tête. Quel rapport avec toi ?

— La police est venue me voir pour que je les aide.

— TOI ? s'écrie-t-il en grimaçant.

— Oui, le meurtrier serait un fanatique de la religion, alors... étant donné mon cursus universitaire, ils...

— Oh, c'est pas vrai... MAIS POURQUOI AS-TU ACCEPTÉ ?!

Ça y est, nous y revoilà. Je vais avoir droit à une leçon de morale. Levant les yeux au ciel, je préfère fuir. Aussi, je descends du 4x4 en récupérant mes affaires à l'arrière.

— Tu ne vas pas t'en sortir comme ça, Gary !

Rapidement, je monte les marches de sa terrasse quand la porte s'ouvre. Je me retrouve nez à nez avec Linda, vêtue d'un peignoir en satin blanc. Visiblement, elle sort du lit. Son air étonné n'est guère surprenant vu le spectacle que nous lui offrons dès le réveil. Je la salue et entre sans y être invitée tandis que Dany me suit de près. Comme s'ils n'existaient pas, j'extirpe le portable du fond de mon sac pour téléphoner à Cops. Je le lui ai promis.

— Gary ! On n'a pas terminé cette discussion, insiste mon cousin qui fronce les sourcils en me regardant pianoter sur mon mobile. Tu fais quoi là ?

— Je dois appeler l'inspecteur avec qui je travaille.

— Parce qu'en plus, tu as son numéro ?!! s'énerve-t-il, sa voix montant dans les aigus. Mais depuis combien de temps tu fais ça ?

— Dany, qu'est-ce qu'il se passe ? demande Linda, l'air perdu.

— Il se passe que ma cousine préfère passer ses soirées à élucider des meurtres avec un flic plutôt que de sortir avec nous et nos amis !

— Des meurtres ? répète-t-elle.

Linda donne l'impression d'être dans un univers parallèle. La seconde suivante, Dany s'emporte :

— Je veux que tu arrêtes ça tout de suite, Gary ! C'est malsain.

Pour toute réponse, il n'obtient qu'une chose de ma part :

Un regard noir.

Un regard qui fait rempart.

Un regard qui se traduit par : « il est trop tard ».

Le souci avec lui, c'est que nous avons grandi ensemble. Il est le plus âgé de nous deux, le frère que je n'ai pas eu. Et malgré mon âge, il me considère encore comme un bébé.

Exaspéré, il souffle bruyamment, quitte ensuite la pièce en déclarant qu'il file emmener les courses au *Little Hunger*. Le mobile toujours en main, je relève les yeux vers Linda qui m'observe avec bienveillance. Le sourire de compassion qu'elle me lance se veut contagieux puisque mes lèvres s'étirent timidement lorsqu'elle me demande :

— Il est comment ce flic ?

Peu m'importe ce que Dany relate ou constate.

J'ai scellé le pacte.

C'est l'heure du deuxième acte.

Avant que sonne la prochaine date.

*Vulnerant omnes, ultima nequit.*²⁶

CHAPITRE 23

OceanofPDF.com

COPS

Le 12.

Une date fatidique.

Un jour symbolique.

Un vent de panique qui a laissé place à un acte satanique.

Dans ma carrière, j'ai assisté à des scènes effroyables, mais jamais je n'avais été confronté à une telle atrocité. L'horreur. La puanteur. La noirceur. Penser qu'en Europe, à une certaine époque, cette pratique était monnaie courante me fait frémir. Et ce qui m'agace d'autant plus, c'est que Gary ait assisté à ça. À cause de moi...

Seulement voilà : cette date, j'y pensais depuis des jours. Je voulais être là pour son retour. Hors de question de la laisser sans surveillance alors qu'elle pouvait être une victime potentielle. Tout ce qui comptait, c'était de la savoir en sécurité, près de moi. Aussi, quand mon bipeur a retenti, je n'ai pas réfléchi. J'ai roulé sans anticiper, sans imaginer une seule seconde ce qui nous attendait. Comment aurais-je pu ?

Ce jardin clos à l'arrière.

L'odeur de la mort flottant dans l'air.

Une vision barbare clôturée par les cloches de l'enfer.

Cette putain de musique qui a fait trembler les murs, cette mélodie que je connais, que j'ai toujours aimée, aujourd'hui je l'ai détestée ! Elle n'était qu'une démonstration supplémentaire. La preuve qu'il nous surveille. Qu'il LA surveille. Tapi dans l'ombre, prêt à frapper encore. Pour lui, tout est contrôlé, prémédité. Cette conclusion me fait froid dans le dos. J'ai peur pour elle. Tellement peur ! Une peur irrationnelle qui m'empêche de raisonner. Alors même que je la sais en lieu sûr chez son cousin, je ne suis guère serein. Je ne devrais pas me mettre dans cet état. D'habitude, je suis un homme de sang-froid, mais là je ne me reconnais pas. Cela fait des heures que nous sommes dans ce bâtiment, pourtant mon esprit est ailleurs. Avec elle... Je revois son visage se décomposer, son corps se vouter, ses membres lâcher, ses yeux supplier. En cet instant, j'aurais aimé l'arracher à tout ça, j'aurais voulu la mener le plus loin possible de toute cette merde !

Gary, c'est un éclat vermeil, un rayon arraché au soleil, personne n'a le droit de l'assombrir ou de la ternir.

Tandis que je visualise à nouveau les lettres tracées au fusain sur ce mur de pierres, une certitude me gagne :

Il ne sait pas à qui il a à faire.

Je lui ferai mordre la poussière.

Vaines seront ses prétendues prières.

Il est près de 21h00. L'équipe d'analystes vient de partir en emportant la dépouille. Cette arrière-cour est dévastée, le sol de l'église noyé, le prêtre épuisé de ces questions qu'on lui a posées. Il n'a jamais autant invoqué le tout-puissant. Ce cureton qui dormait à l'étage n'a rien entendu, il ne se le pardonnera jamais. Au train où vont les choses, nous en avons pour plusieurs jours avant d'identifier le corps de la victime, si nous y parvenons... Il n'y a plus qu'à attendre que quelqu'un signale une disparition dans les prochaines heures. D'autre part, étant donné le nombre de fidèles qui fréquentent ces lieux à longueur de journée, le relevé d'empreintes ne sert à rien. Et vu l'état vétuste de la porte d'entrée, la forcer était probablement un jeu d'enfant. Quant au reste, nous nous sommes rendu compte qu'une haute pile de bûches étaient entreposées en un coin reculé du jardin, destinées, selon les dires du prêtre, à se chauffer durant les mois d'hiver. Il a donc été facile pour le meurtrier de réaliser ce bûcher. Un peu plus loin, il y avait également des sacs de paille remisés sous un auvent avec d'autres provisions. Notre homme a pris soin de placer deux ou trois sacs sous le tas de bois, permettant ainsi au feu de prendre et de se propager très rapidement. Nul doute, il connaissait cet endroit comme sa poche et ce qu'il renfermait.

Cette nuit, le prêtre sera conduit dans sa famille puisque l'équipe procède à la mise sous scellés jusqu'à nouvel ordre. Et pour couronner le tout, un autre problème majeur vient s'ajouter à la liste dès lors que je mets un pied sur le trottoir de l'avenue : il neige. Pourvu que ça ne tienne pas ! Autrement, la cour deviendra inexploitable pour les futures investigations ou une éventuelle reconstitution. Je soupire, la fatigue prend le dessus. Un dernier coup d'œil sur cette tour pointée vers le ciel. Ce clocher censé évoquer l'existence souveraine divine... Ce soir, je le considère comme un traître, celui qui a trompé nos sens, profané nos croyances.

Avec Reynolds, nous nous sommes donné rendez-vous demain matin afin d'inspecter les alentours. Dans notre métier, les dimanches n'existent pas, autant qu'il s'y habitue tout de suite.

Cigarette coincée entre les dents, je file directement chez moi. Les flocons s'écrasent sur le pare-brise, m'obligeant à utiliser les essuie-glaces. Lorsque j'arrive devant la maison, une fine pellicule de poudreuse blanche recouvre déjà mon jardin. Je souffle de lassitude.

À peine ai-je passé la porte que je n'ai qu'un seul objectif en tête : appeler Gary. Je lui ai pourtant téléphoné deux fois au cours de la journée, j'avais besoin de savoir comment elle allait. Je lui ai aussi ordonné de ne pas sortir. Moi qui espérais passer mon samedi en sa compagnie, qui attendais ce moment avec impatience depuis quinze jours, ne cessant de penser à elle, à sa bouche, et au reste... Tout est parti en fumée, c'est le cas de le dire.

Je ne prends même pas le temps de me déchausser ou de me mettre à l'aise. J'enlève uniquement mon blouson qui empeste la cendre après en avoir sorti mon portable. Tandis que je m'affale sur le canapé, je pose le fameux sac en papier près de moi, puis sélectionne le premier numéro dans la liste des appels récents de mon mobile. Elle me répond à la troisième sonnerie.

— Allo ? Cops ?

L'entendre prononcer mon nom me tire un léger sourire en coin.

— Ouais, Bouchon. Comment ça va ?

— Oh... Je m'en remettrai, assure-t-elle alors que le timbre de sa voix atteste le contraire. Tu es toujours là-bas ?

— Non, je viens juste de rentrer chez moi. Je dois retrouver Reynolds demain matin de bonne heure pour inspecter le quartier.

Un silence s'installe.

— Raconte-moi..., insiste-t-elle.

Je grogne tout en me passant la main sur le crâne. Elle en a bien assez vu. Aucune envie d'en remettre une couche.

— Je crois que tu as assisté à l'essentiel, Gary, et je le regrette. On va dire que le bureau des réclamations est fermé pour ce soir.

— Comment a-t-il pu entrer, Cops ? Et comment savait-il pour la chanson ?

Un long soupir passe mes lèvres avant que je ne me décide à lui expliquer rapidement ma façon de penser, même s'il ne s'agit que de suppositions. Le quartier de *Downtown Crossing* étant peu fréquenté la nuit, forcer la porte

et pénétrer en toute discrétion avec la victime préalablement droguée ne semble pas bien compliqué. À propos de la chanson, la plupart des lieux de culte sont aujourd'hui sonorisés et équipés d'amplis, là aussi c'était facile de programmer une musique au moment voulu.

— Il nous surveille, tu crois ? demande-t-elle la voix teintée d'inquiétude.

Je ferme les yeux. Lui mentir serait ridicule, Gary est loin d'être stupide. Toutefois, je ne tiens pas non plus à l'affoler, elle est déjà à fleur de peau.

— J'aimerais pouvoir te dire non... Il est possible aussi que ce ne soit qu'une coïncidence.

— Cops... s'il a mis cette musique, c'est qu'il nous connaît, qu'il fait peut-être partie de notre entourage, qu'il nous épie, qu'il ...

— Bouchon, calme-toi ! Je ne pense pas qu'il nous épie. Depuis six mois qu'il est à l'œuvre, normal qu'il sache qui est chargé de l'enquête. Par ailleurs, j'écoute toujours la musique à fond dans ma voiture. Ce malade a juste joué la carte de la provocation.

J'essaie de la rassurer du mieux que je peux, même si en vérité, je n'en mène pas large. Je l'entends déglutir et prendre une grande inspiration.

— Toute la journée, j'ai eu l'image de ce bûcher en tête..., reprend-elle lentement. Je n'arrive pas à penser à autre chose. C'était tellement... Mon Dieu, on se serait crus dans un de ces horribles tableaux de Jérôme Bosch.

— Jérôme qui ?

— Oh... Juste un peintre flamand qui aimait représenter le monde ruiné par le péché et la damnation. C'était un moraliste chrétien qui assénait à ses élèves une vision pessimiste sévère de la réalité.

— Hum... Je vois... Encore quelqu'un de charmant qu'on aurait envie d'inviter à sa pendaison de crémaillère

Tout à coup, je l'entends pouffer de rire. Un rire bref, certes, mais cela m'apaise un peu. Je préfère imaginer son visage exprimer la joie, plutôt que se voiler de peur ou de tristesse. Plus détendu, je m'enfonce davantage entre les coussins.

— Tu sais quoi, Bouchon ?

— Quoi ?

— Je vais me régaler avec tes cookies, ajouté-je d'un ton joueur alors que je lorgne le sachet qui m'attend sagement sur le canapé.

— Tu vas oser faire ça !? s'indigne-t-elle aussitôt. Honte à toi ! Tu devras te rattraper, Cops.

Non sans arrières pensées, je rétorque :

— Compte sur moi pour ça.

Durant un laps de temps, elle reste muette. Ses joues doivent avoir repris des couleurs, j'en suis persuadé. En ce qui me concerne, des flash indécents et inavouables inondent mon esprit. *Comme si c'était le moment...* Au prix d'un gros effort, j'éclaircis ma voix, puis tente de récupérer mon sérieux un minimum :

— Tu as expliqué ce qui se passe à ton cousin ?

— Oui. Enfin, pas dans les détails, mais étant donné que je vais dormir ici... Il se doute bien que la situation est grave.

— Je veux que tu restes là-bas demain aussi.

— Demain ? Mais... Je dois rentrer chez moi ! s'alarme-t-elle. Cela fait quinze jours que j'attends ça !

— Et moi je ne veux pas que tu restes seule ! Tu as subi un choc. Dans ton cas, la solitude est déconseillée.

Son soupir agacé vibre au creux de mon oreille.

— Va pour demain. Mais autant te prévenir, je recommence le boulot lundi, donc lundi à la première heure, je rentre chez moi.

Je me pince l'arête du nez. J'ai bien conscience qu'elle ne peut pas squatter là-bas indéfiniment, néanmoins la savoir seule ne me rassure pas. Pas du tout ! Aujourd'hui, elle a vécu un moment éprouvant, terrifiant, peut-être même le pire moment de son existence et cela par ma faute... Alors elle rentrera chez elle, tant pis. Si quelqu'un doit la protéger, lui redonner le sourire, ce sera moi. Moi, et personne d'autre.

— C'est d'accord. Ton retour a été rude, Bouchon, tu devrais aller dormir.

— Ça risque d'être difficile, dit-elle, des sanglots contenus dans la gorge. Depuis ce matin, je ne vois que de la cendre, les ténèbres et du noir.

Son aveu me fait culpabiliser encore une fois. Je dois trouver un truc...

— Tu as jeté un œil dehors ?

— Dehors ? Euh... non, pourquoi ?

— Alors, lève-toi et regarde par la fenêtre.

— ...

Concentré, j'écoute les bruits ; elle bouge, marche... Mon rythme cardiaque s'accélère à l'idée d'assister à sa réaction, même si ce n'est que par téléphone.

— Cops ! Il neige !!!

Son attitude semblable à celle d'une petite fille émerveillée est communicative. Je souris malgré moi.

— Merci, me dit-elle.

Un mot.

À demi prononcé.

À demi chuchoté.

Un simple mot, qui pourtant fait écho.

Qui fait battre mon cœur crescendo.

— Je t'appelle demain, OK ?

— OK.

— Bonne nuit, Bouchon.

— Bonne nuit.

Même si la neige sera l'un de mes ennemis demain,

Ce soir le blanc aura été mon allié contre son chagrin.

Lundi. 15h07. Suivi de Reynolds, je descends les marches de la brigade au pas de course. Nous venons de recevoir un appel de la section de recherches. Une jeune femme est portée disparue depuis vendredi soir. Amelia Talby. Vingt-six ans. Cheveux roux acajou. Yeux bleus. Tout laisse à croire qu'il s'agit de notre victime brûlée vive. La fille vivait à *Downtown Crossing* et tenait une petite boutique de plantes médicinales. C'est sa sœur qui a signalé sa disparition. Celle-ci nous a donné rendez-vous devant l'herboristerie. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je suis déjà derrière le volant de ma Chrysler. Le stagiaire prend place à mes côtés, puis baisse le pare-soleil.

— Qu'est-ce que tu fous, Blondin ? Tu vas te repoudrer le nez ? demandé-je avec ironie pendant que je démarre en trombe.

Ma question restée sans réponse m'oblige à tourner la tête une fraction de seconde dans sa direction. Apparemment, le souci vient de son œil. L'une de mes narines se retrousse en signe de dégoût. Manque plus qu'il me refille une conjonctivite cet avorton ! Alors qu'il est occupé à s'observer dans le miroir, une idée puérile me passe par la tête. Sans prévenir, j'appuie sur la pédale de frein. Le front du blond vient brusquement s'écraser sur la plaque de plastique.

— MERDE, COPS !!! Pourquoi tu freines ? À cause de toi ma lentille de contact a sauté !

Je pince mes lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Oh relax, le risque de traumatisme crânien est écarté.

— Ce n'est pas drôle ! Bon sang, je vais en baver toute l'après-midi !

— Je ne pouvais pas deviner que je faisais équipe avec Ray Charles !

— Donc, toi qui as une solution à tout, vas-y, qu'est-ce que tu proposes ? m'interroge-t-il en s'enfonçant dans son siège.

— Désolé, je n'ai pas de labrador sous la main ! On trouvera peut-être une canne dans la boutique.

Croisant les bras, le voilà qui m'ignore. Aucun humour ce mec ! Nous sommes sur la piste d'un serial killer et lui, il me fait un caprice pour une lentille de contact. Quelle misère... Saturé, je reporte mon attention sur la voie rapide. La neige est toujours d'actualité, ce qui m'a contraint à poser les chaînes sur les pneus de ma bagnole.

Comme je le supposais, nos recherches d'hier à proximité de l'église n'ont servi à rien. Je m'y attendais. *Question d'anticipation*. Pas de traces ou d'éléments suspects. Nous avons également interrogé les commerçants du quartier qui malheureusement n'ont rien remarqué de particulier, si ce n'est le feu qui a commencé à se propager aux alentours de 6h15. L'après-midi, la paperasse nous attendait au BPD. J'ai appelé Gary plusieurs fois. Au son de sa voix, il m'a semblé qu'elle allait mieux. Son cousin qui tient un snack en plein centre de *Somerville* m'apparaît comme quelqu'un de sympathique si j'en juge la façon dont elle en parle. J'ai enfin compris que l'immatriculation du 4x4 noir était au nom de sa femme, Linda. Tous les trois ont l'air de bien s'entendre. Le bouchon devait donc reprendre les cours aujourd'hui. J'ai exigé qu'elle m'envoie des messages régulièrement : dès son retour chez elle, à son arrivée à Harvard... Savoir qu'elle se déplace seule sur sa bicyclette antique me rend dingue, néanmoins, elle ne me laisse pas vraiment le choix.

Les mains enfoncées dans les poches de mon blouson, je marche sur le trottoir qui mène à la boutique d'Amélia Talby, accompagné par le stagiaire qui semble avoir perdu sa langue en plus de son œil. Si j'avais su, je lui aurais fait manger le tableau de bord depuis longtemps !

Au loin, une femme d'une trentaine d'années qui arbore un carré cuivré nous attend devant le magasin. Encore un détail qui me confirme que la sixième victime est bel et bien la disparue. Après de brèves présentations,

nous nous baissions pour passer sous le rideau de fer à moitié descendu. Durant plus d'une heure, nous découvrons, observons, analysons l'intérieur : les étagères regorgent de bocaux emplis de plantes, herbes, fleurs séchées... mais aussi de pierres censées guérir certaines affections. Sérieusement, les gens croient vraiment qu'un pauvre caillou bleu va soigner leurs boutons d'acné ou leur rage de dents ?! Et je ne parle même pas de tous ces livres New Age sur les énergies invisibles du monde qui bouleverseraient notre état mental et intellectuel. Tout est relatif, car personnellement, au bout de trois pages d'un de ces papelards, je finis en dépression nerveuse.

La femme a l'air très inquiète : elle est sans nouvelles de sa sœur depuis vendredi soir, ce qui est plutôt inhabituel. Nous nous gardons bien de lui parler du crime de l'église tant qu'il n'y a aucun lien concret entre les deux événements. Elle nous apprend que l'appartement d'Amelia se situe juste au-dessus. Avec son autorisation, nous montons à l'étage jeter un œil : l'intérieur est propre, cosy, féminin. Des effluves d'encens nous chatouillent les narines. Pendant que Reynolds interroge notre hôte, je prends une minute pour aller voir les autres pièces, notamment la salle de bains. Mes yeux analysent l'espace lorsque je distingue enfin quelque chose qui nous sera utile. Scrupuleusement, je sors un sachet en plastique de ma poche et y glisse la brosse à cheveux sur laquelle s'entremêlent encore deux ou trois brins roux.

De retour dans le salon, j'informe Mademoiselle Talby que j'emporte la fameuse brosse. Elle paraît étonnée, mais ne dit mot alors que Reynolds me décoche un regard hébété. *Pauvre cornichon !* S'il n'a pas compris que c'est notre seule chance de faire le pont entre ces cheveux et ceux récupérés miraculeusement sur la dépouille, qu'il dégote un sifflet et aille s'occuper de la circulation.

Le reste du lundi se déroule comme à l'accoutumée. J'ai déposé la brosse au laboratoire de la police scientifique. Si nous avons, ne serait-ce qu'un peu de chance, les résultats ADN ne prendront que vingt-quatre heures. Vers 20h00, j'avale mon énième café, je ne les compte plus depuis ce matin. D'autre part, je dois rester éveillé car nous retournons sur les lieux du crime avec une équipe de nuit à partir de 22h00. Les bras au-dessus de la tête, je m'étire tout en fixant la photographie sur mon bureau qui n'est rien de plus qu'un gros plan de la nouvelle citation. Je frotte mon menton mal rasé.

L'envie d'aller voir Gary m'a tiraillé toute la journée, aussi je ne réfléchis plus. D'un bond, je me lève, enfile ma veste avant de passer par le bureau de Reynolds. J'entre sans frapper.

Bordel de merde !

Je ne peux pas croire ce que je vois. Ma bouche s'ouvre en grand face à la scène qui se joue devant moi. Je rêve ou il est en train de bouffer un taboulé ? La détresse me guette. Comment peut-on avaler cette semoule hydratée, conservée dans un emballage plastique, et conditionnée sous atmosphère modifiée. Tu parles d'une saloperie ! Bref... Je lui dis juste que je vais faire un tour, que je les rejoindrai directement à *Downtown Crossing* plus tard. Pour toute réponse, je n'ai droit qu'à un hochement de tête. Son manque d'ardeur commence à me gonfler ! Changer d'air me fera le plus grand bien.

Le trajet jusqu'à *Somerville* me paraît interminable. Les flocons virevoltent autour de moi alors que je sors de ma voiture. Au même moment, la porte d'entrée de Gary s'ouvre doucement. Au fur et à mesure que j'avance, ma vision se fait plus nette. Elle porte une grande chemise à carreaux rouge et noir qui lui arrive à mi-cuisses ainsi qu'une simple paire de chaussettes blanches. Ses cheveux en bataille ressemblent étrangement à des lianes qui s'étirent, me tirent et m'attirent un peu plus chaque fois que je pose mes yeux sur elle. Je lui offre un grand sourire.

— J'ai entendu le moteur de ta voiture, dit-elle, les bras resserrés autour du corps pour se protéger du froid. Je ne savais pas que tu allais venir.

— Je reprends mon service à 22h00. Je voulais m'assurer que tout allait bien, réponds-je en essuyant mes bottes sur l'affreux paillason. Jolie chemise, tu l'as piquée à un bûcheron ?

— Idiot, plaisante-t-elle en s'écartant pour me laisser entrer.

Lorsqu'elle referme la porte, mon regard aguerri descend sur ses jambes. Gary est petite, cependant je confirme que pédaler tous les jours sur un vélo, ça a du bon. Gênée par mon expertise peu discrète, elle se racle la gorge.

— Je... Je vais aller passer un bas de jogging.

Avant même qu'elle ne détale, je lui attrape le bras.

— Te donne pas cette peine ! Je te signale que j'ai déjà vu tout le matos.

Elle fronce les sourcils, puis s'éloigne vers le salon en secouant la tête plus que de raison. Sa réaction exaspérée vient d'égayer ma soirée. D'autre part, le fait qu'elle marche devant moi me donne une vue imprenable sur

ses fesses recouvertes de ce tissu à carreaux hideux, lequel serait promu à un avenir glorieux au fond d'une poubelle, si l'on votait par référendum. Dans un coin de la pièce, un élément nouveau me contraint à relever la tête : des loupottes rouges et orangées clignotent autour d'un sapin qui ne date pas d'hier. Les poings sur les hanches, je m'immobilise. J'avais complètement oublié que dans un peu plus d'une semaine, c'est Noël. Deux cartons de déco sont disposés à côté et ce qui passe à la télévision en cet instant m'interpelle : Vil coyote est déguisé en superman, il s'apprête à s'envoler. Je ris avant même de voir la scène suivante. *Question d'anticipation*. On sait d'avance ce qui va arriver. Sentant le regard de Gary sur moi, je me détourne. Elle m'observe d'un air étonné.

— Quoi ? demandé-je.

— J'aime bien te voir rire, c'est si rare...

— Hum... C'est que... j'appartiens à un monde où on a très peu l'occasion de s'amuser, rétorqué-je en ôtant mon blouson que je jette sur un fauteuil avant de m'affaler sur son canapé. Bon, tu veux bien venir t'asseoir.

Sa poitrine se gonfle. Gary lisse sa chemise et s'installe à son tour, malheureusement bien trop loin de moi. Cuisses serrées, le dos droit, elle est nerveuse. Je le sens. Je mentirais si je disais que cette proximité ne me fait aucun effet.

— Vous avez eu les résultats d'analyse ? m'interroge-t-elle de but en blanc.

OK, elle attaque direct. C'est sa manière à elle de se dérober. Pourtant, elle sait très bien que je n'ai pas ces résultats. Je l'ai tenue au courant de chaque détail de l'enquête durant ces dernières heures. Peu importe, je veux bien réitérer mes propos.

— Non, toujours pas. Mais, il y a 95% de chances que l'ADN corresponde. Quant à la citation... elle valide ta théorie. Vu la boutique d'Amélia Talby, j' imagine qu'il voyait cette pauvre fille comme une...

— Sorcière ? me coupe Gary, une expression de tristesse ayant pris place sur son joli visage.

J'acquiesce tout en me rapprochant d'elle. Automatiquement, elle recule.

Elle recule ? C'est quoi ce bordel ? Aurait-elle peur de moi ?

Je cache au mieux mon étonnement, puis poursuis :

— Le terme de « sorcellerie » qualifie un commerce ou une union avec le Diable, donc la citation correspond. Il a écrit : « *Si nous savions toujours entretenir le feu de l'amour de Dieu, il ne s'éteindrait pas* ». Pour notre

homme, Amelia Talby n'avait pas foi en Dieu, elle n'était qu'une créature maléfique dont la finalité ne pouvait être que le bûcher.

— Et aussi parce qu'elle était rousse...

Je plisse les paupières. Sa voix manifeste une réelle angoisse. Après avoir coincé l'une de ses boucles folles derrière son oreille, elle me renvoie un sourire peiné.

— Les rousses ont toujours été considérées comme des sorcières, des êtres à part, et pas seulement au Moyen-Âge, ajoute-t-elle en pinçant les lèvres.

Pour la première fois depuis le début de l'enquête, elle m'apparaît désespérée. Je n'aime pas ça, cette attitude ne lui ressemble pas. J'ai besoin de lui montrer que je suis là pour elle, qu'elle ne craint rien, qu'il ne lui arrivera rien. Alors, je m'avance encore. Nos genoux se touchent. À ce stade, coincée par l'accoudoir du canapé, elle ne peut plus battre en retraite. Pourtant je la sens se crispier. Bon sang, son comportement m'agace !

— Gary, je peux savoir ce qui se passe ?

Ses yeux grands ouverts fixent les miens sans comprendre.

— Comment ça ?

— Pourquoi es-tu si distante ? Tu as peur de moi ou quoi ?

Elle baisse la tête, fait mine d'essuyer une poussière invisible sur l'un des pans de sa chemise, évitant ainsi tout contact visuel.

— Je me protège.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est moi qui te protège, je suis là pour ça !

— Ah oui ? Et... Qui me protégera de toi, Cops ? demande-t-elle en osant finalement croiser mon regard.

Après de précieuses secondes de silence, je souris car je réalise qu'elle n'a pas peur de moi au sens propre, elle a peur de ce que je provoque en elle. Je le savais ! *Question d'anticipation*. J'arque un sourcil, puis rétorque d'un air malicieux :

— Fallait y penser avant, Bouchon.

Un coin de sa bouche s'étire enfin. Qu'est-ce qu'elle est belle ! Ma raison flanche complètement. L'éclat des guirlandes lumineuses se reflète dans ses cheveux, les rendant toujours plus fascinants. Ses deux prunelles noires ne me quittent plus. Lentement, je me risque à poser une main sur sa joue dont la peau est aussi douce que dans mes souvenirs. Elle ne me repousse pas, bien au contraire. Je me rapproche encore de son visage, je suis si près que

je pourrais compter toutes les petites taches de rousseur dispersées sur le haut de son nez. Je retiens mon souffle, compte jusqu'à trois, puis sans plus attendre, je fais ce que je meurs d'envie de faire depuis son retour : je l'embrasse. Mais pas comme la première fois. Ce soir, je tiens à prendre mon temps, j'effleure ses lèvres. Le contact est léger, presque imperceptible et pourtant, je n'arrive plus à respirer. De son côté aussi, ses lèvres caressent les miennes de manière hésitante. Une fois. Deux fois. Alors que je la maintiens en place avec une extrême douceur, ma bouche se fait un peu plus insistante. Ses doigts se referment sur mes épaules et agrippent le tissu de mon pull. Mon cœur bat à cent à l'heure. Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour, j'embrasserais une fille de cette façon... cette sensation de tenir un précieux trésor entre mes bras.

— Jonas, gémit-elle contre ma bouche.

L'entendre prononcer mon prénom me grille le cerveau. Ma main posée sur sa pommette rougie glisse vers sa nuque. L'autre empoigne sa hanche. Son parfum de cannelle que j'aime tant m'enivre et le baiser s'intensifie. Le son qu'elle émet fait jaillir une vague de désir en moi. Je me serre davantage contre elle, la basculant doucement sur le dossier du canapé. Rien ne peut me détacher de ses lèvres, rien ne peut me faire émerger de ce rêve. Rien, si ce n'est le bruit de la poignée de la porte d'entrée qui me fait soudain ouvrir les yeux. Je suspends mes gestes, bloque ma respiration, dévisage Gary qui semble aussi étonnée que moi. Les pas qui claquent sur le parquet du couloir sont l'élément déclencheur. En moins de deux, je bondis sur mes jambes, sors le flingue de mon holster. Sans ménagement, je hurle et pointe l'arme sur l'inconnu qui a pénétré dans le salon.

— MAINS EN L'AIR, CONNARD !

Plus blanc qu'un linge, le type se fige. Choqué, il s'exécute, laissant tomber un sac en plastique à terre tandis que Gary me saisit aussitôt le bras.

— COPS, ARRÊTE ! C'EST DANY, C'EST MON COUSIN !

Je fronce les sourcils face à l'homme qui hoche vivement la tête pour confirmer ces dires. L'adrénaline redescend. Toujours sur le qui-vive, je baisse alors mon arme en même temps qu'il baisse les bras. Réajustant sa veste, il récupère son sac tel un automate.

— C'est quoi ce bordel, Gary ? demande-t-il après avoir dégluti bruyamment.

La jeune femme s'avance alors vers lui.

— Euh... Dany, je te présente l'inspecteur Cops, c'est... le policier avec lequel je travaille.

Le type me jette un coup d'œil rapide, puis croise les bras avant de répondre à sa cousine :

— Ah oui, effectivement ça avait l'air de bosser dur.

Qu'est-ce qu'il insinue, lui ?

Mon regard furieux le mitraille sur place. Gênée, Gary garde les yeux rivés sur le sol. Nous voici tous les trois muets comme ces foutus poissons aux écailles argentées que les pêcheurs attrapent par centaines sur les bords de la *Mystic River*. Putains de carpes ! Ne souhaitant pas mettre ma rouquine mal à l'aise plus longtemps, je récupère mon blouson.

— Bon, je crois que je vais y aller.

Gary me fait discrètement « non » de la tête.

— J'étais juste venu t'apporter un sandwich et passer un peu de temps avec toi..., précise son cousin. Mais, je peux m'en aller si tu préfères ?

La jeune femme danse d'un pied sur l'autre. Ne sachant que décider, ses yeux font des va-et-vient entre son cousin et moi-même. De ce fait, je mets fin à son dilemme, je décide pour elle.

— Restez, lancé-je au brun en marchant d'un pas décidé en direction du couloir. Je dois reprendre mon service. À plus tard, Bouchon.

RAPPORT DE POLICE :

Je la quitte sans un regard, une douleur sourde dans la poitrine.

Comment ai-je pu me faire ensorceler par une rouquine...

Quant au cousin qui a fait son apparition,

Question anticipation, là je suis marron.



Image

OceanofPDF.com

CHAPITRE 24

OceanofPDF.com

GARY

Cops passe la porte...

Je reste là, figée sur mes deux pieds, la gorge serrée. Sans un mot, avec la désagréable sensation que mon cœur va se briser en mille morceaux.

— Bou-chon ??? articule Dany comme si ce surnom était ridicule. Tu m'expliques ?

Je clos les paupières. Soudain, je réalise que ce bouchon-là, celui qui subit, qui ne décide pas, qui n'ose pas, doit enfin prendre l'une des décisions les plus importantes de sa vie. Aussi, je relève la tête vers mon cousin, lui accorde un bref regard avant de réagir.

— Donne-moi une minute.

Le souffle court, je m'élance comme une furie vers le hall d'entrée. J'ouvre la porte à la volée. Le vent glacé me surprend. Cops est au bout de l'allée, il s'apprête à monter dans sa voiture. Je ne réfléchis plus.

— COOOPS !!!

Ma voix éclate au milieu de la nuit tandis que l'inspecteur se retourne, l'air surpris. Malgré la neige, je fonce sur lui en courant. À quelques centimètres de son corps, je me stoppe net. Ses iris ambrés me transpercent. Nous nous observons, silencieux. Ce que je lis dans ces yeux m'apparaît comme un reflet de moi-même et de ce que je ressens en cet instant : un besoin évident de l'autre. Mon cœur bondit dans ma poitrine, la fièvre s'insinue le long de mes veines. D'une impulsion irraisonnée, je franchis la distance qui nous sépare pour me jeter à son cou. Mes mains empoignent le col de son blouson et j'écrase ma bouche sur la sienne. Pris d'assaut, Cops se penche, passe ses bras autour de ma taille, puis me rend mon baiser avec fougue. Quand sa langue se met à caresser la mienne, un feu s'éveille au plus profond de moi. Pendant ces délicieuses secondes, j'en oublie ce qui m'entoure : la nuit. Le froid. Le noir. Tout s'efface au profit de cet homme qui m'enlace et m'embrasse sur le trottoir.

Étourdie, je délaisse ses lèvres afin de reprendre mon souffle, renversant ma tête en arrière, les yeux toujours fermés. Cops desserre légèrement son étreinte. Il niche son visage au creux de mon cou, se contente juste d'inspirer et d'expirer contre ma peau tout en me retenant prisonnière de ses bras puissants.

— Je te manquais déjà ? plaisante-t-il alors que sa barbe me chatouille, provoquant ainsi une douce chair de poule.

Je souris, ouvre enfin les paupières.

— Je ne voulais pas que tu partes, osé-je avouer.

Le policier se détache lentement pour m’observer. Il lève une main, glisse celle-ci sur ma nuque de manière à l’enfourer dans mes cheveux.

— Je sais..., murmure-t-il avant de se rapprocher et poser une fois de plus sa bouche sur la mienne.

Lorsqu’il recule, me laissant pantelante, il baisse la tête. À la vue de mes chaussettes trempées, son sourire creuse une fossette sur sa joue gauche.

— Tu vas attraper froid, Bouchon. L’idée de te réchauffer n’est pas pour me déplaire, mais je dois retourner au boulot et... je crois que ton cousin nous espionne à la fenêtre.

Mes yeux s’écrouillent. Je serre les dents...

Cops ricane aussitôt.

— Je te vois demain, d’accord ? ajoute-t-il sans pour autant me lâcher, sans pour autant partir.

J’opine du chef. À contrecœur, c’est moi qui m’écarte d’un pas.

— Bonne nuit, Cops.

— Oh, elle sera bonne, dit-il en prenant place derrière le volant de la Chrysler.

Pendant que je trotte dans l’allée couverte de neige je l’entends crier :

— Et fais-moi plaisir, ferme à double tour !

J’entre vite à l’intérieur, tourne le verrou, puis pose doucement mon front contre le bois frais. Je reste là, jusqu’à ce que le moteur de la voiture rugisse. Cops est parti... Instinctivement, j’humecte mes lèvres, comme si son goût était encore imprégné sur celles-ci.

— Gary ?!

Je sursaute.

Dany...

En me redressant, j’inspire à fond, ôte mes chaussettes mouillées que je jette dans un coin du couloir. Je vais devoir fournir à mon cousin une explication sur ce qu’il vient de voir. Je ne peux plus me cacher. Je ne peux plus reculer.

Il est exactement 18h20 quand je quitte la *Divinity*. Bien heureuse que la neige ait cessé. Depuis quelques jours, les rues de Boston sont parées d'un tapis d'hermine. Les flocons tombent régulièrement, il devient d'ailleurs difficile de se déplacer dans certaines zones. Je profite de cette accalmie pour descendre avec précaution les marches verglacées qui mènent au parking. Machinalement, j'enfile mes gants lorsque je relève la tête. La vision qui s'offre à moi me coupe la respiration. Cops se trouve de l'autre côté du trottoir, appuyé contre sa voiture, les mains dans les poches de son blouson. Dès l'instant où son regard accroche le mien, les fameux papillons dont on parle dans les romans, ceux qui batifolent au creux de l'estomac, pour la toute première fois, ils sont bien là. C'est une chose que je n'avais jamais ressenti auparavant. Et lorsque le grand brun m'accueille avec ce sourire arrogant qui lui est si familier, les papillons doivent avoir atteint des proportions extraordinaires. Je les soupçonnerais presque d'être carnivores.

Au fur et à mesure que je m'avance, l'expression de Cops change. Il se met à me fixer d'une façon étrange. Sur mes gardes, je me poste face à lui :

— Salut, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Beh... Il est tard, je me suis dit que ce serait plus prudent de venir te chercher, répond-il en haussant les épaules. Et... Pourquoi ne pas aller manger un morceau quelque part...

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Intérieurement, je suis en totale ébullition. Je souris de toutes mes dents. Pire qu'une collégienne à qui on aurait proposé un premier rendez-vous. Son invitation ne pouvait pas mieux tomber, cependant je me renfrogne, il va y avoir un souci.

— C'est une très bonne idée, mais... je fais comment pour mon vélo ?

Cops grimace.

— Parce que tu crois que quelqu'un risque de te piquer cette bicyclette millénaire ? Tu n'as qu'à la laisser là !

— Hors de question !

Sa réaction s'apparente à un grognement d'ours. Il souffle, puis lève les yeux au ciel. Tout à coup, je pense avoir trouvé une solution. J'ignore si elle est bonne, cependant, c'est la seule qui me vienne à l'esprit.

— On pourrait aller au *Little Hunger*, c'est le snack de mon cousin. Il y a une réserve à l'arrière du restaurant, j'y déposerai le vélo.

— Ce qui veut dire que je vais encore devoir te suivre et rouler à trente à l'heure ?!

Le regard suppliant que je lui adresse, a l'air de fonctionner puisqu'il soupire et capitule.

— OK, râle-t-il en contournant la voiture. Tu n'as qu'à passer devant...

Fière d'avoir gagné la bataille, je file récupérer le vélo entreposé un peu plus loin. Je déverrouille l'antivol, place mon sac sur mes deux épaules, puis m'installe sur la selle. J'empoigne le guidon, regarde droit devant moi. Ma converse rouge appuie sur la pédale, les roues s'activent, j'avance alors de quelques mètres. Je freine légèrement, me postant tout près de la Chrysler dont la vitre s'abaisse.

— Tu ne me sèmes pas ce coup-ci, Bouchon, me prévient Cops qui a déjà mis le contact.

Je souris, lui renvoyant au passage un salut militaire. D'une impulsion, je le devance en prenant le chemin de la zone commerciale de *Somerville*. L'inspecteur me suit de près. La lumière des phares de l'automobile éclaire ma route dans l'obscurité. Le froid est bien présent ce soir, j'en veux pour preuve la buée qui s'échappe de mes lèvres à chaque expiration. Il ne nous faut qu'une dizaine de minutes pour apercevoir la devanture en lettres néon du *Little Hunger*. Cops part se garer sur le parking tandis que je laisse le vélo devant le restaurant, sans oublier de replacer l'antivol sur la roue avant. Je me redresse, percutant de peu le torse du policier. Amusée, mes lèvres s'étirent tandis que ce dernier m'analyse une fois de plus, assez bizarrement. Ce coup-ci, il a intérêt de me dire ce qui le tracasse.

— Quelque chose ne va pas ? Tu me regardes d'un drôle d'air depuis tout à l'heure.

Affichant une mine embarrassée, il se masse la nuque, examine ensuite le haut de mon crâne avec insistance.

— En fait, je n'arrive pas à savoir si ce que tu portes est un bonnet, une écharpe ou une vieille chaussette.

Après trois secondes de réflexion, j'éclate de rire.

— C'est un bonnet-tube. Tu ne connais pas ? demandé-je alors que j'enlève le tube en laine verte de ma tête pour le lui montrer. C'est simple, tu enfiles une des extrémités de la même façon qu'un bonnet et comme c'est très long, le reste s'enroule autour du cou en guise d'écharpe. Ingénieux, non ?

Perplexe, l'inspecteur pince les lèvres.

— Ingénieux... Le mec qui a inventé ça a déposé un brevet, tu crois ?

Sans cesser de rire, je passe devant lui afin d'ouvrir la porte du restaurant.

— Dis-moi, Bouchon. C'est une bonne idée de venir ici... vu ce qui s'est passé hier soir ?

Je me sens rougir en me remémorant la soirée.

Le canapé... Le trottoir...

— Ne t'en fais pas pour Dany.

Effectivement, à la suite du départ de Cops, j'ai eu droit à une série de questions de la part de mon cousin. Il voulait connaître la véritable nature de notre relation. Si seulement je pouvais moi-même mettre des mots sur ce que je ressens. Ce n'est pas si simple. Nous ne sommes pas en couple. Néanmoins, c'est son visage qui, le soir, s'imprime sous mes paupières avant que je m'endorme et c'est le même visage qui s'infiltre dans mon esprit dès le réveil.

J'ai repoussé l'inévitable.

J'ai refusé l'inavouable.

Pour me ménager.

Pour me protéger.

Faire preuve de retenue.

Ne pas s'attacher trop vite non plus.

Peine perdue. Me voilà éperdument éperdue.

Alors, j'ai simplement demandé à Dany de me faire confiance, de me laisser seule juge. Dans tous les cas, il n'a pas d'autre choix que d'accepter.

Une fois le seuil du Snack franchi, la lumière vive m'éblouit. Une délicieuse odeur de poulet grillé tapisse mes narines et m'ouvre l'appétit. Il faut dire que depuis ce matin, je n'ai qu'un toast à la confiture d'abricots et un thermos de lait chaud dans l'estomac. Il est encore tôt, mais une poignée d'habitues se pressent déjà au comptoir pour récupérer des plats à emporter. Derrière le bar, j'aperçois Dany sortir de sa cuisine, muni d'un calepin. Son regard croise le mien, puis cible l'homme qui se tient près de moi. Je déglutis, nerveuse. Mon cœur s'agite car celui que je connais depuis l'enfance s'empresse de se diriger droit sur nous.

— Je ne savais pas que tu venais ce soir, me lance-t-il en remettant sa casquette en place.

— Ce n'était pas prévu, précisé-je quelque peu mal à l'aise tandis que ce dernier observe Cops qui n'a pas encore ouvert la bouche.

Mon cousin ne laisse jamais le silence prendre le dessus. À l'inverse de moi, c'est quelqu'un de sociable et chaleureux.

— Je crois que ma cousine ne nous a pas présentés officiellement, dit-il en considérant l'inspecteur. Je m'appelle Daniel.

Alors qu'il lui offre une franche poignée de main, Cops fixe celle-ci avec gêne. Il ne la serre pas, ne bouge pas, préférant garder les siennes tout au fond de ses poches. Il y a encore quelques semaines, j'aurais mis ça sur le compte de la grossièreté, aujourd'hui je reste convaincue que la raison est bien plus profonde que ça. Relevant les yeux, Il se contente juste de répondre :

— Salut. Mon nom est Cops.

Dany fronce les sourcils, mais s'abstient de tout commentaire. Il retire sa paume en m'interrogeant discrètement de son regard noisette. Je ne peux que lui renvoyer un sourire confus. Comme si rien ne s'était passé, il récupère le stylo coincé derrière son oreille.

— Ne restez pas debout, allez vous asseoir. Soit au bar, soit à une table, je suis à vous tout de suite, ajoute-t-il avant de partir prendre la commande d'un couple installé un peu plus loin sur une banquette.

Au moment où je consulte Cops pour savoir ce qu'il préfère, une voix d'outre-tombe s'élève dans la salle :

— GARY BUSEY, AU RAPPORT !!!

Saperlipopette !

À l'unisson, Cops et moi-même -ainsi que la totalité des clients- dirigeons notre regard vers celui qui vient de brailler. Norman. Le géant bodybuildé. Il ne manquait plus que lui ! Et comme un malheur n'arrive jamais seul, Mitchell est à ses côtés, tout sourire. Ses deux rangées de dents éclatantes me donnent envie de m'enfuir en courant sous la neige. Ils sont assis à l'angle du bar et nous font signe de les rejoindre.

— Des amis à toi ? murmure Cops en se penchant près de mon oreille.

— Non. Des amis de Dany. On va aller de l'autre côté, proposé-je pendant que Norman continue de m'appeler.

— GARY GRANT ? RAMÈNE TES FESSES !

Mais, quel benêt !

Si je pouvais m'échapper par un trou de souris... Cops croise les bras comme s'il était en pleine réflexion.

— Attends une minute, ce n'est pas lui qui gueulait dans le téléphone le soir où...

— Si. Écoute, on n'a qu'à...

— C'est quoi le but du jeu de ce débile ?

Le soupir que je lâche se veut très théâtral.

— Euh, ça l’amuse de me donner le nom de tous les Gary de la Création, expliqué-je, embarrassée en lorgnant mes Converse.

— Quel humour, réplique-t-il sur un timbre ironique. En revanche, il faudrait le prévenir que ce n'est pas Gary, mais Cary Grant !

Je ris sous cape.

— Et celui qui te dévore des yeux, c’est qui ?

— Hein ?! m’exclamé-je en relevant vivement la tête pour jeter un bref coup d’œil à Mitchell. Je... Je te l’ai dit, ce sont des copains de Dany. Ils jouent au foot ensemble.

— Viens. Je serais ravi de faire leur connaissance.

Oh Seigneur... Pourquoi m’infliger ça ?

Cette situation ne me dit rien qui vaille. Le ton qu’il emploie est empreint de sarcasme. Un bras passé autour de mes épaules, il m’attire contre lui. Je me laisse entraîner malgré moi en direction des deux hommes qui, campés sur de hauts tabourets, sirotent une boisson. En les détaillant rapidement de haut en bas, j’imagine sans mal ce que Cops va penser d’eux. En dépit du froid, Norman porte un débardeur noir moulant qui semble dater des années 80. Vu la taille, il pourrait appartenir à sa petite sœur. Je le salue en levant brièvement la main

— Coucou Norman.

— Hello, la rouquine ! marmonne-t-il, la bouche pleine de cacahuètes.

Le blond n’attend même pas d’avaler la première poignée pour en enfourner une seconde. Sourcil arqué, mes yeux dérivent alors vers Mitchell, vêtu d’une tenue de sport blanche dernier modèle. Je lui souris par pure politesse.

— Bonsoir, Garance, minaudes ce dernier. Toujours aussi ravissante à ce que je vois.

Ce compliment me laisse de glace. Postée aux côtés de Cops, je ne peux distinguer son visage, cependant sa main qui se crispe sur mon épaule me laisse penser qu’il n’apprécie pas beaucoup les paroles du bellâtre. Désireuse de détendre l’atmosphère, j’en profite pour faire les présentations.

— Euh, je vous présente l’inspecteur Cops du Boston Police Department.

La fierté émane probablement de ma voix. Être au bras d’un homme qui fait régner l’ordre et la justice dans les rues de la ville n’est pas pour me déplaire. Estomaqué, Norman cesse de mâcher, ouvrant grand la bouche en

un : « Waaaouh ! » d'admiration. Il aurait pu au préalable en avaler le contenu, cela nous aurait évité un beau spectacle. Quant à Mitchell, égal à lui-même, il reste courtois, accueillant le policier d'un très formel : « Enchanté ». Mon compagnon de soirée les salue simplement d'un hochement de tête tout en me serrant un peu plus contre lui.

— Hé, les mecs, vos sandwiches sont prêts ! clame Dany qui déboule derrière nous.

— Super ! Vous vous joignez à nous ?

Cette invitation inattendue proposée par Mitchell me fait frémir. Alors que je prononce un « non », Cops accepte d'un « oui ». Je me tourne. Mes prunelles devenues plus rondes que des soucoupes le toisent. Son large sourire ne me rassure pas du tout. Je le connais. Et je les connais. Je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps pour visualiser un repas entre un lieutenant obstiné et un duo d'empotés. C'est bien simple, on court au désastre. Si je devais comparer cette situation à un film, je lui donnerais pour titre : « *Le vaisseau de l'angoisse* ».

— Bonne idée ! affirme Dany d'un ton joyeux. Installez-vous à cette table près de la fenêtre, je reviens vite.

Mitchell et Norman nous précèdent, gardant leur verre à la main. Le grand brun me tient toujours contre lui.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Cops ? demandé-je à voix basse.

— Rien du tout.

Son regard malicieux me laisse sceptique. Cependant je ne peux plus faire machine arrière, et mon ventre crie de nouveau famine. Advienne que pourra... Je prends place tout au fond de l'assise en cuir rouge, face aux deux compères. Cops s'assied à mes côtés. Il enlève d'abord son blouson, le dépose ensuite entre nous. C'est seulement quand le parfum émanant de son sweat gris à capuche se fraye un chemin jusqu'à mes narines que je m'apaise un peu. Sans un mot, je l'observe à la dérobée étudier les différents sandwiches représentés sur les sets de table. Je quitte ma veste également, lorsque Dany arrive avec un plateau bien garni.

— Voilà, les gars ! Les Cheeseburgers accompagnés de frites, annonce-t-il fièrement. Qu'est-ce que je vous sers, vous deux ?

— *Grilled-Cheese* !

Je dévisage Cops avant de pouffer de rire. Nous avons donné la même réponse en même temps. Un détail qui démontre encore que notre complicité est évidente. Je demande aussi un jus d'abricot tandis qu'il se

décide pour un Pepsi. Quant à nos voisins de table, ils se contentent de terminer leur cocktail. Avant que Dany ne reparte en cuisine, Cops l'interpelle, lui soulignant que l'un des sandwiches sera sans beurre. Le ton qu'il emploie ferait pâlir une tomate. Si cette fois-ci mon cousin oublie, c'est qu'il aime le danger. Après dix minutes à parler de banalités comme la neige qui s'abat sur la ville depuis plusieurs jours, notre serveur revient avec nos commandes. La joie doit se lire sur mes traits lorsque je croque dans mon toast. Aucune trace de beurre fondu. Dany n'a pas oublié, et c'est une première !

— Gary, tu as vu qu'il y a une représentation de « *Carmen* » au théâtre Emerson, vendredi ?

Je cesse de mâcher. Mitchell remet ça ! Dès lors que je m'apprête à lui répondre, la voix de Cops, jusque-là silencieux, se manifeste :

— Tu peux me passer la moutarde, Norman Bates²⁷ ?

Tous les yeux se braquent sur l'inspecteur. Norman à qui il s'est adressé, le regarde d'un air confus l'espace de quelques secondes, puis lui tend le pot de sauce. Imperturbable, mon voisin s'en tartine une bonne cuillère à l'intérieur de son pain grillé. Bouche bée, je reporte mon attention sur Mitchell.

— Euh... Non... Désolée, je n'ai pas le temps de m'intéresser aux spectacles en ce moment, je...

— Oh, il faut que tu voies ça au moins une fois dans ta vie ! s'exclame-t-il. *Carmen* est un pur chef d'œuvre. C'est cette femme forte, cette femme libre de ses choix, c'est aussi l'histoire d'un amour passionné et tragique qui vous prend aux tripes, qui vous dépossède de...

— Tu ne finis pas tes frites, Norman Rockwell²⁸ ? demande Cops qui interrompt de nouveau le discours enflammé du passionné d'Opéra.

Norman, lui, semble de plus en plus désorienté.

— Euh... Non. Vas-y, je t'en prie, répond-il en cédant le reste de ses frites.

Sous l'œil curieux des deux hommes, Cops vide l'intégralité des plats. Je pince les lèvres et fais mine de regarder à travers le carreau afin de cacher mon amusement. Je ne comprends que trop bien son manège. En moins de cinq minutes, il a réussi à mettre Norman face à sa propre bêtise et à clouer le bec de Mitchell. Du moins pour une dizaine de secondes...

— Oui, donc... Je disais que si vendredi tu étais libre, Gary, je me ferai un plaisir de t'emmener voir cette adaptation de...

Mon cerveau cherche une excuse rapide, cependant Cops se charge de parler à ma place.

— Écoute-moi bien, Miguel.

— Mitchell, le reprend le concerné.

— Ouais, Mit-chell, répète l'inspecteur en détachant chaque syllabe. Tu parles à une fille qui aime le Hard-Rock. *Scorpions*, *AC/DC*, *Guns and Roses*... Alors, à mon avis ton opéra, elle en a rien à foutre !

Je clos les paupières, mordille l'ongle de mon petit doigt. Je savais que le calme ne pouvait pas durer. Dans une dernière tentative, Mitchell essaie de poursuivre :

— Pardon, mais... je sais que Gary...

— Tu sais que dalle ! le coupe Cops en jetant rageusement sa serviette en papier chiffonnée. Tu sais qu'elle aime les *Grilled-Cheese* sans beurre ? Les cookies au caramel ? Le lait chaud à la cannelle ? La confiture d'abricot ? Les cartoons ? Qu'elle aime faire du vélo ? Lire, apprendre, comprendre ? Pour fréquenter une nana comme elle, il faut être prêt à écouter, à s'incliner. Faut aussi accepter ses pulls démodés et ses chemises démesurées. Quant à ses culottes de grand-mère, tu penses être assez costaud psychologiquement pour les lui enlever ? Non, je ne crois pas !

En cet instant, mon cœur bat si fort que j'en ai le vertige. Le feu se répand sur mes joues. Non pas à cause de la dernière question de Cops, mais de tout ce qu'il a cité auparavant. Les deux hommes se dévisagent, j'ai l'impression que les yeux bleus de Mitchell vont sortir de leurs orbites. Plongés dans un silence de plomb, personne autour de la table n'ose prononcer le moindre mot jusqu'à ce que Norman éclate en un fou rire bruyant, la nuque rejetée en arrière.

— Gary, dis-moi que ce n'est pas vrai ? me demande-t-il entre deux hoquets.

Je déglutis aussitôt.

— Quoi donc ?

— T'aimes les cartoons ?! s'esclaffe-t-il avant de se lever et filer aux toilettes.

Je soupire.

Son cas est totalement désespéré...

Au même moment, le portable de Cops sonne. Rapidement, il récupère l'appareil, visualise l'écran, puis se tourne vers moi pour s'excuser. Il se

lève à son tour et s'éclipse un peu plus loin. Je me retrouve seule face à Mitchell dont l'expression choquée n'a toujours pas quitté sa figure.

— Tu sors vraiment avec ce type, Gary ?

Ma bouche s'ouvre, toutefois les mots restent bloqués dans ma gorge.

— Je...

— Alors là, je n'en reviens pas ! lâche-t-il d'un air dégouté avant même que je ne réponde.

Gênée par sa remarque, je baisse les yeux sur mon assiette vide, contemplant la porcelaine blanche. Bien trop blanche. Bien trop lisse. J'inspire au maximum, me préparant à rétorquer.

— Moi non plus. Mais... tu sais, l'attirance ne s'explique pas, au même titre que l'indifférence.

Fronçant les sourcils, il donne l'impression de cogiter. Ma réflexion doit suivre difficilement le chemin qui mène à son cerveau borné. Je n'ai pas pour habitude d'être aussi franche. Pourtant, je me sens bien. J'ai enfin osé admettre à haute voix ce que je ressens. C'est le moment que choisit Dany pour revenir débarrasser, suivi de près par Cops.

— Faut que j'aille au bureau, annonce ce dernier qui enfle son blouson avant d'en sortir son portefeuille et de se tourner vers mon cousin. C'était très bon, combien je te dois ?

— Rien du tout ! Assure-toi juste qu'elle rentre bien, dit-il en me désignant du menton.

Surpris, Cops le remercie. Je m'extirpe de la banquette, en profite pour annoncer à Dany que je déposerai mon vélo dans la réserve en sortant. Je l'enlace, puis lui claque une bise sur la joue.

— Vous saluerez Norman pour nous, ajouté-je poliment en mettant mon manteau. Bye Mitchell.

Celui-ci toujours muet se contente de hocher la tête.

— Bye Miguel ! ajoute Cops qui m'attire contre lui de la même manière que tout à l'heure.

Sur le trottoir, je constate qu'il neige encore. Après avoir déposé la bicyclette à l'intérieur de la réserve, je m'installe sur le siège passager de la Chrysler. Cops met le contact et se dépêche d'allumer le chauffage. Il fait marche arrière, puis prend la direction de mon quartier. Son profil se découpe dans l'obscurité de l'habitable. Pendant qu'il conduit, je l'étudie sans retenue, d'un œil à la fois curieux et admiratif. À une ou deux reprises, ses prunelles quittent la route pour se poser sur moi.

— Qu’y a-t-il, Bouchon ? C’est toi qui me regardes d’un air étrange cette fois-ci !

Je baisse la tête, mes lèvres s’étirent timidement.

— Toutes ces choses que tu as dites à Mitchell, ces choses que j’aime, qui me caractérisent... Je... Je ne savais pas que tu me connaissais si bien.

Le policier se racle la gorge tout en passant la quatrième vitesse.

— Observer, c’est mon boulot.

— Je sais, mais... Est-ce que tu me trouves bizarre, Cops ?

Son haussement de sourcil interrogateur me pousse à me justifier.

— Je veux dire... Je vis seule, je n’ai aucun ami, je m’épanouis dans le boulot, je...

— Si c’est ta définition du mot bizarre, alors je le suis aussi ! me coupe-t-il, le regard rivé droit devant lui.

— Toi, c’est une certitude !

Son visage grimaçant pivote lentement vers moi. Cette vision est irrésistible et je ne peux me retenir de rire plus longtemps. Je pose la main sur ma bouche pour me contenir, en vain.

— Pardon, Cops. Il n’y a qu’avec toi que j’ose dire tout haut ce que je pense tout bas..., confié-je entre deux éclats de rire. Enfin, j’ai quand même fait comprendre à Mitchell qu’il m’était totalement indifférent.

— Tu as fait ça ?

— Oui. Je ne sais pas ce qui m’a pris. Il y a encore quelques semaines, jamais je n’aurais été capable d’avouer une chose pareille !

— En même temps, ce mec a autant de charisme qu’une tringle à rideaux !

Mon rire redouble.

— Ce n’est pas faux, mais d’habitude, je suis du genre à me taire. Depuis que je te connais, j’ai l’impression que...que...

— Que ? demande-t-il en me lançant un regard insistant digne d’une caricature.

— Rhooo, tu me rends dingue ! m’exclamé-je alors que je ris de plus belle.

— Oui, toutes les femmes me le disent !

Ma joie retombe instantanément, mes traits se crispent. En l’espace de trois secondes, une boule se loge au creux de mon ventre.

— Ah... Et tu en vois beaucoup en ce moment ?

— QUOI ??? s’alarme-t-il alors qu’il se gare dans ma rue, juste devant l’allée menant à la maison.

— Je sais que tu as un tableau de chasse conséquent, cependant vu que tu m’as embrassée trois fois, je serais curieuse de savoir si...

— Techniquement deux fois, me reprend-il en tirant le frein à main. La troisième fois, c’est toi qui m’as embrassé. D’ailleurs, si mes souvenirs sont bons, dans mon lit on a fait un peu plus que ça...

Hors de moi, je croise les bras et secoue la tête en soufflant bruyamment. À travers la vitre, j’observe les hortensias recouverts de neige. On ne les voit plus, pourtant ils sont bien là, prêts à renaître à nouveau...

— Je ne suis pas ce genre de fille, Cops, murmuré-je, un brin perdue dans mes pensées.

— Je sais, Bouchon, je plaisantais. Depuis qu’on se connaît, je n’ai fréquenté personne.

Pleine d’espoir, je me tourne doucement vers lui.

— Personne ? Tu es sérieux ?

— Évidemment que je suis sérieux ! s’énerve-t-il en donnant un coup sur le volant. Tiens, tu veux une preuve, regarde mon poignet. Regarde ! J’ai une putain de tendinite !

Je scrute avec incompréhension son poignet qu’il m’expose quand soudain, j’ai peur de saisir...

Mon Dieu, cela voudrait dire qu’il se...

Sans prévenir, je pouffe de rire une fois de plus. Cops me fixe et hausse les épaules.

— J’ai encore dit une connerie, j’imagine...

Dans la pénombre, je tente de reprendre mon sérieux. Je pivote et relève un genou sur le siège afin d’être face à lui.

— Tu ne dis jamais ce qu’il faut, Cops. Mais, tu dis toujours ce dont j’ai besoin.

Nous restons un instant, perdus dans le regard de l’autre, jusqu’à ce que ses yeux glissent vers mes lèvres. M’armant de courage, je lève une main, la pose sur sa joue mal rasée. Lorsqu’il tourne la tête et embrasse ma paume, mon cœur est sur le point de lâcher. Ce geste est si tendre ; un geste qui ne lui correspond pas, qui ne lui ressemble pas. Et le fait qu’il agisse ainsi avec moi me consume. Je cherche l’air. Alors en quête d’oxygène, le souffle court, je guide sa bouche vers la mienne.

Un baiser doux.
Puis, un baiser fou.
Un autre qui nous mènera je ne sais où...

À contrecœur, je me détache de lui. Ses prunelles ardentes semblent résister, lutter, chercher des réponses à des questions qu'il est le seul à se poser.

— Tu viens de m'embrasser, Bouchon, nous voilà ex-aequo, murmure-t-il contre un coin de ma bouche qui s'étire aussitôt. Je dois y aller.

Pourquoi a-t-il été appelé durant le dîner ? Y a-t-il du nouveau sur l'affaire ? Pour une fois, je ne lui demanderai pas car je n'ai aucune envie de gâcher ce moment. Je récupère mon sac à mes pieds, remonte au maximum le col de ma veste, puis sors de la voiture.

— Merci pour ce soir, dis-je avant de le quitter.

— Je n'aurais raté ce repas en compagnie de *Prof*, *Joyeux* et *Simplet* pour rien au monde.

Je plisse les yeux. Un rictus malicieux se dessine sur mon visage

— Tu oublies qu'il y avait *Grincheux* aussi ! rétorqué-je en fermant vite la portière de façon à avoir le dernier mot.

En riant, je rentre chez moi, le cœur léger. Cette attirance que je ressens me débussole. Je ne m'attendais pas à ce qu'un homme tel que Jonas Cops entre dans ma vie. Je ne m'attendais pas non plus à ce que mes sentiments envers lui soient si forts. Peut-être que ce n'est pas réciproque. Peut-être que j'en ressortirai blessée comme jamais.

Je risque de souffrir, mais tant pis.

Je ne veux plus être sa collègue ou son amie.

Oui...

Je suis amoureuse de lui.

*Amor coepi*²⁹.

CHAPITRE 25

OceanofPDF.com

COPS

S'il y a une chose que je déteste, c'est annoncer le décès de quelqu'un à sa famille. Aussi, j'ai préféré passer mon tour. Comme je le supposais, l'analyse ADN des mèches récupérées sur la dépouille correspond bien à celle des cheveux prélevés sur la brosse d'Amelia Talby. Le coup de fil de l'équipe scientifique reçu hier soir lorsque nous étions au snack en était la confirmation. Je n'ai pas voulu en faire part à Gary. Elle a été assez secouée ces derniers jours. Et je mentirais si je disais que moi-même, je n'avais pas envie de passer un moment avec elle sans évoquer le bon Dieu, les tortures moyenâgeuses ou autres délires paranoïaques. C'était sans compter sur ce dîner surréaliste en compagnie du roi de la gonflette et du Casanova d'opérette. Y a pas à dire, c'était la fête ! Je n'ai pas aimé la manière dont ce tombeur du dimanche lui parlait, la regardait. *Jaloux, moi ?* Cette question me turlupine depuis le réveil. Pourquoi le serais-je ? Primo, j'ai tout de mieux que cette cloche de Miguel ! Secundo, j'ai toujours été un fervent défenseur du célibat, il n'y a aucune raison pour que les choses changent. Je me répète donc la question : suis-je jaloux ? Putain, oui ! À en crever ! Cette affirmation me file la nausée, alors je repousse ma tasse de café à demi vide près de l'évier. Assis sur l'un des tabourets de la cuisine, je réfléchis. Comment Gary a-t-elle pu m'ensorceler si facilement ? Ce qui est arrivé dans la voiture m'a troublé. La sensation de ses doigts sur ma joue a provoqué une chaleur jamais égalée : douce, fragile. Pour une fois, ma vie passait telle une caresse. Par ce seul geste, j'étais cuit, réduit, anéanti. Elle aurait pu me demander tout ce qu'elle voulait, faire de moi tout ce qu'elle souhaitait. La quitter a été difficile. Ne pas la rejoindre dans son lit à la fin de mon service davantage encore.

Je souffle longuement, pianotant de mon index sur le granit noir. Il est déjà 15h30. Je sais que Gary ne bosse pas le mercredi. Quant à moi, je ne reprends mon service qu'à 22h00. Pas la peine de me ronger les sangs plus longtemps, je m'empare du téléphone qui n'est jamais très loin, puis tape un sms que j'envoie sur le champ :

[Je parie que tu penses à moi, Bouchon.]

Mes lèvres s'étirent car sa réponse ne va pas tarder à arriver. Les trois petits points qui clignotent en sont la preuve. Mon sourire s'élargit lorsque je lis son message.

[Oui, je suis en train de lire un bouquin sur l'Homme de Neandertal.]

[Je peux venir ?]

[Si tu veux... Je suis à la bibliothèque.]

Bon sang ! Ma joie était de courte durée. Je passe rageusement la main sur mon crâne. Je ne supporte pas qu'elle se balade en ville comme si de rien n'était. Elle m'avait promis d'être prudente et vu la peur qu'elle a eue, j'aurais cru que... Quel intérêt de jouer avec le feu ?! Furieux, je lui envoie un nouveau texto :

[Il y a des bibliothèques interactives sur internet, tu es au courant ? Je viens te chercher.]

[J'avais besoin d'un livre bien particulier et je ne rentre pas, je vais voir le professeur Watkins à 16h30.]

Je plisse les paupières. C'est une blague ? Le vieux est sorti de l'hôpital ? Pourquoi ne suis-je pas au courant ? Sans perdre de temps, je lui réponds :

[J'arrive.]

La neige a cessé. Cependant, il y aura du monde à Harvard aujourd'hui, c'est certain. Autant s'y rendre à moto. Rapidement, j'enfile mes bottes, mes gants de cuir et sors le bolide du garage. *Merde !* Le poids de la poudreuse a tassé davantage l'arbre du jardin, celui qui est sur le point de tomber. Il faut vraiment que je rappelle l'élagueur dans les jours à venir.

Les voies de circulation ont été déblayées tôt ce matin, une routine qui ne faiblit pas depuis une semaine. Je me mets en route, pressé de retrouver Gary. Quelques minutes plus tard, me voilà devant la grande bibliothèque Widener. Ça en jette ! Grâce aux colonnes de pierre qui ornent la façade, on a l'impression d'être face à un temple grec. Plutôt impressionnant ! Je n'y suis jamais entré, ce sera l'occasion. Je gare la bécane sur le parking sous

l'œil curieux d'un petit groupe d'étudiants. Tout en les ignorant, j'avance, casque sous le bras. Je grimpe les marches, puis pousse la porte du bâtiment.

Une fois à l'intérieur, mes pupilles s'arrondissent. *Oh misère !* Je ne sais où donner de la tête. Avec toutes ces flèches qui indiquent où aller, le hall est à lui seul un véritable jeu de piste. *Salle de lecture 1.2.3... Salle d'étude A.B.C... Salle d'écoute. Salle de découverte...*

Bon sang, une migraine va se pointer d'ici peu, je le sens... Un coup à devoir semer des cailloux pour regagner la sortie ! À tout hasard, je file au deuxième étage, celui qui mène à la salle d'étude B. D'après les panneaux, les rayonnages contiendraient des ouvrages spécifiques, j'ai donc plus de chance d'y trouver Gary. Dès l'instant où je découvre l'espace en question, un sifflement admiratif passe mes lèvres. La salle est immense avec des rangées de longues tables disposées de part et d'autre de l'allée centrale, chacune éclairée par d'anciennes lampes à huile. De là où je suis, j'ai une vue en perspective semblable à celle des tableaux de la Renaissance. Mes yeux se baladent jusqu'à tomber sur une masse de cheveux roux. Pratique... On la repère de loin. Je souris. Doucement, je m'approche. Dos à Moi, Gary est en train de lire, assise à une table sur laquelle repose plusieurs bouquins. Sans prévenir, je tire la chaise qui se trouve à côté d'elle pour m'y installer.

— Je t'ai manqué, Bouchon ?

Une main sur le cœur, Gary sursaute et pousse un petit cri. Le grincement de la chaise, mes paroles ainsi que sa réaction peu discrète nous valent des « chut » de la part des autres tables. Je jette un bref coup d'œil autour de moi, puis me concentre sur ma rouquine dont les traits figés par la peur se radoucissent.

— Comment as-tu su où j'étais ? murmure-t-elle.

— Tu oublies que je suis inspecteur, je trouve toujours ce que je cherche !

— Chuuut, me lancent aussitôt deux étudiants à lunettes, placés un peu plus loin.

Ils ont un problème, les culs de bouteille ?

J'arque un sourcil, croise les bras, tout en les couvrant d'un regard aiguisé.

— J'ai prévu d'aller rendre visite au professeur Watkins, on m'a appris qu'il était sorti de l'hôpital il y a quelques jours, m'explique-t-elle, tout bas pendant que j'ôte mes gants et les balance sur la table. J'ai prévenu son aide à domicile que je passerai cet après-midi.

— Super, je te servirai de chauffeur !

— Chuuut !!!

J'ai beau chercher, cette fois-ci, impossible de savoir qui a ordonné le silence. Néanmoins, je devine que les choses vont se corser lorsqu'une femme d'un certain âge se dirige vers nous d'un pas décidé. Ses talons cognent sur le parquet. La grande asperge aux cheveux grisonnants tirés en chignon nous fixe d'un air mauvais. *Dieu du ciel !* Un détail attire mon attention. Je bloque sur ses dents en avant. Je sais qu'on dit que l'homme descend du singe, mais pour elle, je verrai plutôt un lapin, un castor ou un ragondin. À ce stade, c'est tout bonnement clinique. L'orthodontie n'existait peut-être pas à son époque... Le badge accroché à son gilet noir me confirme qu'elle travaille ici. C'est donc ça un rat de bibliothèque !

— Monsieur, je vous prie de sortir ou alors de ne plus faire de bruit, me suggère cette mégère dont les deux quenottes m'hypnotisent toujours autant.

— Nous étions sur le point de partir, Bertha, chuchote Gary qui se lève pour empiler les livres. Tu peux m'aider, Cops.

À mon tour, je saute sur mes deux pieds en souriant de toutes mes dents – parfaites- à... *Bertha*. Celle-ci ne bouge pas, les mains croisées dans le dos. Attitude fermée. Esprit fermé. Visage fermé. Tout est fermé sauf sa bouche en fait. Dur challenge ! Car même si elle mettait du cœur à l'ouvrage, *Mr and Mrs Teeth* seraient encore là pour bloquer la fermeture des portes. La bibliothécaire me toise en train de soutenir les trois gros bouquins que Gary m'a confié. La prof passe ensuite son sac sur l'épaule, s'empare de sa veste et des deux derniers livres.

— Suis-moi, Cops, me souffle-t-elle.

— C'est quoi son problème à Dame Bertha ? demandé-je alors que nous longeons un couloir.

— Tu ne comprends pas pourquoi une salle d'étude se doit de rester silencieuse ?

— Oui et non... En revanche, je comprends pourquoi le parquet de la salle est rayé !

Gary stoppe son avancée et me regarde sans comprendre. De deux doigts placés devant la bouche, je mime les grandes dents de la surveillante. La rousse ferme les yeux.

— Tu es vraiment détestable parfois, rétorque-t-elle, non sans une pointe d'amusement dans la voix.

La pièce dans laquelle nous pénétrons après avoir descendu quelques marches me laisse pantois. Je suis face à des kilomètres d'étagères remplies d'ouvrages, le tout dans une décoration américaine très *Beaux-arts Style*. Statues, moulures, plafonds peints, lustres italiens... Il y a même plusieurs échelles en bois et de drôles d'escaliers en colimaçon permettant d'accéder à certains niveaux. Si ma culture générale ne me fait pas défaut, les tentures au mur s'inspirent des tapisseries médiévales. Et dire qu'une seule de ces fanfreluches suffirait à nourrir une bonne partie des sans-abris de la ville ! Pauvre société... Je soupire, mais emboîte le pas de mon guide à travers l'une des allées. Gary repose avec prudence les précieux manuels à leur place respective.

— Et celui-là ? demandé-je en désignant le seul livre encore dans ses mains.

— C'est celui que je cherchais ! dit-elle en essayant de dissimuler un sourire triomphant. Je l'ai emprunté, je t'en parlerai tout à l'heure.

La voir dans son élément, au cœur même de cette bibliothèque où toutes les formes d'art se mêlent est assez déroutant, voire saisissant. Aussi, je la scanne de haut en bas. Je souris en détaillant sa salopette en jean rapiécée par ci par là avec des carrés de *Bandana* à motifs tête de mort. *Ah oui, j'oubliais qu'elle aime Axl Rose !* Mes yeux amusés remontent jusqu'à cet ovale que je sais parfait, même s'il est quelque peu éclipsé par ses mèches indisciplinées.

— Qu'est-ce que tu as ? me questionne-t-elle en fronçant les sourcils.

Je hausse les épaules, puis sans savoir pourquoi, les mots sortent de ma bouche avec un peu trop de franchise :

— J'ai envie de t'embrasser.

Ses joues se colorent aussitôt, elle n'en est que plus belle. Je ne lui laisse pas le temps de répondre et fais un pas vers elle quand le bruit d'un livre qui tombe au sol me fait brusquement tourner la tête. Gary fait de même. Là, tout de suite, je maudis ces trois ploucs perturbateurs qui ont mis fin à notre échange, lequel s'annonçait palpitant. En riant, la jeune femme passe devant moi et me dit de la suivre. Je râle, cependant je m'exécute.

Nous traversons rapidement une salle de lecture. Une salle dans laquelle les élèves dévorent leurs ouvrages, installés sur de gros fauteuils en cuir ou postés à même les grands rebords de fenêtre.

À la sortie de cette pièce, une odeur étrange attire mon attention sur la droite. Curieux, je m'avance, passe alors la tête dans l'embrasement d'une

porte entrouverte. Mes yeux naviguent d'un côté, puis de l'autre. L'endroit est plus modeste, éclairé par de petites lucarnes arrondies. Seule une grande table fait office d'ameublement. Quant aux murs, on ne les voit plus, ils sont recouverts de livres, là aussi remisés sur de hautes étagères.

— Celle-ci est ma salle préférée, chuchote Gary près de mon oreille. Ici, ils restaurent les livres.

— C'est quoi cette odeur ?

— L'essence de térébenthine.

Je la regarde en grimaçant.

— Pourquoi dans tout ce bâtiment historique, la seule pièce qui schlingue est ta préférée ?

— Beh... J'aime l'idée qu'on puisse réparer ce qui est abîmé. Comme... donner une seconde chance, une seconde vie, me confie-t-elle timidement avant de se remettre en route.

Un peu déstabilisé par ses paroles, je jette un dernier coup d'œil aux rayonnages avant de la rejoindre en trotinant. Ensemble, nous quittons enfin la bibliothèque afin de nous rendre chez Watkins. Dehors, le froid est de nouveau au rendez-vous. Tout en descendant les marches de l'édifice, Gary enfile son *Bomber* noir, glisse ensuite le livre au fond de son sac à dos. D'après ce qu'elle m'a dit, elle est venue jusqu'ici en bus, ce qui est loin de me plaire. Toutefois, je comprends qu'elle ne puisse pas rester cloîtrée chez elle éternellement.

Côte à côte, nous marchons vers le parking, lorsque son petit corps se contracte en voyant ma moto. Néanmoins, son appréhension semble se dissiper totalement dès lors que j'ouvre le top-case à l'arrière pour en sortir un second casque. Je le lui tends tout en mordillant l'intérieur de ma joue. Difficile de ne pas éclater de rire face au spectacle. Effectivement, mettre un casque de moto quand on a une tignasse comme la sienne peut très vite s'avérer problématique. Au bout de plusieurs secondes de souffrance et de suspense, le match du siècle est enfin terminé. Nous avons une gagnante. Gary : 1 - Casque : 0.

Cachant mon amusement, je procède de la même manière, mais avec plus de facilité, cela va sans dire. Je mets mes gants, enfourche la Ducati. Après avoir démarré, je fais signe à Gary de s'installer à l'arrière. C'est la première fois qu'une nana monte sur ma bécane, je ne l'aurais pas permis auparavant. Mais avec elle, les choses se font naturellement. Son corps se colle au mien, un frisson inattendu me parcourt. J'enclenche la vitesse,

retire la béquille, lorsque ma passagère me montre l'écran de son portable sur lequel je visualise une adresse, celle de Richard Watkins. Je connais le quartier. D'un pouce en l'air, je lui fais savoir que tout est ok. Je sens ses mains hésitantes se poser sur ma taille, alors j'attrape franchement ses poignets pour les glisser tout au fond des poches de mon blouson en cuir.

— Accroche-toi, Bouchon.

Si les premières minutes, je la sens tendue comme un arc, elle semble appréhender les derniers kilomètres avec sérénité.

La propriété de Watkins n'est finalement pas très loin de l'université. La haute grille en fer forgée qui s'élève sous nos yeux ébahis est à elle-seule une œuvre d'art. Entre les barreaux, de chaque côté sont sculptés deux profils de femme parfaitement symétriques dont la chevelure semble voler au vent. Un travail d'orfèvre qui a dû coûter une blinde. Gary descend et s'empresse d'appuyer sur l'interphone pour nous annoncer. La grille s'ouvre lentement, laissant apparaître un parc bien entretenu dont les arbres recouverts de neige fraîche cachent la villa implantée sur les hauteurs. Nous roulons sur le chemin sinueux qui mène à l'entrée principale. Je n'ai pas le temps de couper le contact qu'une femme brune nous accueille sur le pas de la porte. L'un après l'autre, nous descendons de moto, ôtons nos casques, puis approchons.

— Bonjour, dit Gary en souriant. Je suis Garance Olden, vous êtes Anne ?

— Oui. Enchantée de vous connaître, Mademoiselle Olden. Le professeur Watkins se fait une joie de vous recevoir.

— Il a retrouvé toute sa tête ?! m'exclamé-je, surpris.

Gary se retourne pour me faire les gros yeux.

— Malheureusement non, confirme la dame de compagnie. Il y a des choses qui lui paraissent totalement étrangères. Cela peut être des personnes qui lui étaient proches, des moments de sa vie, parfois même se sont des petits gestes du quotidien comme... se raser, lacer ses chaussures. Cependant, il semble se souvenir de vous, Mademoiselle Olden. Suivez-moi, je vous en prie.

L'aide à domicile nous guide à l'intérieur où un étrange parfum me frappe. C'est à peine respirable. Les moustiques n'organiseront pas de surprise-party là-dedans ! Automatiquement, mon nez se retrousse. Je me tourne vers Gary, lui fais part de mon dégoût en grimaçant, toute langue dehors.

— Il a un blème avec la lavande ou bien ?

— C'est de l'hysope, Cops, un désinfectant naturel. Je te préviens, chuchote-t-elle en attrapant mon bras pour nous immobiliser quelques secondes. Nous sommes ici pour une visite de courtoisie, la dame a sûrement pensé que tu étais mon compagnon, alors joue le jeu.

— Compagnon ? On dit encore ça de nos jours ?

— Rhooo... tu m'as comprise. Je ne veux pas le perturber en lui posant des questions sur l'enquête.

— On va lui demander quoi, alors ? Ce qu'il a mangé à midi ou s'il a bien mis son suppositoire ?!

Son regard accusateur m'oblige à céder.

— OK... Va pour la visite de bienséance !

Nous rattrapons notre guide en trois enjambées. C'est juste le temps qu'il me faut pour savoir à qui nous avons affaire. D'après ce que je vois depuis notre arrivée, Watkins est un historien, mais aussi un esthète. La maison, peu éclairée, regorge de sculptures, dessins, peintures... Je ne suis pas un spécialiste, néanmoins, vu la façon dont Gary s'arrête devant chaque objet, j'imagine qu'ils doivent avoir beaucoup de valeur. Après nous avoir annoncés, Anne nous invite à pénétrer dans une pièce qui s'avère être également une bibliothèque. Décidément...

Tout près d'une fenêtre qui donne sur l'arrière, un homme, dos voûté, est assis dans un fauteuil club en cuir brun. Même s'il nous accueille avec un grand sourire, Watkins a l'air désorienté. Ses traits sont tirés, le peu de cheveux poivre et sel qui lui reste semblent vouloir se faire la malle et malgré ses grosses lunettes, on dirait qu'il ne nous voit pas. Sans hésiter, Gary s'avance vers lui.

— Professeur Watkins, je suis si contente que vous soyez sorti de l'hôpital, dit-elle en lui prenant la main. Comment allez-vous ?

— Bonjour... euh... Vous êtes Gaby, n'est-ce pas ?

— C'est pas gagné ! m'exclamé-je en m'affalant sur un sofa en velours vert tandis que la rouquine m'adresse une œillade assassine.

En réponse, je baille à m'en décrocher la mâchoire. L'entrevue risque d'être longue et fastidieuse, autant se mettre à l'aise : j'étends mes jambes, laissant Gary faire une conversation à sens unique avec ce qui reste du grand professeur de Harvard. Des banalités sont échangées. Par moment, il paraît se souvenir de son élève, l'instant d'après il l'observe comme s'il ne l'avait jamais vue. De même, pour moi. Son regard se veut méfiant dès

qu'il ose affronter le mien. L'aide à domicile reste à proximité. Par politesse, elle nous propose un thé. Je déteste ça, mais une fois de plus, le sort est contre moi, je ne suis pas en mesure de refuser. Sérieusement, comment font tous ces gens pour prendre plaisir à avaler de l'eau chaude insipide ? Encore une manière de vouloir paraître aussi distingué que les Anglais !

Cette visite est plus efficace qu'un somnifère, je suis à deux doigts de faire une sieste. Le tic-tac régulier de l'affreuse garniture de cheminée en bois sculpté et ses hypnotiques aiguilles de fer n'arrangent rien. Tout comme le feu qui crépite dans l'âtre juste en dessous. Ma concentration est au plus bas jusqu'à ce que la discussion dévie tout à coup sur Dieu et ce qu'il attend de nous. Je fronce les sourcils, me redresse un peu sur mon siège.

— ... si j'ai été victime de cet accident, c'est sûrement pour une bonne raison, confie le vieil homme d'une voix fatiguée. J'ai toujours voulu apprendre à pêcher ou à jardiner. Enfin... je crois... Planter des lys, j'aimerais beaucoup. Vous aimez les lys, ... ? Pardon, je ne me souviens plus de votre prénom... Vous...

Il pose sa grande paume sur son front fébrile, puis regarde Anne, espérant ainsi que cette dernière lui vienne en aide. La dame accourt pour prendre sa main tandis que Gary se lève de son fauteuil.

— Nous allons vous laisser, Professeur. C'était déjà bien gentil de nous accueillir. Prenez soin de vous, dit-elle en serrant son bras d'un geste réconfortant.

Le malade reporte automatiquement son attention à travers le carreau. *Pauvre vieux !* Il est clair que notre présence l'a épuisé. En le voyant si usé, je me dis que les chances de le « réparer » sont bien minces. Casque sous le bras, je m'apprête à sortir lorsque Watkins m'interpelle :

— Monsieur...

Je me tourne pour fixer ses iris gris dévorés d'inquiétude.

— Protégez-la, me supplie-t-il en désignant Gary de son index tremblant. Elle... Elle a les cheveux de *Marie Madeleine*, c'est une malédiction.

Qu'est-ce qu'il raconte, ce légume ?

Je fronce les sourcils et lorgne Gary dont le visage est devenu plus blanc que la neige.

— Ne dites pas de sottises, Professeur, rétorque Anne en le couvrant d'un plaid. Je raccompagne vos visiteurs, je reviens vite.

En silence, nous regagnons la sortie. Sur le seuil, Gary s'immobilise pour s'adresser à notre hôte.

— Je crains que notre présence l'ait perturbé, j'en suis navrée.

— Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle Olden, ça lui arrive parfois selon les amis qu'il reçoit, mais il voit les meilleurs médecins, il est entre de bonnes mains. L'infirmière passe le matin et son fils est là tous les soirs.

Gary approuve d'un hochement de tête, la salue d'une poignée de main avant qu'elle ne retourne à l'intérieur nous ouvrir la grille. Le ciel est déjà sombre quand je démarre la moto. Tout en enfilant mon casque, je ne peux m'empêcher de demander :

— Watkins a des gosses ?

— Oui, son fils est informaticien je crois, répond-elle en se battant une fois de plus avec le maudit casque. Est-ce que tu me ramènes ou...

— Non, pas tout de suite. Je ne reprends mon service qu'à 22h00. Ce soir, c'est moi qui cuisine. Direction le Castel Cops !

Il me semble apercevoir un sourire derrière sa visière. Sans hésiter, elle grimpe à l'arrière de la Ducati et reprend sa position initiale, celle où elle se colle à mon dos, celle qui me plaît beaucoup trop.

À une vitesse raisonnable, je traverse le centre-ville, puis longe les abords de la *Mystic River* qui mènent chez moi. J'active la télécommande du garage afin d'y entreposer la moto juste à côté de la Chrysler. Nos pieds retrouvent enfin la terre ferme. En moins de deux, je range les casques et invite Gary à pénétrer dans le hall. La température est bien plus agréable à l'intérieur. Je retire mes gants, suspends ensuite nos blousons à la patère. Mon invitée me suit vers le salon, découvrant les lieux avec intérêt. Tandis que j'investis la cuisine, je lui fais signe de prendre place sur l'un des tabourets de l'îlot central.

— Tu as une très belle maison, constate-t-elle en étudiant chaque recoin.

— Merci. Bon..., dis-je en avisant le contenu du frigo. Nouilles sautées au bœuf et à la tomate, ça te va ?

— Ça me va. J'ai hâte de découvrir tes talents de cuisinier !

— J'ai des tas d'autres talents, Bouchon ajouté-je d'un air malicieux en jouant des sourcils.

Les dents plantées dans sa lèvre inférieure, Gary se détourne pour ne pas me laisser entrevoir son sourire.

Comme si tu pouvais m'échapper, ma belle !

Sous son regard observateur, je pose tous les ingrédients sur le plan de travail, relève les manches sur mes avant-bras pour me laver les mains, puis commence la préparation de mon plat. Ni l'un ni l'autre n'ose rompre le silence. Seuls les bruits du couteau sur la planche en bois ou l'huile qui crépite dans la poêle font office de fond sonore. L'air est chargé d'électricité. Par moment, je relève les yeux pour croiser les siens emplis d'admiration et de quelque chose de plus fort. Quelque chose qui me donne envie de contourner l'îlot en granit et la balancer sur mon canapé. Quant à la suite du film, elle serait, à coup sûr, interdite aux moins de dix-huit ans.

Je clos les paupières une fraction de seconde, de manière à me ressaisir, mais mon self control a ses limites, je ne vais pas faire long feu. Il est près de 19h00. Avoir l'estomac vide n'arrange rien. Ça ira mieux dès que j'aurai englouti quelques cuillères de pâtes en sauce. Je nous sers une copieuse assiette à chacun, puis prends place en face de Gary. Je me fige, focalisée sur la bouche de la rouquine qui goûte sa toute première bouchée. Décidément, rien ne se déroule comme je l'espérais ! *Quelle idée à la con d'avoir choisi des spaghettis !*

— Hum... C'est trop bon, Cops !

Elle compte me torturer longtemps...

— Tu es très doué !

Elle va me tuer...

Concentré sur le restant de mon assiette, je décide de mettre fin à mon supplice en posant une question :

— Watkins parlait de qui quand il a évoqué Marie-Madeleine ? La prostituée de Jésus ?

Gary délaisse ses couverts, essuie sa bouche à l'aide d'une serviette en papier.

— On a attribué à cette femme beaucoup de péchés accomplis par d'autres. En vérité, rien dans l'évangile ne permet de l'identifier comme une prostituée. Je peux me tromper, pourtant je pense que c'est surtout la sensualité de ses gestes qui ont alimenté cette idée. Cela s'est renforcé à travers l'imagerie religieuse. La plupart des manuscrits ou des peintures représentent Marie-Madeleine nue avec des cheveux roux et une peau très pâle. Ce ne sont que des visions toutes personnelles, qui malheureusement reviennent au fil du temps.

— Le roux serait donc maudit...

— Bien sûr. D'ailleurs, c'est ce que je voulais te montrer, dit-elle en se levant de table pour fouiller dans son sac posé près du canapé.

Je fronce les sourcils en voyant l'étrange titre du livre qu'elle en sort : *Traité de Physiognomonie*. Je la rejoins et m'empare du bouquin.

— Ça veut dire quoi « Physiognomonie » ? demandé-je en prenant place sur le divan.

— C'est une méthode pseudo-scientifique apparue dans l'Antiquité qui consiste à juger les gens selon leur apparence physique, répond-elle alors qu'elle s'installe à mes côtés.

— Comment ça ?!

En reprenant le manuel, elle tourne les pages.

— On y explique que les traits du visage peuvent donner un aperçu du caractère ou de la personnalité. Il y a un chapitre sur les cheveux en particulier. L'auteur compare les femmes à des animaux. Les blondes seraient semblables au lion, possédant un côté pur, majestueux, aimable. Les brunes, splendides, royales, séductrices, se rapprocheraient de l'aigle. Quant aux rousses... Eh bien, regarde...



Image

OceanofPDF.com

Ce que je découvre est à la fois surprenant et dérangeant. Ces images mettent très mal à l'aise. Le texte prend appui sur des illustrations où la tête d'un renard est mise en parallèle avec le visage d'une femme. Bien entendu, le dessinateur s'est arrangé pour que la ressemblance entre les deux soit probante. C'est ridicule et affligeant !

— Les rousses étaient assimilées au renard, continue Gary. Car elles sont, dès la Grèce antique, considérées comme fourbes, rusées, mauvaises.

— Si on le foutait au feu, ton papelard ? Comment les gens pouvaient croire de telles conneries ?!

— Ce n'était qu'un début, tu sais. Au Moyen-Âge, on voyait les rousses comme des pécheresses, les taches de rousseur étant la preuve d'une relation sexuelle avec le Diable. Plus de vingt mille femmes ont péri sur le bûcher pour sorcellerie juste à cause de leur couleur de cheveux. Par la suite, l'iconographie chrétienne a utilisé les roux pour représenter des personnages peu reluisants : Judas, Caïn, et bien évidemment Marie-Madeleine. Encore aujourd'hui, ces rumeurs peuvent renaître, ce qui se passe à Boston depuis ces derniers mois en est la preuve.

Lasse de tout ce qu'elle vient d'évoquer, elle referme le manuel et le dépose sur la table basse. Je sais qu'elle se sent visée, impliquée. Même si elle ne l'est pas directement, elle a déjà dû être victime de remarques déplacées au cours de sa vie. Moi-même, j'ai honte de l'attitude que j'ai pu avoir lors de nos premières entrevues. Elle a raison, je suis vraiment un gros con.

— Je vais le choper, Bouchon. Je vais coffrer ce malade, je te le promets. Il finira derrière les barreaux pour le restant de ses jours.

Silencieusement, elle acquiesce avant de prendre une profonde inspiration. Elle humecte ses lèvres et cette fois-ci, c'en est trop pour moi.

— Bon, dis-je en tapant dans mes mains. Si on se roulait des pelles ?

À peine ai-je prononcé ces mots que Gary s'immobilise, bouche bée, puis éclate de rire. Un rire libérateur, un rire de bonheur qui dure plusieurs secondes. La vision est si belle que je ne peux m'en détourner. Lorsqu'elle se calme enfin, elle me fixe. Ardemment. Intensément. Impatient, je rapproche mon visage du sien et cesse tout mouvement. À cause de notre proximité, sa respiration se veut saccadée. Je sens son souffle tiède m'effleurer telle une invitation secrète. Alors je n'hésite plus, je prends les commandes.

Dès lors que mes lèvres rencontrent celles de Gary, mon corps tout entier devient brasier. Je l'embrasse doucement, je veux profiter de l'instant, ressentir ce que j'ai vécu dans la voiture. C'est encore meilleur. C'est à chaque fois meilleur. Lorsque je m'écarte, je vois le désir brûler dans ses prunelles. D'une main posée sur sa nuque, je la bascule doucement en arrière afin de me positionner au-dessus d'elle sur le canapé. Alors que nous sommes allongés, nos baisers se font de plus en plus fougueux et mon désir pour elle n'en est que plus fort. Au moment où je romps le contact en vue de dériver vers son cou, je l'entends gémir. De plaisir. De déception. Peu importe, j'aime ce son. À tel point qu'il me fait perdre tous mes moyens. Sans ménagement, je presse mon corps aussi dur qu'un roc contre le sien. Un hoquet de surprise passe sa bouche.

— J'ai envie de te toucher, Bouchon. J'ai envie de te toucher partout, murmuré-je au creux de son oreille.

Je la sens déglutir, reprendre son souffle avant de caresser ma joue. La manière dont elle emprisonne ma lèvre inférieure entre ses dents me donne le feu vert. Délicatement, je décroche l'une des bretelles de sa salopette. Ma main se faufile sous le tissu en jeans, pressée de redécouvrir ce qu'elle a tant apprécié la dernière fois. Me voilà pris dans un tourbillon de sensations si fortes que j'entends à peine la sonnerie du téléphone fixe retentir.

— Cops... Tu ne dois pas répondre ?

— Y a le répondeur, soufflé-je, haletant, sans cesser d'embrasser la peau douce de son cou.

« Salut, Jo. Comment ça va, frangin... »

Dès que je reconnais la voix de Luke, je suspends mes gestes. La magie que je vivais s'évapore brutalement. Gary m'observe et écoute.

**« ... tu n'as pas répondu à mon dernier message, j'espère que tout va bien. On voudrait que tu viennes fêter Noël avec nous. Judy aimerait beaucoup que son oncle soit là le 25 décembre. Moi aussi. Alors...
Rappelle-moi. Bye »**

Le bip annonçant la fin de l'appel s'abat sur nous. Gary ne m'a pas quitté des yeux.

— Je ne savais pas que tu avais un frère. Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Et pourquoi je te l'aurais dit ?! tranché-je sans détour.

— Euh... Parce que... Ça m'intéresse de connaître ta vie, ta famille.

— Y a rien à raconter !

Je me lève, débranche ce satané répondeur d'un geste sec.

— Il est plus jeune que toi ?

Je me retourne vivement pour lui faire face.

— Je te l'ai dit, Gary, y a rien à raconter, OK ?! Laisse tomber !

— Pourquoi tu gardes tout enfoui comme ça, Cops ? réplique-t-elle en se redressant. Pourquoi tu caches tant de choses ?

Mes doigts passent et repassent avec rage sur mon cuir chevelu.

— Parce que je n'ai pas évoqué mon frère, je cache des choses ?

— Oui ! affirme-t-elle en se levant à son tour. Comme ce tatouage qui recouvre ton bras, celui qui représente un arbre mort. Ou encore cette réticence, ce refus que tu as à prendre la main de quelqu'un...

— Arrête !

— Et cette réserve vis à vis des rousses que tu avais toi aussi lorsqu'on s'est rencontrés, je n'étais pas aveugle, tu sais. Tous ces secrets qui te rongent...

Elle va trop loin...

— Ça suffit, Gary ! crié-je en levant l'index en signe d'avertissement. Tu crois pouvoir lire en moi comme dans un de tes putains de bouquins ?! La vie ne donne pas de seconde chance aux types comme moi. Je suis bousillé.

— C'est faux. Si tu voulais me dire quel...

Un rire sans joie m'échappe, mettant fin à sa réplique.

— Sous prétexte qu'on s'est tripoté et roulé quelques patins, je devrais me confier ? En plus d'être historienne, Mademoiselle est thérapeute ?! Je ne te dois rien, Gary ! Rien du tout !

Le rose à déserté son visage qui est à présent couleur de cendres. Elle me regarde comme si elle ne m'avait jamais vu. Les larmes sont sur le point de couler si j'en juge par ses prunelles embuées. J'ai parlé sans réfléchir. Les mots ont totalement dépassé mes pensées et soudain, je fais face à quelque chose d'acide : le regret. Avec calme, la jeune femme qui était au creux de mes bras il y a encore une minute rattache sa bretelle, récupère le livre sur la table basse afin de le ranger dans son sac. En serrant celui-ci contre sa poitrine, elle m'adresse enfin la parole, le regard vissé au sol.

— Je veux que tu me ramènes.

Je clos les paupières. Mon estomac se noue.

— C'est hors de question. Écoute...

— Je veux que tu me ramènes, Cops ! Tout de suite ! crache-t-elle, cette fois-ci en me mitraillant de ses yeux larmoyants.

J'ai la sensation de recevoir un coup de poignard dans le ventre. Néanmoins, je ne vois guère comment lui faire changer d'avis. Je suis allé trop loin. Alors, je passe devant elle, me dirige silencieusement en direction du hall. Je lui fais passer son blouson, enfile ensuite le mien. Nous prenons tous deux le chemin du garage avant de monter à l'intérieur de la Chrysler. Le trajet se déroule dans un silence étouffant, un silence durant lequel je me vois remonter le temps, lui dire les choses autrement, agir différemment... Mais ce que j'ai avoué n'est que la vérité. Je suis bousillé et mon passé, je le hais !

Arrivés devant chez elle, je me gare, puis tire le frein à main sans couper le moteur. Les mâchoires contractées, Gary se tourne vers moi.

— Je vais te dire une chose, Cops. Tu as peur.

— Ah oui ? Et peut-on savoir de quoi ?

— Tu as peur d'éprouver, de t'attacher...

— S'attacher revient à être faible, Gary !

Elle secoue la tête.

— Non. C'est tout le contraire, affirme-t-elle. Ce sont les faibles qui n'ont pas d'attaches.

Dans la nuit noire, je la regarde partir sous les flocons. S'enfuir jusqu'à disparaître derrière la porte de cette maison. La maison de *Somerville* à l'affreux paillason. Et mon cœur est aussi lourd que du plomb.

RAPPORT DE POLICE :

Tenter de me réparer serait vain, hélas...

Rien ne pourrait venir à bout de ces traces.

Même la térébenthine serait inefficace.

Dans le couloir de la seconde chance, je n'ai pas ma place.

CHAPITRE 26

OceanofPDF.com

GARY

L'amphi est plein en ce lundi matin. Grâce à la télécommande du vidéo projecteur, je fais défiler les images qui me servent de support visuel pendant que je développe mon cours sur *l'Annonciation*. Ma voix est monocorde, aucune passion ou intérêt ne transparaît. Et pour cause, voilà cinq jours que je suis sans nouvelle de Cops. Depuis ce fameux soir...

Je savais que j'allais souffrir et pourtant, j'ai sauté le pas.
Que son cœur, il n'allait pas l'ouvrir, mais j'ai espéré tout bas.

J'ai contenu mes larmes. Longtemps. Néanmoins, dès que j'ai franchi la porte de la maison, je me suis effondrée et j'ai passé ma nuit à pleurer sur mon oreiller. Comme une idiote, je pensais qu'il avait suffisamment confiance en moi pour me parler, je croyais que je comptais, qu'il reviendrait. J'imaginai qu'une fois de plus, il utiliserait ma clé pour ensuite se glisser sous mes draps, empli de regrets et de promesses. Je me trompais...

Son silence m'a frappée de plein fouet.
J'ai sombré...
Touchée. Coulée.

Pas de messages. Pas d'appels. Rien. *Je ne suis rien...*

Tout en commentant, je me déplace d'un endroit à un autre de la salle telle une âme en peine, sans jamais dépasser le premier rang. Sur l'écran, l'œuvre du *Cestello* de Botticelli est affichée. Une peinture, caractéristique de l'iconographie de cet épisode biblique qu'est *l'Annonciation* : La perspective mène à un jardin clos idéalisé en arrière-plan et évidemment à l'arbre sacré. L'ange et la vierge sont bien distincts. Alors que je me tiens face à l'assemblée, procédant à une description précise des personnages, je m'immobilise brusquement. Mes yeux le distinguent dans la pénombre. Cops est là, assis parmi les élèves, sur un siège de la troisième rangée. Comment ose-t-il venir ici ? Un mélange de colère et d'incompréhension me submerge. Les mots restent bloqués au fond de ma gorge plusieurs secondes. Son regard perçant me déstabilise. Je déglutis, puis inspire

profondément avant de me retourner vers l'écran afin de continuer mon analyse. J'observe la peinture, tout particulièrement la main de l'ange. C'est alors qu'une idée me traverse l'esprit. Je ne devrais pas, ce n'est pas prévu dans le cours, mais tant pis, il l'a bien cherché.

— Comme vous pouvez le voir, il est fréquent que l'ange Gabriel soit représenté avec la main levée à l'image des orateurs romains. Cela indiquait qu'ils allaient exprimer un discours important. Il s'agissait du geste qui précédait l'exorde de leur allocution. Très ancré dans la tradition antique, on retrouve ce geste dans de nombreuses versions de *l'Annonciation*.

Plus motivée que jamais, je repars tranquillement en direction de l'estrade.

— La main dans toute religion est très symbolique, elle permet d'entrer en contact avec le monde, mais aussi avec le ciel. Tour à tour ouvertes vers le haut pour espérer, jointes pour prier... le langage des signes en religion est d'ailleurs inépuisable...

Sûre de moi et de ce que j'avance, ma voix se veut désormais claire. Elle résonne dans la semi-obscurité de l'immense amphithéâtre.

— ... Elle exprime aussi la puissance créatrice ou encore le destin. Nul besoin de vous rappeler la main de Dieu donnant naissance à Adam sur la fresque de *La Chapelle Sixtine*, n'est-ce pas...

D'une légère impulsion, je monte sur l'estrade avant de pivoter vers mon public qui, dans mon esprit, se résume à une seule et unique personne. Ce que je m'apprête à dire risque fort de mettre de l'huile sur le feu.

— La main est finalement le symbole de l'identité. Il n'y a pas deux mains semblables. C'est également un outil, l'un des cinq sens : le toucher. Car toucher une main, c'est être capable de prendre, mais aussi de recevoir, de donner, et par conséquent d'accorder sa confiance, de s'abandonner corps et âme à...

Le bruit de ses bottes sur les marches des gradins met un terme à mon monologue. Je sens mon cœur marteler sous mes côtes. Sans un mot, sans un regard, Cops descend, puis se dirige tout droit vers la sortie. La manière dont il claque la porte avec rage ne laisse guère planer le doute.

Mes paroles l'ont frappé de plein fouet.

Il a sombré...

Touché. Coulé.

Une boule se loge profondément dans mon ventre. *Saperlipopette, qu'est ce qui m'a pris d'agir ainsi ?* Il est venu, il a fait le premier pas, ce que j'espérais d'ailleurs... En retour, je le provoque, le fais fuir. Encore... Les larmes menaçant de jaillir, je clos les paupières. Puisant le peu de courage qu'il me reste, je me racle la gorge et termine comme il se doit les dix-sept minutes de cours.

La sonnerie annonçant la pause de midi retentit. Une fois que la salle est vide, j'éteins les appareils, enfile mon manteau, puis récupère mes affaires avant d'appuyer sur l'interrupteur. J'ai tout juste le temps de fermer la porte que le sort s'acharne.

— Je vous attendais, Professeur Olden !

Au son de cette voix, je ferme les yeux une poignée de secondes. *Pourquoi lui ?!* Je prends sur moi et fais volte-face, affichant un sourire de façade.

— Bonjour, Anton. Que puis-je pour toi ?

— Votre cours était vraiment passionnant, je suis un grand admirateur de Botticelli. Quel créateur intemporel !

— Content que tu aies apprécié...

— Néanmoins, vous n'êtes pas sans savoir que le peintre était avant tout l'élève de l'illustre Filippo Lippi.

— Oui, possible. Tous les artistes de cette période travaillaient dans des ateliers, dis-je sans m'attarder davantage en prenant le chemin du parc.

Pire qu'un chewing-gum collé à une semelle, Anton marche à mes côtés sans cesser de jacasser. En général, je l'écoute, armée d'une patience considérable, mais aujourd'hui, je voudrais juste qu'il se taise.

— Effectivement. Les enlumineurs, les tapissiers, les architectes..., poursuit-il avec engouement. Tous exerçaient au sein d'un atelier pour le compte d'un maître, lequel signait ensuite l'œuvre de sa main. N'avez-vous jamais remarqué, Professeur, que le style de Lippi se caractérise par une prédominance du contour rythmique sur tous les autres éléments, que les figures religieuses sont élancées, dans des poses raffinées et dynamiques, que...

Il va finir par me provoquer une névralgie féroce s'il continue ainsi ! Au moment où je suis sur le point de l'interrompre, je me raidis. J'aperçois Cops, appuyé contre l'un des arbres du parc. Lorsque son regard furieux croise le mien, il se redresse et avance d'un pas déterminé. L'air se raréfie. Mon cœur tambourine.

— Ce style régnait en Europe à l'époque, enchaîne Anton alors que je ne l'écoute plus du tout. On le retrouvait surtout dans la région de Florence, il constituait ainsi la base des apprentis comme Botticelli, il...

— Faut que je te parle, lâche Cops qui se trouve à présent face à moi.

Sa voix cassée met fin au discours interminable de l'autre pot de colle. Ses iris ambrés ne me quittent pas. Au-delà de la colère, j'y décèle une note d'espoir mêlée de crainte. Je m'apprête à lui répondre, cependant Anton me devance :

— Veuillez m'excuser, Monsieur, mais nous étions, avec le professeur Olden, en plein milieu d'une conversation sur l'épisode Florentin où les artistes et adeptes de... de...

Le jeune homme cesse tout à coup de parler. Il faut dire que la manière dont Cops le dévisage avec hargne, rendrait muet n'importe qui. Ses sourcils froncés à l'extrême soulignent son impatience.

— Encore un mot, le nabot, je t'arrache la langue et je t'en fais une écharpe !

Les yeux d'Anton s'arrondissent. Il acquiesce vivement, puis file en courant après m'avoir saluée. Je soupire avant de croiser les bras sur ma poitrine. D'un œil accusateur, je toise le policier.

— Quoi ? demande-t-il en levant les mains. Ce gamin est un emmerdeur !

— Rhooo... Je me fiche d'Anton, Cops ! rétorqué-je tandis que je me remets en route. Tu débarques ici alors que tu ne m'as donné aucune nouvelle depuis cinq jours. Toi, le grand inspecteur soi-disant inquiet, le professionnel censé me... protéger.

— C'est ce que j'ai fait, Gary !

Sa réplique m'immobilise. Sans comprendre, je me retourne pour l'observer. Il se rapproche.

— Je t'ai surveillée... de loin, m'assure-t-il, un brin mal à l'aise. J'ai veillé à ce que tu sois en sécurité...

Pourquoi suis-je surprise ? J'aurais dû m'en douter... Maintenant, c'est moi qui éprouve une certaine gêne. Tête baissée, la terre du parc que je découvre en raclant la neige du bout de ma converse, me paraît en cet instant fascinante.

— Écoute, Bouchon... Je..., hésite-t-il en cherchant mon regard. J'ai été con... vraiment con...

À ces mots, je relève le menton. Serait-ce des excuses ? Embarrassé, Cops me fixe. Il se demande sûrement si je vais passer l'éponge ou

l'ignorer.

Ce qu'il m'a dit chez lui l'autre soir m'a brisée.
Tout comme son silence ces derniers jours.
Un peu. Beaucoup. À devenir fou.
Penser que je ne vaudrais pas un clou.
Me sentir au fond du trou.
Je pourrais lui crier mon courroux.
Prendre mes jambes à mon cou.
Mais non. Pas du tout...

Dès que je suis en sa présence, dès qu'il fait preuve d'un peu de gentillesse à mon égard, je suis faible, lâche. Mon cœur devient plus mou et plus doux qu'un marshmallow. Je ne sais trop que répondre, alors je lâche la première chose qui me passe par la tête.

— J'ai faim... Hier soir, Dany m'a apporté des brochettes de bœuf pour un régiment. Est-ce que tu veux venir m'aider à les manger ? proposé-je timidement.

Dans un soupir de soulagement, il acquiesce.

Comme deux adolescents qui n'osent se toucher ou se regarder, nous gagnons le parking. Je grimpe sur la selle de ma bicyclette, et précède le policier. Celui-ci, au volant de sa voiture, me suit sagement à faible vitesse.

Arrivée devant chez moi, je descends de vélo. Les mains posées sur le guidon, j'attends Cops qui se gare à la place habituelle. Toujours silencieux, mon invité et moi-même marchons le long de l'allée enneigée lorsqu'une voix m'interpelle :

— Coucou, Gary !

Je m'arrête. Willy, le petit voisin, est en train de faire un bonhomme de neige dans son jardin. C'est bien la première fois qu'il prend la peine de me saluer. Un autre enfant qui doit être un ami à lui, déboule avec des brindilles à la main. Je plisse les yeux face à la scène.

— Bonjour, Willy. Tu n'es pas à l'école ? demandé-je, surprise par cet échange.

— Ma maîtresse a la grippe. On joue dehors avec Bradley pendant que papa prépare du chocolat chaud. On ne fera pas de bruit, précise-t-il en jetant un œil à Cops.

Je me retiens de rire.

— C'est le bonhomme de neige le plus cool que j'ai vu, les gars. Et je suis un connaisseur, lance l'inspecteur d'un ton admiratif.

La mine fière, les deux copains repartent mettre la touche finale à leur réalisation. Aussitôt, je scrute l'inspecteur en arquant les sourcils. Les compliments dans sa bouche sont si rares, on devrait les noter sur un calendrier !

— En vérité, il est affreux ce bonhomme de neige, on est d'accord ? chuchote-t-il près de mon oreille. On dirait qu'il est croisé avec un cyclope.

Je baisse la tête pour dissimuler mon sourire. À la hâte, je dépose la bicyclette sous l'auvent, ouvre enfin la porte d'entrée. Immédiatement, la chaleur présente dans le hall nous enveloppe. Comme à mon habitude, j'ôte mes baskets sans peine, puis suspends mon manteau à la patère. Cops fait de même avec son blouson tandis que je file vers la cuisine.

— Installe-toi dans le salon. On déjeunera là-bas.

— Tu veux de l'aide ?

— Non, ça ira. Je réchauffe les plats et j'arrive.

La petite horloge led du micro-ondes m'indique qu'il est presque 13h00. Rapidement, je sors le plat de brochettes que Dany m'a préparé. Je l'enfourne durant quelques minutes à haute température. Pendant ce temps, j'ouvre un paquet de chips piquantes, en verse le contenu dans un bol. Le bip du four m'annonce que la viande est prête. En deux aller-retours, j'emmène tout le nécessaire sur la table basse du salon. Cops, assis au bord du canapé, suit le moindre de mes faits et gestes sans prononcer un mot. Ce long silence est semblable à une traînée de poudre, il ravive la confusion ainsi que les non-dits. Alors, je m'empare de la télécommande afin d'allumer la télévision à faible volume. *Matrix* n'est pas ce qu'il y a de mieux en guise de fond sonore, mais ça fera l'affaire. Je n'en oublie pas non plus que c'est bientôt Noël. Une seule pression sur l'interrupteur de la guirlande électrique du sapin et les petites loupottes orangées clignotent aussitôt. Je m'installe à genoux sur le tapis, face à mon invité.

— Vas-y. Sers-toi, le prié-je en poussant poliment le plat dans sa direction.

Le policier ne se le fait pas dire deux fois. Quant à moi, je meurs de faim. Il est vrai que ces derniers jours, je n'avais guère le cœur à manger. Aujourd'hui, l'appétit semble être revenu. Les brochettes sont appréciées. Les assiettes, vidées. Le silence, comblé.

Une fois ce repas terminé, je repars en cuisine préparer un café à celui qui m'attend dans le salon. Vu l'air étonné qu'il me renvoie lorsque je dépose la tasse fumante sur la table, je suppose que cette attention lui fait plaisir. Tandis qu'il avale le breuvage, je prends place à ses côtés, face à la télé. Le film déjà bien entamé montre Keanu Reeves, s'apprêtant à choisir l'une des deux pilules. La bleue ou la rouge. Cops pousse un râle bruyant.

— Ce qui est sûr, c'est que pour dormir, le spectateur n'a pas besoin de pilule, affirme-t-il en reposant sa tasse. Suffit de visionner cette nullité pendant cinq minutes et hop, on pique un petit roupillon.

— Tu exagères, répliqué-je, tout en me contenant de rire. *Matrix* reste un film culte.

— On n'y comprend rien ! s'exclame-t-il, exaspéré. C'est aussi passionnant que de regarder une endive !

— Il y a les effets spéciaux.

— Parlons-en ! Les gars disparaissent dans une cabine téléphonique ou alors ils font des bonds de vingt centimètres ! se moque-t-il, les yeux rivés sur l'écran.

Je mordille l'intérieur de ma joue.

— Tu es au courant qu'il s'agit d'un film de science-fiction ? demandé-je, amusée.

— Pfff... L'excuse ultime pour faire n'importe quoi ! Vise-moi ça, dit-il en désignant de l'index le personnage principal.

— Néo ?

— Oui, le mec avec sa robe de curé en cuir... Déjà, c'est du faux cuir, ça se voit tout de suite...

Je profite que Cops soit concentré sur la scène pour récupérer un coussin et y enfouir mon visage. Ainsi, je tente d'étouffer mes ricanements très discrètement pendant qu'il poursuit son analyse.

— ... si ce mec, c'est le messie, pas étonnant que l'humanité soit dans la merde.

Vu que je ne réplique pas, Cops tourne la tête vers moi. Il me découvre hilare, cachée derrière mon coussin.

— Qu'est-ce que tu as ? demande-t-il, confus.

— Rien..., gloussé-je. Tu me fais rire.

Les mots ont à peine franchi la barrière de mes lèvres que quelque chose semble s'adoucir dans ses pupilles. Lentement, il se rapproche, abaisse le coussin d'une main afin de voir mon visage entièrement. Il m'observe

quelques secondes comme s'il me voyait pour la première fois. Ma bouche entrouverte a l'air de le captiver.

— Je préfère ça, ajoute-t-il tout bas. Je m'excuse pour l'autre soir. Je ne veux plus que tu souffres à cause de moi, Bouchon.

La peur m'envahit soudain. Qu'est-ce qu'il entend par là ? Il ne veut plus qu'on se voie ? Il ne va quand même pas me sortir l'excuse classique, celle où il dira que je mérite mieux, que je serais bien plus heureuse sans lui et bla-bla-bla... J'avale ma salive péniblement.

— Tu vas faire quoi, Cops ? M'oublier ?

Son front se plisse.

— J'ai déjà essayé, figure-toi ! lâche-t-il, énervé, en haussant les épaules. Je n'y arrive pas. Quelque chose me retient, je te l'ai dit.

Mon cœur bat à toute vitesse. Un sentiment de joie m'inonde, mais je n'en montre rien. Cet homme est attaché à moi qu'il le veuille ou non.

— Alors... Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Il recourbe ses lèvres de manière exagérée, puis fronce les sourcils.

— Eh bien... D'abord je vais m'installer confortablement, annonce-t-il en m'arrachant le coussin des mains pour le jeter sur l'accoudoir du canapé. Car si on doit regarder la fin du film, autant que la sieste soit agréable.

D'un mouvement habile, il prend place derrière moi et s'allonge sur le flanc, sa tête reposant sur le coussin. Mes yeux sondent les siens.

— Bon, tu viens ? me demande-t-il, impatient.

Doucement, je lui obéis, me positionnant à mon tour de la même façon, le dos plaqué contre son torse. Avant que je ne puisse dire ouf, son bras gauche vient entourer mon buste pour me rapprocher. Je le sens inspirer profondément. D'abord, mes cheveux. Ensuite, la peau de mon cou. Être si proches l'un de l'autre me fait frissonner. Je craignais que cela ne se reproduise plus jamais.

— Tu m'as manqué, Cops, murmuré-je. Tellement !

— Toi aussi, tu m'as manqué, Bouchon.

Probablement dans le but de me prouver ce qu'il avance, son bras se resserre un peu plus autour de moi. Je me sens bien, si bien que mes yeux se ferment pour apprécier ce moment de quiétude.

Lorsque mes paupières s'ouvrent, je mets deux minutes à me rappeler où je me trouve. Je suis encore allongée sur mon canapé, mais j'ai basculé sur

le dos durant mon sommeil. Pas un seul rayon ne filtre à travers les fenêtres, j'en déduis qu'il doit être plus de 17h00. J'ai dormi tant que ça ? En même temps, si je devais donner une couleur à mes dernières nuits, ce serait le blanc, sans aucun doute. La télévision diffuse à présent une émission culinaire. Je tourne légèrement mon visage et découvre Cops. Celui-ci est toujours étendu contre moi, toutefois il s'est redressé sur son bras, sa tête reposant au creux de sa main droite. Il ne dort pas, il semble hypnotisé par quelque chose. Discrètement, mes yeux suivent ladite trajectoire. Son bras tatoué, celui qui recouvre mon ventre, est lui-même recouvert par quelques mèches de ma chevelure. Les lignes noires du tatouage s'entrelacent, se confondent avec les boucles rousses, lesquelles se déploient jusque sur sa main. L'image est juste magnifique. Ce lien évident qui nous uni me paraît en cet instant si probant. Je comprends que Cops soit captivé, mais c'est bien plus que ça... Il est troublé.

Comme perdu dans ses pensées.

Comme s'il revivait un épisode de sa vie passé.

Comme s'il espérait s'y renfermer pour mieux s'en évader.

Je n'ose bouger, car son expression égarée me confirme qu'il souffre à l'intérieur.

Je voudrais le libérer de ce poids qui pèse depuis trop longtemps sur son cœur.

Dès lors que je pivote, mes cheveux glissent et quittent son bras. Le brun bat des paupières et refait surface. Il relève la tête vers moi. Je le regarde tendrement.

— Salut, dis-je, la voix encore enrouée de sommeil. J'ai dormi longtemps ?

— Assez longtemps, oui.

— L'effet *Matrix*, ajouté-je en souriant.

Cependant, l'inspecteur ne cille pas, il ne m'offre qu'une expression insondable. Du bout des doigts, il attrape une fois de plus l'une de mes mèches. Je reste immobile face à son air pensif.

— Ma mère était rousse, confie-t-il de but en blanc.

Oh, mon Dieu !

Son aveu me déconcerte. J'ouvre la bouche, la referme instantanément. Jamais, je n'aurais imaginé ça. Je reste là, blottie dans ses bras, sans savoir

si je dois parler ou non. Que peut-on répondre à ça ? « *Était* ». Cela veut dire qu'elle n'est plus de ce monde.

— Je suis désolée, Cops.

Il lâche mes cheveux, ose enfin croiser mon regard. Un regard qui espère tant savoir et comprendre. Il pousse un profond soupir, puis reprend :

— Je suis né en Irlande. J'avais huit ans quand nous sommes arrivés à Boston avec mes parents et mon petit frère. Même si la vie ici était différente, même si nous vivions dans les bas quartiers, nous étions une famille. Nous étions heureux. Mais... Le bonheur est quelque chose de fragile. Un soir, il s'est éclipsé, il s'est envolé... avec elle.

D'une main tremblante, je caresse sa joue.

Je m'apprête déjà à contenir mes larmes.

Car je sais qu'il va me confier un drame.

Aussi froid et tranchant qu'une lame.

Qu'il va enfin se donner corps et âme.

In memoriam... ³⁰



Image

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27

OceanofPDF.com

COPS

Pendant le film, elle s'était endormie. À la manière dont elle était couchée dos à moi, je ne voyais pas son visage. Je ne pouvais que m'enivrer de son odeur. Ce parfum de cannelle qui m'avait saisi dès les premiers jours. Comme un élixir sans retour. Puis, dans son sommeil, elle s'est tournée légèrement, se pressant un peu plus contre moi. Une mèche soyeuse mais malicieuse, est venue naviguer sur mon avant-bras tandis que l'extrémité s'échouait dans le creux de ma main. Mes yeux se sont posés sur cette image à la fois nouvelle et quelque peu familière. Le roux, une lumière d'espoir mêlée à un passé infiniment noir. Une vision dont je ne pouvais me soustraire. Captivé. Envoûté... En proie à une douleur que je voulais partager. Peut-être pour m'en délivrer. Ou juste cicatriser. Du moins, c'est ce que j'espérais...

Pourquoi pas avant ?

Pourquoi maintenant ?

Parce qu'à mon sens, c'était le moment.

Les mots sont sortis de mes lèvres le plus naturellement du monde pendant que je caressais cette boucle dont la couleur était similaire. Une couleur qui me renvoyait des années en arrière. À ces longues minutes de colère, de prières. À ces derniers instants avec... ma mère.

Gary me regarde, attendant patiemment la suite de mon histoire. Je me jette à l'eau :

— Ma mère était une femme très optimiste... pleine de convictions et d'espérances. Selon elle, rien n'était insurmontable. En posant le pied sur le sol américain, elle croyait que le meilleur nous attendait, que toutes les portes nous seraient ouvertes. Malheureusement, les portes ne s'ouvrent pas sur les gens comme nous. De pauvres irlandais déracinés, sans ressources. Mon père se tuait à l'usine pour quelques dollars pendant que sa femme travaillait dans une blanchisserie. La vie était difficile, Malgré cela, ma mère nous assurait que c'était provisoire. Que Dieu veillait sur nous. Que nous méritions mieux. Mensonge...

Ce dernier mot me tire un rictus amer.

— En fait..., enchainé-je en puisant dans les tréfonds de ma mémoire. Elle nous voyait, mon frère et moi, bien plus beaux, bien plus braves que nous ne l'étions en réalité. « *Tu as une telle bonté d'âme, Jo. Ne l'oublie jamais* » me répétait-elle chaque jour. Je me rappelle aussi que le soir, elle venait me border. Avant de dormir, elle prenait ma main dans la sienne en affirmant qu'elle serait toujours là pour moi, qu'elle ne m'abandonnerait jamais... Mensonge. Encore...

Gary ne bouge pas d'un cil, elle se contente d'entrouvrir la bouche de temps à autre pour reprendre son souffle. Je ne m'arrête pas, tout me revient à l'esprit, même les choses que je pensais avoir enfouies au plus profond.

Je me souviens... Et je lui raconte...

Au bout de deux ans, nous étions enfin citoyens américains.

Cependant, rien n'avait changé dans notre quotidien.

Un quartier sans repères.

Qui sentait la pisse et la bière.

Où les gangs sont en guerre.

Où les vices se jouent sous un réverbère.

Un vieil appartement plein de courants d'air.

Plongé dans l'ombre. Dépourvu de lumière.

À l'école, des insultes régulières.

J'ai pour mission de protéger mon frère.

Bienvenue dans la volière !

Le Boston de la misère, de la galère.

Celui où l'on doit serrer les poings et se taire.

Ou bien jeter la première pierre et mettre à terre.

Lui, mon père, travaille sans relâche : bas salaire, trop d'horaires.

Elle qui tempère, qui espère, qui ne vit que pour des chimères.

Du haut de mes douze ans, j'y croyais dur comme fer...

À bas le sombre. À quand le clair ?

Gary m'écoute alors que je lui fais part de mon enfance peu reluisante. De mes souvenirs qui jusqu'à présent n'étaient jamais sortis de l'ombre. Pourtant, le plus dur est à venir...

— Un soir de janvier, une flamme s'est éteinte... et il m'a fallu un moment pour comprendre qu'elle ne se rallumerait pas, affirmé-je, le regard dans le vague. Mon frère avait dix ans à l'époque. C'était un garçon gentil, rêveur, mais aussi très turbulent. Il faisait des caprices comme la plupart des

enfants. Ce soir-là, ma mère avait fait des pancakes. Il adorait ça. Malheureusement, ce putain de sirop d'érable manquait à l'appel !

Je me redresse afin de m'adosser. Sans me quitter des yeux, Gary fait de même et s'assied en tailleur. D'un revers de la main, j'essuie le voile de sueur qui commence à se former sur mon front. Inspirer devient laborieux. C'est ce qui arrive dès que je me remémore cette nuit-là.

— Qu'est ce qui s'est passé Cops ? demande Gary d'une petite voix.

Je déglutis.

Je faiblis.

Je subis.

Je poursuis :

— Il devait être 20h00 car le journal télévisé venait de débiter. Mon père n'était pas encore rentré du travail. Je revois mon frère courir en chaussettes à travers l'appartement vêtu de son pyjama Snoopy. Il répétait sans cesse qu'il voulait du sirop d'érable avec ses pancakes. Le bruit de ses pas sur le parquet résonnait, ses cris redoublaient et sa voix montait dans les aigus. C'était sa marque de fabrique. Il savait qu'en agissant ainsi, il obtenait toujours ce qu'il voulait. Alors que j'essayais d'écouter ce présentateur qui parlait de la déforestation, ma mère a demandé à Luke de se calmer. Comme si ça allait changer quelque chose...

Je rejette doucement ma nuque en arrière contre le dossier du canapé tout en fixant le plafond. Je serre le poing. Le creux de ma paume me démange déjà. L'impression qu'une armée de fourmis vient de former les rangs juste à cet endroit pour mieux se déployer sur mon poignet et remonter insidieusement le long de mon bras.

Je ferme les yeux. Le passé me rattrape. Je lui raconte....

Mon frère qui tape rageusement le sol de l'appartement s'imprime sous mes paupières. « *Arrête, Luke ! Les voisins vont encore venir se plaindre !* » grondait-elle. C'était mal connaître le garnement. Son nez retroussé constellé de taches de rousseur lui donnait un côté « angelot » qui avait le don de faire craquer ma mère. Elle ne pouvait rien lui refuser. Sans prévenir, elle a saisi son manteau avant de passer devant moi pour éteindre le poste de télé. Sourcils froncés, je lui ai lancé un regard plein d'incompréhension. « *Viens, Jo. Il y a une épicerie ouverte pas très loin. Allons chercher du sirop d'érable* ». Pourquoi devions-nous toujours faire ses quatre volontés ? J'ai soufflé. J'ai cédé. Mon frère poussait des cris, non

plus de colère, mais de joie. Nous avons enfilé nos manteaux, nos chaussures. Fier de sa petite victoire, Luke a refusé, préférant garder ses chaussettes en fourrure orangée. Fatiguée, ma mère l'a hissé et porté, elle a capitulé. Encore une fois. Une dernière fois...

Dans le froid, nous sommes sortis.

Dans la nuit, nous sommes partis.

À l'intérieur de notre vieille guimbarde.

Nous avons roulé jusqu'à la devanture criarde,

Surmontée d'un néon clignotant et verdâtre.

C'était une minable supérette ouverte 24h/24.

« *Tu restes là, Luke.* » a-t-elle dit.

« *Je veux venir !* » a-t-il surenchérit.

« *Tu es en chaussettes, minus* » ai-je averti.

Inquiet, j'observais les alentours. Mon frère, lui, écoutait les recommandations. « *Tu n'as pas de chaussures. Attends sagement dans la voiture pendant que je vais acheter le sirop d'érable avec Jo. Je ferme à clé* ». Elle a eu beau le rassurer en lui précisant qu'on ne serait pas long, elle a eu beau verrouiller les portières avec précaution, un terrible pressentiment comprimait mon cœur d'enfant.

Sur le trottoir, des pages humides de journaux volaient au vent. On entendait la plainte douloureuse d'un chien dont le maître était couché à même le sol un peu plus loin. La boutique était tout aussi sinistre : le lino poisseux censé être blanc tirait plutôt sur le gris, l'odeur de la viande avariée flottait dans l'air. Une odeur semblable à celle qui émanait des containers disposés en file indienne sur le chemin de l'école et qui nous donnait la nausée chaque matin. Rapidement, nous avons parcouru les rayons, trouvé la bouteille en question avant d'entendre la première détonation. Celle qui venait d'exploser le plafond. Jamais mon cœur n'avait battu si vite. « *File-moi la caisse !* » a tonné une voix qui menaçait le patron. Dans la surprise, ma mère a lâché le sirop, attirant ainsi l'attention de cet homme dont je n'ai pu distinguer le visage. Trois secondes se sont écoulées. Trois secondes où le temps s'est arrêté. La femme qui m'a mis au monde faisait bouclier, son seul but étant de me protéger... J'ai alors entendu la deuxième déflagration. L'onde sonore fût si forte que je ne discernais plus rien si ce n'est un horrible bourdonnement. Puis, le

délinquant est parti en courant, emportant avec lui une liasse de billets volée dans la caisse. Mais, ce n'est pas la seule chose qu'il avait volée...

Ses jambes ont cédé, elle s'est écroulée.
Sur son ventre, j'ai remarqué la plaie.
Jusqu'à elle, j'ai rampé. Tremblant.
Dans la mare naissante rouge sang.

Ses iris bleus vitreux semblaient ne plus me voir. Pour ma part, mes yeux ne pouvaient se détacher de son abdomen. Cet endroit-même où le pourpre maculait sa robe en laine. « *Regarde-moi, Jo.* » m'a-t-elle demandé en prenant ma main. La sienne était glacée. J'ai constaté qu'elle avait du mal à respirer. Mes larmes ont coulé. « *Tout va bien se passer...* » répétait-elle tandis que je pleurais à présent sans m'arrêter.

J'espérais que les secours allaient arriver.
Qu'ils allaient la soigner.
Qu'on sauverait les gentils.
Que le méchant serait puni.
Conneries...
Ce soir-là, j'ai saisi l'injustice qu'est la vie...

« *Je serai toujours là, Jo. Je ne t'abandonnerai jamais.* » Sa voix n'était plus que murmure. Le gérant de la boutique me parlait, mais je ne l'entendais pas. Je me concentrais sur la respiration de ma mère qui diminuait de plus en plus. Je savais ce qui était en train de se passer. Courbé au-dessus d'elle, mes larmes s'écrasaient sur sa poitrine et ma main serrait la sienne. Puis, petit à petit, ses paupières se sont fermées. Son souffle s'est bloqué. Une partie de mon âme d'enfant s'est consumée.

J'ai imploré, j'ai supplié de toutes mes forces pour qu'elle se réveille. Je me souviens avoir prié si longtemps que ma tête me faisait mal. Pourtant... elle est partie, alors qu'elle avait promis de ne jamais m'abandonner.

Encore un mensonge.
Le dernier...
J'ai cessé de croire en Dieu après ça.

À l'extérieur, les sirènes ont retenti.
À l'intérieur, il n'y avait plus de bruit.

Le sang se mêlait maintenant au sirop d'érable comme si la mort effaçait peu à peu ce qu'il y avait de plus doux dans ma vie.

Comme si le roux allait à jamais être remplacé par le gris.

Adieu le jour. Bonjour la nuit.

À cause de LUI...

Après des minutes qui m'ont paru durer des siècles, un ambulancier a recouvert son corps d'un drap blanc et m'a dit : « *C'est fini, petit, il faut partir* ».

J'ai refusé d'obéir, de dire au revoir.

Même quand on l'a placée sur ce brancard.

Même quand ils l'ont transportée sur le trottoir.

Je serrais toujours sa main.

Alors que les cris étouffés de mon frère dans la voiture me parvenaient.

Alors qu'on me soulevait, me tirait pour me l'arracher et m'en séparer.

Je serrais toujours sa main.

J'ai lutté, frappé, hurlé.

À bout de force, je me suis acharné.

Mais...

Mes doigts ont finalement lâché.

Mes larmes ont redoublé.

J'ai fixé le véhicule au loin jusqu'à ce qu'il ne forme plus qu'un point.

J'ai regardé le creux de ma main et j'ai serré le poing.

Je desserre peu à peu mes phalanges sous les yeux rougis de Gary. Elle me dévisage tristement, jette un œil furtif à ma main. Je n'ai plus de secret pour elle après ce que je viens d'avouer. En prenant une profonde inspiration, je lui présente ma paume dans laquelle des racines sont tatouées. Elle ne bouge pas, se contentant de détailler les dessins.

— Alors... Tout part de là ? demande-t-elle, méfiante.

J'acquiesce et sans hésiter, je me mets debout. Mes doigts attrapent l'ourlet de mon t-shirt pour le faire passer par-dessus ma tête. Le tissu atterrit sur le tapis. Me voilà torse nu devant elle. À son tour, la jeune femme se lève en me couvrant d'un regard timide.

— Ce tatouage..., commencé-je en désignant mon bras, c'est toute mon histoire, Gary.

Timidement, elle détaille les lignes noires ; ces racines entrelacées à l'intérieur de ma main qui font référence à mon passé, à ma mère, à cet instant où une vie s'est arrêtée, où une autre a perduré. Ses prunelles embuées remontent, suivent les contours de l'arbre dont le tronc à l'écorce abîmée se profile sur mon avant-bras, évoquant l'enfant qui grandit, désabusé et aigri. L'arbre se termine par les branches fragiles encrées sur mon épaule et une partie de mon pectoral gauche. Des branches pourries prêtes à casser, à se briser. Gary étudie le dessin, en profite aussi pour examiner toutes les cicatrices sur mon torse ici et là. Ses yeux dérivent sur la dernière en date, le coup de couteau reçu dans ce bar. Elle approche ses doigts, mais avant qu'ils n'entrent en contact avec ma peau, je lui attrape le poignet. Elle sursaute, nos yeux se rencontrent.

— Tu n'es pas bousillé, Cops, murmure-t-elle.

— Bien sûr que si, Gary ! Je ne suis qu'une enveloppe vide et sans attache. Je me suis coupé du monde. Après cette nuit-là, je n'ai plus parlé à mon père parce qu'il ne s'est pas battu pour nous. Il a préféré se laisser aller, noyer sa peine dans l'alcool ou les médocs. Il est mort de chagrin une dizaine d'années plus tard. Quant à mon frère... Je l'ignore depuis tout ce temps, c'est plus facile que de lui en vouloir.

— Mais, ce n'était pas sa faute. C'était un enfant, il...

— JE SAIS ! crié-je en passant les mains sur mon crâne. Je ne suis pas stupide, seulement je n'arrive pas à me libérer de toute cette...

— Alors ressens, pleure, crie, frappe... parle-lui. Exprime ta colère, ta tristesse et ton manque. Ne bloque pas tout ça à l'intérieur, même si ça te déchire, même si ça doit faire du mal à ton frère ou à toi-même. Tu dois le faire ! Je ne dis pas que la douleur s'en ira, mais tu es en vie, Cops. Et tu as droit au bonheur.

Tu as droit au bonheur...

Ses mots si justes me touchent en plein cœur. Ce dernier se met à cogner à un rythme effréné. Je me rends compte que depuis quelque temps, mon bonheur, c'est elle. Je reste là, les bras ballants, à la fixer intensément. Ses cheveux, ses yeux, sa bouche. Son parfum que je veux respirer. Sa peau que je veux toucher. Son corps que je veux posséder. Une guerre incessante avec moi-même commence. J'ai bien conscience que le regard que je lui lance est à la fois souffrance et envie, contenance et frénésie. Un besoin brutal de ne faire qu'un avec elle me saisit. Je m'entends avouer :

— Je vais t’embrasser, Gary. Mais j’ai peur de ne jamais être capable de m’arrêter.

Elle rougit.

— N’aie pas peur..., chuchote-t-elle.

Il ne m’en faut pas davantage pour perdre pied. En moins d’une seconde, je me retrouve collé à elle. Mes paumes prennent son visage en coupe sans ménagement et je m’empare de sa bouche. Je suis secoué, ébranlé par la violence de ce baiser. Je veux ressentir, me perdre, m’abandonner à cette femme qui est tout ce que je ne suis pas. Ses mains descendent sur mes biceps, effleurent mes cicatrices une par une. Ce contact semblable à une divine morsure me fait gémir de douleur. Une douleur qui, mêlée à son goût et ses soupirs, est à deux doigts de me faire exploser. Au sens propre comme au figuré. À regret, je délaisse ses lèvres, m’abaisse afin d’empoigner rapidement l’arrière de ses cuisses. Sans peine, je la soulève. Je la prends dans mes bras et la plaque contre moi avant de me ruer en direction de l’escalier. Tandis qu’elle s’accroche à mes épaules, nouant ses jambes dans mon dos, la surprise la gagne.

— Où vas-tu ? me demande-t-elle entre deux baisers.

— Sur ton plumard. Je ne resterai pas une minute de plus sur ce maudit canapé au risque de finir tétraplégique.

Je la sens glousser dans le creux de ma joue. À peine ai-je posé un pied sur le seuil de sa chambre que mes doigts trouvent l’interrupteur relié à sa lampe de chevet. Sans cesser de l’embrasser, j’avance, puis la pose doucement sur le lit tout en restant au-dessus d’elle. Je dois ralentir, me calmer, même si c’est difficile. À bout de souffle, j’essaie de me détacher, cependant Gary empoigne ma nuque pour m’en empêcher. Bon sang, elle ne m’aide pas... J’ai envie d’elle à un point ! Nos lèvres se pressent, nos langues se caressent, nos corps s’empressent et nos cœurs se confessent. Mes mains sont partout sur elle. Malgré ce long pull noir qui la recouvre, je peux sentir toutes les lignes, toutes les courbes de son corps. Néanmoins, ce n’est pas assez. En hâte, je relève l’ourlet de son vêtement en laine, puis me baisse afin de mordiller la peau de son ventre. Un petit cri de surprise passe sa bouche. C’est alors qu’elle se tortille, enlevant elle-même son haut, laissant apparaître sa poitrine recouverte d’un soutien-gorge pour le moins innocent. Un coton blanc. Rien d’extravagant. Mon cerveau est sur le point de griller pourtant. Avidé de voir le reste, je déboutonne son pantalon. Au

moment où je me mets à genoux en vue d'attraper le tissu et le faire glisser, elle m'arrête.

— Cops...

Mon regard confus accroche le sien.

— Tu... Tu vas encore te moquer de ma culotte ? demande-t-elle, gênée.

Un sourire de soulagement prend place sur mon visage.

— Je m'en balance de l'emballage, Bouchon. Y a que le matos qui m'intéresse.

Une main posée sur sa figure, elle tente d'étouffer un rire, lequel cesse totalement lorsque je tire d'un coup sec sur son baggy, emportant ladite culotte dans la foulée. Visiblement victime d'un soubresaut, elle ne s'y attendait pas. Je ne lui laisse pas le temps de réaliser, de penser ou de raisonner. Moi-même, je ne peux ni me contrôler, ni me freiner. J'ai seulement le temps d'ôter pompes et fringues avant de sortir le carré argenté de mon portefeuille. Une fois protégé, me voilà nu au-dessus d'elle. D'un geste maîtrisé, je dégrafe son soutien-gorge. Yeux dans les yeux. Peau contre peau. Corps à corps. Enfin...

Je respire violemment. La température de la pièce semble avoir augmenté. Je m'immobilise et contemple ma rousse. Je caresse sa joue du bout des doigts, attendant je ne sais quoi. Le droit. La permission d'aller au-delà. La preuve qu'elle le veuille autant que moi.

— Jonas...

Mon prénom s'échappe de ses lèvres, il me débarrasse de la dernière miette de bon sens qu'il me restait. Je fonds sur son corps, embrassant son cou, ses seins. Plus bas. Plus haut. Plus vite. Plus loin. Elle renverse la tête en geignant. Rien que de la voir ainsi, j'ai l'impression de brûler de l'intérieur, les flammes de mon désir se faisant de plus en plus ardentes. Elle va me rendre fou. Je me replace entre ses jambes. En l'interrogeant silencieusement, je m'assure une dernière fois que nous voulons la même chose. Sa façon de prendre ma tête comme un étau pour m'embrasser est bien suffisante. Malgré mon empressement, je pousse tout en douceur la porte d'un paradis qui, selon moi depuis toutes ces années, m'était interdit. Celui où il m'est permis de ressentir, de saisir, de vivre. La gardant prisonnière de mon corps, je ne peux détacher mes prunelles de ses cheveux déployés, de ses joues empourprées, de ses pupilles dilatées. Un tableau jamais égalé. Un tableau dont je suis moi-même l'artiste encore inexpérimenté. La vision est telle que je suis déboussolé. Mes mouvements

sont de plus en plus saccadés. Main gauche au-dessus de son crâne, Gary empoigne l'oreiller comme pour se retenir de ne pas basculer, ne pas succomber. Toutefois, je ne veux plus qu'elle lutte, qu'elle occulte. Une envie à la fois nouvelle et inespérée me traverse. Mes doigts remontent timidement le long de son bras, effleurant avec bravoure cette peau douce qui se voile de chair de poule. Je remonte encore, sillonne jusqu'à son poignet. Comme si j'avais suivi cette voie toute ma vie. Comme si j'avais enfin trouvé le bout du chemin. Hésitant, je caresse sa main qui desserre la prise, lâche alors le tissu pour venir peu à peu se lier à la mienne. Ma respiration se bloque. Mon corps se fige. Ses yeux interrogateurs me scrutent, en attente d'une réponse. Je quitte ses prunelles inquiètes et fixe nos mains jointes. Mon cœur frappe, je le sens battre contre mes tempes, il puise dans les racines profondes. Une poignée de secondes comparable à une renaissance. Je résiste, mais la sensation persiste. Je reporte mon attention sur Gary.

Je suis là pour elle, avec elle, en elle.
Entre ses bras, entre ses cuisses.
Juste au bord du précipice.
Et je pousse encore plus profondément.
Je la pousse dans ses retranchements.
Et je repousse le moment.
Celui qui mettra fin à cet instant.
Ou après ça, rien ne sera plus jamais comme avant.

Celle qui me fait tressaillir, frémit. La délivrance n'est pas loin. Ses gémissements m'en sont témoins. Une étincelle. Un cri. Ses tremblements m'achèvent. Elle est si belle ! Et c'est à mon tour de chuter, de tomber. Mais alors que je pensais sauter dans le vide sans filet, ses bras sont là pour me rattraper.

RAPPORT DE POLICE :

Toute la nuit, je n'ai cessé de l'embrasser.
Fidèle à ma parole, j'ai fait face.
Laissant de côté mon cœur de glace.
Sans prévenir, le ciel me met à ma place.
Pourtant, quatre mots me sonnent et me terrassent.

Quand je l'entends murmurer : « Je t'aime, Jonas ».

OceanofPDF.com

CHAPITRE 28

OceanofPDF.com

GARY

Je m'éveille doucement en serrant un peu plus l'oreiller. L'odeur de Cops se fraie un chemin jusqu'à mes narines. J'ouvre les yeux, agressée malgré moi par les rayons du soleil qui éclairent ma chambre. Machinalement, je tourne la tête d'un côté, puis de l'autre. Dès lors, la déception me gagne ; je suis seule. Sourcils froncés, je me redresse pour vérifier le sol. Ses affaires ne sont plus là, il est parti... sans même me dire au revoir. Ais-je eu tort de prononcer ces trois mots ? Je les ai tout juste murmurés, mais je sais qu'il les a entendus...

On a tous envie de faire ou de dire des choses dans la magie de l'instant.
Des choses que l'on peut regretter le jour suivant.
Ce n'est pas le cas, me concernant.

Cops n'est pas parfait, moi non plus. Deux opposés qui s'affrontent et se complètent tels l'ombre et la lumière apposées sur une toile du Caravage à l'atmosphère singulière. Rien n'est plus beau que le mélange des deux. Quand les ténèbres rencontrent le feu. Une étrange alchimie à la fois douce et incendiaire. Comme la nuit dernière...

Un frisson me parcourt de la tête aux pieds quand mon cerveau rejoue la scène, me renvoyant certaines images, certaines sensations. Alors que je mordille ma lèvre inférieure, je me sens rougir. Cops est de ceux qui mènent, gênent, blasphèment. Malgré tout, une certitude coule dans mes veines depuis des semaines ; c'est lui que j'aime. Je ne sais pas si c'est réciproque, toutefois je l'espère de toute mon âme. Pourquoi est-il parti ? Regrette-t-il de m'avoir raconté son passé ?

La peur au ventre, je me lève et enfile un peignoir récupéré dans l'armoire avant de descendre l'escalier. Peut-être m'a-t-il laissé un mot ou envoyé un texto... Je m'empresse d'attraper le portable sur la table basse du salon. L'écran est désespérément vide. Tout comme mon cœur qui se serre de plus belle. Son t-shirt ainsi que son blouson ont également disparu. Je soupire, me traîne alors jusqu'à la cuisine pour me préparer une tasse de lait. J'ouvre le frigo lorsque des coups réguliers résonnent à l'extérieur. Étonnée, je suspends mes gestes. Le bruit semble venir de chez le voisin. Étrange...

Pieds nus, je pars en direction du hall. Au fur et à mesure que j'avance, les coups se font plus nets. Je tourne le verrou de la porte d'entrée, constatant par la même occasion que Cops a pris soin de la fermer. Il a dû utiliser la clé cachée dans la fissure...

Le froid s'invite dès que j'ouvre le battant. En resserrant les pans de mon peignoir, j'observe la maison des Sanders. Ce que je découvre est assez inhabituel : le père est juché tout en haut d'une échelle en train d'accrocher une guirlande lumineuse sur sa façade. Les petits coups de marteau claquent sur le bois. À la veille de Noël, Molosse aurait-il enfin décidé de fournir des efforts pour son enfant ? Quant à ce dernier, caché sous sa cagoule bleue, il admire son paternel en lui apportant de précieux conseils, comme de ne pas tomber par exemple. Découper la dinde avec un plâtre serait effectivement très embêtant d'après le garnement. Je souris devant ce spectacle si déroutant. Cela ne serait jamais arrivé si Cops n'avait pas débarqué ce jour-là pour conseiller à Sanders de mieux s'occuper de son fils...

Tout à coup, de gros flocons tombent du ciel. Vu le temps, je ferais mieux de rentrer si je ne veux pas finir avec une pneumonie.

— Gary, Gary !!! crie Willy qui se rue vers moi en agitant un magazine.

Je patiente en remontant au maximum le col de mon peignoir tant le vent est glacial.

— Bonjour Willy, tu vas bien ?

— Oui ! On accroche une guirlande avec papa. Et j'ai fait un super dessin, regarde !

Je prends le journal qu'il me brandit sous le nez. Amusée, je découvre un sapin de Noël réalisé grâce à la technique des points reliés. Un petit jeu que tous les enfants aiment faire. On commence par le chiffre 1, qu'on relie au chiffre 2 et ainsi de suite.

— Magnifique, Willy !

— C'était trop facile ! s'exclame-t-il fièrement. Arrivé au numéro 10, j'avais deviné que ce serait un sapin.

Affichant un grand sourire, je regarde une fois de plus l'image. Effectivement, le numéro 10 étant le haut de l'arbre avec son étoile, la logique veut que tous les points du côté droit soient symétriques avec ceux du côté gauche. Il suffit de relier les points de la première moitié et la mémoire visuelle de notre cerveau fait le reste.

Soudain, je plisse le front. Un éclair de lucidité me traverse.

Une symétrie.
Un tracé réfléchi.
Une logique.
Une symbolique.

Saperlipopette !!! Mais, bien sûr !

Perdue dans mes pensées, je me dépêche de rendre son magazine au petit garçon et lui souhaite une bonne journée avant de rentrer précipitamment. Je dois appeler Cops !

- Point numéro 1 : La Cure d'eau.

Je cours jusqu'à la cuisine, m'empare du mobile et lance l'appel. La sonnerie retentit. *Décroche, s'il te plait !* Mon cœur bat à toute vitesse tandis que le répondeur se met en marche. *Pourquoi ne répond-il pas ?* L'écran affiche 9h32. Cops est forcément au travail. Je réitère. Une fois. Deux fois. Sans succès. *Puis, zut !* Je sors en trombe de la pièce, monte l'escalier quatre à quatre, en pleine réflexion...

- Point numéro 2 : Le Supplice du rat.

Je crois n'avoir jamais pris de douche si rapidement. Pas même le temps de me coiffer ! De toute façon, on ne voit jamais la différence. Autant faire confiance au bonnet pour cacher la misère capillaire. J'enfile la première chose que je trouve dans l'armoire : ma salopette à rayures rouges et grises que j'attache par-dessus un pull noir. En chaussettes, je redescends aussi vite qu'il me l'est permis. Mon cerveau est en ébullition. Ce n'est peut-être qu'une idée farfelue, pourtant...

-- Point numéro 3 : L'Ordalie de l'eau froide.

Tout en chaussant mes Converse, je tente une dernière fois de joindre Cops. Celui-ci ne décroche toujours pas. Je grogne, prise d'une furieuse envie de jeter mon téléphone à travers le couloir. *Pourquoi m'ignore-t-il ? À cause de ce que j'ai dit cette nuit ?* Bien que mon estomac soit vide, la nausée me guette. C'est ce qui arrive quand je suis contrariée. Et c'est le cas ! Néanmoins, je dois passer outre. L'avertir est essentiel. Cela pourrait être un élément important dans l'avancée de l'enquête. Blouson et bonnet

en place, je sors enfin dehors, munie de mon sac à dos, prête à affronter le froid. Au moment où je m'apprête à fermer la porte, la clé dans la fissure demeure introuvable. Envolée. Disparue. *Il ne manquait plus que ça !* Je m'en occuperai plus tard, même si je me doute de qui l'a gardée... Je ferme avec le double que je range dans la poche avant de mon sac. Une fois installée sur la selle, je démarre sans perdre de temps. Le long du trajet, je ne cesse de cogiter...

- *Point numéro 4 : L'Araignée espagnole.*

Tout en roulant, mon esprit tourne à plein régime, il carbure plus vite que les rouages du vélo, malgré cela mon cheminement est entravé par un obstacle de taille : Cops. L'image de ses yeux voilés, le contact de sa bouche sur ma peau, la sensation de sa main dans la mienne... C'était tellement magique ! Difficile de raisonner correctement après ça. Je secoue la tête, bats les paupières plusieurs fois afin de rester concentrée sur la voie. Encore deux carrefours à traverser et je serais devant le BPD. Pour générer davantage de puissance, je me redresse. Les fesses décollées de l'assise en cuir, me voilà debout, en appui sur les pédales.

Ma vitesse augmente, mais mon cœur se fragmente.

Mes pensées bouillonnent, mais les points reliés s'ordonnent.

- *Point numéro 5 : La Fourchette hérétique.*

Se pourrait-il que cette suite de numéros fonctionne ? À quel moment y aurait-il une symétrie ? J'essaie de penser de manière rationnelle sans pour autant quitter la route des yeux. Le bâtiment en question se profile devant moi. D'une pression sur les freins, je diminue mon allure jusqu'à l'arrêt total des roues. Je descends, entepose la bicyclette à un endroit où, je l'espère, elle ne gênera personne. Le clic de l'antivol fait écho au déclic dans ma tête. Une moitié. Une égalité. Ça y est ! Je sais...

- *Point numéro 6 : Le Bûcher.*

Au pas de course, je fonce jusqu'à l'entrée du BPD. Gelée, je souffle dans le creux de mes mains pour les réchauffer. Je suis partie si vite que j'en ai même oublié mes gants. Je pousse la porte, et immédiatement, la chaleur du hall contraste avec la température hivernale. Stupéfaite, je remarque qu'une

longue file d'attente se presse devant l'accueil. Aussi, je sors mon téléphone pour vérifier si entre-temps, Cops ne m'aurait pas répondu. *Raté !* Je soupire d'exaspération. Cependant, moins d'une seconde plus tard, je réalise qu'il lui est peut-être arrivé quelque chose... À la déception succède l'inquiétude. Tous mes sens sont en alerte. J'étais si agacée que j'avais totalement écarté cette éventualité. Sans réfléchir, je me dirige vers l'escalier qui mène à son bureau. Le cœur battant, je grimpe les marches à la vitesse de l'éclair. Dans le couloir, la lumière filtre à travers la petite vitre opaque au-dessus de sa porte. Il est ici. Je ne prends même pas la peine de frapper et entre brusquement dans la pièce. Dès qu'il m'aperçoit, l'inspecteur bondit de son fauteuil.

— Gary ? Qu'est ce qui se passe ?

— Je... Euh...

Mes pieds se stoppent net. Plus aucun son ne sort de ma bouche. Mes yeux font des va et vient entre Cops et l'inconnu en costume qui se lève à son tour de sa chaise. Celui-ci me toise de haut en bas. C'est d'ailleurs à cet endroit précis qu'il s'attarde... À croire que mes baskets usées le fascinent... Ennuyé, Cops me regarde d'un air complice, il s'éclaircit la gorge :

— Commissaire, je vous présente le professeur Olden de Harvard. Elle... Elle nous assiste dans l'enquête comme vous nous l'aviez conseillé.

Commissaire... OK...

Après quelques secondes de silence, l'homme aux cheveux grisonnants semble enfin avoir intégré l'information. Celui-ci relève la tête, fait quelques pas vers moi tout en réajustant sa cravate noire.

— Oh... Oui, Reynolds m'a beaucoup parlé de vous, Mademoiselle. J'en profite donc pour vous remercier personnellement de l'aide que vous nous apportez, dit-il en serrant ma main. D'autant plus que nous avons grand besoin de renfort dans le service.

Cette remarque ainsi que le coup d'œil critique qu'il lance à Cops montrent que les rapports sont loin d'être au beau fixe avec son subalterne. Le grand brun ne cille même pas. Il se contente de rester debout, à le fixer, les mains sur les hanches. L'atmosphère est pesante.

— Bien, j'imagine que vous avez du travail, Lieutenant, reprend le commissaire. J'attends votre rapport pour 22h00 au plus tard. Mademoiselle, ce fut un plaisir.

Le patron tourne les talons, puis quitte les lieux, non sans avoir une dernière fois lorgné mes chaussures. La porte claque derrière lui.

— J'ai cru qu'il ne me lâcherait jamais, le vétéran ! T'as fait une entrée fracassante, Bouchon, plaisante Cops qui se déplace pour venir à ma rencontre.

— À l'inverse, toi tu as fait une sortie en toute discrétion ce matin, rétorqué-je en croisant les bras.

Devant mon ton empreint de reproches, il arque un sourcil. Néanmoins, il continue d'avancer d'un pas lent mais assuré. Par réflexe, je recule jusqu'à ce que mon dos heurte la porte. J'en lâche mon sac. Cops est à présent à quelques centimètres de moi, un sourire malicieux au coin des lèvres. Je ne me laisse pas déstabiliser pour autant et l'interroge :

— Pourquoi es-tu parti comme ça ? Sans même un mot ?

Il grimace, puis hausse les épaules.

— Pour des tas de raisons. D'abord, il était 7h00 du mat et tu dormais à poings fermés. Ensuite, si je t'avais réveillée, j'aurais eu envie d'un second round et je serais arrivé en retard à mon rendez-vous avec le grand chef. Dieu sait qu'il a horreur de ça !

Alors que j'assimile ce qu'il vient de dire, mes joues s'empourprent. Amusé, Cops m'observe, bien conscient de l'effet qu'il produit sur moi. Il ne s'en sortira pas si facilement !

— Je t'ai appelé !

— Quand ? demande-t-il tout en récupérant son portable dans la poche arrière de son jeans.

Lorsqu'il découvre les notifications sur l'écran de l'appareil, son visage change de couleur. Embarrassé, il passe la main sur sa nuque.

— Merde... Je l'avais mis en silencieux. Je suis désolé, Bouchon. Cela n'arrivera plus.

Sur ces mots, je me sens un peu ridicule. Il devait simplement voir son patron et je m'en suis fait tout un monde. Je baisse la tête, mais il me la relève aussitôt d'un doigt sous le menton.

— Hé, murmure-t-il. Je ne suis pas parti, Gary. Crois-moi, j'aurais préféré rester près de toi, même dans la vieille gaufrette qui te sert de lit.

La pression retombe d'un coup. Je souris enfin, rassurée d'entendre ça. Je détaille ses traits avec un peu trop d'insistance. Ses prunelles dorées m'embrasent tout entière. Sa bouche m'attire comme un aimant. Emplie d'audace, j'ose me redresser doucement sur la pointe des pieds afin de me

rapprocher de lui. Nos souffles se mêlent un instant avant que Cops ne retienne sa respiration. Nous sommes tous deux immobiles, fébriles. Moi qui comptais faire durer le plaisir... c'était mal connaître l'homme qui me surplombe. Alors que je ne m'y attends pas, il capture mes lèvres sauvagement. Ses mains expertes glissent sans plus attendre sous mon blouson pour se poser sur mes hanches et me soutenir. Heureusement parce que mes jambes sont sur le point de lâcher. Je me pends à son cou, réponds à son baiser enflammé avec le même empressement. Le temps s'arrête durant quelques secondes. Des secondes où je me perds dans la chaleur de son étreinte. Où il balaye tous mes doutes et mes craintes. Du moins je l'espère, car avec lui rien n'est en demi-teinte. Lentement, il rompt le contact. Les yeux toujours clos, aussi essoufflés l'un que l'autre, nous restons ainsi.

Le brouhaha provenant du couloir me fait revenir sur terre. J'ouvre les paupières, délaisse ses épaules à regret.

— J'ai quelque chose à te montrer, dis-je tout bas.

Il ricane, joueur, ses mains se resserrant davantage sur ma taille

— J'ai déjà tout vu, Bouchon.

Je pouffe de rire à mon tour, mais reprends vite mon sérieux.

— J'ai besoin de savoir où les meurtres ont été commis exactement. Tu avais un plan de la ville il me semble ?

Sa tête pivote. Je fais de même, fixant le mur qu'il me désigne du menton.

— Je peux aller voir ? demandé-je alors qu'il me retient toujours prisonnière contre la porte.

Cops soupire, puis me relâche à contrecœur. En trois enjambées, me voilà face à cette grande carte de Boston sur laquelle le policier a marqué les emplacements où les corps ont été retrouvés. Loin d'être stupide, il a déjà relié les six points au feutre rouge. À son tour, il se rapproche pour analyser le plan

— Tu m'expliques ?

Mes yeux suivent le tracé, du numéro 1 au numéro 6.

— Il a tué six femmes. On les a trouvées à six endroits différents de la ville, affirmé-je. Alors... s'il compte en éliminer six de plus, il y aura donc six nouveaux lieux.

— Probablement. Où veux-tu en venir, Bouchon ?

Rien n'est certain.
Pourtant je sens que j'ai raison.
J'en ai même l'intime conviction.
Je visualise :
Les points reliés s'organisent.
La symétrie se réalise.
Le dessin se matérialise.

— Oh mon Dieu ! Aide-moi, Cops, le prié-je, déjà en train de saisir l'un des bords de l'affiche.

Perplexe, il s'exécute et décroche l'autre pan. Ensemble, nous déposons la carte au sol. Je me mets à genoux. Avec précaution, je plie le papier en une ligne droite, de manière à former un axe de symétrie par rapport aux six numéros déjà présents. Cops m'observe, silencieux. Après quoi, je déplie la carte.

— Tu aurais un feutre ?

Sans un mot, le brun part récupérer ce que je lui ai demandé dans le pot à crayons sur son bureau. Je m'empare du marqueur noir qu'il me tend, m'empressant de trouver les symétriques des points que je relie ensuite l'un à l'autre.

Saperlipopette !

— Bordel de merde ! Gary, c'est une croix !



Image

OceanofPDF.com

Je tourne le plan d'un quart de tour afin que le dessin soit plus probant sous cet angle de vue. Effectivement, les douze points reliés forment la croix chrétienne.

— Tu es incroyable, Bouchon !

— J'aurais dû y penser plus tôt. S'il n'y avait pas eu Willy, jamais je...

— Willy ? s'étonne Cops qui me regarde, étonné. Encore lui ?!

Sa réaction me fait rire. Je balaie l'air de la main.

— Laisse tomber...

— Donc, si on suit ce tracé..., poursuit-il alors qu'il s'accroupit de manière à être plus près de l'image. La septième victime devrait être retrouvée aux alentours de... *South Station*.

J'opine du chef.

— Il n'y a plus qu'à surveiller et passer ce quartier au peigne fin pour empêcher ce malade d'agir. Bon sang, si on pouvait le choper... Quant à toi, Bouchon, je t'interdis de mettre un seul pied là-bas, c'est clair ?!

Je pousse un soupir.

— Cops... À chaque fois, le lieu était familier ou fréquenté par la victime. Je ne connais *South Station* que de nom, je ne risque absolument rien.

— Je ne veux pas que tu mettes un pied là-bas, un point c'est tout ! répète-t-il d'un ton ferme.

— Bien, mon Lieutenant, cédé-je pour le rassurer. Au fait, je change de sujet, tu n'aurais pas, à tout hasard, oublié de remettre ma clé dans la fissure en partant ce matin ?

Un grognement d'ours s'échappe de ses lèvres.

— Non, je n'ai pas « oublié », je l'ai gardée et je ne suis pas près de la rendre !

— Pardon ?

— C'est bien trop dangereux, Gary ! N'importe qui peut rentrer chez toi. Dorénavant, les gens utiliseront un truc génial qui s'appelle : « sonnette ».

— Donc tu vas la garder ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que, conclut-il en se relevant pour aller s'allumer une cigarette.

Je pince les lèvres, déçue qu'il ne s'avoue pas lui-même ce que son geste signifie. Avoir en sa possession la clé de chez moi, cela veut dire qu'il est

prêt à s'engager, à partager sa vie, ses moments de bonheur, ses soucis. L'est-il ?

Je me lève également, l'observe alors qu'il est de dos. Ses muscles tendus à l'extrême roulent sous son t-shirt à chacun de ses mouvements. Il n'est qu'à un pas de moi. Si près et pourtant si loin. Comme s'il était perdu dans ses pensées. Inspirant la nicotine ou avisant sa montre. En train de peser le pour et le contre. Chagrinée par cette distance soudaine qu'il met entre nous, je m'entends prononcer :

— Bon, je vais te laisser...

— J'ai un truc à te demander, annonce-t-il d'un timbre clair en se retournant précipitamment.

L'espoir que je lis dans son regard me renverse. Je sais d'ores et déjà que sa requête doit être des plus importantes. J'inspire à fond.

— Je t'écoute.

— Je bosse pour le réveillon de Noël, mais le 25... Je... Est-ce que tu voudrais venir avec moi, déjeuner chez mon frère ?

À la forme que prennent mes sourcils, il doit se douter que je ne m'attendais pas à ça. Cette demande me touche profondément car j' imagine combien il lui est difficile d'aller là-bas. Il veut faire un premier pas... et il veut que je sois là.

— Avec plaisir. Je suis invitée chez Dany le 24, néanmoins le lendemain je serais ravie de t'accompagner.

Il paraît soulagé d'entendre ma réponse. Je souris, puis contourne la carte laissée à terre.

— Je vais rentrer, j'ai mon dernier cours à 14h00.

— Ton dernier ?

— Oui. Ce soir, c'est les vacances, Cops, précisé-je en partant récupérer mon sac près de la porte. Je te revois quand ?

Il rejette une longue bouffée de sa cigarette avant d'écraser nerveusement ce qui reste de celle-ci dans le cendrier.

— Je ne sais pas. Il faut que je passe chez moi pour me changer, ensuite je dois rendre un rapport au vieux ce soir. Et demain... j'ai un truc très important à faire.

— Ah... OK...

Inutile d'insister, il n'en dira pas plus. Je suis sur le point de passer la porte lorsqu'il m'interpelle :

— Tu pars comme ça, sans même m'embrasser ?!

Sa voix frôlant l'inquiétude me surprend.

Ce flic va me rendre folle !

Aujourd'hui, sa façon de souffler le chaud et le froid a le don de m'exaspérer. À ce jeu-là, il ne m'aura pas deux fois. Armée de courage, je repars dans sa direction. J'ai tout juste le temps de voir ses yeux ronds lorsque je lui claque un furtif baiser sur la joue avant de tourner les talons.

— À plus tard, Cops, lancé-je en partant rapidement.

J'évite de lui jeter un dernier coup d'œil, je sais que sa moue éberluée me ferait craquer. Aussi, je le quitte en essayant de paraître sûre de moi. Mais, à peine ais-je fait quelques pas, qu'il me manque déjà.

En sueur, je m'éveille ce mercredi matin, avisant la place à côté de moi. Cops n'est pas là. D'ailleurs, il ne m'a pas rejoint cette nuit. Inconsciemment, mon corps a dû ressentir ce terrible vide car mon subconscient semblait en alerte. Les yeux rivés sur le plafond, je me remémore les images de ce rêve étrange encore bien présent dans mon esprit : nous étions enlacés lui et moi. La neige virevoltait, pareille à de minuscules étoiles rougeoyantes. Les flocons vermillon tournoyaient, ils nous enveloppaient tous deux. Celui qui fait battre mon cœur me tenait au creux de ses bras. Ses lèvres jouaient près de mon oreille. Les mots qu'il me chuchotait étaient aussi doux que le bruissement du vent dans les arbres. Une douce brise à travers laquelle je décelais trois mots : *je t'aime*.

Comme si mon corps pesait une tonne, je me redresse difficilement et ramasse le peignoir qui se trouve sur le sol de ma chambre. Ce premier jour de vacances devrait me réjouir, pourtant je ne me suis jamais sentie aussi seule. Après mon cours hier après-midi, je suis rentrée, j'ai pris une douche bien chaude, puis j'ai passé ma soirée à emballer les cadeaux de Noël. Mes gestes étaient mécaniques, je n'avais guère la tête à ça. Je réfléchissais... Je suis heureuse que Cops ait pris la décision d'aller rendre visite à son frère, cependant connaissant son caractère, je suis inquiète... J'espère que tout se passera bien. Vers 22h00, je suis montée me coucher. Une fois dans mon lit, j'ai eu envie de lui envoyer un message pour savoir s'il était toujours au travail. « *J'en ai pour toute la nuit. Dors bien* » a-t-il répondu. Je n'ai pas cherché à en savoir davantage, mais j'aurais préféré qu'il m'appelle, qu'il me parle, qu'il soit moins distant, tout simplement. J'ai ressassé, longtemps. Du premier jour de notre rencontre où j'ai accepté de lui prêter main forte, à

ce soir-là, celui où il a accepté de tendre sa main et d'ouvrir la porte. J'y ai pensé encore et encore, jusqu'à ce que le sommeil m'emporte. Pour me conduire tout droit vers ce rêve au destin incertain.

Il est 10h33 quand je m'installe devant la télé, une assiette pleine de cookies au caramel dans une main, un mug de lait dans l'autre. Je pose le tout devant moi au centre de la table basse. Machinalement, je fais défiler les différents programmes : entre les insupportables romances de Noël qui dégoulinent de bons sentiments et les émissions culinaires dans lesquelles la dinde aux marrons est mise à l'honneur, le choix est difficile. Je croque de bon cœur dans un biscuit lorsque mon portable sonne. Je cesse de mâcher en voyant le nom de l'expéditeur sur l'écran. *Cops*. Je décroche immédiatement.

— Awwooo, baragouiné-je, la bouche pleine.

— Euh... Bouchon ?

— Oui... Bonjour, dis-je après avoir avalé.

Je distingue en fond sonore des bruits de moteur.

— Où es-tu ? demandé-je, curieuse.

— Devine. On patrouille avec Reynolds dans *South Station* depuis minuit.

Oh... J'aurais dû m'en douter...

— Néanmoins, je pense qu'on devra revenir après les fêtes. Le quartier grouille de monde. Ça ne mènera à rien, conclut-il d'une voix lasse. Et toi, comment tu vas ?

Rejetant ma nuque en arrière sur les coussins, je lève les yeux au ciel.

Je me sens seule. Et triste. Et agacée. Et amoureuse...

J'aimerais lui dire qu'il me manque, que je l'ai attendu cette nuit, qu'il faudrait que nous parlions de ce que nous sommes ou ne sommes pas l'un pour l'autre. Après une longue inspiration et un coup d'œil à cette maudite volaille sur l'écran, je réponds :

— Si j'occulte le rêve de cette nuit, ça va...

— Tiens donc, un cauchemar ? Raconte.

Je soupire, hésite, puis prenant mon courage à deux mains, je trouve le cran de parler :

— Eh bien, nous étions toi et moi enlacés, sous un arbre. La neige rouge tombait autour de nous comme une incandescente poussière de fée. Et... Tu me chuchotais des mots d'amour. C'était... étrange, je pouvais entendre ta voix tout près de mon oreille qui se mêlait au souffle du vent...

Durant tout ce temps, Cops ne dit pas un mot, à tel point que je me demande s'il est toujours à l'autre bout du fil.

— Tu es là ?

— Oui, je t'écoute. Mais, la neige rouge, ça n'existe pas, Bouchon. C'est impossible.

Par sa réponse, j'ai trop peur de saisir le sous-entendu. Je pince les lèvres à m'en faire mal. À deux doigts de pleurer, je me décide à lui rétorquer.

— Tu as raison, Cops. Effectivement, j'ai rêvé de l'impossible puisque j'ai rêvé que tu m'aimais...

Une fois encore, seul le silence me répond. Je ne lui laisse pas le temps de réfléchir ou de répliquer d'ailleurs, je n'en ai pas la force. Si j'entendais sa voix une minute de plus, je ne pourrais plus retenir mes larmes.

— Je pars chez Dany tout à l'heure jusqu'à vendredi. N'oublie pas de me donner l'heure à laquelle tu passeras me prendre le 25.

— Gary...

— À vendredi, Cops.

Je raccroche, le cœur plein de regrets, les yeux embués, rivés sur le poste de télé.

C'est à se demander qui est la dinde aujourd'hui ?

Puis, je tourne la tête, observe l'étoile tout en haut du sapin.

Qu'il me ferait souffrir, je le savais.

Qu'il m'aimerait, je l'espérais.

Mais...

C'est Noël. La période de l'année où tout peut changer...

Je ne m'avoue pas vaincue.

Je n'ai pas tout perdu.

Pour me briser, il en faut plus que ça.

Je ne suis pas celle qui renoncera

L'espoir ne m'abandonnera pas.

*Si perdiderit spes, perdidimus omnia*³¹

CHAPITRE 29

OceanofPDF.com

COPS

25 décembre.

11h23. C'est ce que me renvoie les cadrans du tableau de bord quand je m'engage dans sa rue. Je ne l'ai pas vue depuis deux jours. Les deux jours les plus longs de ma vie. Surtout après notre putain de nuit ! Mercredi, j'avais quelque chose d'important à faire. Quelque chose qui m'a pris la journée entière. J'ai dû remuer ciel et terre. Une vraie galère. Cependant, ça devrait lui plaire. Du moins, je l'espère... Je ne suis pas près de gagner le prix du meilleur espoir masculin dans la catégorie comédie romantique, mais... disons que j'ai fait de mon mieux.

J'ai envoyé des messages à Gary auxquels elle a répondu. Néanmoins, je la sens distante depuis notre dernier coup de fil et je ne comprends pas pourquoi.

N'ayant pas de famille, je suis toujours volontaire pour être de service la nuit du 24 décembre. Cette année, j'aurais préféré rester avec ma rouquine...

Aujourd'hui j'ai un plan où il n'est pas question d'être le perdant.

J'ai l'intention d'expédier ce repas chez mon frère en moins de deux et ensuite, passer la soirée avec elle. De préférence sous la couette.

Je gare la voiture à sa place habituelle, puis m'extirpe de l'habitable en tirant une fois de plus sur cette satanée cravate noire qui m'étrangle. Comment Reynolds peut-il porter ça à longueur de temps ?! Je remonte l'allée enneigée avec un paquet cadeaux entre mes mains. Alors que mes yeux observent curieusement la guirlande lumineuse du voisin, Gary ouvre la porte. Je m'immobilise.

Nom de Dieu !

— Waouh ! Ce que tu es belle ! m'exclamé-je sans même m'en rendre compte.

Vêtue d'un pantalon noir taille haute à bretelles et d'un pull rouge près du corps, la jeune femme me regarde éberluée. Son visage, dont elle a dégagé le côté gauche à l'aide d'une barrette, met en valeur son cou que je meurs d'envie d'embrasser et plus encore.

Domage qu'on soit déjà en retard, sinon...

Baissant la tête, elle jette un œil à son pantalon qu'elle lisse du plat de la main.

— Ah oui, tu trouves ?

J'opine du chef et m'approche.

— Par contre... Tu comptes y aller en chaussettes ? ajouté-je en lorgnant ses pieds.

Mon sourire narquois lui coupe le sifflet. Je m'avance lentement et entre dans le hall en la faisant reculer. Je ferme la porte d'un coup de pied, sans prendre la peine de me détourner. La boîte agrémentée d'un joli ruban retient toute l'attention de Gary. Je ne vais pas la laisser mariner trop longtemps...

— C'est pour toi, Bouchon. Ouvre, dis-je en lui désignant la bande de satin blanc qui forme un gros nœud sur le dessus du paquet.

La mine curieuse, la jeune femme ne se fait guère prier. Elle tire doucement sur le ruban. De ses doigts délicats, elle découvre le contenu. Pour mon plus grand bonheur, son visage se pare de mille couleurs. Ses pommettes hautes deviennent aussi rouges que les nouvelles Converse montantes en cuir qui se trouvent au fond du carton. Il était temps de lui acheter une nouvelle paire. Elle n'aura plus qu'à jeter les autres à la poubelle.

— Comment connaissais-tu ma pointure ?

— Tu me prends pour un débutant ? rétorqué-je pendant qu'elle essaye, à même le sol, ses nouvelles baskets qui lui vont à la perfection. Les tiennes étaient légèrement... mortes.

Enjouée, elle se redresse tout en observant fièrement ses pieds. Pareille à une petite fille, elle se jette à mon cou pour me claquer une bise sur la joue en répétant des « merci ». Je n'ai pas le temps de réagir qu'elle file en direction du salon avant de revenir illico avec un paquet bleu à la main. Je mordille ma lèvre inférieure. Mon palpitant bat un peu plus vite. Elle aussi m'a acheté un cadeau ? Pourquoi ? Elle m'a déjà tout offert, tout donné...

— Ce n'est pas grand-chose, mais... Joyeux Noël, Cops ! me souhaite-t-elle en tendant le présent.

Depuis combien de temps n'avais-je pas reçu un cadeau ?

Gêné, je saisis l'objet, déchire alors le papier qui me dévoile un album de hard rock. Pas n'importe lequel. Les plus grands groupes, ensemble, en live sur scène.

— James Hetfield³² en duo avec Axl Rose, tu imagines ? demande-t-elle, taquine, pendant qu'elle enfille son manteau.

Je souris tout en repensant à notre échange dans la voiture ce soir-là, à cette discussion où nous n'étions pas d'accord sur ces chanteurs. Comme toujours, Gary a le chic pour avoir le dernier mot, pour dissiper le froid et révéler le chaud, faire d'une divergence quelque chose de beau. Infiniment touché par ce geste, je détaille la couverture de l'album.

— Tu n'aimes pas ? s'inquiète-t-elle.

— Si, tu as très bien choisi. On écouterà ça en chemin. Merci, Bouchon.

Au moment où je suis sur le point de l'embrasser, elle bondit sur place.

— Mon Dieu, j'ai failli oublier ! s'écrie-t-elle en se ruant dans la cuisine pour en sortir la seconde d'après avec un énorme bouquet de fleurs.

Je n'en crois pas mes yeux.

— C'est quoi ça ?

— Tu ne pensais tout de même pas que j'allais arriver chez ton frère les mains vides. Ce n'est pas très original je te l'accorde, mais j'ai un minimum de savoir-vivre.

Plutôt que de faire un seul commentaire, je préfère souffler exagérément et ouvrir la porte. Côte à côte, nous traversons les quelques mètres qui nous séparent de la voiture.

Dès que je m'installe derrière le volant, m'apprêtant à rouler en direction de *Strawberry Hill*, la tension monte. À bien y réfléchir, je me rends compte que je n'ai pas vu mon frère depuis plus d'un an. Fébrile, je mets le contact. Parallèlement au moteur qui vibre, le fourmillement douloureux au creux de ma main se répercute dans tout mon corps. Je serre le volant bien trop fort lorsque les doigts réconfortants de ma passagère se posent sur mon bras. Elle a dû sentir mon trouble. Aussitôt, son geste m'apaise. En tournant la tête, je découvre son sourire et l'anxiété se dissipe. Je peux enfin démarrer.

— Ôte-moi d'un doute, Cops. Tu leur as bien précisé que tu venais avec quelqu'un ? me questionne-t-elle, coincée entre le siège et ce bouquet de roses rouges gigantesque.

— Bien sûr. J'ai dit que je serais accompagné.

C'est vrai, je l'ai dit. Durant les deux minutes -montre en main- qu'a duré ma discussion téléphonique avec Luke.

Tendu à l'extrême, je me concentre sur la route.

La lourde neige farde la ville.

Les rues identiques défilent.

Sur ce chemin aussi hostile qu'un long et perfide reptile, je n'ai plus droit d'asile.

Cops, pauvre imbécile ! Si tout était aussi facile...

Qu'on le joue à face ou à pile, ce retour sera stérile...

— Est-ce que... ça va aller ?

La voix de Gary est lourde d'inquiétude. Je n'aurais peut-être pas dû l'emmener...

— Ouais, affirmé-je en tirant sur le col de ma chemise pour desserrer cette putain de cravate. De toute façon, je ne compte pas m'éterniser.

Malgré ma proposition de tout à l'heure, je suis incapable d'écouter de la musique pour le moment. Le silence est donc de rigueur le reste du trajet. L'étang gelé de *Hurron Village* apparaît sur notre droite. Soudain, la maison de mon frère se découpe dans la brume. Imposante. Élégante. La demeure caractéristique d'un banquier. Je m'engage lentement sur la petite allée de graviers qui sépare la bâtisse du jardin. Les pneus crissent. Malgré mon angoisse, je coupe le moteur. Je me suis promis de faire un effort, seulement là, devant sa porte, je ne suis plus sûr d'en être capable. Pourquoi ai-je accepté cette invitation ? Perdu dans mes pensées, je gonfle mes poumons pour prendre une grande bouffée d'oxygène lorsque Gary me sort de mon mutisme.

— C'est ici ?

— Oui... Bon, allons-y, Bouchon. Plus vite on mangera leur dindon farci, plus vite on sera parti.

Vu la vitesse à laquelle je sors de la Chrysler, elle n'a pas la possibilité de répliquer. Mes bottes s'enfoncent dans ces minuscules cailloux recouverts de neige à chacun de mes pas. J'ouvre la malle afin de récupérer le cadeau et la bouteille de vin quand des cris perçants semblent ricocher dans l'air.

— Oncle Jo ! Oncle Jo ! Oncle Jo !

J'ai tout juste le temps de rabattre le capot qu'une demi-portion de cinq ans aux boucles blondes s'agrippe à ma jambe. Cet accueil inattendu m'arrache un sourire.

— Hey, comment va ma grenouille ? dis-je en m'abaissant pour déposer un baiser sur le front de Judy. Le père Noël a laissé ça chez moi, je crois que c'est pour toi.

Je lui offre le paquet qui contient une peluche de *Vil le Coyote*. La fillette s'empresse de le prendre au creux de ses bras comme un précieux trésor. Ses iris bleutés sont plus brillants que des saphirs. En entendant sa mère lui ordonner de rentrer car elle n'a pas mis son manteau, Judy s'exécute au pas de course non sans crier : « *Elle est belle la dame !* ». Focalisée sur ma nièce, je n'avais pas remarqué que Gary s'était postée juste derrière moi. Ne dit-on pas que la vérité sort de la bouche des enfants ? Je ne peux que confirmer cette hypothèse quand je pose mes yeux sur ma rousse qui me scrute d'une manière différente. Rassurante. Émouvante. Ces trois secondes de connexion entre nous sont bien trop courtes. Elles sont dissoutes par l'arrivée de mon frère et de son épouse. Une boule se loge dans mon estomac. Luke ne change pas. Même s'il a dépassé la trentaine, il affiche encore ce minois d'angelot qui m'attendrit tout autant qu'il me ruine de l'intérieur. Croiser ce regard identique à celui de ma mère s'apparente toujours à une épreuve.

— Bonjour Jo, me salue Miranda en me donnant une sincère accolade que je lui rends. Je suis si contente de te voir ! Tu...

Elle s'interrompt en considérant la femme qui reste en retrait dans mon dos.

— ... nous présentes ton amie...

— Je m'appelle Gary, me devance la concernée en tendant sa main à ma belle-sœur. Tenez, c'est pour vous.

Elle se décharge enfin de cet encombrant bouquet de roses. Les deux femmes font alors un échange de politesses interminable. Toute cette mascarade de bons sentiments me donne envie de vomir. Ce déjeuner va être très long... Luke me dit bonjour à son tour en posant sa paume sur mon épaule. Je l'entends, pourtant je suis incapable de lui répondre. Seul un hochement de tête m'anime. Il se présente ensuite à Gary en la détaillant sous toutes les coutures. Je vois bien qu'il est surpris, ne serait-ce que par la couleur de ses cheveux... S'il s'avise de faire une seule réflexion, je déguerpis sur le champ. Au lieu de ça, le couple nous invite à entrer alors que je n'ai qu'une envie : fuir.

Tout le long du repas, les banalités s'enchaînent. Gary monopolise toute l'attention. La liste des questions est longue. C'est à se demander qui est le flic ici ! Mon frère ose même l'interroger sur les circonstances de notre rencontre, mais il change de sujet lorsque ses yeux rencontrent les miens

aussi affutés que des lames. Pourtant, je suis encore le premier à les détourner.

Un peu plus tard, Miranda amène le dessert. La ronde colorée des cupcakes qu'elle dépose au centre de la table me file le tournis. Tout ce sucre est écœurant. Je refuse poliment, préférant observer la frimousse de ma nièce. J'avoue qu'elle est adorable et très bien élevée, nous ne l'avons pas entendue depuis le début du déjeuner. Mes lèvres s'étirent lorsqu'elle croque à pleines dents dans un cupcake à la vanille. Toutefois, celui-ci n'a pas l'air à son goût. Elle grimace aussitôt.

— Maman, je peux avoir du sirop d'érable sur mon biscuit ?

Du sirop d'érable...

Un silence glacial s'abat dans la pièce. Tous les regards convergent vers la fillette. Sous la table, Gary pose une main sur ma cuisse tandis que mon frère baisse la tête. Je serre le poing à m'en faire mal, puis me lève brusquement.

— Je sors. Faut que j'aïlle m'en griller une !

Rester plus longtemps est au-dessus de mes forces. Je dois respirer l'air frais. Me calmer. Je prends juste le temps de passer mon blouson. Cela m'ennuie de laisser Gary en plan comme ça, mais c'est plus fort que moi. Une fois dehors, je m'allume une cigarette. Malgré le vent frais, j'ai la sensation de me consumer de l'intérieur. Le dos appuyé contre la façade, j'inspire ma dose de nicotine en scrutant les cieux.

— Judy adore le sirop d'érable...

Les paroles de Luke viennent troubler mon petit moment de tranquillité. Je lui lance un coup d'œil indifférent. Embarrassé, les mains dans les poches de son pantalon beige, mon cadet se place à mes côtés dans la même position. Lui aussi lève les yeux, comme s'il espérait trouver quelque chose. Une réponse à une question qu'il se pose. Il devrait savoir depuis tout ce temps que les portes sont closes. Même si aujourd'hui le ciel est aussi blanc qu'il était noir cette nuit-là, une certitude s'impose : la vie n'est pas rose.

— Rien ne change, Luke ! affirmé-je en expirant la fumée qui s'envole et disparaît peu à peu.

— Non, Jo. Je ne suis pas d'accord. Les choses changent, reprend-il un peu plus fort. Aujourd'hui, tu es là. Tu as quelqu'un dans ta vie, et... Bon sang, elle est rousse...

— Laisse Gary en dehors de ça ! Il n'y a aucun rapport...

— Bien sûr que si ! Il y a encore quelque temps, jamais tu n'aurais regardé une rousse, jamais tu n'aurais...

— Cette conversation est terminée, rétorqué-je en écrasant rageusement le mégot sous ma botte.

— Faudrait-il qu'elle ait un jour commencé..., insiste-t-il en cherchant mon regard que je refuse de lui accorder. Je sais que tu as souffert toutes ces années, Jo, mais tu n'es pas le seul ! MOI AUSSI !

Vivement, je lui fais face. Pour la première fois depuis longtemps, je le fixe droit dans les yeux. Ses iris aussi purs qu'une opaline me percutent. Ils me rappellent cette nuit effroyable qui a brisé mon existence.

— Tu crois ça ? dis-je d'un ton menaçant tout en m'approchant de lui de manière à me tenir le plus près possible de son visage. Tu n'as pas vu son sang se répandre. Tu n'as pas entendu ses derniers mots. Tu n'as pas vu ses yeux s'éteindre et PUTAIN DE MERDE, TU N'AS PAS SERRÉ SA MAIN JUSQU'À SON DERNIER SOUFFLE ! TU...

— COPS !

Je tourne la tête en entendant Gary crier mon nom. Sa mine choquée m'est insoutenable. Derrière elle, se tient Miranda dont les joues sont déjà baignées de larmes. Quand je reporte mon attention sur mon frère, je m'aperçois que son regard bleu n'est plus qu'un épais rideau de brume grise. Je n'arrive plus à déglutir. L'air me manque. Venir ici était une mauvaise idée. Je dois partir.

— On s'en va, lancé-je en attrapant un peu trop fort le bras de Gary.

— Jo, attends..., supplie mon frère qui tente de me retenir.

Alors que je nous dirige le plus vite possible vers la voiture, Luke nous rattrape. J'ordonne silencieusement à Gary de prendre place dans la bagnole. Vu mon expression furieuse, cette dernière m'écoute sans sourciller. Luke passe et repasse nerveusement les mains dans ses cheveux.

— J'ai essayé de te parler toutes ces années, Jo. Tu restais sourd. OK, je n'ai pas vécu ce que tu as vécu, cependant j'étais là. Elle est morte avec toi, mais elle est morte à cause de moi.

Mon estomac se soulève. Les mots qu'il vient de prononcer m'achèvent et me crèvent. La bile remonte le long de ma trachée comme une amère coulée de sève. Grimper dans la voiture est la seule manière de me protéger. Je me dépêche et tourne la clé. Le moteur vrombit. Je fais marche arrière pour opérer un demi-tour.

— Cops..., murmure Gary à côté de moi.

Mon cœur bat à cent à l'heure. Je serre le volant si fort que mes jointures blanchissent.

— Cops, ne fait pas ça...

Je l'entends, néanmoins je refuse de l'écouter. Le regard rivé sur le tableau de bord, je lutte, en plein duel avec moi-même. Une vague de tristesse arrive, elle monte petit à petit et bientôt, elle sera là pour m'envahir, m'engloutir tout entier. Une vague opaline. Menaçante. Angoissante. Je pourrais m'en sortir, lutter, affronter, mais je suis un lâche. Je l'ai toujours été. Partir est tellement plus facile. Brutalement, je passe la première et démarre en trombe dans l'allée de graviers. Les pneus dérapent sous l'accélération trop vive.

— Cops !

L'air me manque, je suis essoufflé.

— JONAS !

Pied sur le frein, je pile net. Nos deux corps sont propulsés en avant sous le choc. Je tire le frein à main avec violence et me tourne vers elle.

— QUOI ?!

Ses joues sont ravagées par le chagrin. Gary pleurait et je ne m'en suis même pas rendu compte. *Bon sang, ce que je peux être con !* Hésitant, je tends la main, effleure sa joue, puis essuie de mon pouce les larmes qui coulent. À cause de moi.

— C'est ton frère. Ne fais pas ça...

Je respire de manière frénétique. J'ose jeter un œil dans le rétroviseur et distingue Luke au fond de l'allée, les bras ballants, l'air perdu, tel qu'il l'était ce soir-là. Tout à coup, j'ai froid, j'ai chaud, une sensation douloureuse de le perdre une seconde fois. Les fantômes du passé sont là, même si je fais tout ce que je peux pour les ignorer. Je frissonne, les yeux à nouveau rivés sur mon jean noir, secouant la tête, comme enfermé dans mon déni.

— Ne le laisse pas avec cette culpabilité. Et ne garde pas cette douleur pour toi tout seul. Vas-y, Cops, me dit-elle, la voix éraillée. Va le rejoindre.

Les doigts de Gary caressant doucement ma nuque me font reprendre conscience. Je relève la tête. Ses prunelles rougies mais pleines d'espoir me donnent l'étincelle de courage qui me manquait. Sans plus attendre, j'ouvre la portière, me rue hors de la voiture et cours vers mon frère. En quelques enjambées, je me tiens devant lui. Devant ce visage meurtri par la souffrance. Il ne bouge pas, ne parle pas. Seul son souffle erratique qui

s'échappe de ses lèvres dans l'air glacé montre à quel point il a mal. Durant trois secondes, nous nous faisons face, enfin...

— C'était à cause de moi, Jo.

Je secoue la tête par la négative, incapable de parler.

— Si... Tout est ma faute. Je ne me le pardonnerai jamais..., suffoque-t-il en fermant les paupières.

Ses dernières paroles me déchirent. Si je pensais que mon âme était brisée... La sienne est probablement écrasée sous le poids de la culpabilité depuis tant d'années. Malgré ma gorge asséchée, je m'entends murmurer :

— Alors, je le ferai pour deux...

Poussé par une force inconnue, je le prends dans mes bras. Au début, ni lui ni moi ne semble comprendre ce qu'il se passe. Ce n'est que lorsque je chuchote : « *Ce n'était pas ta faute, Minus* » que les vannes lâchent. Je sens Luke se détendre et me serrer de toutes ses forces. Il pleure comme un enfant contre le col de ma chemise, comme un petit garçon à qui on aurait pardonné l'impardnable. Moi-même, il me semble qu'une perle salée tant retenue roule sur ma joue, mais je n'y prête guère attention. Les yeux fermés, je lui répète cette phrase plusieurs fois car j'ai l'impression que le poids que je trainais depuis si longtemps pèse un peu moins à chaque mot prononcé. Je ne sais pas combien de temps nous restons ainsi. Les secondes paraissent toujours suspendues lors de ces rares instants de paix. Quand j'ouvre les paupières, je découvre Miranda sur le perron dont les larmes ressemblent désormais à des larmes de joie. Je lui renvoie un sourire, puis me racle la gorge pour dire à Luke à voix basse :

— On va peut-être arrêter de chialer comme des lopettes, ta femme nous regarde.

Un petit rire, presque imperceptible, le secoue.

— La tienne aussi, me répond-il alors qu'il se détache doucement.

La mienne ?

Je me retourne pour tomber sur le plus beau des sourires, encadré par une chevelure rousse qui flotte et navigue au gré du vent. Une vague de bonheur succède à la vague de douleur. Encore une fois grâce à cette femme...

La mienne...

Nous avons passé une bonne partie de l'après-midi à discuter avec Luke. Même si rattraper vingt-trois ans en quelques heures ne suffiront pas, c'était

un début. Gary n'était jamais très loin, se promenant aux côtés de Miranda et Judy dans le jardin, ou occupée à découvrir tous les cadeaux que le père-Noël avait ramené à ma grenouille. Nous sommes partis à la nuit tombée. J'ai dit au revoir à mon frère, lui promettant de le rappeler très bientôt.

À présent dans la voiture, je roule tranquillement vers *Somerville*. Cependant, Gary est silencieuse. Un peu trop à mon goût. Cela ne lui ressemble pas et je déteste ça. J'ai besoin de savoir ce qui cloche.

— Tout va bien ?

— Oui, bien sûr, me rassure-elle, les yeux rivés sur la route.

Elle a beau le dire à haute voix, je la connais, je sais que quelque chose la tracasse.

— Tu m'en veux parce que j'ai passé trop de temps en compagnie de Luke ? C'est vrai, j'aurais dû...

— Ce n'est pas ça, Cops ! me coupe-t-elle en me regardant enfin. Bien au contraire, ce sont des gens adorables et je suis très heureuse que tu aies renoué avec ton frère. Tu te sens comment ?

— Je me sens plus léger, même s'il faudra du temps...

— Oui, c'est certain, mais au moins... lui, il sait qu'il compte pour toi.

Je reste un moment perplexe, jusqu'à ce que les mots montent au cerveau. *Lui...* Elle pense qu'elle ne compte pas, que je ne... **BORDEL DE MERDE !** Comment peut-elle croire ça ? La colère me submerge, à tel point que je donne un violent coup de volant sans préavis pour m'arrêter sur le bas-côté de la route. Gary pousse un cri et s'agrippe à la poignée alors que les roues dérapent sur la neige molle.

— COPS ! Tu fais quoi ?!

Brusquement, j'écrase la pédale de frein, tire sur le levier, puis coupe le contact. Elle me fixe, bouche bée pendant que j'allume la petite lumière du plafonnier. Je comptais attendre d'être à la maison, toutefois elle m'oblige à changer de tactique.

— Regarde dans la boîte à gants, Gary.

Ses sourcils froncés qui durcissent son joli visage me prient d'y mettre les formes. Je soupire, mais cède malgré moi.

— S'il te plaît...

D'un quart de tour, elle actionne le bouton qui ouvre le boîtier, lequel lui expose le cadeau. Elle me lance une œillade suspicieuse. D'un signe du menton je l'invite à se saisir du paquet, ce qu'elle fait sans plus tarder.

— Tu m'as déjà offert un cadeau, Cops.

Je grogne exagérément tout en roulant les yeux.

— Oui, mais celui-là... Il est spécial. Vas-y, ouvre-le.

Nantie d'une lenteur insupportable, elle déballe l'objet sans déchirer le papier, s'appliquant à décoller tous les bouts de scotch avec soin. Je ferme les yeux, mords silencieusement mon poing. Cette fille va me rendre maboul ! Mon cœur cogne déjà tambour battant, il faut qu'elle en rajoute une couche. Elle ne va quand même pas me faire le coup de ces vieilles toupies qui gardent l'emballage pour s'en servir l'année d'après ! Passées ces longues secondes synonymes de calvaire, Gary découvre enfin ce que j'ai cherché dans toute la ville ce mercredi. Son front se plisse, elle pince ses lèvres.

— Euh... Une boule à neige, dit-elle sur un ton neutre.

Ravi, je la regarde en jouant des sourcils, puis l'encourage :

— Vas-y, secoue-la !

Affichant un large sourire, j'attends qu'elle s'exécute, cependant elle m'examine comme si j'étais devenu fou. Elle hésite, puis capitule en agitant la boule dans laquelle virevolte un tas de paillettes rouges autour d'un couple. Enfin, je crois que c'est un couple, ou peut-être est-ce un ours et un petit lutin, impossible de l'affirmer, ils sont si abîmés...

— Tu as remarqué les paillettes ? demandé-je, fier de moi.

— Euuuh... oui. Hum... merci.

Agacé, je râle intérieurement. Elle ne fait pas le lien. Compte tenu de ses capacités à analyser, j'aurais cru que l'évidence parlerait d'elle-même.

— Merde, concentre-toi, Bouchon ! Je l'admets, cette boule est véritablement affreuse de l'extérieur. Un peu... Un peu comme moi, tu vois.

Plus je développe et plus je m'enfonce. Je m'en aperçois à la façon dont ses grands yeux noirs me dévisagent. Je passe une main sur mon front, las de ne pouvoir m'expliquer correctement, de ne pouvoir me dévoiler, tout simplement. Avec rage, je déboutonne le haut de ma chemise pour virer cette saloperie de cravate qui m'étrangle. Je secoue la tête, pivote sur mon siège en cuir.

— L'autre matin, tu m'as dit avoir rêvé de l'impossible, que le vent soufflait, que la neige était rouge, que..., expliqué-je avant de m'interrompre tant je me trouve stupide. Excuse-moi, Bouchon. En général, je suis doué pour les interrogatoires, pas pour les déclarations.

Soudain, une lueur passe dans son regard. Elle agite une fois de plus la boule, observe les paillettes qui retombent en pluie sur ce duo étrange et

peu commun enlacé sous un arbre. Elle relève lentement ses iris interrogateurs vers moi. Ils brillent d'une intensité rare. J'inspire à fond avant de poursuivre :

— Cette boule, c'est... ton rêve. Je t'offre l'impossible, Bouchon...

J'ai à peine le temps de voir cette larme se dessiner sur sa pommette.
Je n'ai pas non plus le temps de la voir se lever et quitter la banquette.
J'ai juste le temps de la rattraper lorsque sur moi, elle se jette.
Pour m'enlacer. M'embrasser à en perdre la tête.

Un moment plus tard, une voiture passe. Je sens Gary se raidir.

— Qu'as-tu fait durant ces deux derniers jours ? m'interroge-t-elle après avoir délaissé ma bouche en un bruit de succion peu discret.

Ma mâchoire se contracte, je me renfrogne.

C'est quoi cette question ? Aurait-on échangé nos rôles ?

— Comment ça, ce que j'ai fait ? Mercredi, j'ai consacré ma journée à chercher un cadeau ! Autrement dit ; ça ! précisé-je en désignant ladite boule sur le siège passager. Et hier, je travaillais...

Elle marque une pause. Puis, elle baisse la tête, comme si me regarder était douloureux.

— J'ai cru que tu me fuyais..., avoue-t-elle à voix basse.

— QUOI ?! m'exclamé-je en lui relevant le menton de l'index afin que ses yeux restent rivés aux miens. Tu es sérieuse ?

En guise de réponse, je n'ai droit qu'à un petit haussement d'épaules.

— Bon sang, Gary, je t'ai appelée !

— Oui, tu m'as appelée, mais... Après la nuit que nous avons passée, je ne t'ai pas revu durant deux jours. J'ai cru que tu me rejoindrais étant donné que tu avais gardé ma clé, pourtant...

Je me pince l'arête du nez, réalisant que je fais toujours tout de travers. Doucement, j'attrape sa taille, l'aide à s'installer à califourchon sur mes cuisses. Je la rapproche le plus possible et place mes paumes sur ses hanches. Il faut vraiment que je la rassure, néanmoins je ne sais pas par où commencer. D'autant plus qu'être si proche d'elle me déstabilise.

— Écoute, Bouchon. Je... Je suis désolé si tu as cru que je t'évitais ou d'autres inepties de ce genre. Cela fait des années que je vis seul et jusqu'à présent, il n'y avait que mon boulot qui comptait. Je sais que j'ai pas mal de progrès à faire, mais en aucun cas je n'ai cherché à te fuir.

Embarrassée, elle glisse sa main entre les pans ouverts de ma chemise et caresse l'extrémité des branches tatouées sur mon torse. Perdue dans ses pensées, elle ne se doute pas une seconde de l'effet de ses doigts glacés sur ma peau. À savoir ça, j'aurais viré tous les boutons...

— Pardon, Cops. Nous ne sommes pas officiellement ensemble et je te fais déjà une scène...

— Comment ça « pas ensemble » ??? Ces deux derniers jours, j'étais anxieux à l'idée de revoir Luke. Je voulais t'en parler, mais je ne savais pas de quelle manière m'y prendre. Je suis désolé. À l'avenir, il est fort possible que je te déçoive à nouveau, Bouchon.

Son sourire me réchauffe. Gary prend alors mon visage mal rasé entre ses mains et unit sa bouche à la mienne, nous plongeant tous deux dans un baiser fiévreux. Puis elle recule, me laissant pantelant. Elle semble chercher quelque chose au fond de mes prunelles. Tandis que mes doigts remontent pour caresser son dos, elle se penche et récupère la boule à neige. D'un geste mesuré, elle remue celle-ci. Une fois. Deux fois. Les fines paillettes se déploient. Ses yeux font des va et vient entre mon visage et l'objet comme si je lui déclarais ma flamme à chaque flocon qui virevolte. Elle pose alors son front contre le mien.

— Dis-le, Cops, chuchote-t-elle. S'il te plait...

Les yeux mi-clos, la respiration chaotique, j'entrouvre la bouche et souffle :

— Je t'aime, Gary. Tu pourrais trouver mieux que moi, mais moi... je ne pourrais jamais trouver mieux que toi !

Son regard ardent me fait chavirer. Mes mains cheminent jusqu'à sa nuque pour s'enfouir dans ses boucles folles, rougeoyant sous la douce lumière du plafonnier. Je la contemple dans la pénombre. Sa silhouette se découpe telle une sculpture, un véritable chef d'œuvre du clair-obscur. Je l'aime. Plus que tout. Et je suis sûr d'une chose : Je n'ai jamais été à ma place dans ce monde, car le monde attendait de me placer à ses côtés.

RAPPORT DE POLICE :

Luke avait raison ; les choses changent.

Toutes les portes ne restent pas closes.

Gary m'a ouvert la porte de son cœur.

Je ne veux plus jamais la refermer.

Voilà pourquoi je ne lui rendrai jamais sa clé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 30

OceanofPDF.com

GARY

Les opposés s'attirent et deviennent des âmes-sœurs. C'est ce qu'affirmait Grand-mère quand elle se lamentait de me voir seule. En réponse à ses mots, je me souviens avoir levé les yeux au ciel plus d'une fois. Pourtant, elle avait raison... Chaque ange a son démon. Chaque flacon a son bouchon. Faut-il encore trouver le bon. Jamais je n'aurais imaginé tomber amoureuse de cet homme étrange et arrogant qui venait demander l'aide de Richard Watkins. Par un malheureux concours de circonstances, le destin l'a mis sur mon chemin. Alors que je craignais de m'imposer dans son quotidien, il n'en est rien. Depuis le soir où il a avoué qu'il m'aimait, je n'ai plus de doutes sur notre relation. Les choses se font à présent naturellement...

Nous avons fêté le nouvel an au *Little Hunger*. C'était une soirée très réussie. De ce que j'ai pu constater, Dany et Linda ont l'air d'apprécier Cops, même si son franc-parler peut parfois surprendre. En ce qui me concerne, il me fait toujours autant rire. C'est d'ailleurs le cas en ce moment-même. Plantée devant la baie vitrée entrouverte de son salon, je l'observe se chamailler avec son jardinier. Au départ, celui-ci devait couper le grand chêne qui menace la clôture, cependant Cops en a décidé autrement. Il tente de convaincre Monsieur Brewster d'élaguer uniquement les branches abîmées et de traiter le tronc. Le professionnel ne semble guère enchanté par l'idée, mais le policier ne lui laisse pas le choix. En guise d'argument, il lui rappelle la somme conséquente qu'il verse chaque année à l'entreprise pour l'entretien de son jardin. Amusée, je souris lorsque je le vois revenir vers la maison en trotinant.

— Monsieur Brewster paraît ennuyé, dis-je au moment où Cops ouvre la baie vitrée pour pénétrer dans la pièce.

— Je m'en fous ! C'est lui l'ami des cyprès et des séquoias, pas moi !

— L'arbre est un chêne.

— C'est pareil ! s'enflamme-t-il en levant les bras. Il n'a qu'à se démerder, je paierai ce qu'il faut.

Doucement, je me rapproche. Son col en V laisse entrevoir quelques branches enracinées dont je connais par cœur les lignes, les vides et les pleins.

— Ce ne sera pas facile, ajouté-je en posant mes mains sur son torse.

Mon geste semble l'apaiser d'emblée.

— Je sais, mais... je veux essayer. Je veux donner une chance à cet arbre de guérir. Il a encore de beaux jours devant lui...

Comme je l'ai souvent mentionné pendant mes cours, l'arbre est le symbole de la foi, le lien entre Dieu et les hommes. Par cet acte, j'ose espérer que l'espoir renaîtra d'une certaine façon. Alors que le grand brun prend ma joue au creux de sa paume, je souris d'un air complice.

— Je suis fière de toi, Jonas Cops.

Juste avant de m'enlacer, il m'a semblé apercevoir une lueur d'inquiétude dans son regard. La même que celle qu'il avait lorsque Luke et Miranda ont passé la porte d'entrée la toute première fois où ils sont venus dîner. C'était début janvier. Je suis heureuse que les deux frères aient enfin repris contact, même s'il leur faudra du temps pour retrouver un équilibre.

En soupirant, je me réfugie dans le rempart que forment ses bras. Cops niche son nez au creux de mon cou.

— Dors ici ce week-end..., marmonne-t-il, la bouche pressée contre ma peau.

Même si nous vivons chacun dans notre maison respective, rares sont les nuits que nous ne passons pas ensemble. Quand cela arrive, c'est parce que l'inspecteur est de garde. Ou bien à cause de ses horaires tardifs. C'est le cas ce soir. Pourtant, voilà deux fois qu'il me demande de rester. Il s'inquiète et je sais très bien pourquoi. Nous sommes le 12 février. Depuis l'épisode du bûcher, il n'y a pas eu d'autres crimes commis à Boston. Le mois de janvier a été des plus calmes. Bien trop calme selon l'inspecteur. Aucune femme n'a été retrouvée le 12. Ni avant. Ni après. J'ai beau réfléchir encore et encore, je ne comprends pas. Peut-être qu'Amélia Talby était la sixième et dernière victime. Peut-être m'étais-je trompée sur toute la ligne. Cops n'y croit pas une seconde. Même si le juge et le commissaire lui ont conseillé de classer l'affaire, il s'acharne, il s'entête à chercher le moindre indice que nous aurions loupé. Il peut parfois passer des nuits entières sur son canapé à relire les dossiers, à analyser des photos, espérant ainsi trouver l'élément probant, celui qui nous ferait avancer à pas de géant. En vain...

J'essaie de me reconnecter au présent, mais son menton mal rasé me chatouille. Comment puis-je me concentrer quand sa bouche effleure ainsi la ligne de ma mâchoire ? Je souris silencieusement.

— Je prends ça pour un oui, conclut-il en me mordillant le cou.

Surprise, je pousse un cri strident qui le fait pouffer de rire.

— Ce n'est pas l'heure de crier, Bouchon. Je sais que tu es insatiable, mais attends au moins que le jardinier soit parti ! dit-il en reculant d'un pas.

Une fossette se dessine discrètement sur sa joue. J'ai tout juste le temps de grimacer qu'il file en direction de la cuisine, fier de son petit numéro. Je ne suis pas dupe, je sais qu'il utilise l'humour pour oublier quel jour nous sommes, pour se convaincre que la boucle est bouclée, que le cauchemar est bel et bien terminé.

Après un dîner délicieux, comme seul Cops sait faire, nous voici installés sur son canapé devant un cartoon. Je suis assise. Lui, est allongé. Sa tête qui repose sur ma cuisse, remue à chaque éclat de rire provoqué par les infructueuses tentatives de Sylvestre pour attraper Titi le canari.

— Tu crois qu'il nous filera entre les pattes, Bouchon ? demande Cops d'une voix grave en pivotant sur le dos afin de me regarder.

Là, nous ne sommes plus en train de parler du dessin animé.

— Parfois j'espère qu'on l'arrêtera, et parfois je voudrais juste oublier tout ça...

Sa main se fraie un chemin jusqu'à ma pommette qu'il caresse du bout des doigts, puis il agrippe doucement ma nuque et guide mon visage vers le sien. Je me baisse pour lui faciliter la tâche et nos lèvres se rejoignent. J'ai beau l'embrasser chaque jour, chaque nuit, j'ai toujours la sensation qu'un buisson ardent se propage dans tout mon corps. Son autre main entre en jeu pour m'enlacer, me placer au plus près de lui. Dans cette position, mes cheveux forment une barrière autour de nous, comme s'ils avaient pour but de nous couper du reste du monde. Les gestes de Cops sont moins doux, plus pressés. Dans l'urgence du désir, il se redresse et ôte son pull qu'il balance au sol avant de fondre de nouveau sur ma bouche lorsque le bip de son téléphone retentit. Le baiser s'arrête, pourtant nos lèvres restent jointes. Nos yeux, à présent ouverts, se fixent avec appréhension. Je peux déceler dans son regard les mille questions qu'il se pose, cependant une seule me donne la chair de poule : le meurtrier a-t-il de nouveau frappé ?

Au bout de la troisième sonnerie, Cops rompt le contact. Il se détourne et récupère son mobile sur la table basse. Il rappelle sans tarder le numéro correspondant. La communication est rapide. Son teint devient livide. Son regard rageur coule vers moi aussi brûlant qu'un long jet d'acide.

Mon instinct me dit qu'un nouveau nom sera gravé sur la pierre.

Que Dieu n'a pas entendu nos prières.

Et que nos Amen ont sombré vers l'enfer.

— Où exactement ? interroge-t-il. Oui... OK, j'arrive tout de suite.

Mes prunelles avides de réponses le scrutent.

— C'est arrivé ? demandé-je d'une petite voix.

— Ouais...

À mon tour, je me lève tandis qu'il ramasse son pull sans un mot de plus. Il renfile celui-ci, se dirige ensuite vers le bar de la cuisine pour passer son holster. En hâte, je mets mes chaussures qui attendaient sagement près du canapé.

— Tu fais quoi là, Bouchon ?

— Je viens avec toi.

— Hors de question ! rétorque-t-il en partant en direction du hall.

— Je viens avec toi !

En trois enjambées je le rejoins, mais il se retourne, me bloquant ainsi le passage.

— Bouchon, écoute-moi bien. Ici, tu es en sécurité. Tu fais encore des cauchemars de ce que tu as vu la dernière fois. Ce coup-ci, je ne le permettrai pas.

— Je veux venir avec toi ! Ne me laisse pas toute seule, s'il te plait, le supplié-je alors que je me jette à son cou. Je t'écouterai à la lettre, je resterai même à l'écart s'il le faut...

Ses bras me serrent. Je ne le vois pas, cependant je sais qu'il secoue la tête, récusant tous mes arguments.

— Laisse-moi t'accompagner, Cops..., insisté-je.

Las, il pousse un bruyant soupir avant de me regarder droit dans les yeux.

— OK. Tu viens. Mais, tu as intérêt à...

— C'est promis, le coupé-je.

Pendant que j'enfile mon blouson, je l'entends marmonner. Des bribes de mots me parviennent, comme quoi il fait une connerie, qu'il est faible et con... Je comprends son besoin de me protéger, cependant ma présence peut s'avérer utile. Sait-on jamais... Je pourrais voir, entendre ou comprendre quelque chose que les autres ne soupçonneraient peut-être pas... Et pour être franche, je ne me sens en sécurité qu'en sa présence...

Une fois dans le garage, nous montons dans le véhicule. Cops démarre en trombe. Le clic de ma ceinture de sécurité s'enclenche dès l'instant où la Chrysler dépasse la clôture de la villa. La nuit déjà tombée, les phares semblent percer les ténèbres tel un rayon de lumière égaré.

— Ça s'est passé où ? osé-je demander en brisant le silence.

— *South Station*. Comme tu l'avais prévu sur la carte.

Je fronce les sourcils.

— Mais... Pourquoi ce mois-ci et pas le mois dernier ?

— Je n'en sais rien, Bouchon ! réplique-t-il en haussant le ton. Quand je pense que le chef nous a demandé de classer l'affaire, ça me rend dingue ! Je savais que ce malade allait resurgir, BORDEL DE MERDE !

Mes pensées se brouillent, j'essaie de démêler intelligemment le flot d'informations qui m'envahit. Pourquoi aucun meurtre n'a été commis le mois dernier ? Pourquoi se rend-on à *South Station* aujourd'hui ? Mon questionnement est interrompu lorsque j'entends Cops parler au téléphone. J'en conclus qu'il s'agit de Reynolds.

— ... Magne-toi, Blondin ! Retrouve-nous au *19 Atlantic Avenue*... Apparemment, c'est un ancien fast-food... Ouais, bouge-toi le cul !

Je l'observe raccrocher au nez de son collègue dont la voix résonne encore au bout du fil.

— Un ancien fast-food ? Tu m'expliques ?

L'inspecteur se renfrogne en frottant son menton mal rasé. Je vois bien qu'il me cache des choses. Néanmoins, je ne vais pas le laisser s'en tirer comme ça.

— Cops, dis-moi ce que tu sais !

— NON, NON et NON ! crie-t-il en frappant sur le volant. Tu n'as pas besoin de connaître les détails, merde !

Il cherche encore à me préserver. Toutefois, il oublie que ces dernières semaines, j'ai effectué des recherches plus approfondies sur la torture médiévale, passé en revue toutes les méthodes jamais inventées. Sans le quitter des yeux, j'insiste :

— Arrête de me cacher la vérité. De quoi s'agit-il ? *La Cage* ? *La Broche intestinale* ? *La Poire d'angoisse* ? *Le...*

— C'est le TONNEAU, MERDE ! Putain, Gary..., soupire-t-il en passant la main sur son front. Ils ont... retrouvé une femme morte dans un tonneau au sous-sol d'un vieux fast-food.

Le souffle coupé, je reporte ma vision sur le bitume, laissant ses mots me balayer comme une vague. Je clos les paupières, évite d'imaginer les pires scénarios quant à cette torture inhumaine : *Le Supplice du Baquet*. Celle où la femme était placée dans un tonneau d'où seule la tête en sortait. Ne pouvant uriner ou déféquer ailleurs, le tonneau finissait par se remplir,

attirant ainsi les vers et les insectes qui s'attaquaient peu à peu à la chair de la victime.

Au bout de cinq kilomètres, nous arrivons dans un coin reculé d'une zone commerciale où se dresse le fast-food laissé à l'abandon. La vitrine poussiéreuse est faiblement éclairée par la seule lettre néon de la devanture qui crépite encore. La brigade d'intervention est déjà sur place, balisant les lieux pour le moins déserts si ce n'est un petit groupe de jeunes encadrés par les policiers. Nous sortons de la Chrysler, puis avançons côte à côte vers le bâtiment délabré.

— Lieutenant Cops, enfin ! lance un agent qui soulève le ruban de balisage afin que nous passions au-dessous.

— Salut, Harrington. Faites-moi le topo, demande l'inspecteur en lorgnant l'entrée.

— Ces trois jeunes s'amusaient dans la zone commerciale lorsqu'une voiture s'est arrêtée à leur niveau. Le conducteur a ouvert la vitre en leur assurant qu'une surprise les attendrait s'ils s'infiltraient dans le sous-sol de ce local désaffecté.

— Ils ont pu donner le signalement de ce type ?

— Non, il faisait déjà nuit et l'endroit n'est pas éclairé. Ils ont juste mentionné qu'il portait des lunettes ainsi qu'une casquette qui lui barrait le visage.

— Ils n'ont même pas relevé la marque de la voiture ?

— Non. L'un d'eux pense qu'elle était grise.

— Pfff... Comme 80% des véhicules à l'heure actuelle, râle Cops qui s'impatiente. Autrement dit, ils ne serviront à rien, on est d'accord ?

— C'est aussi mon avis. Sans compter que ces gamins avaient descendu pas mal de bières. Ils étaient curieux et ils ont vu ça comme un jeu. L'un d'eux a eu la présence d'esprit de nous appeler, mais... ils sont tous sous le choc de ce qu'ils ont découvert.

— Logique.

Je jette un œil aux trois garçons qui doivent avoir moins de vingt ans. L'un se tient le ventre, un autre tremble de la tête aux pieds. Le troisième pleure inlassablement. Spectatrice de ce chaos, je distingue au loin le moteur d'une voiture qui se gare. C'est Reynolds. La mine fatiguée, ce dernier arrive au pas de course.

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu, Cops ! se justifie-t-il. Bonsoir, Garance.

Je le salue d'un hochement de tête. Le stagiaire n'est plus surpris de me voir aux côtés de son supérieur, il a compris depuis quelques semaines que nous partageons bien plus que les informations sur l'affaire en cours. Néanmoins, son air réprobateur en dit long sur ce qu'il pense : je ne devrais pas être ici.

— Allons-y, ordonne Cops qui attrape mon bras.

Nous suivons l'agent Harrington à l'intérieur du bâtiment. Tables cassées. Miroirs brisés. Tabourets renversés. Dans la pénombre, la salle de restaurant a l'air tout droit sortie d'un de ces vieux films d'épouvante. Le lino poisseux qui recouvre le sol crisse sous nos chaussures. La traversée du couloir jusqu'à l'arrière-cuisine se fait sans encombre. Puis, muni d'une lampe torche, Harrington nous guide dans l'escalier qui mène au sous-sol. Dès lors, une odeur pestilentielle nous prend à la gorge. Par réflexe, je pose la main sur mon nez tandis que Cops se protège le visage d'un bras. Une nuée de mouches bourdonne, plus nombreuses à chaque pas qui nous rapproche d'une petite porte. Je sais de source sûre que cette porte en bois recouverte d'insectes grouillants et dont la lumière filtre discrètement sous le battant, renferme l'un des pires châtiments. La puanteur émane de plus en plus, nous enveloppant tel un étau fait de chair en putréfaction. Nous suffoquons.

— Bon Dieu, Harrington ! Vous auriez pu nous prévenir, se plaint Reynolds qui, à force de tousser, est à deux doigts de vomir.

Le policier qui nous devance sort alors des masques en papier de sa poche. Sans attendre, nous les plaçons sur nos visages, même si ce n'est guère suffisant.

— Là-dedans, l'air est quasiment irrespirable, reprend Harrington. C'est l'ancien cellier de l'établissement. Nous l'avons éclairé avec des spots... Alors, préparez-vous. La scène est insoutenable.

L'inspecteur acquiesce.

— Ouvrez, qu'on en finisse ! dit-il, déterminé.

L'agent obéit. Il pénètre dans la pièce, suivi de près par l'inspecteur. Au moment où je m'apprête moi aussi à passer le seuil, Cops fait brusquement demi-tour et me percute violemment, m'obligeant à reculer pour rebrousser chemin.

— Cops ! Qu'est-ce que... ? m'alarmé-je tandis qu'il me force à remonter l'escalier en vitesse.

— REYNOLDS ! Ramène ton cul !

Sous les ordres de son chef, le stagiaire obtempère, accourant juste derrière nous.

À nouveau dans la salle de restaurant, Cops se place face à moi, les yeux dans les yeux. Il ôte son masque, souffle profondément, comme s'il essayait de retrouver ses esprits, après quoi il pose ses mains sur mes épaules. La pièce est sombre, mais je distingue les veines de son cou palpiter, sa mâchoire se contracter.

— Tu as promis de m'obéir, Bouchon.

— Et ?

— Je ne veux pas que tu voies ce qu'il y a en bas. Ni maintenant, ni jamais !

Je déglutis avec peine. Tout en abaissant mon masque, je tourne la tête en direction du couloir.

— Elle est... Elle est dans le tonneau, bredouillé-je, les larmes menaçant de couler.

Il opine du chef, puis face à mon désarroi, il me prend dans ses bras. Sa main qui caresse mon dos ne m'apaise pourtant pas le moins du monde. Je frissonne. On dit qu'on imagine toujours le pire, cependant vu la réaction radicale de Cops, la réalité doit supplanter l'imagination cette fois-ci.

— Je veux que tu m'attendes dehors avec Reynolds, OK ? me dit-il d'un ton ferme.

En reculant doucement, je hoche la tête. Cops paraît soulagé.

— Blondin, rends-toi utile pour une fois. Allez m'attendre dans la voiture et veille sur elle. Pas la peine qu'on soit plusieurs en bas !

Courbé, le nez enfoui dans un mouchoir, le jeune coéquipier ne se fait pas prier pour accepter. Il a l'air au plus mal.

— Sortons, Garance. Allons respirer un peu d'air frais.

Avant que Cops ne reparte, j'attrape son bras.

— Je t'aime, murmuré-je tout bas.

— Je t'aime aussi, Bouchon. Je ne serai pas long, m'assure-t-il avant de déposer un bref baiser sur mon front. Reste avec Reynolds.

Alors qu'il s'éloigne, nous filons à l'extérieur. Le vent froid sur nos visages est le bienvenu. Je respire à plein poumons, cependant l'odeur de la mort me colle à la peau. L'équipe scientifique s'active et entre enfin dans le bâtiment, munie de valises contenant le matériel nécessaire.

— Venez, Garance. Je suis garé là-bas.

Avec la dextérité d'un zombie, je me traîne jusqu'au véhicule de Reynolds. Celui-ci m'ouvre la portière afin que je m'installe côté passager. Il contourne le véhicule et prend place derrière le volant. En nage, je rabats mes cheveux vers l'arrière.

— Cops a eu raison de ne pas vous laissez voir ça, Professeur Olden.

De mes doigts, je frotte mes paupières, comme si ce geste allait empêcher le fruit de mon imagination s'imprimer sous mes rétines. Comment peut-on faire subir ça à un être humain ? Soudain, une peur panique me gagne. Et si Cops était en danger ? Aussitôt, ma tête pivote en direction du fast-food.

— Je voulais aussi vous remercier personnellement pour toute l'aide que vous nous avez apportée sur cette enquête, ajoute le stagiaire.

— C'est normal.

Même si je lui réponds par correction, je ne peux me résoudre à quitter le bâtiment des yeux. J'ai peur pour Cops. J'essaie de raisonner. D'une part, je voudrais comprendre pourquoi cette femme a été retrouvée ce soir et pas le mois dernier. D'autre part, quelque chose me chiffonne. Ma vision reste focalisée sur l'entrée du restaurant et j'ai l'étrange pressentiment que le danger est imminent.

— Dès que je vous ai vue dans cette bibliothèque, reprend le blond, j'ai su que vous seriez indispensable...

Sa voix me paraît lointaine, pourtant je bloque sur un mot.

Bibliothèque ?

Je secoue la tête, le regard toujours rivé en direction du Fast-Food.

— Vous faites erreur, nous avons fait connaissance dans le bureau du directeur...

— Oh non non non, chantonne-t-il d'une voix perfide qui ne lui ressemble guère. C'était juste après votre nomination au poste de remplaçante.

Ma nomination.

Je n'ai jamais rencontré Reynolds à Harvard...

Soudain, je me fige et n'ose lui faire face. Plus aucun mot ne passe la barrière de mes lèvres. Veut-il dire qu'il m'observait ? En toute discrétion ? Tapi dans l'ombre ?

— Vous faisiez partie du plan, Garance. Rousse, différente, insolente, mais surtout... intelligente. Oui, bien trop intelligente.

Mon cœur s'emballe et ma respiration s'accélère. Je sens chacun des battements pulser jusque dans mes tempes. Mes oreilles bourdonnent, la

tête me tourne. Je ne peux croire ce que mon cerveau est en train de déduire en cet instant, c'est impossible !

Pas lui.

Pas Reynolds.

Tremblante, je fixe le bâtiment dans l'espoir de voir Cops en sortir. Mes larmes coulent, je suis comme pétrifiée, terrorisée de ce qui pourrait arriver si je bougeais ne serait-ce qu'un cil.

— Dieu ne se trompe pas, Garance, poursuit cette voix qui à présent me paralyse. Le Maître vous a choisie car vous êtes une pécheresse. Vous allez à l'encontre de la divine Création. Mais, n'ayez crainte, ce soir vous aurez droit à la rédemption.

Ces dernières paroles me font l'effet d'une bombe qui sonne le glas. La peur m'anime et je m'agite enfin. Dans un geste désespéré, je tente d'ouvrir la portière, mais celle-ci est verrouillée. Au moment où je me retourne, je découvre le regard de Reynolds. Changeant. Terrifiant. Celui d'un dément. Avant que je ne puisse dire ouf, mon souffle se bloque. Le mouchoir qu'il tenait il y a encore quelques minutes se retrouve fortement pressé sur mon nez et ma bouche. Je me débats, évite d'inspirer ces effluves d'éther, de chloroforme ou que sais-je encore, mais il est trop fort, trop brutal. Son bras me serre, m'immobilise et bientôt, je sens mes membres faiblir, s'engourdir. Les vapeurs qui tapissent mes narines m'anesthésient peu à peu. Je sens mon assaillant desserrer sa prise et me déposer doucement. Ma tête retombe mollement contre la vitre. Ma vision se cristallise sur le tableau de bord pour une dernière image funeste : celle d'une casquette et d'une paire de lunettes. En cet instant, je comprends...

Depuis tout ce temps, Reynolds était le stratège.

Ce soir, il s'agissait d'un piège.

Victime d'une erreur de parcours.

J'en saisis à présent les formes et les contours.

C'était mon jour. C'était mon tour.

L'intelligence était mon alliée dans la vie.

Elle est devenue ma meilleure ennemie.

Me voilà perdue, vaincue,

Glissant dans les abîmes du mal absolu.

*Beati Pauperes Spiritu*³³

OceanofPDF.com

CHAPITRE 31

OceanofPDF.com

COPS

Je savais que c'était une mauvaise idée de l'emmener ici ! Je ne suis qu'un imbécile. Cela dit, je n'aurais pas été plus serein si je l'avais laissée chez moi. Gary veut donner l'image d'une femme forte, mais je sais qu'elle est plus fragile qu'un miroir. Voilà pourquoi je ne lui ai pas permis d'accéder à la pièce du bas. Je préfère la mettre à l'écart, même si cela revient à lui imposer la compagnie de ce crétin de Reynolds.

J'ai l'impression que les tortures sont de plus en plus abominables au fur et à mesure que nous avançons. J'étais sûr que le meurtrier frapperait à nouveau. Ce malade poursuit son objectif. Punitif. Compulsif. Incisif. Aussi pénétrant qu'une plaie à vif. La vraie question, c'est pourquoi maintenant ? Pourquoi pas le mois d'avant ?

Déterminé, je replace le masque sur mon nez et reprends la direction du cellier, suivi de près par deux agents de l'équipe scientifique. Je descends l'escalier dont les marches me rapprochent progressivement de la pièce en question.

Lorsqu'on arrive sur une scène de crime, on a toujours peur de ce qu'on va découvrir. Mais, une fois la surprise passée, quand il faut revenir, quand notre cerveau a imprimé ce qu'il aurait dû bannir, quand il faut encore subir pour mieux saisir... Cette seconde fois, elle est bien pire ! Et elle continuera à nous hanter dans les jours à venir.

D'un revers de la main, je tente de chasser les mouches qui tourbillonnent en masse autour de mon visage. Je n'en ai jamais vu autant ! Ces saloperies recouvrent la quasi-totalité de la porte, celle qui donne accès au *Supplice du Baquet*. Lentement, je tourne la poignée, puis entre dans la petite pièce obscure où attend Harrington. Le bruit des insectes est étourdissant, l'odeur toujours aussi répugnante. De chaque côté, quelques étagères recouvrent les murs de pierre sur lesquelles de la nourriture avariée et plusieurs boîtes de conserve s'entassent. Les deux experts me succèdent. L'un semble pris de haut-le-cœur, l'autre se fige face à l'horrible spectacle. Je déglutis, m'approche enfin du tonneau que les collègues ont suffisamment éclairé. La vision est effroyable. Comme Gary me l'a montré dans l'un de ses livres, le corps de la victime est prisonnier à l'intérieur. À genoux ou peut-être accroupi, on ne sait pas trop. Ce dont je suis certain en revanche, c'est que

cette pauvre fille a barboté allègrement dans ses immondices pendant longtemps. Ce petit spa scatologique a entraîné des infections, puis la putréfaction des chairs. Elle a littéralement été dévorée vivante, rongée par les asticots et autres bestioles en tout genre. Seule sa tête est visible, ressortant par un trou sur le dessus. Son crâne est pratiquement dégarni, de rares cheveux sont au sol. Elle était rousse... Je détourne les yeux une poignée de secondes lorsque je rencontre les siens. Exorbités. Ensanglantés. Inclins vers le ciel qui lui a refusé la délivrance tant espérée. Les insectes, quant à eux, fourmillent partout. Autour. Au-dessus. Au-dessous. Et probablement, dedans plus que tout.

— Jésus, Marie, Joseph, s'exclame une voix dans mon dos. Jamais vu un truc pareil ! Lieutenant, comment un être humain peut-il faire ça ?

Je me tourne brièvement vers l'expert qui vient de parler. D'un geste bref, j'essuie la sueur sur mon front.

— Suffit d'avoir une ou deux cases en moins..., grogné-je en approchant encore. Allez-y messieurs les génies, éclairez-nous de vos lanternes.

Les deux hommes s'avancent enfin. L'un d'eux se contente de prendre des clichés numériques tandis que le second balaie quelques mouches de sa main gantée. En vain... Muni d'une lampe de poche, il la pointe sur le visage cadavérique de la victime.

— Lors de ces tortures, on enduisait régulièrement le visage des condamnées avec du miel pour attirer les insectes, dit-il en éclairant un endroit bien précis. Si vous regardez à la surface du tonneau, on remarque une substance sirupeuse similaire.

J'observe attentivement ce qu'il me montre. Gary m'a expliqué ça aussi.

— Pourquoi a-t-elle un entonnoir dans la bouche ? demande Harrington qui n'a pas bougé de sa place initiale.

— Pour la gaver ! affirmé-je sans détour.

— Tout à fait, confirme le spécialiste. Et j'imagine que lorsqu'il n'utilisait pas l'entonnoir, il la bâillonnait avec ça pour qu'elle ne puisse pas crier.

L'homme nous montre un morceau de tissu présent à la surface du tonneau. Il fait signe à son collègue afin que celui-ci lui apporte un sac en plastique. Avec précaution, il dépose la pièce à conviction dans le sachet à l'aide d'une pince. Puis, il poursuit :

— Ce genre de punition était bien souvent public et... pratiqué à l'extérieur, en plein soleil.

— Ouais, ça aurait été ennuyeux qu'elle attrape un rhume ! ajouté-je de manière ironique.

Le scientifique me fixe. Je peux voir son air choqué derrière ses grandes lunettes. Je souffle et reprends mon sérieux. Pendant qu'ils procèdent à des prélèvements, je regarde autour de moi. Aucune fenêtre. Aucune ventilation. Juste des pierres. Des pierres nues. C'est étrange... Il manque quelque chose. Aussi, je me retourne pour emprunter la lampe-torche d'Harrington. Attentif, j'éclaire les murs, le sol, les plafonds, sous l'œil étonné de ce dernier.

— Que cherchez-vous, Lieutenant ?

— Normalement, il devrait y avoir une citation écrite quelque part.

— Une citation ?

Je ne prends pas la peine de répondre, trop concentré à analyser le lieu. Machinalement, je déambule autour du tonneau, me place à l'arrière. Je fais courir le rayon de lumière de haut en bas jusqu'à ce que mes yeux distinguent une petite phrase, annotée sur une latte en bois du baquet. Je m'accroupis, penche la tête, déchiffrant les lettres minuscules :

« *Nos abscondam excrementum fundo aquae semper terminus sursum ad superficiem* »³⁴

— L'un de vous s'y connaît en latin ? demandé-je sous leurs regards surpris. Vous devriez photographier ça.

Celui qui tient la tablette numérique accourt alors que je me redresse et recule, l'odeur étant de plus en plus insoutenable. Je me racle la gorge, pris d'une toux soudaine. En les laissant photographier la citation, je réfléchis. Une question me hante.

— J'ai lu que dans les conditions de l'époque, la victime pouvait mourir dans ce tonneau au bout de quinze jours, voire vingt, grand maximum, c'est bien ça ?

— Oui, affirme l'expert. Ici, il n'y a pas de soleil, cependant la pièce n'est pas aérée, on suffoque. Quelques jours de plus, c'est suffisant pour que le processus arrive à terme.

Dans ma tête, je fais un rapide calcul.

— OK. Nous sommes le 12, alors j'en conclus qu'il l'a placée ici à la fin du mois de janvier.

— Eh bien, dans la logique oui. Mais... Voyez l'aspect de sa peau, continue l'homme en combinaison blanche qui, muni d'un bâtonnet, met en évidence la joue gauche du cadavre. La putréfaction est à son apogée.

Toutes les chairs se sont liquéfiées, ce qui reste de tissu épidermique est noir, presque invisible. À ce stade, son corps est complètement déshydraté et asséché.

Je fronce les sourcils.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'elle est morte il y a environ un mois déjà...

Mon cerveau bloque sur ces paroles. *Un mois déjà*. Si ce meurtre était celui du mois dernier, pourquoi nous le faire découvrir aujourd'hui ? Le regard rivé sur le sol recouvert de vieux carreaux gris, je réfléchis encore. Et enfin, je saisis. Il voulait nous attirer ici volontairement, il sait que nous le traquons. Je sens mon sang se glacer dans mes veines. La pièce semble tourner tout autour de moi, les autres parlent, mais je ne les entends plus. Je ne vois qu'un terrifiant chemin. Celui qui me fait tomber dans le piège du Malin.

Il avait tout préparé.

Il avait tout prémédité.

Il a voulu jouer.

Se jouer de nous.

Jouer le tout pour le tout.

Je fixe ce tonneau de malheur.

Ce corps destiné à nous induire en erreur.

Et soudain, j'ai peur. Tellement peur...

Ce soir, une autre était dans son viseur.

Gary...

Oh, mon Dieu !

Comme frappé par la foudre, je me rue hors de la pièce, grimpe l'escalier quatre à quatre. Mon cœur n'a jamais cogné si fort. J'ai l'impression de le sentir résonner dans tout mon corps. Je bondis hors du restaurant en jetant ce maudit masque qui m'empêche de respirer. Tendus à l'extrême, je regarde désespérément d'un côté, de l'autre, à la recherche d'une chevelure rousse. Rien. Je ne vois rien hormis les gyrophares des véhicules de police qui m'aveuglent et me filent le tournis. Bon sang, pour la première fois, j'ai l'impression que je perds pied. Portable en main, je compose son numéro

aussi vite que possible sans cesser de la chercher. C'est la messagerie qui s'enclenche.

Bordel de merde !

La sueur perle sur mes tempes, néanmoins je réitère.
Encore et encore. Pas de réponses.

Où est Reynolds ?! Où est sa putain de voiture grise ?!

Je serre le portable à m'en faire mal, à deux doigts de l'exploser sur le bitume lorsqu'une étincelle s'embrase dans mon esprit.

Reynolds... Sa voiture grise...

Je déglutis avec peine, comme si ma gorge s'asséchait d'un coup.
Comme si une vérité impossible à croire me transperçait partout.
Mon corps en crève et mon cœur se soulève.

J'assemble.

« *Le suspect était jeune, il portait des lunettes* »
« *Il prenait toujours un verre d'eau gazeuse* »
« *L'Ordalie de l'eau froide : Mort par noyade.* »
« *Il observe. Il nous observe* » ...

Je rassemble.

« *Ma lentille de contact a sauté* »
« *Une eau pétillante, s'il vous plaît* »
« *J'ai un bateau, une Vedette, j'aime la navigation* »
Il savait pour Gary.
Il savait pour nous.
Il savait tout.

Je tremble.

Souffre comme jamais.
Cravache mes pensées.
Maudis ma stupidité.
L'évidence me percute tel un couperet.

— PUTAIN DE SALOPARD !!!

La rage explose. Je hurle et shoote dans une poubelle, alertant les quelques agents présents devant le bâtiment.

Comment ai-je fait pour ne rien voir ?!

L'air devient rare. Le ciel me paraît de plus en plus noir. Je respire difficilement tant j'ai envie de tout dégommer sur ce foutu trottoir. Pourtant, je dois me concentrer et vite. Pour la retrouver. Pour la sauver. Les paupières closes, je masse mes tempes quelques secondes, histoire de me calmer.

Bon sang, s'il touche à un seul de ses cheveux...

Les cheveux... Le lieu... Missionné par Dieu...

J'essaie de relier comme Gary le ferait, mais tout s'embrouille dans ma tête. Où peut-il l'avoir emmenée ?

Pense au prochain point sur le plan, Cops...

J'ai mémorisé les différents numéros annotés sur la carte de la ville. Le huitième se situe dans le jardin du *Boston Common*. Je secoue frénétiquement la tête, ce n'est pas logique. Gary ne va jamais dans ce quartier. Selon elle, cette pourriture tue sa victime dans un lieu familier, celui qu'elle habite, qu'elle fréquente, ou encore son endroit préféré. Impossible qu'il l'emmène là-bas... *Putain !!!* J'ai l'impression que je vais devenir dingue ! Rapidement, je fais le point sur les autres points de la croix.

Neuf. Copley Place.

Dix. Back Bay.

Onze. Charles Elliott Memorial.

Douze. Old Cambridge.

Old Cambridge... La grande bibliothèque. Gary y va souvent, c'est presque sa seconde maison. *Tu dérailles, Cops !* Et si c'était ça ? Si pour une fois, il avait décidé de ne pas suivre les points à la lettre... Pourquoi ce piège ce soir ? Mon cerveau est sur le point de vriller. Ma poitrine me démange comme si des centaines d'échardes me perforaient petit à petit. Je refais surface lorsque j'entends Harrington arriver derrière moi.

— Un problème, Lieutenant ?

Plus le temps de chercher d'autres hypothèses. Je me redresse, la colère prend de nouveau possession de moi.

— Harrington, j'ai besoin que vous appeliez des renforts. Faites passer le message à toutes les unités de la ville que la voiture grise en question est

une Ford Puma, tonné-je en me dirigeant au pas de course vers ma Chrysler.

— Mais comment savez-vous qu'...

— JE LE SAIS ! MAGNEZ-VOUS !

La fureur dans ma voix modifie radicalement l'attitude du policier. Alarmé, ce dernier se dépêche de sortir son téléphone.

— Je dois vérifier quelque chose, ajouté-je avant de grimper dans ma bagnole. Restez joignable surtout, je vous contacte dans dix minutes. Tenez-vous prêt à partir avec une patrouille à la grande bibliothèque de Harvard !

— À vos ordres, Lieutenant !

En moins de deux, je mets le contact et démarre, prenant le chemin de la bibliothèque. Je fais peut-être fausse route, pourtant j'ai l'intime conviction qu'elle est là-bas. Pied enfoncé sur l'accélérateur, je conduis à toute vitesse tel un automate, mordillant ma lèvre jusqu'au sang. Instinctivement, j'essuie mes yeux et réalise que des larmes se sont échappées sans prévenir. Soudain, j'ai froid. Mon passé m'explose à la gueule. Une vague impression de déjà-vu. Un sentiment bien connu. S'il lui arrivait quelque chose, je ne m'en relèverai pas...

Il y a longtemps que je n'ai rien demandé à Dieu. Mais ce soir, Seigneur, je vous en conjure, faites qu'elle soit saine et sauve.

RAPPORT DE POLICE :

Durant des mois, je l'ai traqué partout.

Alors qu'il était là, juste à côté de nous.

Il a enlevé ce qui à mes yeux compte plus que tout.

Celle que j'aime comme un fou.

Si par malheur, il va jusqu'au bout.

Ma vie ne vaudra plus un clou.

Je n'aurais plus de raison de tenir debout.

CHAPITRE 32

OceanofPDF.com

GARY

Une odeur forte mais familière me tire du sommeil. Une odeur que je connais par cœur. Celle de l'essence de térébenthine. En revanche, j'ai beaucoup de mal à ouvrir les yeux tant mes paupières sont lourdes. Malgré tout, je lutte pour sortir de l'épais brouillard qui m'enveloppe. La première chose que je perçois tout près de moi, ce sont des livres, puis des flacons, ou des bouteilles, je ne sais pas trop car l'endroit est peu éclairé. Ce n'est que lorsque ma vision se fait plus nette que je reconnais la salle de restauration de la bibliothèque. Une douleur lancinante le long de la colonne vertébrale m'arrache une plainte. Assise sur une chaise, les mains liées dans le dos grâce à une corde qui me lacère les poignets, la panique me gagne. J'essaie de bouger, remuer, me redresser... Impossible car ma tête est coincée. Alors que mon menton repose sur une barre de fer, le haut de mon crâne est maintenu par une sorte de coupole. Dieu tout puissant, je suis sous *L'Écraseur de tête* ! Affolée, je tente de crier, néanmoins seuls quelques gémissements s'échappent difficilement de ma bouche entravée par un bout de tissu.

— Du calme, Garance..., souffle une voix derrière moi.

Aussitôt, mes sens sont en alerte. Le claquement des pas qui avancent lentement sur le sol me donnent la chair de poule. L'air se raréfie. Je tire encore une fois sur cette maudite corde qui doit être sanglée aux barreaux de la chaise. Mes yeux font des va-et-vient afin de repérer mon agresseur. Malheureusement, je ne peux me détourner, mon crâne étant prisonnier de cet objet de torture installé sur la table de restauration, au milieu des ouvrages et des solvants.

— Se débattre est inutile, j'ai moi-même réalisé ce magnifique outil de torture italien, précise Reynolds en apparaissant enfin dans mon champ de vision. Voyez-vous, je l'ai quelque peu modernisé, il suffit que j'appuie sur ce bouton pour que la coupole débute son processus de compression. Je vais vous montrer.

De son index, Reynolds active l'appareil. Le bruit d'un mécanisme retentit. Grinçant. Discordant. À vous glacer le sang. Je sens le petit dôme de fer comprimer doucement le sommet de mon crâne. Par instinct de survie, je force en sens inverse. Les hurlements meurent dans ma gorge et

mon cœur bat à tout rompre. Épouvantée, je m'acharne désespérément pour me dégager lorsque mon bourreau met fin au supplice. L'action a duré trois secondes, pourtant j'ai bien cru que c'était la fin. Je tremble comme une feuille, tellement que je suis sur le point de vomir. Mes larmes coulent. À présent, j'ai la certitude que je vais mourir ici. Tandis que je pleure, certaine de vivre mes derniers instants, mes pensées sont pour Cops.

— Qu'en pensez-vous, Garance ? Une véritable œuvre d'art, n'est-ce pas ? demande le blond en croisant les bras sur sa poitrine. Suis-je bête, vous ne pouvez pas parler ! Je vais ôter votre bâillon si vous me promettez de ne pas hurler. Cela ne servirait à rien, la bibliothèque est entièrement vide à cette heure-ci. Au moindre cri, je me ferai un plaisir de rappuyer sur le bouton, on est d'accord ?

Pour toute réponse, j'abaisse les paupières. D'un geste délicat, Reynolds retire le tissu de ma bouche. Je déglutis péniblement, remue autant que ma position me le permet.

— Reynolds, détachez-moi, par pitié. Vous...

Le simple bruit de sa langue claquant contre son palais me fait taire sur le champ.

— Impossible, ma chère. Vous faites partie du plan, il en a toujours été ainsi. Vous étiez la dernière sur la liste, la douzième plus exactement, mais étant donné votre esprit déductif peu commun, vous m'auriez démasqué tôt ou tard et je n'aurais pu achever l'œuvre du Maître. Ce n'était guère envisageable.

Sur ces mots, je pleure de nouveau. Cette fois, c'est sûr, je vais mourir ici. Dans les pires souffrances. À cause de mes cheveux. Pour satisfaire les élucubrations d'un fou furieux qui se dit guidé par la main de Dieu. Consumée par le désespoir, je force sur mes liens à m'en déchirer l'épiderme.

— C'est aussi pour cela que vous avez été choisie, poursuit-il, le visage semi éclairé par les deux lampes à huile présentes sur la table. Les femmes n'ont pas été créées pour penser. « *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* » Votre esprit vous a détourné du Seigneur, vous raisonnez toujours trop vite, trop loin, c'est contraire à la Création.

— Vous dites n'importe quoi ! Vos propos ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux que prônait l'Église du Moyen-âge en Europe. Une église qui voyait les femmes trop instruites d'un mauvais œil. Tout ça est révolu !

Un rire diabolique le secoue.

— Vous essayez de me duper ? De me détourner de mon objectif ? C'est bien dans votre nature.

— Ma nature ? répété-je, les sanglots plein la gorge.

Les prunelles bleues de Reynolds deviennent plus aiguës que jamais. Ce jeune homme qui affichait au quotidien un sourire si doux, montre aujourd'hui son vrai visage : celui d'un monstre. Il s'approche, pose ses deux mains à plat de chaque côté de ma tête. Face à moi, il me surplombe. Durant de longues secondes, il m'examine avec dégoût tandis que j'ose soutenir son regard.

— Aussi loin que remonte l'histoire de l'humanité, la rousseur est une anomalie au sens propre du terme, ce n'est pas l'œuvre de Dieu, mais... celle du Diable, dit-il pensif, en prenant une mèche de mes cheveux entre ses doigts. Douze offrandes nous apporteront peut-être un avenir meilleur...

— Vous êtes cinglé, chuchoté-je, tremblante.

Les mots sont sortis tout seuls et je les regrette aussitôt. Son visage s'abaisse encore, il est à présent au plus près de moi, ses lèvres à quelques centimètres des miennes. Je peux sentir son souffle sur ma peau. Ce souffle lascif qui me glace, me tétanise, me paralyse. Pendant cet instant, le seul son que j'entends est celui de mon cœur qui bat à cent à l'heure.

— Vous n'êtes que mensonge et calomnie, murmure-t-il en caressant ma joue du bout de son index. Un feu dévastateur. Des démons rusées à la sexualité exacerbée, envoyées pour nous séduire, nous contrer... et nous juger. Aujourd'hui, c'est à votre tour d'être jugée.

Je voudrais pouvoir me reculer, l'empêcher de me toucher, de me parler d'aussi près. Toutefois, je sais que mon temps est compté. Que l'espoir n'est plus autorisé. Je ferme les yeux, à la fois terrorisée et résignée, lorsqu'un bruit sourd résonne au loin. Brusquement, je rouvre les paupières. Surpris, Reynolds se redresse. Il pivote et jette un œil à la porte laissée ouverte.

— GARY ! ... GARY !

Cops...

C'est lui ! Il est ici. Dans la bibliothèque !

Sans réfléchir, je hurle son nom :

— COOOPS ! AU SECOURS !

Pris de court, Reynolds me remet le bâillon et sort son arme. Rapidement, il retourne se placer derrière moi, la main juste au-dessus de l'instrument de

torture. En alerte, je remue sur ma chaise, agite mes pieds, essaie d'appeler à l'aide malgré ce morceau de coton enfoncé jusque dans ma gorge. J'ai si peur. Pour moi. Pour Cops. Jamais mon palpitant n'a cogné si fort. Les yeux rivés sur la porte, je vois enfin mon sauveur surgir dans la pièce, revolver pointé droit devant lui. En dépit de la faible luminosité, je peux discerner la rage émaner de tous ses pores, laquelle décuple lorsqu'il m'aperçoit sous l'écraseur de tête. Il s'immobilise immédiatement. Son expression passe de la stupéfaction à l'horreur.

— Gary...

— Cops, j'avoue que je ne t'attendais pas, lance Reynolds d'un air de défi. Bravo pour ta déduction, j'en suis ébloui.

L'inspecteur focalise à présent son attention sur celui qu'il tient toujours en joue.

— Détache-la tout de suite, espèce de malade !

J'entends Reynolds pouffer de rire dans mon dos.

— Pour une fois, tu n'es pas en position d'ordonner, Cops. Vois-tu, mon doigt n'a qu'à presser cette touche et en quelques secondes, la cervelle de ta petite rouquine va se retrouver éparpillée sur tous ces bouquins qu'elle aime tant.

Déconcerté, le grand brun serre les mâchoires. Je sais qu'il se retient, il aimerait sauter à la gorge de mon agresseur. Une haine profonde se lit sur ses traits, de son froncement de sourcils jusqu'à ses lèvres retroussées.

— Connais-tu cet objet, Cops ? Garance a dû t'en parler bien évidemment. Quand le dôme de fer descendra sur sa tête, il fera pression de telle sorte que ses dents exploseront en premier, puis ce sera le tour de ses jolis yeux qui sortiront de leurs orbites, et pour finir son cerveau se répandra sur cette table.

Le sentiment d'effroi qui me traverse semble ralentir le temps, comme si ce qu'il venait d'énumérer m'apparaissait dans les moindres détails. Le lieutenant de police grimace, sans pour autant quitter son adversaire du regard.

— Si tu la touches, je...

— Tu ne feras rien du tout, hormis jeter ton arme ! Sinon, j'actionne le mécanisme et tu seras aux premières loges pour le spectacle.

Mes prunelles embuées rencontrent celles de l'homme que j'aime. Je sais qu'il livre un combat intérieur sur la décision à prendre.

— JETTE CE PUTAIN DE FLINGUE, COPS ! brame Reynolds d'un ton implacable.

Je pleure en silence, toujours prisonnière de la plaque de métal glacée qui maintient mon crâne. Vaincu, Cops capitule, levant les mains en signe de reddition.

— OK. OK, ne lui fais pas de mal.

En se baissant légèrement, il lance son arme qui glisse sur le sol.

— Tu ne t'en sortiras pas si facilement, dit-il.

— Ah oui ? Je pense au contraire avoir toutes les cartes en main. Tu étais le seul obstacle, il fallait donc que je sois au plus près du flic chargé de l'enquête, explique-t-il alors qu'il s'éloigne enfin de moi. M'infiltrer comme stagiaire au BPD était un jeu d'enfants. C'est facile quand on est un pro du piratage informatique. Faux diplômes. Faux papiers. Il suffisait juste d'un candidat plus brillant que les autres sur la liste.

Le visage de Cops est déformé par la colère. Reynolds nous a dupés, et nous voilà tous deux à sa merci.

— Je dois admettre qu'être flic a ses avantages, poursuit-il en ricanant. Comme se procurer de la drogue dans des pièces à conviction, le GHB par exemple.

— Espèce de pourriture...

— Relax, Cops. Tu vas me dire que tu n'as jamais profité de la situation ? D'ailleurs, je me suis aperçu que les femmes font aisément confiance aux forces de l'ordre, elles ouvrent très vite leur porte ou... autre chose. Et j'ai compris qu'avec un badge de police, on pouvait se faufiler partout, dans n'importe quel endroit. Clinique, bar, boutique... sans qu'on ne soit jamais soupçonné. Cela m'a beaucoup facilité la tâche.

— Alors c'est comme ça que tu as tué ces pauvres filles ? l'accuse Cops dont la hargne ne faiblit pas. Tu as misé sur leur crédulité, leur fragilité...

Reynolds frappe du poing sur la table. Je sursaute. Les flacons chancellent quelque peu. Je sursaute.

— Elles n'avaient rien de fragile, PUTAIN ! Toute mon enfance, j'ai prié pour que Dieu m'envoie un signe. Il l'a fait ! Crois-moi, Cops, ces diablesses méritent leur châtiment. Moralisatrices, tentatrices, manipulatrices, ouvre les yeux et regarde autour de toi ! REGARDE-LA ! crie-t-il en se retournant vivement vers moi pour me pointer de son arme.

Par ce geste aussi brusque qu'imprévu, les bouteilles sur la table se renversent. L'essence de térébenthine se répand intégralement sur les

vêtements de Reynolds qui jure et baisse la tête une fraction de seconde. Profitant de ce manque de vigilance, Cops bondit sur le criminel. Leurs deux corps se percutent contre la table. Sous le choc, Reynolds ne voit pas le premier coup de poing arriver. Pas plus que le second. Son arme tombe au sol. Impuissante, je ne peux toujours pas bouger malgré mes efforts incessants et mes gémissements permanents.

Le jeune homme tente de se défendre, cependant comparé à l'armoire à glace qui lui envoie un dernier direct dans la mâchoire, il ne peut rivaliser. Sonné, il tombe sur le parquet tel un poids mort.

Je cesse de me débattre.

Un bref silence prend place.

Cops récupère son souffle en restant sur le qui-vive avant que ses yeux ne retrouvent les miens.

— Gary...

En trois secondes, il se précipite afin de me retirer le bâillon. Je racle ma gorge asséchée, humecte mes lèvres. Rapidement, il disparaît derrière moi. J'entends qu'il dévisse quelque chose, après quoi la coupole de fer remonte. Je me dégage enfin de cet objet de malheur tandis que Cops détache les liens qui m'emprisonnent. Une fois libérée, je me lève et me jette à son cou. Mes jambes tremblotent, ma nuque me lance horriblement, mais le simple fait de me blottir dans ses bras me donne la sensation d'être enfin en sécurité. Je pleure contre son épaule, le serrant aussi fort que je le peux pendant qu'il caresse mon dos.

— C'est fini, Bouchon. Ça va aller...

— J'ai... J'ai eu si peur..., sangloté-je sur le cuir de son blouson. J'ai cru que...

Sa main incline mon visage sans ménagement et ses lèvres capturent les miennes. Je ressens dans ce baiser tout le soulagement qu'il ne peut exprimer par les mots. Lorsque nous nous détachons, nos souffles se mêlent. Front contre front, nous respirons le même air, le même sentiment d'apaisement.

— Je savais que je te trouverais ici, la tête dans les bouquins, remarque-t-il en concluant sa phrase d'un clin d'œil.

Un coin de ma bouche s'étire. Je l'aime tant ! Me pressant encore un peu plus, je l'enlace. Parce que j'en ai besoin. Sa chaleur m'enveloppe. Au moment où je commence à me détendre, un mouvement sur la gauche attire mon attention. *Oh Seigneur !* J'ai tout juste le temps de voir Reynolds se

relever et viser le dos de Cops avec son revolver. Je sens émaner en moi un parfum de panique. Mon cœur l'emporte sur ma raison.

— NON ! hurlé-je en me positionnant devant Cops.

Le coup part.

Mon corps fait rempart.

La détonation brutale laisse place à un vide sonore.

Immobile, face aux pupilles dilatées du tireur, le temps semble suspendu. La douleur ne se manifeste qu'après une dizaine de secondes. Ma respiration se bloque. Ne tenant plus sur mes jambes, je m'écroule lourdement au sol.

— GARY ! crie Cops qui me rattrape et s'effondre avec moi. GARY !

Mes oreilles bourdonnent, toutefois je l'entends me parler.

— Gary... Pourquoi as-tu fait ça ? Reste avec moi. Je t'en prie, regarde-moi...

Son corps penché au-dessus du mien, il examine l'endroit même où la balle s'est logée. Une brûlure atroce irradie au niveau de mon épaule. Je suis à deux doigts de perdre connaissance. Cops prend ma main. Ce geste si intime me donne la force de tenir. D'un côté, j'écoute sa voix me répéter de ne pas l'abandonner, de l'autre je discerne l'infâme ricanement de Reynolds qui se rapproche petit à petit.

— Nous avons tous un destin, Cops, insiste-t-il. Le mien est de suivre les instructions du Maître...

Je sens celui que j'aime se raidir. Une larme roule sur sa joue.

À son regard dérouté, je comprends qu'il sombre, renonce, s'enfonce.

Moi, étendue et blessée.

Lui, à mes côtés, désespéré.

Une scène répétée.

Un ricochet.

Réveillant les stigmates du passé.

Sa main serre la mienne, encore plus lorsqu'il la pose contre son cœur. Derrière, Reynolds avance tel un spectre, une ombre menaçante, son arme pointée sur nous. Ainsi, il affiche le masque parfait du traître qu'il est.

— Rien ne pourra se mettre en travers de mon chemin. Rien ne pourra changer le destin. Il me guide...

Mes doigts cheminent sur le torse de Cops. Je détecte alors quelque chose dans la poche intérieure du blouson de cuir. *Le briquet !*

Bien que je baigne dans une sorte de brume, je me fais violence en guidant sa main vers cet endroit précis, espérant qu'il comprenne. Fronçant les sourcils, il attrape et sort le petit étui en métal. D'un air dubitatif, il l'observe avant de me fixer.

Une étincelle traverse ses iris.

Un coup d'œil complice.

Nos pensées se réunissent.

La toile se tisse.

— Tu es fini, Cops, nargue le blond dont le doigt est toujours sur la détente. Je ne souhaitais pas en arriver là, mais... vous irez brûler tous deux en enfer !

D'un seul geste du pouce, Cops allume le zippo. La flamme jaillit.

— À toi l'honneur, Blondin, dit-il alors qu'il se retourne et jette l'objet qui embrase immédiatement la chemise du tueur.

À cause de l'essence de térébenthine, le feu se propage très vite. Le costume en lin de Reynolds s'enflamme. Stupéfait, ce dernier s'agite, tente d'éteindre le brasier qui ne cesse de grimper sur son cou, léchant son visage, puis ses cheveux. Dans l'affolement, il recule, son buste heurte violemment la table. Une lampe à huile tombe et se brise parmi les produits, ravivant les flammes de plus belle. Les hurlements épouvantés de Reynolds deviennent insoutenables. À demi-consciente, ma vue se brouille. Je ne perçois qu'une silhouette rougeoyante et imprécise qui danse au loin, cependant mon imagination fait le reste.

Soudain, un coup de feu éclate. Je sens Cops me protéger, formant un barrage de son corps au-dessus de moi, puis...

Il n'est plus là...

Le vide.

Le froid.

Des bruits de pas.

Une deuxième déflagration résonne.

Une déflagration qui met définitivement fin aux cris de Reynolds.

Après de longues secondes, mes doigts retrouvent ceux de Cops, je devine son inquiétude à sa voix chevrotante.

— Gary, tout va bien se passer à présent. Les secours arrivent. Il faut juste que...

— Reynolds ? murmuré-je en sentant mes facultés diminuer.

— C'est terminé, dit-il en serrant davantage ma main. Il ne peut plus faire de mal à personne. Tiens le coup, Bouchon, je t'en supplie.

Il me couvre de son blouson. Le silence qui suit traduit son appréhension. Dans un demi sourire, je chuchote :

— Ne t'inquiète pas, Jonas Cops. Je ne suis pas prête à t'abandonner.

Le feu qui nous anime lui et moi. Celui-là, jamais ne s'éteindra.

Au loin, les sirènes retentissent. Je savais qu'il y aurait une justice.

C'était écrit. C'était notre office.

*Ubi ignis cadit ignis.*³⁵

CHAPITRE 33

OceanofPDF.com

Dix jours plus tard...

OceanofPDF.com

COPS

Les bras croisés, j'attends que les agents ouvrent enfin cette putain de porte. Ma patience a des limites. Je sais qu'on doit procéder minutieusement, cependant si ça doit prendre des plombes, je fais un trou dedans avec mon flingue ou je la dézingue à coups de pompes. Je me mords la lèvre tout en fixant ce mec qui relève les empreintes sur la poignée. S'il ne se dépêche pas, je vais lui enfoncer son pinceau dans l'oreille. L'image est des plus plaisantes. Heureusement pour lui, il se décale enfin pour nous laisser passer. Sage décision.

Avec six collègues de la brigade d'intervention, nous entrons à l'intérieur grâce au trousseau de clés retrouvé dans la voiture du criminel. Arme en main, à l'affût du moindre mouvement, ils font un rapide état des lieux. Concentré, je reste dans le petit hall, observant tout autour de moi.

— R.A.S ! crie l'un des membres de l'unité.

Tandis qu'ils reviennent investir le couloir, Harrington et moi pénétrons dans l'appartement de Reynolds.

GARY

Je presse l'interrupteur et aussitôt, l'amphithéâtre est plongé dans le noir. Seule la lumière de l'écran éclaire l'estrade. Je me déplace doucement. Ma blessure est peut-être superficielle, elle n'en est pas moins douloureuse. J'ai passé toute la journée en observation le lendemain de l'agression. Cependant, il me tardait de rentrer chez moi. Reprendre le travail aussi. Cops n'était pas d'accord, mais j'en avais besoin. Comme un ange-gardien, il est resté à mon chevet la nuit qui a suivi l'incident ainsi que le lendemain. Il n'a pas non plus quitté la maison durant mes dix jours de convalescence. On peut dire qu'il a été un charmant infirmier. *Oups !* Je ne dois plus jamais utiliser cet adjectif devant lui... au risque d'être ensevelie sous une avalanche de chatouilles. Je suis soulagée que tout se termine pour le mieux.

Lorsque Cops a lancé le briquet ce soir-là, les vêtements de Reynolds se sont embrasés en quelques secondes. L'essence de térébenthine et les solvants hautement inflammables qu'il avait renversés sur sa chemise ont été fatals. Le feu ravageait son corps. Pris d'hystérie, il a tiré un coup dans notre direction. Cops a réussi à récupérer son arme afin de le neutraliser. Le faux stagiaire est mort d'une balle en pleine poitrine, le buste et le visage brûlés au troisième degré. Après quelques recherches, Cops a découvert que Reynolds s'appelait en réalité Martin Chapman. Un jeune orphelin perturbé qui a grandi dans un internat religieux. Impossible d'en savoir plus sur son enfance, il semble que tous les documents aient disparu. Toutefois, Cops a trouvé dans sa boîte mail des factures mentionnant l'adresse d'un appartement non loin de Harvard. Il devait justement s'y rendre aujourd'hui avec une équipe.

Alors que je fais glisser mon doigt sur le pavé tactile de l'ordinateur, « *L'Annonciation* » de Léonard de Vinci apparaît sur l'écran...

COPS

À première vue, l'appartement de Reynolds, ou devrais-je dire Martin Chapman est des plus banals. La pièce à vivre conjuguant le salon et la cuisine est propre, lumineuse, rien ne donne l'image d'un homme psychologiquement perturbé. Cela dit, l'enfoiré a bien caché son jeu depuis le début.

Lorsque les secours sont arrivés ce fameux soir, que j'ai vu Gary étendue sur un brancard, j'ai bien cru que le passé revenait me hanter. Pourtant, Dieu a été clément. La balle n'avait pas touché les voies respiratoires, Gary était seulement en état de choc.

Pour la première fois, je me suis laissé aller à mes sentiments. Dès lors que Reynolds était K.O., en tant que professionnel, j'aurais dû le désarmer, le menotter. Au lieu de ça, j'ai préféré détacher au plus vite la femme que j'aime. Résultat : elle a risqué sa vie pour moi. Elle m'a sauvé. Encore une fois... Je n'aurais pas supporté de la perdre. L'amour que je lui porte va bien au-delà de la raison.

Comme je le supposais, la Ford Puma grise de l'imposteur était garée devant la bibliothèque, j'avais donc alerté toutes les unités dès mon arrivée sur les lieux. Par la suite, ils ont fouillé le bâtiment de fond en comble. L'automobile, le bureau ou encore l'ordinateur de Reynolds ont été passés au crible. Ainsi, on a découvert sa véritable identité et cette adresse au cœur de Cambridge.

Après avoir inspecté le living, c'est au tour des autres pièces. La salle de bain ainsi que la chambre sont examinées dans les moindres détails, cependant il n'y a toujours aucune trace, aucun lien avec notre affaire.

— Lieutenant, venez jeter un coup d'œil ici ! crie Harrington au bout du couloir.

Je le rejoins. Il m'invite à entrer dans la dernière pièce qui s'avère être un bureau. Les rideaux sont tirés. Une petite ampoule éclaire faiblement l'ensemble. Mes yeux vagabondent de gauche à droite, avisant le crépi jaunâtre des murs ou encore les vieilles tomettes qui tranchent avec la déco moderne du logement. Méfiant, je passe un gant de latex, puis me dirige tout droit vers l'espace de travail afin d'allumer la lampe installée dessus. Mes sourcils se froncent exagérément lorsque je découvre cette immense

croix tracée au marqueur sur une carte de la ville. Les portraits de chaque jeune femme sont disposés aux endroits stratégiques. Mon cœur se serre quand je vois celui de Gary. La photo a été prise à son insu, comme c'est le cas pour toutes les autres. Je reconnais les sept victimes, dont celle du tonneau que nous avons pu identifier récemment. Son nom était Bree Wyatt...

OceanofPDF.com

GARY

— Aujourd’hui, nous débuterons le cours avec cette peinture attribuée à Léonard de Vinci, dis-je en activant le micro. Il représente l’ange Gabriel saluant la Vierge Marie. Comme sur les autres versions que nous avons étudiées précédemment, l’ange l’interrompt dans sa lecture de la Bible pour lui **annoncer** qu’elle est destinée à donner naissance au fils de Dieu.

Ma voix envahit l’espace de l’amphi alors que les étudiants commencent à prendre des notes. Pendant ma description, je visualise l’écran et observe le personnage de Marie. Par réflexe, mes yeux se posent sur ses cheveux blonds aux reflets roux. C’est presque devenu un automatisme chez moi. Je repense à cette femme que nous avons trouvé ce soir-là, décédée dans ce tonneau. Cops m’a appris qu’elle s’appelait Bree Wyatt, qu’elle souffrait d’anorexie depuis plusieurs années. Encore une qui selon notre fanatique allait à l’encontre de la Création en détruisant progressivement son corps. En guise de punition, il l’a gavée, l’a forcée à ingurgiter de la nourriture et des laxatifs à outrance. Mon estomac se tord en imaginant la scène. La citation écrite à même le baquet suivait la logique de sa folie. « *Nos abscondam excrementum fundo aquae semper terminus sursum ad superficiem* ». Autrement dit : « *On a beau dissimuler ses excréments au fond de l’eau, ils finissent toujours par remonter à la surface* ». Comme la plupart des gens atteints de cette maladie, personne dans son entourage n’était au courant. Martin Chapman a dû passer des mois à observer chacune d’entre nous, à noter nos points forts, nos points faibles, à peaufiner son plan... Heureusement, quatre femmes seront épargnées.

— Professeur Olden, vous dites qu’on a attribué ce tableau à Léonard de Vinci, pourtant certains ouvrages mentionnent Verrocchio. Pouvez-vous nous éclairer là-dessus ?

L’élève qui vient de poser cette question me sort de ma transe. Ce sujet n’est guère au programme, mais au point où nous en sommes, autant leur expliquer ce qu’au Moyen-Âge, on nommait « *Les petites mains* »...

COPS

Nous récupérons dans des sacs plastiques toutes les pièces à conviction présentes sur le bureau. Au fond des tiroirs, il y avait un dossier pour chaque victime ou « future » victime avec leurs noms, leurs adresses, leurs habitudes, les lieux qu'elles fréquentaient et... des photographies. Des tas de photographies. Mon cœur rate un battement lorsque je découvre le contenu de celui qui est au nom de Gary. On la voit à vélo, devant chez elle, au *Little Hunger*, longeant les couloirs de Harvard, sur l'estrade de l'amphithéâtre, à la bibliothèque et évidemment dans la salle de restauration des livres. Il y en a même quelques-unes où nous sommes ensemble. *Putain de malade !* La culpabilité me ronge. Il était là, juste à côté de moi tel un vautour, et je n'ai rien vu. Il a profité de son statut au sein de la police pour tromper, voler, abuser, et tuer.

— Ça va aller, Lieutenant ? me demande Harrington qui a décelé mon trouble.

Je relève la tête, reprends mes esprits.

— Ouais... Chargez-vous de ces documents, vous voulez bien ?

Il opine du chef tandis que je regarde autour de moi. Sur le mur opposé, deux grands battants semblent servir de placard. Je m'approche lentement. Va savoir pourquoi, mon instinct me dicte que ces deux portes en métal dernier modèle n'ont rien à faire dans une pièce aussi vétuste. À mon avis, on les a installées ici dans un but bien précis. D'un geste résolu, j'abaisse la poignée, néanmoins la porte ne cède pas. Perplexe, je réfléchis.

— Harrington, vous avez le trousseau de Reynolds ?

— Oui...

— Une des clés ouvre probablement ce placard.

Mon collègue me rejoint. Il en teste deux avant que la troisième ne s'insère parfaitement dans la serrure. Nous nous jetons un coup d'œil, puis un tour de clé plus tard, le battant s'ouvre, nous laissant tous deux effarés et fauchés par une senteur abominable...

GARY

— En Europe, les ateliers étaient considérés comme des lieux où se nouaient de fructueux partenariats au sein de lignages d'artistes, mais aussi avec de nombreux collaborateurs. L'approche sociologique et économique de son fonctionnement a permis de mettre en évidence une création à plusieurs mains. L'art d'iconographie religieuse est précurseur dans le domaine.

— Vous voulez dire qu'une toile comme celle-ci pouvait passer sous le pinceau de plusieurs artistes ?

Je pivote afin de répondre à cette étudiante au premier rang sur ma droite.

— Exactement. Il s'agissait donc de l'atelier de Verrocchio, l'un des plus importants de la ville de Florence. Il avait pour élèves Botticini, Le Pérugin, Di Credi, et bien sûr Léonard de Vinci. C'est donc difficile d'affirmer avec certitude qui a travaillé dessus, cependant en analysant les ombrages, les couleurs... On retrouve le style de Léonard.

— Ce genre de manufactures a démarré dès le Moyen-Âge ? me questionne-t-elle à nouveau.

— Tout à fait. Si à la Renaissance, les mécènes contribuaient largement au développement de l'art, à l'époque médiévale, l'Église était le principal commanditaire. L'œuvre était généralement commandée, produite et vendue, mais à travers ces ateliers, on remarque aussi une connotation socio-économique évoquant un groupe humain, fortement hiérarchisé, qui sous la responsabilité d'un Maître, concourait à... à...

Je m'interromps. Mon cœur bondit dans ma poitrine et ma gorge s'assèche.

Le Maître...

Reynolds l'a évoqué tant de fois. Je pensais qu'il parlait de Dieu, mais... Je me retourne vers l'image projetée, fixe rapidement tous les éléments du tableau : le livre de la Bible ouverte, le jardin, le jeu des mains, les lys... Des flashes m'assaillent. Des lys...

« J'ai toujours voulu apprendre à pêcher ou à jardiner. Planter des lys, j'aimerais beaucoup. Vous aimez les lys, Gary... »

« Il préparait une thèse sur les chiffres dans la Religion. Il aimait également dessiner sur le vif, esquisser les monuments à l'encre ou au fusain. Mais sa grande vocation était avant tout l'enseignement. »

Le Maître...

Oh Mon Dieu...

OceanofPDF.com

COPS

Dès l'ouverture du placard, je grimace, l'odeur qui tapisse mes narines étant trop forte. Mes yeux examinent les instruments entassés dans des cartons posés au sol. Je reconnais immédiatement ce qui ressemble à une *Poire d'Angoisse*, un autre objet de torture dont Gary m'a parlé. J'ai même eu droit à des images très explicites dénichées sur internet. À côté, il y a des tuyaux, des pinces en fer... Un tas de trucs qui font froid dans le dos.

— Bonté Divine, s'exclame Harrington en s'accroupissant pour jeter un œil à l'objet en question. Qu'est-ce que ce qu'il comptait faire avec ça ?

— Croyez-moi, vous ne voulez pas le savoir ! Quant aux tuyaux, j'imagine qu'ils ont servi pour *La Cure d'eau*. Il faudrait effectuer des prélèvements.

J'inspecte les étagères, toutes remplies de caisses, de chemises cartonnées renfermant des informations sur les différentes méthodes de torture. Les matériaux utilisés, les moyens de fabrication, leur utilisation, les multiples effets sur le corps humain, et j'en passe... Aucun doute, sa « mission divine » ne date pas d'hier. Il la préparait depuis des années. Je soupire tout en secouant la tête. Quelque chose cloche.

— Il ne pouvait pas réaliser tous ces objets dans cet appartement, remarqué-je en remettant l'une des pochettes à sa place. À mon avis, un autre endroit devait lui servir d'atelier pour concevoir tout ça.

— Je pense que vous avez raison, Lieutenant.

Harrington se redresse, il récupère un petit coffre sur l'une des étagères. Tout à coup, il éternue.

— Merde, L'odeur me file la migraine, s'agace-t-il en ouvrant le contenant. Je ne sais pas pourquoi les gens s'obstinent à foutre de la lavande partout dans les placards ! Je ne supporte pas ça.

J'acquiesce. Moi non plus, je n'ai jamais compris cette obsession. La dernière fois que j'ai senti une odeur aussi forte, Gary m'a précisé que c'était de l'Hysope. Nous étions chez...

Je me fige, déglutis avec peine. Mon esprit s'évade.

Les objets en bois et en fer forgé... Son fils est informaticien...

Je débloque. C'est impossible... Massant ma nuque douloureuse, j'entends à peine Harrington m'apprendre qu'il vient de trouver une pile de livres au fond d'un rayonnage. Je bats des paupières une fois, deux fois, puis reporte mon attention sur lui.

— Regardez-ça, Lieutenant, dit-il en me tendant l'un d'entre eux.

J'attrape l'ouvrage en question, un relié en cuir rouge qui porte pour titre : « *La Création Divine : entre feu et cendre* ». Si j'en juge par le résumé, le bouquin fait référence aux limites et aux faiblesses de la religion catholique. Quant à l'auteur, rien que de voir son nom imprimé au bas de la couverture, les poils se dressent sur ma peau. Muscles tendus, j'ouvre le livre. Au bas de la première page, il y a une dédicace.

« À Martin, mon fils, mon élève. À notre Création Divine »

BORDEL DE MERDE !

Sentant la sueur perler de mes tempes, je passe une main sur mon front. Avidé de réponses, je tourne les pages frénétiquement, espérant ainsi trouver d'autres indices lorsqu'une photo tombe à mes pieds. Lentement, je m'accroupis afin de lire la phrase manuscrite notée sur le carré blanc :

« *Été 2017. Avec Papa* ».

Je m'empare de l'image, puis la retourne. Mes yeux s'arrondissent. Mon souffle se bloque. Je ne peux pas croire ce que je vois. Sur la photo, je reconnais Reynolds, plus jeune de quelques années, auprès de... Ma respiration s'accélère tout comme les battements de mon cœur. Pris de panique, je me redresse, sors rapidement mon téléphone, m'apprête à composer le numéro de Gary lorsque ma sonnerie retentit. Je décroche en voyant son nom s'afficher.

— GARY !

— COPS !

Un silence s'étire avant que nous ne prononcions en même temps :

— C'EST WATKINS !



OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

Le croissant de lune brille au-dessus du tarmac. Son front d'albâtre auréole un ciel qui me guidera vers les prémices. Là où à une époque tant regrettée, tout n'était que mœurs et offices, bonheurs et délices. Un pèlerinage aux sources de cette Europe salvatrice !

Ma mission divine reste inachevée.

Sacrilège !

Après tant d'années à me préparer. À les préparer...

Une vie prédestinée...

Je me revois à l'âge de six ans, jouer sur le grand tapis persan au milieu de ce salon immense, où seuls les oiseaux du parc voulaient bien m'honorer de leur présence et dont le chant égayait ma triste existence. Tel est le quotidien d'un enfant qui voit rarement ses parents. Occupations. Obligations. Réceptions. Le monde de l'Édition...

Un chemin tout tracé...

De hautes études imposées.

Des résultats exigés.

Un futur sans bavures.

« *Richard, tu es promis à un brillant avenir* ».

Je n'avais guère mon mot à dire.

S'opposer aurait été bien pire.

Alors, j'ai obéi...

Toujours premier. Toujours félicité.

Croulant sous les titres et les diplômes.

Exerçant un métier qui aurait dû faire de moi le plus heureux des hommes.

Écrivain. Historien. Théologien. Et professeur en faculté.

Mais l'imprudent qui s'abandonne à son fardeau si longtemps porté.

Ne connaît plus celle que l'on nomme simplement la liberté.

Alors, j'ai voulu goûter à l'inconnu.
Me confronter à cet univers corrompu.
Boston et ses âmes perdues.
Passés trente ans, j'ai côtoyé.
Gangs, dealers et catins.
Paris clandestins. Petites frappes et assassins.
On ne peut se représenter la pauvreté, la sueur ou la faim.
Lorsqu'on passe toutes ses nuits dans des draps de satin.
« *Omne relinquit nobis amarum gustum* »³⁶ en latin.
Je devais poursuivre, par tous les saints !
Comprendre où est le Mal, où est le Bien.
Toujours plus fort. Toujours plus loin.
Regarder des corps poignardés dans un coin.
Un de plus... Un de moins...
Des balles ricochant pour de menus larcins.
Je ne voulais plus être un simple témoin.
L'envie de passer à l'acte me transperçait de toute part comme des milliers de guêpes sorties de leur essaim.
De ma main je voulais agir, ressentir, et vivre. Enfin !
Une arme procurée à l'abri d'un ciel plus noir que le fusain.
Une vieille supérette de quartier idéale pour tâter le terrain.
Le lieu était désert et seul le gérant derrière son comptoir fumait un cigare. Ou devrais-je dire un restant de cigare puant qui semblait tenir en équilibre au bord de ses lèvres fines.
Sans réfléchir, je l'ai menacé, tout droit de mon arme pointée.
« *File-moi la caisse !* » ai-je ordonné.
De l'argent, j'en avais....
Je voulais simplement savourer ces précieuses minutes de danger.
Braver l'interdit.
Briser les barreaux de cette prison d'ennui, celle qui me grignotait petit à petit.
Alors que je tenais toujours en joue le patron dont le cigare avait chuté sur le bois gris.
Deux rayons plus loin, j'entendis un bruit.
Surpris, j'ai changé d'angle de tir.
Elle était si belle !
Pourtant, cette longue chevelure semblait irréaliste.

Elle m'observait...

Le temps s'écoulait comme les trois derniers grains d'un sablier.

Sous mes gants, mes doigts me démangeaient.

J'attendais un signe. J'avais attendu si longtemps.

Puis... ce fut le moment.

Son regard réprobateur pareil à la foudre suffit à mettre le feu aux poudres.

La balle logée dans sa poitrine sonna comme la réponse à ce quelque chose qui me rongait depuis des années. Le venin qui traversait mon corps portait le nom d'adrénaline ; si ardent, si puissant... Jamais je ne m'étais senti aussi vivant.

Je suis sorti, enivré par ce sentiment de paix intérieure.

Cependant, la réalité rattrape très vite celui qui, pour la première fois, touche le bonheur du bout des doigts.

Il fallait courir, s'enfuir.

D'un pas vif, rapide.

À travers les ruelles sordides.

Tapi derrière un container, je reprenais mon souffle, appuyé contre un mur.

Grisé par la vision encore bien présente dans mon esprit de cette longue chevelure.

Je jetai l'arme au fond d'une poubelle avant de fixer un point lumineux devant moi.

Un toit. Une croix. Une église me tendait les bras.

Une force impérieuse me conduisit jusqu'à l'entrée de l'édifice. Étrangement, le souffle divin m'enveloppa dès que mes pieds foulèrent les dalles en pierre de cette nef à l'architecture gothique. Toute ma vie, j'avais étudié la science des religions, l'Histoire des peuples, leurs croyances et leurs traditions, mais ce que l'on peut ressentir, ce que je pouvais humer en cet instant au cœur de ce lieu saint, aucun livre ne me l'avait encore procuré.

J'étais en sécurité.

J'étais en paix.

Fasciné, je m'installai sur l'un des bancs pour écouter le prêtre.

Sur l'autel, il parlait d'une voix claire à ses quelques fidèles.

Je reconnus aussitôt un verset de Saint Matthieu :

« Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé par ton nom ? N'avons-nous pas chassé ces démons par ton nom ? N'avons-nous pas ainsi fait beaucoup de miracles par ton nom... »
« Dieu vous protège, mes fils... »

Alors, je compris...

Je compris pourquoi Dieu m'avait choisi.

Je devais chasser les démons.

Le hasard en avait mis une sur ma route ce soir-là.

Une femme rousse. C'est tout ce que j'avais besoin de savoir sur elle.

Son identité ne m'intéressait guère.

Sa mort m'avait apporté satisfaction et amour.

Une paix que l'humanité devait connaître à son tour.

Alors, j'ai voyagé...

J'ai cheminé dans le vieux monde, découvrant les richesses d'une Europe médiévale, me nourrissant de cette époque arbitrairement oubliée. Une époque où le jugement de Dieu était capital. Où chasser ces pécheresses n'était que justice. Plusieurs années furent nécessaires pour mettre au point ce que le Saint Esprit attendait de moi.

Opérer dans le plus grand secret, tout en donnant l'image d'un homme respecté.

Richard Watkins, le grand expert en théologie de Harvard, avait une mission.

Concevoir une toute nouvelle Création.

Mais, je ne pouvais procéder seul.

Il me fallait un atelier, des fils, des élèves, car comme le disait Nietzsche :
« l'artiste a le pouvoir de réveiller la force d'agir qui sommeille dans d'autres âmes ».

La sélection s'avérait ardue.

Certains étaient trop chétifs, trop naïfs.

D'autres ont échoué avant même de commencer.

Martin était le plus doué.

Un adolescent que j'avais sorti d'un orphelinat perdu au fin fond de l'Italie.

Lui aussi avait toujours senti une présence, quelque chose qui lui ordonnait d'agir.

En plus d'être un petit génie de l'informatique, il n'avait peur de rien.

Toujours prêt à s'insurger contre le Malin.

Jusqu'à s'infiltrer dans les forces de l'ordre.

Tous ensemble, nous avons œuvré dans un atelier, au sous-sol de ma demeure.

À l'abri des regards indiscrets, nous pouvions parfaire les outils du Seigneur.

Pendant longtemps j'ai pensé, calculé, puis un beau jour, les douze points de la croix me sont apparus comme une évidence. J'avais appris au début de mes études que la forme de la croix latine est le plan que Dieu a voulu pour l'humanité. Son centre étant l'origine de toute chose. Je me rappelais cette supérette. *Bien sûr ! L'origine...*

Je traçais donc les douze points autour de ce lieu. En visualisant mon projet, j'eus l'intime conviction que chaque sacrifice réalisé en résulterait finalement un équilibre parfait.

Alors, nous avons commencé...

Nous les avons trouvées.

Nous les avons jugées.

Au bout de cinq mois de travail, j'ai volontairement provoqué mon accident sur cette route inondée. Je n'avais pas peur. Je savais que Dieu me protégerait. Ce fût le cas.

Mon plan fonctionnait à merveille.

Victime de traumatismes bénins, j'ai simulé une perte de mémoire dès mon réveil. L'amnésie se présente comme l'une des pathologies les plus difficiles à diagnostiquer. Elle n'est pas nécessairement visible sur les imageries médicales. Déjouer les tests de mémoire fût un jeu d'enfant. Quant aux résultats des prises de sang, il a suffi que Martin entre dans le système informatique de l'hôpital pour les modifier. Ainsi lavé de tous soupçons, je pouvais poursuivre la mission de loin, en tant que professeur.

Le Maître devait s'effacer.

Pour voir si la relève était assurée.

Malheureusement, il y a toujours des imprévus.

Martin a voulu voler de ses propres ailes... à mon insu.

Il pensait réussir.

Malgré son courage et sa ferveur, on ne peut modifier un plan établi par le Créateur.

Alors que j'avance parmi la foule pour embarquer dans cet oiseau de fer, je me remémore ces derniers mois. D'un sourire à peine dissimulé, je pense à cet inspecteur. Ce dernier a succombé trop facilement à l'une de ces diabesses. Son sort est fort regrettable car sous le voile vapoureux de l'amour et du bonheur, ne flotte qu'un spectre éblouissant et trompeur. Tant pis pour lui, il a choisi...

Notre mission reste donc inachevée, cependant le temps n'est guère un adversaire.

Notre voyage s'apparente à une courte parenthèse. Nous rentrerons plus déterminés que jamais afin de contempler encore ces démons à la peau nacrée, à la chevelure enflammée. Ces corps qui, au Diable, se sont livrés.

Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Je pars pour plus fort m'en revenir.

La mort sera le seul fruit qu'il leur sera donné de cueillir.

Comme un doux rêve éveillé.

Par toutes les souches. Par toutes les racines.

J'imagine que ma main les extermine.

Je chéris ce moment où nous reposerons le pied sur le sol américain.

Nous reviendrons plus forts, plus beaux.

Ce n'est guère le moment d'éteindre le flambeau.

Car notre œuvre sera leur tombeau !

— Tout va bien, père ?

Une voix me tire de mes songes. Je relève la tête, carre les épaules, puis souris de toutes mes dents.

— Oui, très bien. Allez, viens Anton, l'Italie nous attend...

FIN.

OceanofPDF.com

Remerciements

Écrire une histoire est un exercice difficile, mais écrire des remerciements l'est mille fois plus.

Ma première pensée est pour Cops. Merci à toi, Jonas. Passer un an et demi en ta compagnie a été un enchaînement de rires, de doutes, de pages blanches, de rebondissements... Il faut savoir que « Du feu de Dieu » dormait sagement au fond de mon sac depuis un certain temps. Au départ je n'avais que de petites scènes écrites sur des post it ou des bouts de papier déchirés. Je n'avais aucun scénario en tête si ce n'est deux personnages obligés de coopérer pour résoudre une enquête. Développer la thématique des cheveux roux est arrivée par la suite. Les recherches ont été longues, passionnantes, souvent révoltantes. Tout ce qui est mentionné au niveau des tortures infligées aux femmes ou encore aux persécutions des rousses dans l'Histoire est rigoureusement exacte. Heureusement, tu étais toujours là, Cops, pour dédramatiser la situation. Sache que tu garderas toujours une place bien particulière dans mon cœur.

Merci à mes trois bêtas et amies qui m'ont suivie pas à pas, qui m'ont aidée et me soutiennent au quotidien. Mandy, Lorelei, Noémie. Inutile de développer, il faudrait écrire un autre roman, et vous savez déjà tout 🙌



Merci à toutes celles qui ont bien voulu lire ce livre en avant première afin de me donner un avis sincère : ma maman, Cécile, Selma, Virginie, Amandine, Cathy, Christelle, Priscilla.

Merci à la photographe Svetlana Belyaeva et son modèle Tatiana pour avoir réalisé ce magnifique portrait qui illustre tellement bien mon histoire. Portrait sublimé par le talent de Manon de Coveryourdream. Bravo mesdames, je ne pouvais rêver plus belle couverture.

Merci à ma famille, mes parents qui sont toujours présents dans les bons comme dans les mauvais moments. Merci d'être là et de croire en moi.

Merci à ma fille chérie qui a beaucoup ri en tombant sur quelques passages de Cops. J'espère que tu liras cette histoire un jour...

Merci à mon mari, mon Cops à moi, celui sans qui ce personnage n'existerait pas. Je n'en dirai pas davantage si ce n'est que je t'aime.

Enfin merci aux chroniqueuses et aux lecteurs-lectrices de me suivre ou de me découvrir, merci de faire vivre nos histoires. J'emploie le verbe « vivre » car les mots sont faits pour être lus et non pour dormir au fond d'un sac à mains.

Pour terminer, ne soyez pas trop durs avec Martin Chapman alias « Reynolds ». On ne naît pas mauvais, on le devient... Rendez-vous donc très bientôt pour une nouvelle aventure livresque.

Marie

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

Citation de Léonard De Vinci

OceanofPDF.com

[← 2]

Citation identique de Léonard de Vinci, en latin.

OceanofPDF.com

[← 3]

Boston Police Department

OceanofPDF.com

[← 4]

Le sort en est jeté.

OceanofPDF.com

[← 5]

Prénom du roi lion de Disney

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

[← 6]

Personnage du roman « Ça » de Stephen King

OceanofPDF.com

[← 7]

Nous aimons Platon, mais nous aimons encore plus la vérité.

OceanofPDF.com

[← 8]

Personnage chevelu de la famille Adams.

OceanofPDF.com

[← 9]

Un esprit saint dans un corps saint

OceanofPDF.com

[← 10]

The Walking Dead – série américaine

OceanofPDF.com

[← 11]

Vieille série des années 80

OceanofPDF.com

[← 12]

Personnage détective d'Agatha Christie.

OceanofPDF.com

[← 13]

Chaque homme possède en son rêve son monde à soi

OceanofPDF.com

[← 14]

Il faut rendre à César ce qui est à César.

OceanofPDF.com

[← 15]

Les conditions sont absolument nécessaires.

OceanofPDF.com

[← 16]

Citation de Maurice Chapelan

OceanofPDF.com

[← 17]

Citation de Pierre Jakez Hélias

OceanofPDF.com

[← 18]

Citation de Jacque Nteka Bokolo.

OceanofPDF.com

[← 19]

Prends garde à la chute.

OceanofPDF.com

[← 20]

Chanteur des Guns and Roses

OceanofPDF.com

[← 21]

Il est venu, il a vu, il a vaincu.

OceanofPDF.com

[← 22]

N'oublie pas d'où tu viens.

OceanofPDF.com

[← 23]

Dieu donna ses faveurs à Abel.

OceanofPDF.com

[← 24]

Citation du Curé d'Ars

OceanofPDF.com

[← 25]

Citation identique en latin du Curé d'Ars

OceanofPDF.com

[← 26]

Toutes blessent, la dernière tue.

OceanofPDF.com

[← 27]

Personnage du film « Psychose » d'Alfred Hitchcock

OceanofPDF.com

[← 28]

Peintre célèbre

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

[← 29]

L'amour a commencé

OceanofPDF.com

[← 30]

À la mémoire de...

OceanofPDF.com

[← 31]

Si on perd espoir, on a tout perdu.

OceanofPDF.com

[← 32]

Chanteur de Metallica

OceanofPDF.com

[← 33]

Bienheureux sont les pauvres d'esprit.

OceanofPDF.com

[← 34]

Citation anonym

OceanofPDF.com

[← 35]

Où le feu tombe, le feu prend.

OceanofPDF.com

[← 36]

Tout nous laisse un goût amer

OceanofPDF.com